
EX LIBRIS
GEORGE SUMNER HUNTINGTON

LE BARON

HIPPOLYTE LARREY

Levallois-Perret. — Imp. Crété de l'Arbre, 55, rue Fromont.

LE BARON
HIPPOLYTE LARREY

PAR

L.-J.-B. BÉRENGER FÉRAUD

DIRECTEUR DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE, EN RETRAITE,
ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE SANTÉ DE LA MARINE.
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, DE LA SOCIÉTÉ
DE CHIRURGIE, ETC., ETC.

« C'est un bon petit luron, nous
en ferons quelque chose. »

NAPOLÉON.



PARIS
LIBRAIRIE FAYARD FRÈRES
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

—



LE BARON FÉLIX-HIPPOLYTE LARREY EN 1890

(1808-1895)

A MADEMOISELLE JULIETTE DODU

L'héroïne de Pithiviers pendant notre malheureuse guerre de 1870. — Décorée de la médaille militaire, Chevalier de la Légion d'honneur. — Filleule et exécutrice testamentaire du baron H. Larrey.

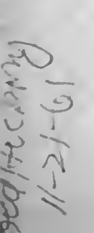
Mademoiselle,

La dédicace de ce livre, écrit avec le cœur, vous revient, à vous, qui avez entouré notre cher disparu de tant d'affection pendant ses dernières années et qui, après sa mort, avez travaillé avec tant de dévouement à honorer sa mémoire.

Bien respectueusement à vous.

BÉRENGER FÉRAUD.

Toulon, 25 avril 1899.



AVIS AU LECTEUR

Pour écrire la vie du baron H. Larrey, j'aurais pu ne me servir que du souvenir des longues heures que j'ai passées en sa compagnie, mais Mlle Juliette Dodu, l'ayant entouré pendant de nombreuses années d'une filiale affection et soigné à ses derniers moments, a eu l'extrême bonté de m'aider dans l'œuvre du pieux souvenir en mettant à ma disposition un grand nombre de documents.

Grâce à Mlle Dodu, je vais donc pouvoir essayer de faire revivre, un instant, la grande figure de cet homme dont notre pays, la chirurgie, la philanthropie tout entière elle-même ont le droit de s'enorgueillir.

BÉRENGER FÉRAUD

Cette biographie a été écrite, ainsi que l'indique la dédicace placée en tête de ce livre, par un collègue et un ami qui a été à même de constater que le baron Hippolyte Larrey, le plus parfait modèle de la droiture et de la bienveillance jointes à la probité scientifique, avait hérité de toutes les vertus de son illustre père, dont il fut le digne et brillant continuateur.

LES ÉDITEURS

LE BARON HIPPOLYTE LARREY

Félix-Hippolyte Larrey vint au monde le 18 septembre 1808, à Paris, dans la maison du quai de Conti qui avoisine, du côté de l'est, le palais de l'Institut.

Il appartenait, par son père, à cette race vigoureuse de montagnards pyrénéens qui a fourni à la France tant d'hommes illustres. Ses ancêtres, cultivateurs, artisans ou bourgeois, jouissaient, depuis des siècles, de l'estime générale dans les arrondissements de Bagnères-de-Bigorre, d'Argelès et de Tarbes. Une partie de la famille Larrey, ayant adopté les idées calvinistes, émigra en Normandie, à l'époque des guerres de religion; plusieurs hommes remarquables en sont issus et, parmi eux, Isaac Larrey, né à Lintol, près Bolbec en 1638 et mort en 1719, en Hollande où il s'était réfugié après la révocation de l'édit de Nantes. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques intéressants.

Mais c'est à la chirurgie que le nom de Larrey

Voir *Campagnes et Voyages* de D. Larrey, t. V. p. 82.

doit sa célébrité : en effet, on ne compte pas moins de huit chirurgiens qui l'ont porté, depuis le milieu du dix-huitième siècle, ce qui paraît justifier les théories admises, par les savants, sur l'influence de l'atavisme.

Le plus ancien chirurgien, du nom de Larrey, fut Jean-François, grand-oncle du baron Hippolyte, né à Larroque-de-Neboussan en 1723 et chef de la corporation des chirurgiens de Tarbes.

Nous trouvons ensuite Dominique Larrey, oncle et parrain de l'illustre chirurgien du premier empire, né en 1754, à Tarbes, où il exerça la chirurgie.

Au milieu du dix-huitième siècle, vivait dans le joli village de Baudéan, situé à l'entrée de la pittoresque vallée de l'Epone, dans l'arrondissement de Campan, près de Bagnères-de-Bigorre, un Larrey propriétaire foncier et qui eut deux fils : Alexis et Jean. Ce dernier qui fit valoir les terres paternelles, resta à Baudéan.

Quant à Alexis, né en 1750 à Baudéan, il alla étudier la chirurgie à Toulouse sous Bonnet, chirurgien de l'hôpital général, et acquit bientôt dans cette ville et dans toute la région sud-ouest de la France, une réputation de chirurgien et de professeur distingué qui lui valut le titre de directeur de l'École de Médecine de Toulouse, à la fondation de cette école.

Alexis Larrey, épousa la fille de son maître Bonnet et eut deux fils qui se distinguèrent dans la car-

rière de leur père : l'aîné à Toulouse, le second dans l'armée.

Alexis fut nommé associé régnicole de l'Académie de Médecine, lors de la création de cette Société savante et mourut le 17 décembre 1827, décoré de la Légion d'honneur.

Le frère d'Alexis, Jean Larrey, père du chirurgien en chef de la Grande-Armée, était resté à Baudéan où il était petit propriétaire foncier. Il épousa Philippine Pérès, dont il eut aussi deux fils : Dominique-Jean et Claude et une fille, Geneviève.

Jean Larrey mourut jeune ; mais son épouse, femme de tête en même temps que douce et pieuse nature, éleva ses enfants avec grand soin. Ce fut l'aîné de ces deux Larrey qui devint le célèbre chirurgien en chef de l'armée française. Le cadet, né en 1772, après avoir été chirurgien militaire, devint chirurgien en chef de l'hôpital de Nîmes où il laissa une grande réputation de praticien, de professeur et d'homme de bien.

Larrey Dominique-Jean, chirurgien en chef de la Grande-Armée, naquit, en 1766, à Baudéan, dans la vallée de Campan, au pied des Hautes-Pyrénées.

Sa mère confia d'abord son instruction au curé du village, le vénérable abbé Grasset. Celui-ci lui enseigna le français, le latin et lui fit faire sa première communion. L'enfant profita des leçons de ce saint homme, et toute sa vie s'en ressentit.

Dès qu'il eut atteint l'âge de treize ans, Mme Larrey

envoya son fils Dominique étudier la chirurgie près de son oncle Alexis, chirurgien-major, professeur au grand hôpital de Toulouse. Il y resta jusqu'au printemps de 1787 et alla terminer ses études à Paris.

Au mois d'août de la même année; nommé, à la suite d'un concours, chirurgien de la marine; il fit la campagne de la frégate la *Vigilante*, en qualité de chirurgien-major, sur les côtes de Terre-Neuve et de l'Amérique du Nord.

Larrey aurait voulu faire sa carrière dans la médecine navale; mais, dans un concours qui eut lieu à Brest, sa destinée voulut qu'on lui préférât un concurrent qui avait, sur lui, l'inappréciable avantage d'être du pays. Larrey retourna donc à Paris continuer ses études d'anatomie et de chirurgie sous Sabatier. Il y trouva l'occasion de développer ses aptitudes; s'y fit remarquer, dans ce milieu si favorable à son génie. Son heureux concurrent de Brest, est mort dans l'obscurité de son premier succès.

Je ne ferai pas ici la biographie détaillée de l'illustre Dominique-Jean Larrey, qui assista à plus de soixante batailles rangées et à quatre cents combats dans lesquels il fut, plusieurs fois blessé, en pansant les combattants, sous le feu de l'ennemi.

Il fut, tout le monde le sait, une des plus grandes et des plus pures illustrations de notre pays. Les militaires l'avaient surnommé la *Providence du soldat.*

Napoléon Ier l'a caractérisé en ces termes, qui nous

dispensent de tout commentaire : « *A la science il « joignait une rare vertu et une philanthropie effec- « tive :* C'EST L'HOMME LE PLUS VERTUEUX QUE J'AIE « CONNU. »

Entré en 1792, en qualité de chirurgien-major dans l'armée du Rhin ; il y acquit bientôt une célébrité telle, qu'il fut nommé professeur au Val-de-Grâce, lors de la création, en 1796, de cette école de perfectionnement de médecine militaire.

L'année suivante, 1797 ; il épousait Mlle Charlotte-Elisabeth De Laville-Leroux, seconde fille du dernier et éphémère ministre des contributions et finances du roi Louis XVI. Mme Larrey avait deux sœurs ; l'une d'elles, Emilie, épousa M. Benoist ; ce qui allia la famille Larrey aux familles Benoist-d'Azy et Cochin.

En 1798, le général Bonaparte, organisant la campagne d'Egypte, choisit Larrey comme chirurgien en chef de son armée. Quelque temps après son départ, Mme Larrey mit au monde une fille, qui reçut le nom d'Isaure ; et dont il sera souvent question dans cette biographie.

Son second enfant fut un fils, Hippolyte-Félix, né en 1808.

En 1812, Larrey, nommé Chirurgien en chef de la Grande-Armée, fit la fameuse campagne de Russie.

A l'abdication de Napoléon, en 1814 ; Larrey voulut le suivre en exil. L'Empereur lui dit : « L'armée

française a besoin de votre science et de vos soins. Restez! »

Les Cent Jours le retrouvèrent à la tête du service de santé de la garde impériale. On sait sa conduite héroïque et les dangers qu'il courut à Waterloo. A la fin de la bataille; comme il était poursuivi dans sa retraite; son cheval, atteint par une balle, s'abattit : au même moment Larrey reçut, à la tête et à l'épaule, deux coups de sabre qui le renversèrent sans connaissance. Revenu de cette syncope, il était parvenu, à la pointe du jour, au bord de la Sambre; quand il fut enveloppé, de nouveau, par des lanciers prussiens et fait prisonnier. Sa taille, sa redingote grise lui donnaient quelque ressemblance avec l'Empereur. Il fut d'abord pris pour Napoléon et conduit aussitôt au général prussien qui commandait l'avant-garde. Celui-ci le fit conduire près d'un autre officier général qui, certain de la méprise et poussé par un mouvement de fureur, s'était décidé à le faire passer par les armes. Mais, au moment où les soldats allaient exécuter cet ordre atroce, autant qu'inique; le chirurgien-major du régiment prussien qui avait été chargé de lui bander les yeux et qui avait assisté à ses cours de chirurgie à Berlin, le reconnut, le nomma à cet officier général et fut assez heureux pour obtenir, de lui, que l'on suspendît l'exécution et que l'on conduisit le prisonnier au grand-prévôt des armées coalisées, le général Bulow. Celui-ci le reconnut, lui fit délier les mains et le fit

conduire au feld-maréchal Blücher. Ce dernier, en souvenir des soins que Larrey avait donnés à son fils, grièvement blessé et fait prisonnier de guerre dans l'un des combats de la campagne d'Autriche, le traita avec les plus grands égards et le fit conduire en poste à Louvain par un de ses aides de camp (1).

D. Larrey venait de courir les plus terribles dangers ; il éprouvait de cruelles déceptions dans sa carrière à cause de son attachement bien connu à l'Empereur. Ses appointements et sa dotation de 3,000 francs de rente, à titre de récompense nationale, après la campagne de Wagram, avaient été injustement supprimés. N'ayant jamais profité de sa haute situation pour en tirer des bénéfices, il tomba dans la gêne jusqu'au moment où, par l'effet d'une réparation tardive, le gouvernement de la Restauration lui rendit les fonctions de Chirurgien en chef de la garde royale et de l'hôpital du Gros-Caillou.

II

Mme Larrey, adorant son mari et ses enfants, leur donna l'exemple de toutes les vertus, de toutes les distinctions de l'esprit, de l'intelligence et du caractère. Forcée par une maladie de cœur à une vie

(1) Larrey, *Mémoires et Campagnes*, t. V, p. 11-13.

retirée; elle passait l'hiver à Paris, l'été à Bièvres, dans la petite propriété, achetée par Larrey, à la duchesse d'Abrantès.

C'est dans cette propriété, que la baronne Larrey succomba le 22 juillet 1842; trois jours avant la mort de son mari; entourée des soins les plus tendres par sa fille, qui lui cacha, jusqu'à son dernier soupir, les mauvaises nouvelles qu'elle recevait de son père; tandis que, de son côté, Hippolyte Larrey; qui ramenait d'Algérie son père mourant qui avait dû s'arrêter à Lyon, tant son état était grave; cachait, de la même manière à son père, les lettres désespérées de sa sœur, sur la maladie de sa mère. Tous deux, par cette touchante attention filiale, s'éteignirent ainsi : Larrey, sans savoir que sa chère femme n'était plus de ce monde; Mme Larrey, sans avoir l'angoisse de savoir que son époux agonisait.

Tant que leurs parents vécurent; Hippolyte et Isaure ne songèrent pas au mariage. En 1844; Isaure épousa le docteur Périer, médecin militaire, ancien élève affectionné du baron D.-J. Larrey, qui, depuis longtemps, sollicitait sa main. Le ménage fut heureux; le cœur d'Isaure était partagé entre son affection pour son mari et son culte pour son frère. Après une longue et douloureuse maladie, Mme Périer mourut au mois de novembre 1855.

Mme Larrey avait le culte de son époux, dont les dangers incessants avaient été, pour elle, un perpétuel sujet de tristesse et d'effroi. Elle éprouvait en

face de lui une sorte de respectueuse réserve. Le singulier incident, que nous allons relater, n'était malheureusement pas de nature à la faire cesser. A force d'économie; le baron Larrey avait amassé une somme de 30,000 francs. Au moment de son départ pour la campagne de Russie, il les remit à sa femme, la chargeant de trouver un placement avantageux.

Dans son inexpérience des affaires, la baronne fit part à un vieil ami de la maison, M. B..., de son embarras.

— Ne vous inquiétez pas, répondit celui-ci. Je me connais un peu en la matière, confiez-moi votre argent et je lui trouverai un placement sûr.

La baronne remit les 30,000 francs en toute confiance.

Dès le lendemain, ce M. B... se présente. Introduit dans le salon, il se met à parler de tout, du succès de la prochaine campagne, de son excellent ami le baron, de la pluie et du beau temps, etc.

— Qu'avez-vous acheté? lui demande enfin la baronne impatientée.

— Acheté? acheté quoi? fait l'autre.

— Comment, acheté quoi? mais les rentes!

— Quelles rentes? demande M. B..., en jouant la plus complète surprise.

— Voyons, mon cher ami, ne plaisantez pas. Quelles sont les valeurs que vous m'avez achetées avec l'argent que je vous ai remis hier?

— Vous m'avez remis de l'argent, chère baronne? répliqua l'ami en continuant de simuler le plus sincère étonnement.

— Cessez cette plaisanterie, reprend Mme Larrey, que l'inquiétude commençait à gagner. La chose est grave.

— Mais, madame, vous me stupéfiez, et j'ignore, en vérité, ce que vous voulez dire. Vous faites erreur... Vous confondez... je vous assure que vous ne m'avez rien remis.

Ceci fut dit sur un ton si sec, si net, que la baronne comprit qu'elle était victime d'une escroquerie.

Elle porta la main à sa poitrine et tomba sans connaissance. C'est de ce moment, que se déclara la maladie de cœur qui devait lui être fatale.

Quand, au retour de son mari, elle avoua l'abominable abus de confiance dont elle avait été victime; celui-ci entra dans la plus violente colère. Mais que faire? quel recours contre le voleur? Aucune preuve n'existait. Il dut dévorer son chagrin en silence; mais de ce jour, ni sa femme ni lui ne purent se remettre du coup terrible que cette indigne escroquerie avait porté à leur bonheur.

Il avait ardemment désiré la naissance d'un fils, et ce fut seulement neuf années, après la naissance d'Isaure, que ses vœux furent exaucés. En partant pour l'Espagne, il laissa sa femme enceinte; et ses lettres, adressées à sa fille, dévoilent une âme sensible, qui se désole d'avance des dangers que va

courir la mère, « sa douce Laville » ainsi qu'il la nomme, des souffrances qu'elle va endurer. Il trouve pourtant une consolation dans la pensée qu'il aura un fils — car ce sera un garçon — et d'avance il veut qu'on le nomme Félix-Hippolyte ; il en fera un médecin.

Il se trouvait à Vittoria lorsque deux lettres d'Isaure, lui apprirent qu'il était père d'un beau garçon. Ces lettres, d'une candeur charmante et aussi naïves de style que d'orthographe, émanant d'une enfant de neuf ans, méritent d'être reproduites textuellement :

A Paris, 18 septembre 1808,
à 8 heures du matin.

O bonheur! ô bonheur! mon cher papa. Maman vien d'acouché d'un baux petit garçon. Il est baux comme un ange. Je ne sorais t'apprandre assez vite cette nouvelle. Maman est acouché heureusement. Je t'écrie de chez ma tante, où maman m'avait mie de peur d'acouché. Je sui d'une joie extrême. Je ne peux t'écrire plus long, car je sui trop troublé. Apprès demins, je t'écriré plus au long.

Adieu mon cher papa. Je sui ta fille.

Isaure Larrey.

Maman, mon frère et moi nous nous portons bien.

Le baron Dominique Larrey répondit à sa fille Isaure la lettre suivante :

J'ai reçu ta petite jolie lettre, mon Isaure, qui m'a annoncé la première l'heureuse délivrance de ma Laville, ta bonne maman. Je ne puis t'exprimer, ma chère amie, la vive satisfaction, l'extrême plaisir que cette nouvelle m'a fait. Je l'ai

bien baisée cette petite lettre et mes larmes n'ont pas tardé de l'arroser.

C'était les larmes d'une joie comme je n'en ai jamais ressenti d'aussi vive, si j'en excepte le moment où, à mon retour d'Egypte, je t'ai vue pour la première fois. Souviens-toi de ce moment, ma bonne amie. C'était une chose miraculeuse que de me voir, j'avais été tant de fois aux portes du tombeau.

Oui ! quel bonheur pour moi, mon Isaure, comme tu le dis si mignonnement dans ta petite lettre, quel bonheur pour le pauvre infortuné Larrey que d'avoir un petit garçon qui le consolera et le soutiendra dans sa vieillesse, si du moins il est bon et aimant comme toi. C'est ce que j'espère, d'autant plus que tu seras sa petite maman et son maître, avec ta bonne mère. Voilà de grandes occupations que cette maman vient de te donner. Tu ne risques rien, maintenant, de quitter toutes tes poupées. En voilà une qui ne se contentera pas de la dînette, il faudra bien lui donner de bonnes panades et des semouilles, puis des côtelettes et du bon vin. Donne-lui surtout du vin de Bordeaux et du bon Bourgogne. Enfin, ma chère Isaure, c'est à ta tendresse et à ta sollicitude que je le confie mon petit chevalier Larrey. Tu en seras d'ailleurs la marraine et par conséquent la tutrice. Tu me feras plaisir de m'en donner souvent de ses nouvelles. Donne-lui un tendre baiser que je t'adresse ainsi qu'à la maman Dominique.

Huit jours après nouvelle lettre d'Isaure :

Lundi, Paris, ce 26 septembre 1808.

Mon cher papa,

J'ai bien tardé de te donné des nouvelles de maman. Dans ce moment elle a la fièvre milleuse. On m'a défendu de la voir de deux jour et c'et aujourd'hui que les deux jour sont expiré et que je doit la voir. Tu peu être plus que sûr de mon zèle à la servire et à prévenire ses moindre désir. Que n'a-telle fait dans mon june âge pour me prouvé son amitié et sa tendresse. Et que ne ferai ge pas pour une mère si tendre. Assi soi bien sûr

que j'enploiré tout mes soins pour rendre à la senté une mère si bonne. L'autre fois, quand je t'ai apprie l'accouchement de maman, je n'avait pas vue le petit poupon ; mais apprésent je l'ai vue. C'est tout ton porterais : c'est le plus belle enfant que j'ai jamais vue. Il est gras comme un moine. Il à les cheveux noir, la plus jolie bouche du monde ; il a de beaux yeux. J'ai été le conduire en nourrice à Nanterre. Mais quand il à fallu me séparé de ce jolie enfent, je t'avoue que çà m'a fait beaucoup de peine. Mais giré bientôt.

Le jour quille est né, on lui à mie dans le fons de son berceau une petite croix de la légion d'honeur. Je ne sai pas pausitivement la personne qui la mie ; mais je me doute que c'est Caterine. Elle me charge de te présenté ses respec.

Monsieur Ribes a bien soin de maman et je l'aimeré toute ma vie puisqu'il rand la santé à maman. Je te prie de me pardonné de ne t'écrire plus au long.

Adieu mon cher petit papa. Je suis ta fille.

Isaure Larrey.

On à déjà batisé mon frère à la municipalité et Prosper ne reviendra qu'au mois d'octobre.

Dominique Larrey, suivant la Grande-Armée dans toutes ses campagnes, ne faisait que de courtes apparitions dans son ménage. Aussi, ce n'est qu'à partir de 1815, qu'il pût s'occuper de son fils avec une sollicitude éclairée.

Le jeune Hippolyte reçut donc une éducation sévère, toute militaire, du côté du père, toute de tendresse et de sollicitude, du côté maternel.

De son père il tenait le type pyrénéen. L'origine parisienne de sa mère, lui avait transmis l'élégance et la distinction personnelles. Cette distinction de

l'enfant frappa un jour l'Empereur, dans une occasion qu'Hippolyte Larrey se plaisait à rappeler.

Pendant les Cent Jours, à une grande revue des troupes ; Larrey conduisit sa fille et son jeune fils au Carrousel. L'Empereur, passant devant eux, s'arrêta et dit en souriant à son chirurgien :

— Ce sont vos enfants ?

— Oui, sire.

Napoléon jeta un coup d'œil sur Isaure qui, âgée alors de dix-sept ans, était d'une beauté remarquable ; et fit une de ces inclinaisons de tête qu'il savait rendre si séduisantes ; puis regardant, avec plus d'attention, le jeune Hippolyte ; il se pencha et lui pinça l'oreille, disant :

« — C'est un bon petit luron ; nous en ferons quelque chose. »

Les désastres de 1815 ramenèrent Larrey à Paris. Il commença alors à s'occuper sérieusement de son fils, pour lequel ; sous le dehors d'une autorité que lui donnaient ses habitudes de commandement ; il avait le cœur du plus tendre des pères.

Il était fier de son fils et ne le lui cachait pas. Mais il voilait ordinairement sa tendresse sous des dehors autoritaires et secs ; de sorte que l'enfant, courbé sous une rigueur qui n'admettait aucun épanchement, croyait ne pas être aimé de son père et n'eut conscience de l'ardente affection que celui-ci lui portait, que très tard, au cours d'une fièvre typhoïde, en l'entendant frapper les murs de sa tête

et crier : « Mon Dieu, j'en ai sauvé tant d'autres; sauvez donc celui-ci. »

Le jeune Larrey avait des dispositions naturelles très remarquables pour le dessin et la musique ; son père les lui fit abandonner, dans la crainte qu'elles ne nuisissent à sa carrière médicale. Le chirurgien avait senti si vivement l'importance des langues étrangères, qu'il fit apprendre à son fils, l'italien et l'anglais.

En 1817, à l'âge de 9 ans, Hippolyte entrait au Lycée Louis-le-Grand et y fit toutes ses études. Excellent élève, laborieux, discipliné, loyal, plein de bonne volonté, il occupa constamment, les premières places, ce qui lui valait l'honneur d'être « moniteur hors rangs » pendant les promenades.

En cette qualité; il recevait au goûter double ration qu'il abandonnait à ses camarades; à ceux; disait-il plus tard, en riant; qui poussent « trop vite, « dont l'habit est toujours trop petit et l'estomac « toujours trop grand. »

Les quelques lettres qui vont suivre feront mieux apprécier la nature affectueuse, délicate et naïve d'Hippolyte Larrey :

Mardi, le 11 juin 1822.

Mon cher papa,

Ce ne fut que bien longtemps après, qu'André m'eut apporté le paquet qui contenait mes effets pour la première communion, que je me suis aperçu qu'il n'y avait ni habit ni souliers. Il est vrai que je ne t'avais pas demandé d'habit, mais comme celui du collège est trop usé, c'est ce qui fait que je te prie de

m'envoyer de suite mon habit neuf à boutons jaunes et mes petits escarpins.

Je te prie aussi, mon cher papa, de m'envoyer encore trois francs, tu as déjà eu la bonté de m'en envoyer six, mais cela ne pourrait suffire parce qu'il faut trois francs pour la première communion, quarante sols pour la confirmation, quarante autres pour l'offrande et 20 sols pour aller en promenade avec M. l'aumônier.

Adieu, mon bon papa, je t'embrasse de tout mon cœur.

P.-S. — N'oublie pas de m'envoyer de suite par le porteur présent de cette lettre, savoir : mon habit, mes petits souliers et trois francs.

Le 2 août 1824.

J'ai pensé te faire plus de plaisir, mon cher papa, en t'envoyant un morceau que j'aurais traduit du latin qu'en t'écrivant une espèce de compliment tel que j'avais l'habitude d'en faire les années précédentes. J'ai choisi dans les leçons de littérature un passage que tu jugeras toi-même assez difficile ; mais comme je crois qu'il te plaira, je n'ai pas voulu en prendre un qui ne t'offrirait nul intérêt. C'est une peinture de la vallée de Campan par M. Ramond qui, je trouve, a un style plein d'élégance et seulement pour avoir lu la description qu'il fait des beaux lieux qui t'ont vu naître, j'ai un vif désir de voyager un jour avec toi dans le midi et de voir cette riche vallée baignée par les eaux de l'Adour. Ce voyage sera pour moi d'autant plus utile et plus agréable que tu me donneras, j'espère, des connaissances sur les différents lieux que nous parcourrons.

Mais il est une chose que je n'aurai jamais besoin d'apprendre et dont je suis instruit depuis que j'existe, c'est de t'aimer toujours, comme

Ton très respectueux et affectionné fils.

Le 11 juillet 1825.

Ma chère Isaure,

Tu me pardonneras de t'avoir écrit l'autre jour si à la légère, mais outre que papa me dictait la lettre, de manière à se figurer



ISAURE LARREY

(1798-1855)

que la plume pouvait suivre la parole, je craignais de trop faire attendre le porteur. Si je n'étais déjà sûr de son indulgence, je pourrais ajouter que j'ai écrit dans le même jour douze autres lettres assez courtes à la vérité, mais peu amusantes. Cependant j'ai tâché au contraire de prouver à papa que je me trouvais heureux de lui être utile et il m'a grandement tenu compte du peu de peine que j'avais prise en me donnant un fort bel ouvrage grec-latin.

Mais avec tout cela, je m'aperçois que ma lettre prend une tournure peu intéressante, et j'en reviens encore à l'idée qui m'occupe essentiellement. *Dans cinq semaines la sortie du Collège*, après y avoir été huit ans et huit mois !... Ah ! ma bonne Isaure, comme je vais être heureux de vous voir et d'être auprès de toi et de ma chère maman ! J'espère qu'enfin je pourrai ce qui s'appelle jouir de mes vacances, et passer plus d'un jour à la campagne. Quand nous n'aurons aucune partie à faire (et ce ne serait plus un plaisir d'en faire une habitude) nous jouerons au billard, nous lirons, je dessinerai sous les yeux de maman pendant que tu feras de la musique, ou bien tu seras ma maîtresse d'anglais. Ce qui m'amuserait bien aussi, ce serait de connaître les plantes et pour cela j'espère encore recevoir tes leçons et celles de maman. Enfin ma bonne Isaure, nous ne manquerons pas d'occupation non moins utiles qu'agréables ; ce sera aussi pour toi une douce consolation, et quand tu éprouveras quelque chagrin, agis avec moi comme avec notre bonne maman ; ouvre ton cœur à un frère qui t'aime tendrement, et il tâchera d'y ramener la paix et l'espérance ; je ne trouve, ma chère amie, qu'un vrai moyen de consolation dans ces peines, c'est de songer à celles que l'on pourrait avoir et dont on est cependant exempt.

Adieu, ma bonne Isaure, embrasse maman bien tendrement pour moi, et crois-moi toujours

Ton respectueux et affectionné frère.

P.-S. — N'oublie pas que tu m'as promis de m'écrire, je désire beaucoup savoir de vos nouvelles, et dis-moi si tu veux que notre correspondance se fasse en anglais.

Pendant les vacances de l'année 1826, le baron Larrey fit faire à son fils un voyage en Angleterre.

« Je me proposais, dit-il, d'emmener mon fils Hippolyte, dont l'éducation faisait alors le principal objet de ma sollicitude. Les moyens les plus efficaces et les plus prompts pour inculquer, dans l'esprit des jeunes gens, les connaissances qu'on veut leur donner, sur les arts et les sciences naturels et pour leur inspirer l'amour du travail et de l'étude, sont incontestablement les voyages.

« Dans celui que j'avais projeté, il y avait surtout à recueillir, pour mon fils et pour moi-même plusieurs avantages bien précieux. Ce jeune homme qui, à peine âgé de dix-huit ans, venait d'achever sa réthorique, avait suivi au collège un cours de langue anglaise, allait, dans cette circonstance, trouver à faire l'application des principes qu'on lui avait enseignés. Il allait s'habituer à l'exercice d'une langue qu'on ne peut apprendre facilement que par la pratique; enfin, se préparer par le cours de l'observation et de l'expérience, au cours de philosophie qui devait, à son retour, terminer ses études littéraires. » (*Campagnes et Voyages*, t. V, page 19).

Hippolyte Larrey visita donc sous la direction de son illustre père, les principales villes des îles Britanniques. Ce voyage, dont l'itinéraire avait été étudié d'ailleurs avec un soin particulier, et dont on trouve l'intéressant détail dans le 5e volume de ses *Campagnes*, ne pouvait être que très fruc-

tueux. En effet, dans chaque localité, rien de ce qui pouvait intéresser sous le rapport de l'histoire, des lettres, des arts, et des sciences, surtout l'histoire naturelle, de la médecine, de l'économie politique, ne passa inaperçu. Le nom de Larrey leur ouvrant la porte de toutes les notabilités britanniques, le jeune Hippolyte vit, de près, tous les hommes éminents d'Outre-Manche. Lawrence, Cullen, Carmichaël, Astley Cooper, Thompson, Mouro, Everard Home, etc., et servit souvent d'interprète dans les discussions scientifiques. C'est d'après les conseils de son père, qu'Hippolyte commença à prendre note de ses impressions de voyage, habitude qu'il conserva toute sa vie. Ses carnets nous renseignent parfaitement sur sa manière de penser, et nous montrent l'étendue de sa bonté, de son instruction, la sûreté de son jugement, la sagacité de ses impressions sur les hommes et les choses.

A son retour d'Angleterre, Hippolyte reprit le cours de ses études à Louis-le-Grand et les acheva brillamment, en 1828. Puis à la réouverture des cours universitaires, il se fit inscrire à la Faculté de Médecine de Paris.

A cette époque, le Corps de Santé de l'armée se recrutait par l'admission au concours des étudiants de première année. H. Larrey fut admis au Val-de-Grâce, le premier de la promotion, le 22 décembre 1828.

A la fin du semestre d'hiver, le 18 mai 1829, un concours choisit les sous-aides majors parmi les élèves du Val-de-Grâce. Larrey fut encore classé le premier, rang qui lui permit de ne passer que peu de semaines à l'école de Strasbourg, par l'effet, d'une décision qui faisait alors affecter les premiers élèves de chaque promotion aux hôpitaux de Paris; son rang d'admission, le fit attacher à l'hôpital militaire de la garde royale (Gros-Caillou) dont son père était le Chirurgien en chef.

C'est à cette époque qu'il écrivait à ses parents ce qui suit :

Strasbourg, le 18 octobre 1829.

Mon cher papa,

L'envoi de ton portrait et des dernières feuilles de ton ouvrage m'a fait le plus grand plaisir, et je suis allé remercier M. Caillot de son obligeance, il m'a fort bien accueilli et m'a donné sur ta santé des nouvelles bien satisfaisantes, il m'a de nouveau exprimé ses regrets de m'avoir vu m'intimider autant au concours de chirurgie, mais il m'a fait d'ailleurs des compliments sur toute la partie de mon sujet que j'avais traitée sans reprendre haleine et sur mon concours du lendemain, en médecine. Enfin il m'a engagé à l'aller voir de temps en temps et à lui donner de tes nouvelles.

Ce que tu me dis, cher papa, des démarches que tu fais pour moi, me fait espérer que la volonté ferme du ministre devra l'emporter sur celle du *serviable* M. C... Toutes ces choses et d'autres encore, m'apprennent de plus en plus à connaître les hommes ; c'est une branche de mon éducation dans laquelle je fais des progrès *experientiâ propriâ :* mais passons. Quoi qu'il arrive, je me prépare tous les jours à l'examen des sciences, je

compte le subir dans le courant du mois prochain, mais comme il réclame la somme de 60 francs, je te prie de me l'envoyer, parce que mes appointements de 90 francs par mois ne pourraient suffire encore à cette dépense, d'autant plus que je vais prendre un répétiteur pour repasser en masse toutes les parties de l'examen : mathématiques, physique, chimie, botanique et histoire naturelle.

Mon affaire me préoccupe tellement, que j'y reviens encore, quoique je t'aie dit tout à l'heure que je voulais passer outre. Oui, mon cher papa, il faut croire que M. C... n'est mù dans ses actes bureaucratiques que par l'intrigue et la partialité. A Strasbourg, à notre hôpital même, se trouvent deux de ses neveux tous deux jeunes encore, et parvenus par le pouvoir de leur oncle, l'un au grade de sous-adjudant, et l'autre à celui de premier adjudant de l'administration de l'hôpital. Voilà de ses actes. Qu'il se mette ensuite à cheval sur les règlements, cela lui sied bien en vérité !... Quant à notre chef, M. B..., s'il n'a pas cherché à me faire rendre plus de justice aux concours, c'est qu'il ne s'avise jamais de contredire la décision d'un confrère, quelle que soit cette décision, selon l'expression d'un de nos faiseurs de comédie, c'est un enragé de modéré. Par principe ou par caractère, ou par égoïsme ou par pusillanimité, on peut choisir l'un ou l'autre de ces motifs, ou bien les adopter tous, car tous sont vrais.

Donne-moi je te prie, cher papa, des nouvelles de l'Institut, aurais-tu à craindre dans l'un de tes concurrents l'intrigue d'un autre D...? Au moins ce ne sera pas sa réputation. C'est aujourd'hui lundi, jour des séances de l'Institut, il est midi et peut-être on recourt au scrutin en ce moment, peut-être es-tu nommé à présent. Que j'en serais bien aise, mon cher papa, comme je te verrais avec plaisir siéger sur le fauteuil académique. Dans une trentaine d'années, si je suis de ce monde, je tâcherai de mériter aussi cette place. J'ai lu ces jours-ci dans un petit journal spirituel et intéressant par habitude, un article charmant dont tu es le héros ; il est intitulé : *le papier de saint Jean-d'Acre* (le *Corsaire* du 12 octobre), mais je pense bien que nos jeunes amateurs de journaux, tels que Robert Haxo, etc.,

n'auront pas laissé passer celui là sans te le faire lire.

Si tu as occasion de revoir M. Dupuytren, dis-lui, je te prie, cher papa, que je suis très flatté de son souvenir et que j'espère bien pouvoir profiter encore de ses leçons. J'aurai à te communiquer, ainsi qu'à lui, le résultat de l'observation de cette tumeur développée dans la fosse temporale et que tu avais cru être un fongus de la dure-mère ; mais c'était bien comme l'avait jugé M. Dupuytren, une tumeur érectile ou hématocèle. Le jeune militaire a été débarrassé heureusement de cette tumeur par M. Villiaume de Metz. J'en ai l'observation.

Adieu, mon cher papa, donne-moi de tes nouvelles, elles m'aideront à attendre l'époque si désirée de mon départ, car malgré le temps et l'habitude, je ne puis être content loin de Paris.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils très respectueux et affectionné.

Strasbourg, le 30 octobre 1829.

Oui, ma chère maman, nous allons nous revoir bientôt, je voudrais arriver aussi vite que ta tendresse m'appelle, aussi vite que mon cœur le désire, mais il faut encore que des entraves scolastiques me retiennent au moment où j'allais être heureux. Toute la joie que m'a causée la nouvelle de ma nomination est troublée par l'inquiétude que me donne mon prochain examen et cependant j'ai promis à mon père d'arriver à Paris avec le titre de bachelier ès sciences, s'il n'en était pas ainsi, j'essuyerais sans doute des reproches. C'est quand j'aurai été reçu ici, que je prouverai à mon père qu'il y a plus de difficultés à passer cet examen à Strasbourg qu'à Paris, puisqu'à Paris l'on est sur la sellette que pendant une demi-heure, et qu'ici à cause du petit nombre d'élèves, on subit pendant une heure et demie l'interrogatoire de quatre professeurs. Mais je me suis engagé, je veux absolument sortir de ce pas-là avec honneur, dans dix jours je t'écrirai, je l'espère, que je suis reçu. Aussitôt après je songerai à mon départ. J'arriverai sans doute à Paris du 16 au 18 ; à Paris ! je n'ai jamais tant aimé dire : Paris ! que depuis mon séjour ici ; cinq mois m'ont paru

bien longs et il faut compter encore quatre jours ; mais aussi, dans quinze jours à l'heure où tu lis ma lettre, ma bonne, mon excellente mère, dans quinze jours je serai auprès de toi, et ensuite il n'y aura plus de Strasbourg, ni rien qui tienne, je resterai à poste fixe. Nous aurons bien des choses à nous dire, bien d'autres à faire ; si tout pouvait réussir selon nos vœux, nous serions si contents.

Je viens de demander à mon bon Pouget à être le parrain de son petit garçon, ma proposition a été acceptée avec grand plaisir, et j'en éprouve aussi à lui prouver que je me souviens des soins qu'il m'a donnés dans ma maladie. J'espère, chère maman, que tu trouveras bien ce que j'ai fait, c'est ce qui m'a déterminé aussitôt.

Le travail qu'exige mon examen jusqu'au dernier moment, m'empêche d'aller à la recherche du vénérable M. Châtelain, mais je te promets de le voir avant mon retour. Je m'étais informé de lui à mon arrivée, mais à des personnes qui ne le connaissaient pas, car je n'en ai pu rien savoir. Ce n'est que par hasard que je l'ai entendu nommer et que j'ai su qu'il habitait toujours la campagne.

Dans deux jours j'enverrai ma grande malle par le roulage, afin de n'avoir pas comme en venant 50 francs d'excédent de poids à payer. Mon père m'a envoyé 100 francs, mais je suis obligé de lui en demander encore à peu près autant parce que malgré ces 100 francs-là et mes 90 francs de solde, je dois payer en tout le logement du mois 20 francs, la table 26 francs, une paire de bottes 15 francs, la blanchisseuse pour le mois 8 francs, mon répétiteur de mathématiques 20 francs, l'examen que je vais passer 60 francs, ma place à la diligence 70 francs, pour la route une dizaine de francs et les dépenses du commencement de novembre, sans parler d'un dîner de rigueur que tout bon camarade doit aux intimes lorsqu'il part. Enfin quelques pourboires, ainsi au garçon de la faculté, à celui de l'hôpital, à la servante, au conducteur de diligence ; avec cela mon père voulait que j'achetasse encore à Strasbourg quelques instruments de chirurgie, moi je n'y songe pas seulement. Mais comme je viens de te donner tous ces ennuyeux détails

pécuniers, je te prie, bonne maman, de les soumettre à mon père, afin qu'il veuille bien m'envoyer encore quelque argent. Je vais être bien heureux à Paris quand je n'aurai plus besoin de le tourmenter pour cela.

Adieu, ma chère maman, je n'attends plus avec impatience que le moment de mon arrivée ; le jour de ta fête et de celle de notre Isaure sera un des plus doux de ma vie passée et future. Ce sera moi le gros bouquet, n'est-ce pas bonne mère ?

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils très respectueux et affectionné,

Hippolyte Larrey.

P.-S. — Mes amitiés tendres aux amis, j'ai écrit à papa il y a trois jours, je vais attendre maintenant la fin de mon examen.

Mon ami Just Géraldy et sa sœur qui arrivent maintenant à Paris, se sont chargés de ma lettre pour la petite poste. Il y a aussi quelque chose pour ta fête, bonne maman, c'est quelque chose qui me regarde.

IV

Survint la révolution de juillet 1830 ; le service de son père se remplit de blessés. Le jeune Larrey eut ainsi une première occasion de voir pratiquer la grande chirurgie dite « de guerre » par un maître habile entre tous ; il eut, maintes fois, l'occasion de voir son père déployer une fermeté admirable dans les éventualités les plus délicates qui puissent se présenter pour la chirurgie : il put aussi se rendre compte de sa fermeté et de son courage.

La population victorieuse voulait faire un mauvais

parti aux malheureux soldats de la garde royale tombés devant les barricades. Le baron Larrey sut résister aux fureurs de ceux qui menaçaient la vie des malheureux blessés, et, s'exposant, sans hésitation, à la colère des révolutionnaires, il parvint à sauver les malades confiés à ses soins.

Il arriva, dans cette circonstance, un incident qui montre l'affection et l'estime dont était entouré l'illustre chirurgien.

Il lui fallait, pour se rendre de son domicile du quai Conti à l'hôpital du Gros-Caillou, traverser un quartier que la troupe disputait aux insurgés. Lorsque, franchissant les barricades, il se montrait aux troupes, le commandant criait aussitôt : *Cessez le feu!* Quand les soins à donner aux blessés l'appelaient du côté des insurgés, on entendait le même cri : *Cessez le feu!* De chaque côté des barricades sa personne arrêtait la fusillade.

On comprend combien de pareils exemples devaient frapper le cœur et l'esprit de son fils.

La révolution de juillet 1830 eut son retentissement en Belgique; cet événement devait, à son tour, avoir son importance sur la carrière d'Hippolyte. En effet, en 1831, le roi des Belges voulant organiser le service médical de son armée sur le modèle de l'armée française, obtint du roi Louis-Philippe que l'illustre Dominique Larrey présiderait à cette organisation.

Hippolyte et sa sœur Isaure accompagnèrent leur

père à Bruxelles. On se mit en route le 7 octobre, pour rentrer à Paris à la fin de novembre.

Dans ce voyage, le jeune médecin de l'armée vit son père formuler, d'une manière claire et autorisée, son opinion sur tout ce qui touche à l'hygiène des troupes. Ils visitèrent les champs de la dernière lutte de Napoléon Ier. Le jeune Larrey écoutait, avec un pieux recueillement, les détails poignants que lui donnait sur la bataille de Waterloo celui qui s'y était conduit en chirurgien de génie et en vaillant soldat.

Bientôt des événements de guerre survinrent ; le gouvernement français forma un corps expéditionnaire qui devait opérer en Belgique et faire le siège mémorable de la citadelle d'Anvers. H. Larrey obtint d'être attaché au service chirurgical de cette armée, et, arrivé sous les murs de la ville assiégée, il sollicita comme une faveur, l'honneur d'être à l'ambulance de la tranchée pendant le bombardement. Il y soigna un grand nombre de blessés et pratiqua une trentaine d'amputations ; en un mot, fit son devoir d'une manière si brillante, que le maréchal Gérard, commandant en chef, le proposa pour la croix de la Légion d'honneur. Mais le maréchal Soult, ministre de la guerre, le trouva trop jeune pour cette récompense.

Aujourd'hui, que plus d'un demi-siècle s'est écoulé, que la mort des intéressés est venue calmer les petites passions de tous, arrêtons-nous un moment

sur cette question de la décoration refusée à Hippolyte Larrey.

Le maréchal Soult, désireux de décorer le fils d'un ancien aide de camp du roi, officier d'ordonnance d'un prince et gendre d'un général, ne raya le nom de Larrey, que pour le remplacer par celui de ce jeune homme. Quand on fit observer au maréchal qu'il maintenait, sur la promotion, un officier plus jeune que M. H. Larrey et qu'il serait équitable d'observer entre ces deux officiers le rang d'ancienneté, il répondit : « Ma foi, tant pis pour lui; son père « le protègera plus tard, tandis que l'autre n'aurait « pas de protecteur. » Il est vrai que le maréchal Soult était peut-être le seul ennemi que D. Larrey ait rencontré dans sa longue et brillante carrière.

La cause de la haine redoutable que le maréchal, devenu tout puissant sous le règne de Louis-Philippe, avait vouée à l'illustre chirurgien est si honorable pour celui-ci, que nous ne pouvons nous dispenser de la faire connaître.

A chacune de ses campagnes, Napoléon Ier se voyait obligé de faire de nouvelles levées d'hommes. A force d'appels anticipés on finit par avoir, dans l'armée d'Allemagne, en 1813, une foule de conscrits âgés de moins de vingt ans. Ces jeunes gens n'avaient aucune notion du maniement des armes et on les envoyait au combat sans avoir eu le temps de leur donner l'instruction nécessaire; aussi, la plupart d'entre eux se blessaient à l'index en maniant le

fusil et l'on était ensuite forcé d'en réformer un certain nombre.

Après la bataille de Bautzen, on constata, sur près de trois mille recrues, des blessures aux doigts ou aux mains.

Pour diminuer, aux yeux de l'Empereur, le nombre considérable de blessés qu'avaient donné les batailles de Lutzen, Baützen et Würtchen; quelques personnes, habituées à voiler les vérités, lui firent entendre que beaucoup de ces blessés s'étaient mutilés volontairement pour se soustraire au service, et l'on rangeait dans cette classe tous ceux qui avaient les doigts tronqués ou les mains traversées par des balles. Le maréchal Soult fut l'un des principaux accusateurs ; le fait paraissait plausible ; l'Empereur, indigné d'une telle lâcheté et inquiet de sa généralisation, donna, pour faire un exemple éclatant et salutaire, l'ordre de décimer les jeunes soldats atteints de ces blessures.

Larrey, le protecteur du soldat, est averti à temps, il accourt près de l'Empereur, les mains tendues, le visage bouleversé :

— Sire, sire, ces enfants sont innocents ; sire, on vous trompe !

Napoléon, pâle de colère, lui crie :

— Je vous trouve bien osé, bien arrogant, de prendre la défense de pareils misérables.

— Sire, ces malheureux ne demandent qu'à servir la patrie et Votre Majesté.

— Monsieur, je vous donne vingt-quatre heures pour me faire un rapport me démontrant leur innocence. Allez.

Ce rapport fut fait par une Commission composée des chirurgiens principaux Eve et Charme, des chirurgiens-majors Thébaut et Bécœur, sous la présidence du baron Larrey : elle siégea, sans interruption, du 13 au 19 juin 1813, examina 2,632 militaires de toutes armes blessés aux mains et aux doigts. Ses conclusions ont été résumées ainsi dans le Rapport officiel : « Le Jury proteste qu'il est physiquement « impossible d'établir la moindre preuve qu'aucun « des militaires visités par lui se soit mutilé volon- « tairement, et il pense que la lecture des états cir- « constanciés qu'il a fait dresser de tous les blessés « soumis à la visite, en indiquant les motifs du « nombre si grand en apparence des mutilations, « contribuera à dissiper l'opinion défavorable ré- « pandue sur le compte de ceux qui les ont éprou- « vées. »

Larrey présenta son rapport à l'Empereur. Celui-ci, bourru, prit brusquement le rapport et le parcourut rapidement. Peu à peu ses traits se détendent, ses yeux s'adoucissent et se voilent de larmes ; puis, ouvrant les bras, il embrasse son chirurgien en lui disant :

— *Un souverain est bien heureux d'avoir un serviteur tel que vous. Vous m'avez empêché de commettre une mauvaise action.*

La mauvaise humeur de Napoléon retomba sur ceux qui l'avaient exposé à commettre une si cruelle injustice. A partir de ce moment le maréchal Soult, blessé dans son orgueil, conçut, pour Larrey, une inimitié dont souffrit plus tard le fils de l'illustre chirurgien.

Mais la courageuse intervention de Larrey, dictée par l'amour de la vérité, l'intérêt du soldat, et la pitié qu'il éprouvait pour ces victimes infortunées d'une guerre à outrance, a eu dans la tactique militaire une influence dont le Maréchal Gouvion Saint-Cyr nous fait comprendre toute l'importance. Dans ses *Pensées sur la Guerre*, après avoir rappelé l'incident dont on vient de faire connaître les détails, il constate; qu'après l'intervention des chirurgiens, la pensée de Napoléon de faire fusiller quelques-uns de ces blessés n'eut aucune suite. Le maréchal ajoute: « Mais l'éveil étant donné, beaucoup de militaires cherchèrent à expliquer comment il pouvait se trouver autant d'hommes blessés aux doigts et à la main; bientôt on ne douta plus qu'ils l'étaient par les soldats des derniers rangs, pendant qu'ils élevaient la main pour placer la baguette dans le canon du fusil ou qu'ils l'en retiraient pour la remettre en place.

Durant la campagne de Leipzig, ce vice, dans la formation de l'infanterie sur trois rangs, se faisait d'autant plus sentir, que nos soldats étaient plus jeunes et dépourvus d'expérience. Aussi Napoléon

m'assura à Dohna qu'à la paix il était bien décidé à ne placer l'infanterie que sur deux rangs.

Il faut remarquer que le préjugé, qui existe dans toutes les armées d'Europe pour la méthode sur trois rangs, est si enraciné surtout en France, qu'il n'y avait qu'une autorité comme celle de l'Empereur qui aurait pu le détruire. Jusqu'à présent nous n'avons vu que l'armée anglaise qui ait osé s'en affranchir. Napoléon n'attendit pas la paix. Déjà à la bataille de Leipzig il avait placé son infanterie sur deux rangs et elle ne fut enfoncée nulle part. »

N'est-il pas intéressant de penser que, sans les judicieuses conclusions du baron Larrey et sans l'intrépide fermeté avec laquelle il a défendu la cause des victimes infortunées d'une erreur que la passion allait faire commettre, on eut mis sans doute bien des années à modifier un ordre tactique dont les inconvénients ont été si pleinement mis en lumière à l'occasion des blessures sur lesquelles Larrey a eu si spontanément le courage d'éclairer l'Empereur ?

Le siège d'Anvers fut pour H. Larrey l'occasion d'un mémoire de chirurgie qui fit à l'époque une grande sensation.

Très intéressantes aussi sont les lettres qu'il écrivait au sujet de cette campagne, non seulement à cause de détails inédits, mais aussi par l'affection profonde pour les siens :

Valenciennes, 29 septembre 1832.

A mon père d'abord les premiers détails de mes entrées en campagne, ça lui revient de droit.

Je ne pouvais manquer de faire route agréablement en compagnie de camarades intimes, j'ai fait route aussi, sans le plus petit accident (soit dit pour rassurer les inquiétudes de mère et de sœur).

La diligence a pris la même route qu'à notre retour de Belgique. Arrivé à Compiègne dans la soirée et un peu endormi, j'ai la bonne foi de me croire à Péronne, je demande à droite et à gauche, la demeure de Mme de Campagne; inconnue tout à fait inconnue. Je m'avise enfin lorsque mes yeux s'éclaircissent un peu de chercher les vieilles murailles; non plus de vieilles murailles que de madame et l'on m'apprend que nous sommes à Compiègne, désappointement.

Nous passons à Ham au milieu de la nuit et du sommeil, ainsi aucune visite, aucun épisode, on prépare, dit-on, aux ex-ministres un véritable palais (de réclusion) près de Bordeaux.

Le déjeuner nous attend à Saint-Quentin, si riche de son canal et de son activité commerciale qui remue en tout sens, malheureusement nous n'avons pas le temps de faire les observations, il faut partir et nous hâter de revenir à Cambrai. Cette ville, assez triste quand elle est livré à elle-même, devait s'égayer au bruit des tambours et au pas militaire, nous arrivons, mais où sont les tambours où sont les soldats? tous sont partis la veille au soir, le quartier général a été transféré à Valenciennes et Cambrai a repris ses habitudes paisibles avec son air maussade; je ne rencontre même pas mon ami Robert. En dédommagement, irons-nous de suite au quartier général? assurément, mais il n'est pas tout entier à Valenciennes, l'état-major s'est fixé à une demi-lieue en avant, à Anzin, pays célèbre par l'exploitation de ses mines de houille. Va pour Anzin, sauf à n'y point rester, une difficulté se présente, c'est qu'il n'y a plus de place dans les diligences, mais nous improvisons la nôtre avec un fiacre, un officier du génie nous accompagne en sixième et nous sommes après huit heures à

Anzin, il paraît au moins jusqu'à présent que la destinée de notre campagne est la promenade, car on nous annonce à Anzin que le grand quartier général étant à Valenciennes, nos billets de logement doivent s'y trouver. Nouvelle dernière émigration, nous nous séparons enfin, munis chacun de notre bagage et de notre billet de logement. Moi j'ai destination pour rue Royale, 46. Peu accoutumé à me loger par ordre, je sonne presque en hésitant et me présente à la maîtresse de maison, femme d'air et d'âge infiniment respectables, elle ne peut dissimuler un soupir de mécontentement en comprenant le but de ma visite, aussi je m'empresse d'exprimer à mon hôtesse, combien je regrette de lui causer du dérangement. Je décline mes noms et qualités, dès lors, je me sens moins gêné, mon hôtesse ne soupire plus de mécontentement, elle me prie de me reposer dans son salon, en attendant que l'on ait préparé ma chambre et me présente à sa famille qui fait au nom de Larrey, un accueil très aimable; j'ignore jusqu'à présent le nom de mes hôtes, mais je m'en informerai. Ils paraissent dans l'aisance, il y a un mari assez affable, un fils de mon âge à peu près, très curieux des nouvelles de Paris et une jeune demoiselle assez jolie et fort bien élevée. Connaissance faite, je salue mes hôtes et vais à la recherche de M. Zink, il m'accueille avec toute sa franchise amicale et me charge de remercier mon père de l'envoi de son nouveau volume, puis il me donne les instructions nécessaires sur le poste que je dois occuper, les voici : Je suis attaché comme aide-major à l'ambulance principale du quartier général, aujourd'hui à Valenciennes, demain peut-être ailleurs, car on ne sait pas plus ici l'avenir des événements qu'on ne le sait à Paris ou tout autre part. Je n'aurai aucun service à faire si on n'entre pas en campagne. Un très sérieux au contraire si les protocoles ne viennent pas à bout de la pacification. J'ai déjà retrouvé quelques connaissances parmi les officiers de l'armée ou du service de santé. Je me suis présenté chez l'intendant principal, qui était absent ; j'y retournerai avec M. Zink et lui remettrai la lettre de mon père. Je ferai successivement les autres visites si elles sont obligées; somme toute, mon séjour à Valenciennes, s'il se pro-

longe, ne sera pas très ennuyeux, je me suis abonné déjà à un cabinet de lecture où se trouvent beaucoup d'ouvrages et tous les journaux de la veille et puis j'ai plaisir à mettre au net les notes de notre voyage en Belgique. Je me propose aussi de suivre la visite de l'hôpital et d'y rechercher quelques faits intéressants pour le métier. Tel sera d'ailleurs mon plan quelque part que je doive aller, j'ai trop en dégoût les passe-temps de café ou de place publique, enfin quand je serai un peu plus avancé dans ma nouvelle condition militaire, j'aurai peut-être quelques détails plus intéressants à noter.

En attendant, je n'oublie aucune de mes bien chères affections, elles sont pour moi le plus ferme soutien contre l'ennui et le plus grand désir du retour.

P.-S. — Voici mon adresse invariable : *Le Dr H. Larrey, chirurgien aide-major du quartier général de l'armée du Nord.*

Je demande à ma bonne sœur de lire ma lettre en famille.

Boorgherout (près d'Anvers), 25 novembre 1832.

Mon cher et très honoré père,

Je croyais que le 22 ne se passerait point sans quelque grande nouvelle, mais rien encore. Nous attendons toujours que le maréchal adresse les sommations au général Chassé ; mais aussitôt que tout notre matériel d'attaque sera préparé on n'attendra plus ; et d'ici à deux ou trois jours probablement tout sera prêt. Le général hollandais, retranché dans sa toute-puissante citadelle, paraît bien décidé à se défendre avec vigueur. Maïs il est encore tout à fait impossible de rien prévoir, les plus hauts placés n'en savent pas plus que les plus humbles subalternes, car l'incident le moins prévu peut bouleverser tous les plans des nouvelles listes. Ainsi nous devons attendre encore, je commence presque à m'y accoutumer.

Puisque nous ne marchons plus en avant, je vais rebrousser chemin dans ma lettre pour retrouver quelques souvenirs. A Mons d'abord, j'ai revu M. de Courtray, qui m'a fait en ton honneur le plus aimable accueil. J'ai passé avec lui une demi-journée bien employée en conversation chirurgicale. Je lui ai

communiqué plusieurs de tes idées qui ont modifié les siennes. Enfin M. de Courtray m'a fait voir en détail l'hôpital de Mons. J'y ai recueilli quelques nouvelles observations sur l'ophtalmie, etc.

Mais c'est à Bruxelles que m'attendait l'heureux hasard d'une nouvelle et illustre reconnaissance. J'avais déjà revu M. Adair, M. de Brouckère et tout notre monde de l'année dernière; déjà depuis vingt quatre heures, j'étais presque devenu un habitué de Bruxelles et partout on s'était empressé de me demander de tes nouvelles avec le plus vif intérêt. J'avais été invité à dîner chez M. Talma, j'arrive donc et l'on se met à table. M. Talma me dit alors qu'il a eu occasion de voir dans la journée une nièce de Napoléon, la comtesse de Survilliers (fille de Joseph Bonaparte) et m'assure que je ferais bien de me présenter chez elle. Après bien de l'hésitation, je me décide enfin et j'arrive un peu inquiet à l'hôtel de Bellevue. Je ne te dirai pas combien je me trouvais embarrassé de ma présentation parce que tu me blâmerais peut-être, mais je serais encore plus embarrassé de te dire avec quelle bonté, quel intérêt cette dame m'a reçu. Le souvenir de ton nom et l'estime qu'elle a vouée à ta réputation la ramenaient sans cesse à des questions sur ton existence actuelle et sur la position de toute notre famille. Elle a compris bien vite que nous pouvions sympathiser avec elle, car je me sentais moi-même trop ému des grands souvenirs qui s'attachent aujourd'hui au nom illustre et si malheureux de Bonaparte. J'étais trop ému pour ne pas lui parler comme interprète des sentiments de ma mère, de ma sœur et des tiens. — Deux fois j'ai cru à propos de me retirer, et deux fois cette dame m'a retenu avec une bonne grâce et un bienveillant intérêt que je ne saurais décrire. Il a bien fallu enfin après plus d'une heure prendre congé d'elle, mais avec une nouvelle émotion. Alors en me disant adieu avec de nouvelles expressions de souvenir pour ma famille et pour toi particulièrement, elle m'a donné une jolie bague en me disant : « Portez-là en souvenir de moi, mais promettez-moi de m'écrire quand vous serez à Paris. Je serai exacte à vous répondre; n'est-ce pas, vous n'oublierez point cette promesse ? Adieu, je

vous souhaite tout le bonheur que vous méritez. » Et moi je suis encore tout ému de ma visite, que je n'oublierai jamais. Mme la comtesse de Survilliers est partie le lendemain matin pour Londres, elle compte s'y fixer et c'est là qu'elle m'a dit de lui écrire.

Je ne nommerais pas à présent d'autres détails, mais je t'adresserai une nouvelle lettre dès que nous aurons des nouvelles.

Adieu, mon cher et très honoré père, je te prie de redire à maman et à ma sœur l'expression de ma tendresse.

Ton fils très respectueux et affectionné.

Au grand quartier général.

Burkem, 10 décembre 1832.

Mon cher et très honoré père,

Je viens de monter ma troisième garde à la tranchée tout aussi heureusement que les deux premières. Notre ambulance, établie dans la sacristie même de l'église Saint-Laurent, est en parfaite sûreté maintenant. Le service de cette ambulance n'est autre que d'appliquer des appareils provisoires à toutes les blessures, quelque graves qu'elles soient, de là le transport des blessés se fait immédiatement sur Berkem, où nous pratiquons toutes les opérations. Jusqu'à présent, nous avons eu près de deux cents blessés et pourtant les véritables travaux du siège commencent à peine, les plus graves blessés évacués sur Anvers sont sous la direction chirurgicale aussi bien qu'administrative des Belges. Je n'ajoute aucune réflexion sur cette mesure au moins fort inconvenante. Ainsi toutes les opérations consécutives doivent être pratiquées par eux ! Je regrette de n'avoir pas un peu de temps pour les détails. J'ait fait aujourd'hui une troisième amputation de jambe : c'était à un brave canonnier qui n'avait cependant consenti à se laisser opérer que par moi. Le nombre de nos amputés s'élève à quinze déjà; plusieurs membres ont été arrachés par le boulet ; beaucoup de blessures sont fort graves surtout les plaies de tête, presque toutes les plaies de l'abdomen ont été mortelles ; j'ai vu plu-

sieurs cas affreux d'éventration. Le courage de nos Français excite l'admiration, les artilleurs et mineurs ont autant de sang-froid en présence de leurs blessures que sous le feu meurtrier des Hollandais. L'excellent M. Zinck (1) est venu s'installer à Berkem, il s'abstient jusqu à présent de faire des opérations pour nous laisser agir et nous diriger par ses conseils pleins de bienveillance ou plutôt il nous aide, il se fait presque élève et trouve encore moyen de nous égayer à intervalle par sa bonne humeur. M. Forget opère très bien, mais quelquefois avec trop de précipitation ; il a aussi une activité très essentielle en chirurgie, mais qui effarouche presque tous nos sous-aides. Que de détails encore je voudrais t'indiquer seulement, mais le temps m'appartient si peu maintenant qu'en vérité je dois ajourner mes longues causeries. Je désire un avis sur ce qui peut t'intéresser davantage, afin d'y consacrer spécialement les pages que je pourrai t'écrire.

Je te remercie bien de ta dernière petite lettre sur les intrigues scientifiques que tu as sous les yeux, mais je regrette bien de ne pas voir Clot Bey.

Adieu, mon cher et honoré père, je te prie de redire à ma bonne mère et à ma sœur l'expression de ma tendresse.

Ton fils très respectueux et affectionné.

P.-S. — Pasquier et Fririon vont toujours bien. C'est en dînant à huit heures que j'ai griffonné cette lettre.

Ma bonne mère,

Mes pénibles occupations me laissent heureusement quelques intervalles de repos dont je profite pour te donner encore de mes nouvelles. Si je pouvais parvenir à calmer tout à fait tes inquiétudes, je ne compterais plus pour rien la fatigue. Nous avons eu aujourd'hui moins de blessés, et moi ainsi plus de temps pour penser à toi. Sois sûre que je connais assez non seulement le danger, mais la prudence pour ne pas m'y exposer tant que mon devoir ne me le commande pas. Mon poste

(1) Chirurgien en chef du corps expéditionnaire.

est aux ambulances du quartier général ou de la tranchée, et nulle part ailleurs tant que je n'en aurai pas l'ordre. Et d'ailleurs je suis bien loin d'avoir le temps d'être curieux ; j'ai soin de suivre tes tendres conseils pour ma nourriture, mes vêtements, etc., etc. J'ai fait provision de chocolat pour m'aider à attendre les heures souvent bien tardives des repas.

J'ai encore reçu ta bonne lettre, ma bien tendre mère, dans le moment de mes pénibles travaux ; elle est venue comme une étoile favorite, m'apporter un peu de bonheur et soutenir mes forces. Rassure-toi, je t'en prie, sur ma position ; je suis à l'abri du danger ; j'ai bon courage, bonne santé et bon espoir de revenir bientôt. Les batteries de brèche ont commencé leur effet aujourd'hui, et si le temps est favorable, on pourra effectuer dans trois jours le passage du fossé, à moins que le général Chassé ne se rende alors, comme beaucoup de monde s'y attend ; le nombre de nos pauvres blessés réclame toujours presque tous mes instants, aussi ai-je adopté l'habitude d'écrire pendant que le dîner se prépare ou s'achève ; de cette manière, je parviens, bonne mère, à te donner exactement de mes nouvelles et à calmer tes inquiétudes que je comprends si bien. Ce que tu me dis, ma bien chère maman, de l'effet de ma lettre sur mon père au sujet de mon petit logement, me chagrine et me préoccupe, parce que je prévois bien qu'il ne me tiendra pas quitte de son idée fixe, mais je saurai peut-être lui démontrer que je dois plus encore tenir à ma nouvelle position. Je te remercie bien, ma bonne mère, d'avoir soutenu ma défense avec notre Isaure, qui me donne encore dans cette circonstance une preuve de sa tendresse. Aussi je lui prouverai toute la mienne quand l'occasion s'en présentera. La question que tu me fais au sujet de B... est bien délicate pour que je puisse y répondre avec certitude. J'espère discerner le vrai à mon retour. Je joins mes vœux aux tiens pour que ce soit bientôt.

Adieu, ma bien tendre mère, je ne sépare pas ma bonne sœur dans mes embrassements et dans mon souvenir.

Ton fils bien respectueux et affectionné.

P.-S. — Tu connais tous ceux qui m'aiment ; rappelle-moi, bonne mère, à leur souvenir. J'ai écrit plusieurs lettres à

mon père, qui ne me répond pas; il devrait être content de mes efforts à bien faire mon devoir et à mériter son nom.

Berckem, 21 *décembre* 1832.

Anvers, 26 décembre 1832.

Ma bien bonne mère,

Nous approchons de plus en plus du jour du départ, mais il n'est pas encore fixé définitivement, parce qu'on n'aura que ce soir la réponse du roi de Hollande au sujet de la reddition des deux forts. Demain donc, je pourrai peut-être savoir le jour de mon arrivée à Paris; je ne pourrai cependant pas faire la route sans m'arrêter un jour à Bruxelles et un jour à Valenciennes.

Je viens de passer vingt-quatre heures à Anvers, en plus grande partie à l'hôpital auprès de nos blessés. Ils ont eu la visite des princes, qui leur ont témoigné le plus vif intérêt, et à nous, chirurgiens, beaucoup de compliments sur notre zèle et sur les heureux résultats que nous avons obtenus. Ainsi, bonne mère, tes inquiétudes ont cessé et bientôt tu retrouveras ton Polyte qui t'aime toujours et qui pendant sa longue absence n'a pas été distrait de ton souvenir, même par le bruit du canon.

Adieu, ma bien bonne mère, ce n'est pas encore ma dernière lettre à toi. Mille tendresses à notre Isaure.

Ton fils bien respectueux et affectionné,

H. Larrey.

Bruxelles, 30 décembre 1832.

Ma bonne mère,

Ce n'est pas encore moi qui reviens, c'est seulement une lettre de faire-part que je t'envoie. Je suis à Bruxelles depuis vingt-quatre heures pour y diriger une évacuation de blessés, ainsi que je l'ai écrit à mon père. Je ne crois pas rester dans cette ville plus de trois ou quatre jours, parce que le quartier général va rentrer en France, demain ou après, et doit attendre à Lille ou à Valenciennes l'arrivée du roi. Il faudra bien que je

m'y rende aussi, car on nous a recommandé expressément de ne pas retourner à Paris avant cette époque, qui paraît fixée au 8 janvier. Il est question d'une grande revue pour la distribution des croix ; aussi, ma bonne mère, me voilà privé du bonheur de te revoir aussitôt que je l'espérais; j'avais même arrangé dans mes espérances, le revoir du premier de l'an, mais il sera passé, malheureusement Ce sera la première fois que je ne serai pas en famille ce jour-là ; j'en aurai du regret, mais tant d'autres jours solennels se sont passés pour nous et entre nous dans la tristesse, qu'il me reste un vœu de plus à faire pour celui-ci, c'est qu'il se passe gaiement et heureusement loin de moi. Et si ma lettre arrive à point, elle sera encore rangée, j'en suis sûr, à côté des bonnes étrennes; par exemple, entre les pralines et les marrons glacés. Pendant ce temps-là, on parlera bien de Polyte, et il sera content ; mais lui que fait-il ?

Le 23 septembre 1832, H. Larrey était nommé aide-major de 2e classe, pour être attaché au service des blessés de l'hôpital du Gros-Caillou. Cette même année, il se trouva en présence d'une épidémie cholérique, la première qui ait assailli notre pays d'une manière assez grave, pour laisser de tristes souvenirs dans un grand nombre de localités. Son père, qui voulait le mettre en présence de toutes les éventualités que peut rencontrer le médecin militaire, le fit désigner pour les salles de cholériques; puis quand on forma une ambulance pour les victimes de l'épidémie, il lui donna ce poste périlleux, ce qui permit au jeune homme de montrer que le courage et le dévouement étaient autant que la science héréditaires dans sa famille.

H. Larrey fut proposé, une seconde fois, pour la



FÉLIX-HIPPOLYTE LARREY

(1808-1895)

Légion d'honneur ; si le maréchal Soult cette fois encore le trouva trop jeune, il restait, au vaillant chirurgien, la légitime satisfaction d'avoir accompli tout son devoir.

Dans le courant de cette année, H. Larrey fut reçu docteur en médecine par la Faculté de Paris, après avoir brillamment soutenu sa Thèse sur l'appareil inamovible et les pansements rares dans les fractures compliquées.

Il faut se rendre compte de l'état de la chirurgie d'alors, pour comprendre non seulement l'opportunité, mais encore l'importance de cette thèse inaugurale. En 1832, le traitement des fractures des membres était encore très imparfait et lorsque ces fractures étaient compliquées de plaie, l'imperfection des moyens de traitement leur donnait une gravité très grande. Avec cela, les théories médicales, en faveur depuis le milieu du siècle précédent, avaient, dans la crainte de la production de l'inflammation, fait adopter les modes de pansement dans lesquels les émollients et le cérat de Galien prédominaient, de sorte que les mouvements, imprimés incessamment aux fragments osseux joints aux topiques qui favorisaient la suppuration des plaies, ouvraient, à chaque instant, la porte à des accidents plus ou moins graves, souvent funestes soit pour la conservation du membre blessé, soit pour la vie du malade lui-même. Avec son intuition admirable des indications à remplir cliniquement pour éviter ces compli-

cations redoutables des fractures, D. Larrey n'hésita pas, lors de la campagne d'Egypte, à adopter, après l'avoir régularisé, le mode de contention des fractures qu'il vit employer par les Arabes et il imagina son *étoupade* qui fut le point de départ des bandages inamovibles, c'est-à-dire qui produisit une véritable révolution dans le traitement des fractures.

Outre l'*étoupade*, il employa volontiers les pansements des plaies avec des cérats résineux ou mieux encore des imbibitions vineuses et proclama enfin l'influence des pansements très espacés, ce qui fut une autre révolution non moins heureuse, car sa pratique devint le point de départ des méthodes d'occlusion des plaies, des pansements à l'alcool.

Sans doute aujourd'hui que nous avons présent à l'esprit le fameux pansement ouaté d'Alphonse Guérin et surtout que les admirables découvertes de Pasteur ont ouvert à la chirurgie de merveilleux horizons, nous sommes portés à considérer les procédés de D. Larrey comme très imparfaits. Mais, si on élève son esprit plus haut que le terre-à-terre de l'énumération des diverses méthodes, si on examine la question au point de vue philosophique, si on recherche, en un mot, la filiation des idées et les raisonnements qui ont abouti aux vastes connaissances que la chirurgie actuelle possède, Dominique et Hippolyte Larrey nous apparaissent aussitôt comme tenant une belle place parmi les précurseurs de Guérin et de Pasteur. Ils ont largement

concouru à leur préparer les voies et, à ce titre, nous devons, à leur mémoire, une part du tribut de profonde reconnaissance que méritent leurs célèbres contemporains. Comme eux, ils sont des bienfaiteurs de l'humanité.

En 1834, D. Larrey, continuant à donner à son fils de ces grandes leçons de philosophie et de morale qu'il n'avait cessé de lui prodiguer, lui fit faire un voyage qui laissa, dans son âme, les plus touchants et les plus précieux souvenirs. Ils visitèrent le midi de la France et les grandes villes de l'Italie. De même qu'en France, son objectif était surtout de lui montrer en détail le pays de Bigorre d'où les Larrey sont originaires ; de même, en Italie, cet objectif était Rome pour y rendre visite à la mère de l'Empereur, pour laquelle le chirurgien de la Grande Armée avait toujours eu la plus grande affection, et le jeune Hippolyte un véritable culte (1).

On trouve dans ses carnets le récit de ce voyage.

Terminons ce chapitre par deux intéressantes lettres à sa sœur.

(1) Un jour, un de ses collègues de l'Institut, Chacornac, qui venait de découvrir une petite planète ignorée jusque-là s'entretenait avec le baron Larrey de cette trouvaille astronomique.

— Comment la nommez-vous ? lui demanda celui-ci.

— Mais je ne sais pas encore.

— Alors, je vous en prie, appelez-là Letizia.

— Eh bien ! soit, mon cher collègue, c'est pour vous faire plaisir.

Et voilà comment dans la carte du ciel, figure aujourd'hui, sous le numéro 39, une modeste planète qui porte le nom de la mère du grand Napoléon.

Lille, 25 février 1839.

Ne sois plus fâchée contre moi, ma bonne Isaure, ni jalouse de mes amis, je viens à toi cette fois-ci, à toi seule et presque *sans papa ni maman*, mais je t'avoue qu'en leur écrivant je croyais bien ne pas te séparer dans mon souvenir, ni dans mes premières lettres, quoique leur adresse ne fût pas à toi. Quant à mes amis, c'était par cela même fort différent, il n'y avait plus pour eux les affections de la famille, malgré notre intimité, mais à cause aussi de cette intimité, et j'attendais d'eux des détails de causerie à l'aide et au large, comme on s'écrit entre garçons.

Je voudrais trouver dans mon existence lilloise, une variation dont je serais bien heureux pour te la traduire ensuite sous forme d'épître. Mais chaque jour ici se ressemble pour moi à peu de choses près, les nouveautés sont rares en tout, la politique même incertitude malgré les débats de la chambre belge. Il est probable cependant que la paix s'en suivra, c'est ici comme à Paris l'opinion générale, et les prochaines élections décideront de cette grave affaire. En littérature, sciences, beaux-arts, néant; la gent lilloise est totalement étrangère à ces richesses de l'esprit ou du talent, parce qu'elles n'ont pas cours dans le commerce et ne valent pas des bons sur le trésor, mais en fait de nouvelles intimes il en est une que j'ai à te donner, chère Isaure, et que tu avais pressentie par la renommée sans doute. Oui, j'ai fait connaissance la plus amicale avec les admirables élèves de M. Adrien Léonard qui est bien effectivement le très propre frère de mon excellent hôte. Tu sais peut-être déjà beaucoup sur les talents de société de ces deux jeunes chasseurs, mais si je te disais tout ce que j'en ai vu moi-même, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, j'absorberais pour eux une heure de narration épistolaire. J'ai été dans l'admiration la plus ébahie, la plus hébétée, la plus humiliante, pour l'homme en général, et pour moi en particulier qui ne sais pas aussi bien qu'eux faire des calculs d'arithmétique, jouer aux cartes et au domino et encore moins

faire des tours dignes du talent de M. Comte, sans parler des tours de voltige et des exercices qui exigent absolument une locomotion quadrupède, au service d'une intelligence humaine, c'est sans contredit pour moi, la chose la plus curieuse que j'aurai *observée* à l'armée d'observation, et sérieusement je n'ai rien vu de plus intéressant depuis la merveille du daguerréotype.

Mais à propos de réception, je t'ai dit, chère Isaure, pourquoi je n'avais pas encore profité des lettres que Mme B... avait bien voulu me procurer. J'en ai cependant hasardé une, ainsi que je te l'avais dit encore, je me suis présenté, lettre en main chez M. Bonte-Pollet, le plus considérable de mes trois négociants à connaître; il a bien voulu m'offrir de... m'asseoir et de me donner... tous *les renseignements* qui seraient en son pouvoir ou dont j'aurais besoin. Je lui ai offert en remerciement mes salutions et mes adieux. Quant aux deux autres lettres, tu penses bien que je ne les *hasarderai* pas, même pas chez M. Dubus, *Hazards* qui ne m'auront servi qu'à ce mauvais jeu de mots. Je n'en remercie pas moins de rechef Mme B..., mais je te prie, mon amie, de ne lui parler que de mes remerciements. Voilà un exemple du type commerçant du bienheureux pays que j'ai le bonheur d'habiter. Si j'étais marchand épicier en gros ou approchant, j'aurais ici une existence toute de délices et de haute considération auprès de ces gens-là. L'un d'eux (un notable de son espèce) demandait un jour : Combien gagne un colonel du génie . Mais, de huit à dix mille francs, lui répondit-on. Bah ! ce n'est que cela, alors un colonel du génie, ne *vaut pas tant* que mon premier commis auquel je donne douze mille francs... Ouf! qu'en dis-tu, chère Isaure ? N'est-ce pas abrutissant à devenir tout à coup baril d'huile ou pain de sucre ? et une âme aussi naïve que bien intentionnée, osait me conseiller dernièrement de chercher une épouse, une compagne au sein de l'une de ces familles bien pensantes. O stupidité! on a raison de dire que l'on s'instruit toujours en voyageant. Ce qui fait que je voudrais en *venir* à *revenir*. Mais jusque-là, chère sœur, je suivrai les conseils de patience, parce que, Dieu merci, je ne suis pas

au dépourvu de passe-temps utile. Je penserai bien, comme toujours, à ma bonne mère que nous aimons tant, ainsi qu'à mon père et à toi, sœur amie, pour vous retrouver bientôt j'espère dans nos causeries de famille en compagnie quelquefois d'un ou deux amis, de ma petite Lucie et de la Gerboise.

Adieu, bonne santé à tous, et surtout à notre mère chérie que j'embrasse tendrement.

Ton frère et meilleur ami.

Paris, 10 août 1839.

Ma chère Isaure,

J'ai vu hier M. Cochin, qui se propose d'aller demain dimanche vous faire la visite qu'il désire depuis longtemps, ses deux fils l'accompagneront sans doute, mais il y a quelque crainte de vous déranger, malgré mes assurances envers lui du contraire. Mon père ajourne à l'autre dimanche notre visite d'adieu, à moins que vous ne veniez à Paris vous-mêmes, bonne mère et bonne sœur, mardi ou mercredi, pour la saint Napoléon ; il a presque promis à son abbé Chatel votre présence à la messe annuelle et il m'a bien recommandé de t'en écrire particulièrement afin de t'engager à venir. Un mot donc, chère Isaure, pour réponse. Nous avons vu pendant quelques instants seulement M. Martin, qui n'a pu nous donner des nouvelles de C. B., mais un autre, le saint Bulard, que tu connais bien, a publié sur la peste un ouvrage dans lequel il qualifie C. B. d'une manière outrageante, on dirait que cet homme-là s'est inoculé la peste au moral et que la peste a pris racine en lui. Je n'en finirais pas si à ce titre j'ajoutais tous ceux dont il se qualifie lui-même en tête de son titre. Un seul du reste les résume tous, c'est que le dit Bulard est *décoré* du... *Nichan Ifitikar enrichi de brillants. O Nichan Ifitikar*, j'ai bien écrit l'orthographe de cette décoration-là pour m'en souvenir (1).

Mais j'aime mieux finir par une pensée du cœur le plus reconnaissant qui soit sur cette terre d'ingrats. M. de Cam-

(1) Le baron H. Larrey compta plus tard parmi les nombreuses décorations dont il fut honoré par les souverains étrangers la plaque de grand Officier de cet ordre.

pagne vient d'envoyer à mon père et à moi un service de linge tout imprimé des citations des plus honorables de la vie de mon père, avec son portrait au milieu de chaque pièce. C'est un hommage si bien compris qu'il en a été profondément ému et moi aussi, je t'assure.

Je finis à regret ma petite lettre, chère Isaure, pour la porter moi-même à la voiture et je t'embrasse pour adieu ainsi que notre bonne mère, qui a dû recevoir il y a deux jours ma première missive par le retour du jeune malade, ton protégé.

Bien à toi, sœur et amie.

VII

Le baron Larrey père avait eu la passion de l'enseignement : à peine reniré de ses campagnes, il reprenait au Val-de-Grâce ses leçons de chirurgie et de médecine opératoire ; au début de chaque campagne, il ouvrait des cours d'instruction pratique pour les jeunes chirurgiens de la garde et de l'armée; professait ensuite dans les hôpitaux où les blessés étaient soignés, et jusque sur le champ de bataille ; son fils avait ainsi la tradition de l'enseignement et la suivit pendant plus de vingt-cinq ans avec autant de goût que de distinction, par l'étendue et la solidité de son savoir jointes à une élocution élégante et facile.

A peine sorti du Val-de-Grâce, il se prépara à l'agrégation ; au premier concours (1835), il fut nommé professeur agrégé.

La chaire de pathologie chirurgicale à l'école du

Val-de-Grâce, étant devenue vacante dans les derniers mois de 1840, un concours fut ouvert en janvier 1841. Larrey fut nommé professeur le 21 janvier, à l'unanimité des suffrages, à la chaire de clinique.

Ce fut à cette occasion que le maréchal Soult, ministre de la guerre, voulut bien adresser au baron Larrey la lettre suivante, qui associe si honorablement le succès du fils à la gloire du père :

Monsieur le baron,

J'ai voulu vous féliciter du succès qu'a obtenu monsieur votre fils dans le brillant concours public à la suite duquel je l'ai nommé dans son grade de chirurgien aide-major, professeur de pathologie chirurgicale à l'hôpital de perfectionnement.

Heureux de sanctionner une désignation faite par le jury à l'unanimité des suffrages, je m'associe avec une vive satisfaction aux sentiments que doit vous inspirer le succès d'un fils qui promet, en marchant sur vos traces, de soutenir dignement l'illustration d'un nom cher à la science ainsi qu'à la chirurgie militaire.

Recevez, etc., etc.

Maréchal, duc de Dalmatie.

Ce cours de pathologie externe eut, dès le premier jour, un grand succès. Préparé avec une méthode parfaite, exposé avec une pureté de style irréprochable, il fut recueilli par quelques élèves qui l'ont conservé comme un *vade mecum* inséparable de leur pratique pendant leur carrière militaire.

La publicité par l'impression a manqué seule à ce Cours, pour qu'il devint classique comme ceux de Velpeau, de Vidal de Cassis et de Nélaton ; car avec

sa méthode sûre et large, son style sobre et élégant, son érudition non moins intéressante que judicieuse, il eût réuni toutes les chances de succès.

La clinique chirurgicale était plus encore que l'exposé didactique de la pathologie externe dans les aptitudes de l'esprit de H. Larrey. Aussi, c'est dans cette chaire, soit à l'hôpital de la Faculté, soit à l'école d'application du service de santé militaire, qu'il a brillé pendant de longues années. Clinicien, il avait l'amour du diagnostic précis et rigoureux. Avant de prendre une détermination et « pénétré de l'influence pernicieuse que peut exercer sur les élèves une autorité scientifique non contestée, doublée d'une haute autorité hiérarchique, il s'attachait à bien montrer, à ceux qui écoutaient ses leçons, comment il faut procéder avec ordre, méthode, patience, lenteur même au besoin ; comment il faut préférer, dans les cas ordinaires, les règles consacrées par l'expérience aux procédés douteux des téméraires, et, lorsqu'il jugeait nécessaire, pour le bien de son malade, de recourir à des moyens aléatoires, il faisait remarquer à son auditoire les raisons impérieuses qui l'avaient décidé et le luxe des mesures de précaution dont il s'entourait pour répondre avant tout et par dessus tout au précepte si sage et si humain de : *primo non nocere* » (1).

Ses leçons, toujours soigneusement préparées,

(1) Discours du médecin principal Delorme, professeur à l'Ecole d'application du Val-de-Grâce.

restaient gravées dans l'esprit des élèves, parce que, remplies d'enseignements, d'aperçus originaux, elles ne rappelaient en rien les vaines dissertations de remplissage et soutenaient toujours l'attention des auditeurs.

Le professeur présentait les faits dans un langage châtié ; sa parole, mesurée, trouvait naturellement des expressions parfois imagées, toujours heureuses et topiques : s'exprimant sans ostentation et sans prétendre à l'étonnement des auditeurs, il leur laissait la notion précise de ce qu'il avait voulu leur faire saisir sans avoir embarrassé son exposition de longueurs inutiles.

Le 16 novembre 1841, Larrey fut nommé aide-major de 1re classe. Il continua à être affecté au service de l'hôpital du Gros-Caillou, où on lui avait confié depuis longtemps déjà une salle de chirurgie dans laquelle il faisait preuve de la sûreté de diagnostic et de l'habileté opératoire dont son père avait donné de si remarquables exemples.

Le 16 février 1842, il fut nommé chirurgien-major de 2e classe. *A priori* on est assez volontiers porté à penser que portant un nom illustre et appuyé par la grande influence de son père, Larrey devait avoir une carrière militaire facile et brillante et l'emporter sans peine sur ses camarades ; rien pourtant n'est moins exact. Nous avons vu déjà que, loin de lui servir, le nom de son père ne fut pas étranger à l'insuccès de ses propositions pour la

Légion d'honneur. En octobre 1832, la place de rédacteur des mémoires de médecine militaire étant devenue vacante, il fut proposé pour cet emploi en première ligne, par le Conseil de Santé des armées au ministre de la guerre. Ce fut encore un officier de santé plus jeune d'âge et de grade qui l'obtint.

VIII

Au cours de cette même année 1842, Hippolyte Larrey accompagna son père dans une inspection médicale du midi de la France et en Algérie ; c'est au retour qu'il éprouva les deux plus grandes douleurs de sa vie : la mort de son père et de sa mère (1).

Il ramena à Paris le corps de son père, à qui l'on fit des funérailles dignes de sa vie glorieuse.

Il aurait voulu que son corps fut inhumé aux Invalides, au milieu de ses compagnons d'armes, de ces hommes de guerre auxquels le baron Larrey avait prodigué ses soins sur tous les champs de bataille de 1792 à 1815, et près desquels il avait, en qualité de chirurgien en chef de l'Hôtel des Invalides, passé les dernières années de cette activité chirurgicale qui avait rendu son nom si universelle-

(1) Nous trouverons plus loin le récit de ce triste événement ; ainsi que quelques lettres à sa sœur qui montrent toute l'étendue de son affliction.

ment célèbre et respecté ; mais le maréchal Soult était encore ministre de la guerre, et sa demande fut repoussée.

La ville de Paris lui accorda une concession à perpétuité au cimetière du Père-Lachaise. C'est dans ce tombeau que son fils est allé le rejoindre le 18 octobre 1895.

H. Larrey alla pleurer sur la tombe de sa mère dans le petit cimetière de Bièvres, aussitôt qu'il eut rendu les derniers devoirs à son père ; et, pendant de longs mois, il s'abîma dans sa douleur, cherchant dans le travail ce soulagement que l'étude seule peut donner aux grandes peines de l'âme.

Le 13 mars 1845, il fut nommé chirurgien-major de 1re classe, conservant son poste de chirurgien traitant au Gros-Caillou, et celui de professeur de pathologie chirurgicale à l'Ecole du Val-de-Grâce.

Cette même année, il fut enfin fait chevalier de la Légion d'honneur. Il comptait à cette époque dix-sept ans de services militaires.

La plupart de ses camarades de promotion avaient été décorés depuis longtemps ainsi que nombre d'officiers de santé militaire, plus jeunes et comptant moins de titres que lui : son père, qui avait été fait par l'Empereur Commandant de l'ordre de la Légion d'honneur sur le champ de bataille d'Eylau, n'a pas eu la joie de lui voir conférer cette Étoile des Braves à laquelle il attachait personnellement une si haute valeur !

Le mauvais vouloir du maréchal Soult persistait, et il n'avait fallu rien moins que la double proposition simultanée de ses chefs hiérarchiques et du doyen de la Faculté de médecine pour triompher de cette malveillance.

Si le ministre de la guerre avait fermé obstinément les yeux sur les mérites de H. Larrey, le monde savant, au contraire, savait les apprécier. Aussi, en 1849, à la création de la Société de chirurgie, fut-il un de ses membres fondateurs.

Ici se place, au point de vue chronologique, une petite anecdote, grande par ses conséquences, dont nous ne parlerions pas s'il ne s'était agi de l'existence d'un homme qui, vingt et quelques années plus tard, mérita le nom de « Libérateur du territoire ».

C'était au commencement de décembre 1849. L'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, se trouvant à la buvette de l'Assemblée, avala une arête d'alose qui lui resta dans la gorge, produisant une suffocation dangereuse et s'enfonçant dans les chairs. Le célèbre orateur présentait les signes de la strangulation, lorsque l'on courut chercher le baron Larrey qui, fort heureusement, habitait le voisinage. En quelques secondes, l'habile opérateur débarrassa M. Thiers du corps étranger qui avait failli lui coûter la vie.

Nous n'insistons pas autrement sur les conséquences qu'aurait pu avoir la mort du futur prési-

dent de la troisième république ; ajoutons seulement que M. Thiers, dans sa reconnaissance, fit hommage à son sauveur de la collection de ses œuvres.

En 1850, l'Académie élut Larrey dans sa section de pathologie chirurgicale à une majorité *très flatteuse*.

Il venait, quelques mois auparavant (25 novembre 1849), d'être nommé médecin principal de 2e classe.

H. Larrey avait conçu le projet de faire élever une statue à la mémoire de son père. Le ministère de la guerre consentit à en prendre l'initiative ; une souscription nationale couvrit les frais du monument confié au sculpteur David d'Angers, et, le 8 août 1850, il eut enfin la grande joie de voir élever cette statue dans la cour d'honneur du Val-de-Grâce.

La cérémonie fut des plus imposantes. En présence des autorités militaires et civiles et des députations de tous les corps savants, le général Petit, au nom de l'armée, Bégin, au nom du Conseil de Santé des armées, Roux, au nom de l'Académie des sciences, Dubois d'Amiens, au nom de l'Académie de médecine, Jomard, au nom de l'Institut d'Egypte, Depaul, au nom de la Société médicale d'émulation et Baudens, au nom du Val-de-Grâce, adressèrent leur hommage à la mémoire de l'illustre chirurgien.

Lorsque, après le coup d'État, Louis-Napoléon, président de la République, organisa sa maison

militaire, il nomma le baron H. Larrey son chirurgien ordinaire. C'est à cette date que David d'Angers hostile aux idées napoléoniennes fut arrêté et enfermé dans le donjon de Vincennes, Larrey obtint qu'on le transférât à la Conciergerie où le régime des prisonniers était moins sévère. Louis-Napoléon lui offrit sa liberté s'il voulait faire acte d'adhésion au nouvel ordre de choses : David refusa; cependant le Président de la République, cédant aux instances du baron Larrey, fit conduire David à la frontière de Belgique : ce fut encore à la même intervention que David dût aussitôt que l'apaisement des passions politiques le permit, la cessation de son exil.

Le 7 avril 1852, H. Larrey, promu médecin principal de 1re classe, grade correspondant à celui de colonel, continua à professer la pathologie chirurgicale à l'école d'application du Val-de-Grâce. Nommé en même temps sous-directeur de cette école et médecin en chef du premier hôpital militaire de France, il remplit ces diverses fonctions jusqu'au 13 janvier 1858, date de sa promotion, au grade de Médecin-Inspecteur.

Dans cette année 1852, élu président de la Société de chirurgie, il dirigea les travaux de cette brillante assemblée avec un tact et une autorité qui laissèrent les meilleurs souvenirs dans l'esprit de ses collègues.

En 1855, H. Larrey éprouva la dernière grande

douleur que les malheurs de la vie de famille lui réservaient; sa sœur Isaure s'éteignit après une longue et douloureuse maladie. Cette mort, prévue depuis longtemps fut néanmoins un grand déchirement pour son cœur, car depuis son enfance Isaure l'avait entouré de tant de soins et d'affection qu'il s'était habitué à la regarder comme une seconde mère. Mme Perier fut inhumée à Bièvres, dans le tombeau où reposait sa mère.

En 1857, H. Larrey fut envoyé au camp de Châlons comme chef du service de santé de la garde impériale. Il traita, avec une incontestable autorité dans un rapport remarquable, la question de l'hygiène des camps.

Au camp de Châlons, il profita de ses fréquents contacts avec l'Empereur pour lui parler de la situation faite par les règlements aux médecins de l'armée. D'une voix autorisée par son nom, son grade et son passé, il exposa au chef de l'État ses vues sur l'organisation sanitaire. Sur l'ordre de l'Empereur, des études furent commencées, des commissions se réunirent; mais l'Intendance militaire ne voulant pas consentir à laisser amoindrir ses attributions, parvint à stériliser les efforts, et les choses restèrent dans le *statu quo*.

Le 13 janvier 1858, le baron Larrey fut promu médecin-inspecteur, grade correspondant à celui de général de brigade. Cette promotion l'obligeait à cesser ses fonctions de médecin en chef du Val-

de-Grâce, pour faire partie du Conseil de Santé des armées.

Toujours désireux d'être utile à ceux qui recouraient à son inépuisable bonté, Larrey s'occupa, dès le début de cette année, de l'érection d'une statue au général Daumesnil, l'héroïque défenseur du donjon de Vincennes. Employant son crédit à la réussite de cette généreuse pensée, multipliant ses démarches, écrivant même à l'Empereur pour tâcher de l'y intéresser, il ne devait aboutir que plus tard, alors que l'Empereur et la plupart des personnages, sollicités au début, avaient non seulement disparu de la scène politique, mais de ce monde.

Le baron Larrey succéda en 1868 au vénérable Inspecteur Maillot dans la Présidence du Conseil de Santé des armées, qui connaît de toutes les questions intéressant l'hygiène des troupes, le traitement des maladies ou des blessures, l'organisation du service, des pensions de retraite, des gratifications renouvelables, magistrature scientifique qui impose à ses membres l'obligation de juger avec une entière indépendance, en tenant dans une juste balance les intérêts des personnes, ceux du Trésor, et en restant étrangers à toute considération autre que le sentiment de leurs devoirs et la dignité de leur profession. On sent combien dans de telles fonctions l'équité, la science, la bienveillance et la droiture du baron Larrey ont su se rendre utiles.

Le 14 juin 1858, H. Larrey fut nommé membre du Conseil d'hygiène et de salubrité de la Seine, comme délégué du ministre de la guerre, en remplacement de Bégin. Au commencement de l'année 1895, le baron Larrey ayant déjà éprouvé les atteintes de la cruelle maladie qui l'a emporté ne voulut point, dans sa délicatesse, continuer à occuper des fonctions auxquelles il ne pouvait donner l'activité dont il avait toujours fait preuve : il écrivit donc au Président du Conseil d'hygiène pour se démettre de ses fonctions : à la lecture de cette lettre, le Conseil protesta par acclamation contre le départ volontaire du Doyen vénéré dont la présence était pour lui si honorable après lui avoir été si longtemps utile ; il fallut toute l'insistance empressée et affectueuse de son Président et de la délégation qui l'accompagnait pour vaincre le sentiment qui avait porté le baron Larrey à se séparer bien à regret de ses éminents collègues.

La même année, 1858, chargé de l'inspection médicale de l'Algérie et de la garnison française à Rome, ayant fait déjà ce voyage deux fois avec son père, en 1834 et 1842, il revit avec la plus poignante émotion les lieux où il avait été admis en présence de Mme Mère et où il avait donné les derniers soins à l'illustre chirurgien de la Grande-Armée agonisant. Il attacha dans ce premier rapport d'inspection une grande importance, à l'amélioration de l'hygiène des hôpitaux et des corps de troupe. Ce rapport fit une

vive impression sur l'esprit du ministre de la guerre et plusieurs modifications avantageuses furent immédiatement adoptées.

En 1859, Larrey fonda un asile-école dans la maison de Baudéan, berceau de sa famille. Un mot à ce sujet.

Dans son testament à Sainte-Hélène, Napoléon légüa une somme de cent mille francs à Dominique Larrey en l'appelant *l'homme le plus vertueux de son siècle*. Ce legs, témoignage de l'affection, de l'admiration que l'Empereur professait pour l'illustre chirurgien et le vaillant compagnon de toutes ses campagnes, ne put alors être délivré en entier. La fortune personnelle de l'Empereur avait été tellement amoindrie, qu'on ne put donner à D. Larrey que quarante cinq mille francs. Napoléon III eut à cœur d'acquitter le legs de son Oncle, et préleva sur sa cassette les cinquante-cinq mille francs nécessaires à ce complet effet.

Dans son désintéressement et sa constante préoccupation d'honorer la mémoire de son père, le baron H. Larrey résolut d'employer cet argent à une bonne œuvre qui perpétuât son souvenir.

La petite maison de Baudéan dans laquelle son père était né avait été vendue au décès de sa grand-mère; le Baron la racheta pour en faire un asile-école, donnant à la commune de Baudéan, le mobilier nécessaire au fonctionnement de l'établissement, que dirigèrent trois religieuses. Il alloua en plus

une rente perpétuelle de cinq cents francs pour couvrir les frais d'entretien.

Citons à ce sujet, un des nombreux cas de sa généreuse bonté :

Étant député de Bagnères, le baron y passait chaque année un court séjour, et ne manquait jamais de pousser jusqu'à Beaudéan pour visiter l'école qu'il y avait fondée. A cette occasion, il apportait toujours des sacs de dragées qu'il se plaisait à distribuer aux élèves.

C'était sa grande joie de voir ces mains enfantines tendues vers lui et d'entendre ces jeunes voix lui crier : « A moi, monsieur le baron, à moi ! » Et ces mains, il les remplissait toutes.

A l'une de ces visites, il remarqua qu'une fillette de sept ans ne lui tendait qu'une seule main.

— Et l'autre ? lui dit-il. Je veux remplir les deux.

Alors tristement elle éleva le poignet qu'elle tenait caché et lui montra sa main mutilée par une affreuse brûlure.

Vivement ému par la situation de cette petite infortunée, le baron s'intéressa à l'enfant disgrâciée, la recommanda chaudement à l'attention et à la bienveillance des religieuses, lui fit faire une main articulée et deux fois par an ne manqua pas, jusqu'à la fin de sa vie, de lui envoyer des secours. A son lit de mort, il se souvint de sa protégée, et sa filleule, Mlle Juliette Dodu fut chargée de donner à la pauvre infirme, une pièce de terre, le champ de Campan,

vraie fortune pour la jeune paysanne, qui devra au baron Larrey la subsistance de ses derniers jours.

IX

Lorsqu'éclata la guerre d'Italie, en 1859, Larrey fut nommé médecin en chef de l'armée. Il partit de Paris avec l'état-major du grand quartier général, ayant à sa tête l'Empereur Napoléon III.

C'est pendant cette campagne qu'il remit la première croix donnée par l'Empereur à un blessé nommé Breilhac. Voici dans quelles circonstances :

Au combat de Montebello, le 20 mai 1859, le 74e de ligne aborda à la baïonnette un régiment autrichien. Un général, cherchant à rallier ses soldats, fondit l'épée à la main sur Breilhac, qu'il blessa. Breilhac riposta d'un coup de baïonnette en pleine poitrine qui tua le général. Il lui enleva son chapeau à plumes, et son épée, qu'il emporta comme trophée. Évacué sur l'ambulance de Voghera, Breilhac plaça ces dépouilles au pied de son lit. Le lendemain, Napoléon III entendant relater cet incident par son chirurgien, le chargea de porter la croix à ce brave. A la vue de l'étoile de l'honneur que Larrey attachait sur sa chemise, les yeux du blessé se remplirent de larmes.

— Eh bien, fit Larrey, vous-êtes content? Que faut-il dire à l'Empereur?

— *Dites-y bien*, balbutia le soldat, *dites-y bien des choses de ma part.*

Au dîner du quartier impérial, le chirurgien ne manqua pas de répéter cette naïve réponse à l'Empereur, qui fut vivement touché, et maintes fois, par la suite, se plut à le faire raconter au baron Larrey.

Le jour de la bataille de Magenta, au moment où l'Empereur arrivait avec son état-major dans les environs du chemin de fer, le nombre des blessés et des morts qui jonchaient le terrain était considérable. Larrey sollicita de l'Empereur la permission de se porter vers les ambulances de première ligne pour s'assurer de leur bon fonctionnement. L'Empereur ne le laissa s'éloigner qu'après lui avoir recommandé de revenir le plus tôt possible. Le médecin en chef de l'armée s'avança donc et arriva ainsi jusqu'à un pont gardé par un corps de troupe ; mais le commandant ne put lui laisser continuer son chemin, parce que ce pont miné pouvait sauter d'un moment à l'autre. Forcé d'obéir à cette consigne, Larrey descendit de cheval et continua à pied son inspection des ambulances volantes dans un endroit où la lutte était engagée et où pleuvaient les projectiles.

Relatons un autre incident de cette campagne, qui donne un détail inédit d'une promenade faite avec l'Empereur. Je transcris littéralement la note de son carnet de voyage :

« Peu de jours après la bataille de Magenta, l'Empereur étant un peu souffrant, son grand-écuyer lui

proposa une promenade à cheval. La proposition fut acceptée et l'ordre donné de seller les chevaux de deux aides de camp, de deux officiers d'ordonnance et le mien. L'Empereur s'engage tranquillement au petit trot dans un chemin assez pittoresque. Mais à un tournant qui dominait la campagne, on découvrit à quelque distance un avant-poste de l'armée autrichienne. L'Empereur, avec son calme habituel, commanda halte et volte-face, et l'on regagna au petit trot le point du départ. »

Le jour de la bataille de Solférino, Larrey, fait commandeur de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, recevait quelque temps après de Victor-Emmanuel la plaque de grand-officier des Saints-Maurice et Lazare.

J'emprunte encore à ses notes :

« Il était environ quatre heures du soir, nous étions auprès de l'Empereur, qui, placé sur une petite éminence, regardait avec sa lunette les mouvements de l'attaque d'un mamelon surmonté d'une petite tour, lorsque mon cheval, éprouvant une commotion, fit un écart dont je ne me rendis pas un compte exact. Tout le monde tourna les yeux vers moi et l'Empereur me dit tout à coup : « Larrey, « descendez, descendez vite, votre cheval est blessé « à mort. » Je sautai sans tarder à terre, mon pauvre cheval venait, en effet, de recevoir un projectile en plein poitrail. »

Peu d'instants après, l'Empereur, arrivant près

d'une ambulance, mit pied à terre et s'approcha des blessés. Un chirurgien militaire s'apprêtait à faire une amputation, et, les préoccupations de la journée doublées de l'émotion d'avoir inopinément pour spectateurs l'Empereur et ses aides de camp, firent quelque peu trembler sa main. Larrey, d'un coup d'œil, s'en rendit compte et lui dit :

« Mon cher camarade, laissez-moi faire. »

L'opérateur lui céda la place avec empressement, et l'éminent chirurgien fit cette opération avec une rapidité et un calme qui frappèrent tout le monde d'admiration.

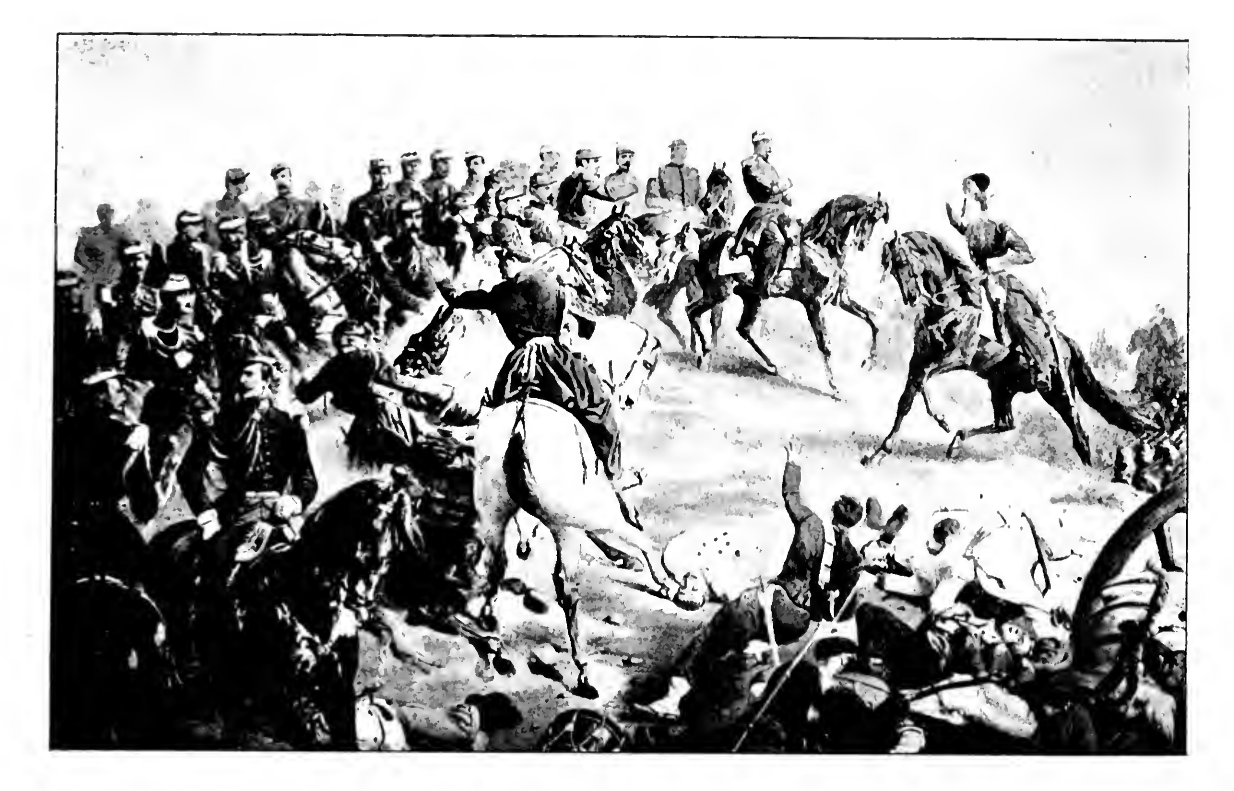
Pendant la campagne de 1859, la question de l'encombrement des hôpitaux et de l'évacuation des blessés furent sa continuelle préoccupation et l'objet de plusieurs de ses rapports ; mais cette fois encore ses efforts furent vains. Il ne put obtenir l'autonomie du service de santé.

Le 8 janvier 1860, Larrey fut élu à l'unanimité, sans l'avoir sollicité, conseiller général du canton de Campan (Hautes-Pyrénées).

Il crut de son devoir d'accepter pour répondre à la confiance de ses concitoyens qui l'avaient nommé à son insu.

En 1863, Larrey était nommé président annuel de l'Académie en remplacement de Bouillaud. Il dirigea les travaux habituels avec un tact qui redoubla l'estime et l'affection de ses collègues.

Au moment de la malheureuse expédition du



BATAILLE DE SOLFÉRINO (24 JUIN 1859)

Mexique, qui devait avoir de si funestes conséquences, le gouvernement créa une commission chargée de tracer un programme d'études pour l'avancement des sciences. Larrey, nommé membre de cette commission, rédigea, à cette occasion, des instructions qui devinrent le *vade mecum* des officiers de santé de l'expédition.

Ici doit se placer un fait qui montrera combien la sûreté de diagnostic de Larrey était remarquable. Vers le 15 août 1865, Napoléon III, alors au camp de Châlons, se trouva une nuit très souffrant, fit appeler Larrey dès le matin.

Celui-ci, après avoir minutieusement questionné son malade, lui déclara la nécessité de soins immédiats réclamant un repos prolongé.

Pressé par l'Empereur, il lui révéla, avec tous les ménagements possibles, qu'il souffrait d'un calcul vésical et que la lithotritie était le seul moyen de le guérir.

L'Empereur, brave jusqu'à la témérité sur le champ de bataille, était le plus sensible des malades : il se refusa à toute opération et pria Larrey de n'en parler à qui que ce fût, pas même à l'Impératrice.

Depuis la mort de Napoléon III, on a beaucoup parlé et écrit au sujet de cette maladie : les uns affirmaient que le diagnostic avait été établi d'une manière précise ; d'autres, assuraient le contraire. Dans ces discussions et ces polémiques, Larrey aurait pu d'un mot fournir un renseignement pré-

cieux ; mais il se considérait comme lié par le secret professionnel. Ce n'est qu'en 1884 qu'il fit connaître à M. E. Ollivier toute la vérité par la réponse suivante :

Lorsqu'en 1865, l'Empereur était au camp de Châlons, où j'avais le devoir de l'accompagner, depuis 1857, comme l'un de ses chirurgiens ordinaires, il me fit appeler un matin, à six heures, et me dit avec sa bonté habituelle : « Je n'ai pas voulu, mon cher Larrey, vous faire venir cette nuit, quoique j'aie bien souffert. » Il prescrivit à son valet de chambre de nous laisser seuls, et m'exposa, d'une manière précise les sentiments qu'il avait éprouvés. Sa description complète me représentait un tableau exact du symptôme de la pierre dans la vessie. Il n'y manquait, en vérité, que la constatation matérielle par l'algalie ou le cathéter, de la présence d'un calcul.

J'expliquai ainsi à S. M. la cause propable, selon moi, des accidents et lui démontrai l'opportunité d'une exploration, d'ailleurs simple et facile, pour établir un diagnostic certain. J'ajoutai qu'eu égard aux probabilités d'une pierre encore petite et friable, on pourrait en obtenir le broiement rapide ; j'engageai enfin, avec instance, l'auguste malade à rentrer le plus promptement possible à Paris et à réunir une consultation de chirurgiens qui apprécieraient sa situation. L'Empereur voulut bien reconnaître l'utilité de ce conseil, mais il déclara ne pouvoir le suivre, alors, pour de sérieuses raisons, en se réservant d'aviser plus tard, et il me recommanda même de n'en parler, jusqu'à nouvel ordre, à personne sans exception. Je dus obéir et me borner à la prescription des soins palliatifs, en laissant l'Empereur maître de prolonger son séjour au camp, sauf les ménagements nécessairss pour assister aux grandes manœuvres.

Ce fut seulement plusieurs mois après son retour à Paris, que de nouveaux accidents survinrent. M. Jobert de Lamballe fut appelé ; mais pas plus que moi, pas plus que M. Nélaton, n'obtinrent du malade le consentement de se soumettre à une opération, si elle n'était pas d'une nécessité immédiate.

L'Empereur était à Vichy, en 1866, lorsque vers la fin de

juillet, éprouvant de grandes difficultés pour uriner, il dut être sondé jusqu'à trois fois, en peu de jours, par un spécialiste habile, M. Guillon père.

Mais une exploration plus complète de la vessie ne put être faite, cette fois encore, d'autant que la fièvre du cathétérisme avait exigé l'emploi du sulfate de quinine.

La maladie des voies urinaires, pour ne pas dire l'affection calculeuse, puisqu'elle restait à constater, se compliqua d'inflammation des reins (néphrite) de douleurs vives, de rhumatisme et d'hémorrhoïdes turgescentes, cause aggravante et progressive de cet état morbide.

L'Empereur avait eu la bonté de me désigner, en 1869, pour accompagner S. M. l'Impératrice dans son voyage en Corse et en Egypte; mais au retour de Corse, je me rendis à Saint-Cloud pour savoir des nouvelles de l'auguste malade. Il me parut, au point de vue médical, assez gravement atteint pour me faire craindre un dénouement funeste dans un avenir peu éloigné. J'en fus fort inquiet; c'est pourquoi, afin de ne pas alarmer de mes craintes S. M. l'Impératrice, je me fis excuser auprès d'elle par M. le Ministre de la guerre, comme ne pouvant avoir l'honneur de l'accompagner en Egypte.

La fatale guerre de 1870 entraîna enfin l'Empereur à Metz, où je trouvai ses forces épuisées malgré son courage, et le suivis à Châlons, où je dus lui faire mes adieux pour rejoindre mon poste de médecin en chef de l'armée.

Tels sont, monsieur et très éminent confrère, les renseignements que je puis confier aujourd'hui à votre sage appréciation avec toute la réserve nécessaire, en vous priant d'agréer, etc.

Baron Larrey,
de l'Institut.

En sa qualité de chirurgien de l'Empereur, le baron Larrey suivait chaque année Napoléon III au camp de Châlons. On sait que, tout enfant, le Prince Impérial accompagnait toujours son père. Mais il

était alors confié aux soins des femmes et habitait leur baraquement.

Une nuit le feu s'y déclare. L'Empereur, averti, se lève en toute hâte et sans prendre le soin de se vêtir, arrive au lit de l'enfant, le prend et l'emporte dans le sien. Mais le petit prince semble avoir perdu connaissance, ses yeux ne se sont pas ouverts, il ne fait aucun mouvement. Napoléon III s'alarme. Que peut avoir son fils? Justement le chirurgien, également averti de l'accident, arrive prendre des nouvelles :

— Larrey, crie l'Empereur, venez vite, Loulou ne donne plus signe de vie.

Larrey examine l'enfant et sourit :

— Sire, dit-il, rassurez-vous. Le Prince dort d'un bon sommeil. Il sera bien surpris demain matin de se réveiller dans le lit de Votre Majesté.

L'Empereur, ravi, lui prit les mains :

— Ah ! mon cher ami ! mon cher ami ! s'exclama-t-il, quel bien vous me faites !

Larrey se plaisait à raconter des épisodes de la vie enfantine du jeune prince, disant souvent :

« Cet enfant eut été un modèle de souverain, juste, bon, intelligent, inaccessible aux flatteries... aimant le bon et le beau ; il était plein de sensibilité, et, plus tard, sur la terre d'exil, ne pensait qu'à la France. »

Tous ceux qui l'ont connu ont exprimé la même opinion, et, durant son séjour à Woolwich, il n'a

laissé à l'Académie militaire comme dans la ville que les plus excellents souvenirs : la statue de bronze, flanquée de quatre aigles que ses camarades et les officiers de l'armée anglaise lui ont élevée, dans le parc de l'École, est le durable et sincère témoignage de leur affection et de leurs regrets.

En 1867, Larrey fut élu membre libre de l'Académie des Sciences en remplacement de Civiale, et, jusqu'à sa mort, il fut assurément l'un des plus assidus, des plus zélés parmi les membres de l'Institut. Là, comme à l'Académie de Médecine, il donna des preuves de son profond savoir, de son indiscutable autorité scientifique et de son remarquable bon sens; aussi conquit-il auprès de ses collègues une autorité qui l'a rendu, dans un grand nombre de circonstances, l'arbitre de situations délicates et le conseiller écouté dans les discussions les plus difficiles. Il n'était jamais plus heureux que quand cette situation lui permettait de protéger les médecins militaires, en mettant en lumière la valeur de leurs travaux.

Larrey succéda au vénérable Maillot comme président du Conseil de Santé des armées, en 1862.

En 1870, au début de la guerre néfaste qui devait nous coûter si cher, Larrey fut nommé médecin en chef de l'armée dite du Rhin. Trouvant encore une fois l'occasion de prodiguer sa science et son dévouement, il part quoique gravement malade et freuse de garder le repos que lui conseillaient plu-

sieurs de ses collègues. Pénétré de l'extrême importance qui incombe au service médico-légal, il se rend au quartier général et se met de suite au travail, pour organiser ce service. Il inspecte les campements, demande et obtient la création, dans l'île Chambière, des grands baraquements d'ambulance qui rendirent tant de services pendant le siège de Metz.

Il s'impatiente de la lenteur des préparatifs, comme s'il avait le pressentiment de ce qui devait arriver :

« On ne bouge pas encore, écrit-il de Metz, le 2 août, de notre côté du moins, et il semble que les préparatifs de cette guerre soient interminables, tant ils se compliquent de jour en jour. » Cependant, l'armée française, opère le jour même l'inutile manifestation de Sarrebruck, que beaucoup prirent pour le présage de brillants succès à venir : Il écrit de Metz, le 3 août :

« Ma lettre d'hier ne pressentait pas le premier événement de la campagne, événement d'une importance minime, mais qui n'en fera pas moins d'effet sur l'opinion publique. L'Empereur, parti le matin avec le major-général (maréchal Lebœuf), et des officiers de service seulement, s'était porté en chemin de fer dans la direction de Sarrebruck, dont le général Frossard a aussitôt fait l'investissement. La défense a été à peu près nulle, mais en s'éloignant, l'ennemi a tout détruit, et laissé ensuite un assez bon nombre de prisonniers ; on parle de 600, sauf

exagération. Nos pertes ont été insignifiantes : un seul homme tué et quelques blessés. Le jeune prince, dit-on, a fait bonne contenance.

« L'Empereur m'a dit le soir : — Larrey, je vous avais fait demander ce matin par Corvisart, pour m'accompagner.

« Or, Corvisart ne m'avait nullement fait appeler et s'était même substitué à moi. Je l'ai interpellé devant l'Empereur lui-même, et il a répondu avec embarras n'avoir pas compris l'ordre de Sa Majesté.

« J'ai assisté hier à une conférence à laquelle avait été convoqué aussi mon confrère Nélaton, qui y est venu avec Corvisart, sur l'intervention de la Société internationale de secours aux blessés. J'ai fait maintenir, avec les autorités militaires, la nécessité de ne mêler à nous, dans aucun cas, l'élément civil et de réserver à l'œuvre dite internationale un rôle tout à fait auxiliaire, subordonné d'ailleurs à l'autorité du commandement. Il a bien fallu en passer par là. Nos alliés pourront, à cette condition, nous être d'un grand secours ».

On sait la suite, hélas ! Cette affaire insignifiante, simple diversion au repos apparent de nos troupes, est suivie de désastres sans précédent. C'est la défaite de Wissembourg, le 4 août ; ce sont celles de Reichshoffen et de Forbach, le 6 ; toute l'armée française est en retraite. Le corps de Mac-Mahon se retire sur Châlons ; celui de Bazaine entoure Metz, où l'Em-

pereur et sa suite ne se trouvent plus en sécurité.

La première défaite a été considérée comme un échec sans importance par le baron Larrey, qui écrit le 5 août :

« La 2e division du 1er corps, commandée par le général Douay, a été surprise seule par trois corps réunis de l'armée prussienne et forcée de céder au nombre; elle a dû se replier sur Wissembourg et Bitche; mais non sans une défense des plus vigoureuses qui a fait le plus grand mal à l'ennemi, terrifié, dit-on, d'une pareille résistance. Nous avons malheureusement perdu beaucoup de monde aussi, et, à la tête de ses troupes, le brave général Douay jeune, atteint d'une blessure des plus graves à laquelle il vient de succomber aujourd'hui. C'est, en définitive, un échec, mais un échec des plus glorieux. »

Après Reischoffen et Forbach, on a encore l'espoir d'une revanche :

« Nos généraux, écrit le baron à la date du 10 août, se sont laissés surprendre en détail par des masses qui les ont écrasés; mais nos vaillants soldats ont fait la plus héroïque résistance, et, malgré leur infériorité de 1 contre 8 ou 10 Prussiens, ils leur ont fait trois fois plus de mal qu'ils ne nous en ont fait eux-mêmes. »

« On s'attend à une éclatante revanche d'un jour à l'autre et dans des conditions de forces plus considérables qu'elles ne l'étaient, sous le commandement unique du maréchal Bazaine qui a conquis, par

son sang-froid et sa bravoure, la confiance de l'armée (1).

« On ne sera plus exposé à de fausses nouvelles et aux odieuses spéculations des infâmes gens de la Bourse ! »

Mais les jours se suivent et la revanche ne vient pas ; on la prépare pourtant ; on la veut pour le 15 août, jour de la fête impériale.

Le 11, Larrey écrit :

« L'esprit de nos troupes est excellent, d'un entrain et d'une énergie admirables. Nous touchons enfin à une grande bataille qui sera, nous l'espérons tous, une grande victoire. « L'ennemi, malgré ses forces triples des nôtres, s'affaiblit par des défections et par les maladies. Les déserteurs, vers la Belgique et ailleurs, deviennent chaque jour plus nombreux et la dysenterie commence à sévir chez les Prussiens. « On prend, à chaque instant, des espions, et le chef de leur bande, un beau monsieur, dit-on, a été saisi ce matin et dépouillé de ses pièces de conviction. »

Il y a encore de l'espoir ; mais l'état-major de l'armée française n'en possède plus guère. L'Empereur, suivi de ses immenses *impedimenta*, quitte Metz le 14 août, à la faveur d'une grande bataille indécise engagée pour protéger sa retraite. Cette affaire, dite de *Borny*, retient Bazaine à Metz, mais permet à Napoléon de s'éloigner du côté de Verdun, ce qui est

(1) Le baron ne faisait qu'exprimer l'opinion générale de l'armée.

considéré comme une victoire. C'est pourquoi le baron écrit de Longueville, le 15 août :

« Grand succès, l'ennemi repoussé sur toute la ligne avec vigueur et assez loin. Bonne fête et bonne nouvelle. »

Le baron croyait certainement à l'exactitude de cette nouvelle envoyée si laconiquement en style de télégramme.

Le 17, arrivé au camp de Châlons avec le cortège impérial, il reçoit l'ordre de revenir en arrière pour rejoindre le maréchal Bazaine, que l'on croit à Verdun, mais qui est resté à Metz. Il raconte les péripéties de la retraite, en peu de mots, dans une lettre datée du camp de Châlons :

« L'Empereur, dit-il, a prudemment quitté Metz, dont la place sera, sans doute, investie, pour laisser au maréchal Bazaine toute la liberté de ses mouvements.

« Notre première halte à Longueville n'a pas été sans quelques risques, ainsi que notre marche de Longueville à Gravelotte, où il a fallu coucher et presque bivouaquer. Mon meilleur somme a été sur une botte de paille. La route de là à Étain n'étant pas sûre, a été gardée par une escorte de cavalerie. Il en a été de même pour parvenir à Verdun. L'Empereur a pris là le chemin de fer qui nous a, hier soir, amenés à Châlons. Il n'y avait, pour former le train, que quelques wagons de 3e classe et nous y sommes tous montés, moins nos domestiques. Nous

les attendons ce matin, avec les chevaux et les bagages.

« Je suppose que l'intention, en s'arrêtant à Châlons, est d'activer le rassemblement des troupes pour repousser l'ennemi avec des forces plus considérables ou pour reprendre une attaque offensive sur une plus grande étendue. Je ne doute pas d'ailleurs que le maréchal Bazaine, après son succès de dimanche soir, n'obtienne une plus éclatante réparation de nos premières revers. »

On croyait à ce moment que Bazaine allait tenter de grands efforts pour sortir de Metz et rejoindre l'armée de Mac-Mahon ; c'est pourquoi l'armée de Châlons, après s'être dirigée vers Reims pour protéger la capitale, fit brusquement volte-face dans le but de passer au nord de l'Argonne et s'établir entre Mézières et Montmédy pour être à même de secourir Bazaine ; marche désastreuse qui aboutit à Sedan.

Avant de quitter le camp de Châlons, le baron adressa, le 17 août, au médecin en chef du camp, une dépêche lui rappelant les mesures d'hygiène nécssaires pour prévenir les dangers de l'agglomération trop grande des troupes et les conséquences redoutables de l'encombrement.

Ce soir-là, le dîner de l'Empereur avait été assez animé ; on espérait que la fortune tournerait en notre faveur. Après le repas, le docteur Conneau, le baron Larrey et moi nous nous réjouissions de ces bonnes nouvelles, lorsque le Prince Impérial, en uniforme

de sous-lieutenant de ligne, vint près de nous et nous confia, avec une explosion de joie bruyante, que Bazaine répondait de la victoire.

Son père, s'approchant à son tour, l'écoutait avec son calme habituel, et le Prince se tourna vers lui comme pour lui demander la confirmation de ce qu'il nous annonçait; mais l'empereur, lui mettant les mains sur les épaules, l'embrassa silencieusement sur le front, deux grosses larmes s'échappèrent furtivement de ses paupières, et il s'éloigna lentement.

Péniblement impressionnés par ce spectacle, nous nous séparâmes, exprimant dans un serrement de main ce que notre bouche n'osait dire.

Parti du camp le 18 août, à huit heures du matin, avec l'abbé Métairie, aumônier en chef de l'armée, le baron fait une station prolongée à Mourmelon, où il attend l'intendant général Wolff et le commandant Magnan, aide de camp de Bazaine. A une heure de l'après-midi, un contre-ordre change sa direction. On a reçu des nouvelles de Bazaine et l'on sait qu'il est resté à Metz. On ne se dirige donc plus sur Verdun; mais on cherche à atteindre Metz par Reims, Sedan et les Ardennes.

En approchant de Thionville, Larrey et ses compagnons apprennent que l'ennemi occupe la voie au delà de cette ville; force leur est de rétrograder jusqu'à Charleville, après seize heures de marches et de contre-marches, en chemin de fer, sans aucun résultat.

Ils s'arrêtent peu d'instants à Charleville, le 19. Le lendemain, ils sont à Montmédy; mais pendant la nuit suivante, une alerte, annonçant le passage des troupes prussiennes, force le baron à partir précipitamment avec le général du génie, V. Dejean et l'intendant militaire de Préval.

Il font une halte de quelques heures à Carignan, dans la journée du 21, et partent dans la soirée pour Sedan, où ils arrivent le lendemain matin et où ils attendent des ordres pendant deux jours.

Le baron Larrey visite l'hôpital et les maisons de secours; il se met en relation avec les médecins de la ville, en prévision d'une grande bataille.

Il part pour Montmédy dans la soirée du 23, et aussitôt arrivé dans cette ville, se trouve dans l'impossibilité de continuer sa route vers Metz, toutes les voies étant occupées par les Prussiens. Bientôt même il n'y a plus moyen de rétrograder vers Sedan, les uhlans ayant brûlé plusieurs gares et semblant garder les approches de Montmédy. Le commandant Magnan et le commandant Vasseur, appartenant l'un et l'autre à l'état-major de Bazaine, se décident à quitter la ville sous des déguisements, pour essayer de parvenir à Metz par la Belgique. Le baron Larrey et l'intendant général se résignent à attendre les événements; et l'ennemi devenant de plus en plus menaçant, ils quittent la ville basse le 1er septembre et s'établissent dans la ville haute, protégée par la citadelle. C'est là qu'ils

apprennent, le 4, la sinistre nouvelle de la capitulation de Sedan ; pour comble de malheur, la ville est cernée ; l'investissement est complet.

Aux sommations réitérées des Allemands, le commandant de place, M. Rebour, répond par un énergique refus de se rendre, et, dès le lendemain matin, 5 septembre, le bombardement annoncé, commence avec fureur. En quelques heures, une partie de la haute ville est détruite. La maison du sous-préfet, M. d'Aubanel, chez qui le baron Larrey a reçu l'hospitalité, surmontant les autres par sa toiture, est anéantie la première de fond en comble.

Pendant ce temps, le baron se multiplie pour secourir les blessés, sous une grêle de projectiles, qui mettent plusieurs fois sa vie en danger. Presque seul dans la ville pour le service des blessés, il passe la nuit au milieu d'eux dans la poudrière blindée où il les a réunis, après avoir obtenu que les munitions fussent transportées dans les casemates.

Le bombardement cesse le 6, et l'ennemi s'éloigne, non sans annoncer son prochain retour en forces plus considérables qui lui permettront de s'emparer de la ville.

Le désastre est complet ; la haute ville présente l'aspect affreux d'un amas de décombres.

L'intendant général décide le baron Larrey à partir avec lui pour la Belgique, en prenant des passe-ports que leur délivre le sous-préfet.

Avant de s'éloigner des blessés, le baron assura les soins consécutifs à leur donner, en les confiant aux médecins de la basse ville et à ceux de l'aide-major de la garde mobile. Décidé à tous les sacrifices plutôt que de tomber entre les mains des Allemands, Larrey abandonne tous ses bagages, ses uniformes, l'un de ses chevaux est même confié au sous-préfet, le portefeuille, contenant ses papiers, perte douloureuse, irréparable, qui sera pour lui, jusqu'à la fin de ses jours, un sujet de tristesse. Il parvient, le 7 septembre, à passer la frontière et, le lendemain, ses compagnons, se séparant les uns des autres, traversent la Belgique. Le baron, sans s'arrêter, accourt à Paris, où il se met aux ordres du ministre de la guerre, qui le nomme Médecin en chef de l'armée de Paris.

C'est là que je le retrouvai le 18 septembre, quand j'y arrivai après la bataille de Sedan, et, pendant toute la durée du siège, j'eus l'occasion d'être témoin de son infatigable activité.

Il m'avait confié le service de la clinique chirurgicale et les fonctions de chirurgien résidant au Val-de-Grâce. Dans ces salles, où Baudens, Sédillot, Legouest avaient pratiqué la chirurgie avec autorité et une habileté du premier ordre, j'évoquais dans mon esprit, le souvenir de ces maîtres éminents pendant les cinq longs mois que dura le siège de Paris, quand les blessés y arrivaient en grand nombre.

L'hôpital du Val-de-Grâce, bombardé d'une manière intermittente par les Prussiens reçut plus de 300 obus qui tombèrent dans ses cours, ses jardins ou ses bâtiments. Dans ces circonstances, manquant de tout ce qui est nécessaire au bien des malades, n'ayant presque pas de pain à donner à nos infirmiers, nous fûmes maintes fois interrompus par l'obligation d'éteindre un foyer allumé par un obus et nous eûmes à constater la mort d'un blessé, tué dans son lit par un projectile qui avait pénétré dans le bâtiment A.

Dans ces cruelles heures, que de fois, s'écartant du champ de la chirurgie, notre conversation s'est égarée dans celui de l'actualité, de l'histoire, de la philosophie. Là encore, le baron H. Larrey m'apparaissait dans toute sa supériorité. Combien il déplorait douloureusement les tergiversations du général incapable, qui ne sut pas opposer aux assiégeants les immenses ressources et les inépuisables forces vives de Paris. Avec quelle lucidité d'esprit il voyait les faits et leurs conséquences, tant pour ce qui était du passé que pour ce qui regardait l'avenir.

Pendant la campagne contre la Commune, Larrey fut Médecin en chef de l'armée de Versailles. Il fallut là encore organiser le service dans les circonstances les plus difficiles que traversait notre malheureuse patrie foulée aux pieds par un ennemi sans merci, et déchirée intérieurement par des partis aveuglés.

Le 15 octobre 1871, Larrey fut élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Il avait, depuis la fin de la campagne, repris les fonctions de président du Conseil de Santé des armées, et c'est dans cette position qu'il atteignit sa retraite, le 25 décembre 1872, après quarante-quatre années de service militaire.

X

Hippolyte Larrey rentra dans la vie civile sans cesser de s'occuper du corps de santé de l'armée, objet de ses constantes préoccupations. Il eut la satisfaction de lui être utile, non seulement dans les académies où il continua à faire récompenser les travaux de ses anciens collègues toutes les fois que l'occasion s'en présenta, mais encore, comme nous le verrons plus loin, à la Chambre des députés, continuant avec plus d'ardeur encore que par le passé à mener à bonne fin la réalisation des généreuses pensées qui avaient germé depuis longtemps dans son esprit. C'est ainsi qu'il réussit à faire ériger une statue au général Daumesnil, l'ami de son père. Je veux m'arrêter un instant sur ce dernier détail pour montrer la constance et l'obstination qu'il apportait dans ses entreprises.

Depuis un grand nombre d'années, la baronne Daumesnil, veuve de l'illustre général qui avait si

vaillamment défendu le donjon de Vincennes en 1815, désirait voir élever une statue à son mari; ses instances s'étaient heurtées à des résistances d'ordres divers et surtout à l'indifférence ou au mauvais vouloir.

En désespoir de cause, elle s'adressa, en 1859, au baron Larrey, qui prit la chose à cœur et écrivit la lettre suivante à l'Empereur :

Paris, 20 janvier 1859.

Sire, l'ancien gouverneur de la citadelle de Vincennes, celui qui ne voulut ni se rendre, ni se vendre et fut surnommé la *Jambe de bois*, le général Daumesnil, avait été amputé par mon père à la bataille de Wagram et lui avait voué une amitié qui datait déjà de la campagne d'Egypte. Cet attachement a subsisté après eux entre nos deux familles; mais l'honorable veuve du général et ses enfants n'osent exprimer à Votre Majesté leur vœu le plus cher : ce serait de voir se réaliser le projet conçu depuis longtemps, d'un monument à la mémoire du vaillant défenseur de Vincennes.

Mme la baronne Daumesnil, surintendante de la maison impériale Napoléon, qui a pour moi une affection maternelle, me demande, Sire, d'être auprès de Votre Majesté, l'humble interprète de sa pensée, dans l'espoir qu'elle sera peut-être favorablement accueillie.

Cette lettre n'eut pas le succès qu'il en attendait.

Il dut se contenter de bonnes paroles, et pendant quatorze ans ses efforts restèrent sans effet. Néanmoins, à force d'énergie, de persistance, de sacrifices pécuniaires même, il eut enfin gain de cause et la statue du général Daumesnil fut érigée le 23 mai 1873.

XI

Aux élections de 1876, le baron Larrey, qui avait toujours eu une véritable répulsion pour la politique, parce que sa droiture sévère et inflexible ne lui permettait pas ces compromissions trop souvent nécessaires dans la vie parlementaire, céda aux instances réitérées de ses amis qui lui représentèrent sa candidature comme une œuvre de dévouement patriotique. Il accepta et adressa aux électeurs de Bagnères une profession de foi dans laquelle il affirma de nouveau ses principes, son opinion sur le passé, sur le présent et sur l'avenir de notre pays, en même temps qu'il traçait sa ligne de conduite à la Chambre. A une première élection il échoua, mais l'année suivante il fut élu à une grande majorité. Il siégea dans les rangs dits de l'*Appel au peuple;* mais au lieu de passer stérilement son temps à faire de l'obstruction ou à s'occuper d'intérêts particuliers, il chercha à se rendre utile. En effet, le 29 mai 1879, il déposa un projet de loi sur l'unification des pensions de retraite en vue de corriger les oublis d'une loi très libérale, il est vrai, mais imparfaite.

Il s'occupa avec sollicitude des intérêts des retraités pour blessures ou maladies, des veuves et de

orphelins des militaires et marins morts au service de l'État.

Les chefs ouvriers de l'armée furent aussi l'objet de toute son attention et il obtint pour eux une amélioration de position.

Enfin, les intérêts du corps de santé occupèrent son activité pendant sa vie parlementaire comme ils l'avaient occupé pendant toute sa carrière militaire. Dans son discours du 14 juin 1880, il démontra la nécessité de donner au service de santé militaire son autonomie, et cette fois encore réussit dans ses généreux efforts. Il eut ainsi le bonheur de contribuer puissamment à faire conquérir à ce corps qu'il aima avec une si constante sollicitude, cette autonomie que tout son dévouement et les services de ses plus grands hommes, la raison et l'intérêt même des malades et des blessés n'avaient pu lui obtenir depuis 90 ans de luttes, de déceptions et de malheurs!

Aux nouvelles élections législatives, le baron Larrey refusa de se représenter et envoya à ses électeurs une lettre de désistement.

En mai 1877, Larrey fut nommé membre du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur.

En juillet 1879, lorsque les restes du Prince Impérial, tué dans une embuscade au Zoulouland, furent rapportées en Angleterre, Larrey partit pour Chislehurst et fit, avec le baron Corvisart, l'autopsie du corps de ce malheureux prince. Il constata dix-

sept blessures, dont plusieurs étaient mortelles.

Voici la copie du procès-verbal que les deux illustres médecins ont dressé de cette autopsie :

« Le onze juillet mil huit cent soixante-dix-neuf, à cinq heures après midi, dans l'un des bâtiments dépendant de l'arsenal de Woolwich, nous soussignés, docteur baron Corvisart et docteur baron Larrey, membre de l'Institut, étant présents à l'ouverture du cercueil de Son Altesse Impériale, Monseigneur le Prince Impérial, déclarons avoir trouvé le corps dans le décubitus dorsal, les mains croisées sur l'abdomen.

La taille, la conformation générale du corps, celle de la tête et des membres, dit le procès-verbal, la couleur des cheveux et de la barbe, ainsi que la physionomie de la face, malgré le dessèchement commençant des parties superficielles, faisaient reconnaître, à ne pas s'y méprendre, la personne de Son Altesse Impériale.

Comme signe particulier, nous avons rapidement retrouvé une cicatrice étroite et arrondie, située à quelques centimètres de la hanche gauche, en avant et au niveau du grand trochanter. Cette cicatrice, connue spécialement du docteur baron Corvisart et du fidèle serviteur du prince (Uhlman) résulte d'une opération faite autrefois par le docteur Nélaton, à la suite d'un accident, avait été reconnue déjà à Fietersmaritzburg par Uhlman au moment où le corps du défunt prince avait été enfermé dans le cercueil après l'embaumement.

Les bandelettes qui entouraient la tête et soutenaient le menton ont été alors coupées à la région frontale, et le crâne ne présentait aucune blessure.

A l'œil droit existait une plaie pénétrante ayant déchiré la paupière verticalement sur une étendue d'environ deux centimètres, blessure produite par un instrument tranchant et piquant, et qui a pu pénétrer profondément dans l'orbite avec destruction complète du globe de l'œil.

A la poitrine, nous avons constaté :

1° A la partie supérieure, au côté droit et en dedans, près de

l'articulation sterno-claviculaire, une plaie pénétrante ovalaire;

2° Entre les quatrième et cinquième côtes, près du sternum, tant à droite qu'à gauche, deux plaies de 2 à 3 centimètres chacune, béantes et pouvant avoir suffi à déterminer la mort;

3° A droite, une autre plaie de même nature et de même aspect que les précédentes, quoique de moindre dimension, au niveau du rebord des fausses côtes.

A l'abdomen, nous signalons à la partie supérieure et à gauche, une autre blessure constituée par une ouverture d'entrée d'environ 3 centimètres de large et par une plaie de sortie très étroite, située en avant de la région lombaire correspondante, telle qu'en aurait pu faire un instrument tranchant traversant de part en part

Il nous reste à ajouter qu'il n'existait sur toute la surface du corps aucune blessure reçue autrement que par devant.

Nous avons encore à signaler à l'avant-bras gauche une double plaie profonde, étendue et oblique, ayant traversé cette région de part en part à la partie moyenne du rebord cubital, avec dénudation ; et en outre une deuxième plaie étroite au niveau de l'articulation du même bras, celle-ci paraissant être la plaie de sortie d'un coup de zagaie, reçu le bras gauche étant en situation de parade.

Parmi les blessures de moindre gravité, qu'il serait superflu de décrire, il en était une apparente à la lèvre supérieure, du côté droit, qui était fendue. Cette blessure intéressait une des dents, qui avait éclaté, et il fut procédé à l'examen du système dentaire, ainsi qu'il sera établi dans un autre document.

En foi de quoi nous avons signé :
Baron CORVISART ; baron LARREY. »

Le lendemain de cette pénible reconnaissance, les restes de celui qui avait été l'héritier présomptif d'un puissant empire, étaient déposés, à côté de ceux de son père, sur la terre d'exil, dans la chapelle catholique de Woolwich, et à cette occasion, le

baron Larrey prononça avec une émotion bien compréhensible, un *Dernier adieu au Prince Impérial :*

Il revint le cœur brisé de tant de malheurs qui frappaient la famille à laquelle il avait voué un véritable culte.

Aussi, retrouvant à son retour, parmi ses armes, l'épée que Napoléon Ier avait donnée à son père, dans une circonstance bien mémorable, il noua autour de sa poignée un crêpe qu'elle porte encore et qu'elle portera toujours. Cette épée figure, aujourd'hui, dans la salle d'honneur du Musée historique du Corps de Santé militaire, installé à l'Ecole d'application du Val-de-Grâce ; voici dans quelles circonstances le baron Larrey la lui a léguée.

Le médecin-inspecteur Dujardin-Beaumetz, Directeur du Service de santé au ministère de la guerre avait tenu à honneur de remettre en personne au baron Larrey, une lettre par laquelle M. de Freycinet, ministre de la guerre, le remerciait des dons de livres qu'il ne cessait de faire à la Bibliothèque du Val-de-Grâce. A cette occasion et au cours de la conversation qui suivit la lecture de cette lettre, le baron Larrey parla au Directeur de son intention de léguer au Val-de-Grâce, toute sa bibliothèque médicale et le buste en marbre de son père, qui dans son cabinet occupait la place d'honneur : son visiteur reçut cette confidence avec la respectueuse gratitude dont elle était si digne, et ces souvenirs l'ayant amené à parler de l'époque chirurgicale

du Premier Empire, le baron H. Larrey lui fit connaître qu'il possédait un souvenir de Napoléon Ier, que bien des gens seraient heureux de recueillir après sa mort, c'est lui dit-il l'épée que l'Empereur Napoléon a donnée à mon père au soir d'une bataille dans laquelle son ambulance ayant été attaquée et envahie par l'ennemi, tous les bagages des officiers de santé, les siens et même ses propres armes avaient été pillés : un mouvement offensif de l'armée française avait ensuite dégagé l'ambulance, mais l'ennemi en fuyant avait emporté son butin. — Larrey ne manqua de rendre compte à l'Empereur de ces dangers et de la détresse de ses collaborateurs, comme de la sienne : il le fit en termes si saisissants que l'Empereur par un mouvement tout spontané porta la main à sa propre épée, la tira de son baudrier, et la tendit à Larrey en lui disant : « On vous a pris votre épée, prenez la mienne, et « gardez-la. » — Larrey rentra heureusement à Paris et fit graver sur la lame de cette épée, les mots suivants qui consacraient à jamais le souvenir de cette donation si exceptionnelle : « L'Empereur Napoléon « au baron Larrey. »

Le baron Larrey après avoir fait connaître ces particularités au Directeur du service de santé, ajouta qu'après la mort du prince Impérial, dont il ne pouvait se consoler, il avait entouré la poignée de cette épée d'un crêpe, pour lui faire porter le deuil de la dynastie. Vous savez, dit-il, combien je



RECONNAISSANCE DU CORPS DU PRINCE IMPÉRIAL A L'ARSENAL DE WOOLWICH

suis attaché aux idées napoléoniennes, et j'avais l'intention de léguer cette épée après ma mort à l'un de ses représentants les plus autorisés... mais je ne l'ai pas encore choisi... — Ah! Monsieur le Baron, lui dit alors M. Dujardin-Beaumetz, léguez cette épée à la salle d'honneur de la médecine militaire, comme vous lui léguez le buste de votre illustre père : le souvenir des circonstances que vous voulez bien me faire connaître, est si grand pour notre chirurgie militaire que Larrey a pratiquée partout dans les circonstances les plus périlleuses, que léguer l'épée du plus grand homme de guerre, donnée sur le champ de bataille au grand chirurgien de guerre qu'était Larrey, c'est donner à la chirurgie militaire un des plus précieux témoignages d'estime quelle ait jamais pu recevoir. Ce sera pour toutes nos générations de stagiaires, que le Val-de-Grâce forme à leurs devoirs envers l'armée comme à la pratique professionnelle, une bien précieuse preuve de l'estime en laquelle l'Empereur tenait Larrey et le Service de santé : c'est par de tels exemples que l'on forme la jeunesse aux vertus dont Larrey a toujours été un parfait modèle. — Oui, vous avez raison, répondit le baron Hyppolyte Larrey, je la donnerai au Val-de-Grâce. — A son lit de mort, il a formellement confirmé cette volonté à Mlle Juliette Dodu qui exécutant fidèlement les intentions de son parrain a fait remettre cette épée au Musée historique du Corps de Santé militaire. L'école du

Val-de-Grâce, gardienne de ce musée, est fière de la conserver parmi ses plus précieux souvenirs.

Revenons au savant aussi convaincu dans l'amour de son art que sincère dans ses convictions politiques.

Larrey ne fit jamais rien en chirurgie sans y avoir mûrement réfléchi. Instinctivement, il était éloigné des décisions brutalement rapides et prises prématurément. *Il faut savoir attendre sans jamais s'endormir*, répétait-il fréquemment à ses élèves en parlant des grandes résolutions que doit prendre le chirurgien en présence des cas difficiles, « et si on a peu de temps pour se décider, il faut trouver le moyen de peser toutes les considérations pendant ce court espace de temps; mais, il faut les peser toutes et les examiner avec le même soin que si on avait grande marge devant soi. »

La chirurgie conservatrice avait toutes ses sympathies. Pendant sa longue carrière il en a été l'apôtre éloquent et convaincu et ce sera la grande gloire de sa vie scientifique, car il a été un des promoteurs des progrès réalisés pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

L'importance de ce détail de la pratique d'H. Larrey est telle, que je dois m'y arrêter un instant, car il est extrêmement remarquable qu'à une époque où les chirurgiens ne paraissent s'ingénier qu'à trouver un procédé opératoire nouveau, à découvrir une méthode d'amputation inédite, à proposer une

manière compliquée de retrancher telle ou telle partie des membres malades, un homme comme H. Larrey, qui avait la main admirablement sûre et habile, qui avait un grand sang-froid et une pleine possession de lui-même, c'est-à-dire, qui aurait pu lutter avantageusement avec les meilleurs opérateurs, se soit attaché à la méthode dite : *la Chirurgie conservatrice*, avec tant de soin et de persistance; c'est, il faut le dire, il faisait la chirurgie pour le bien de ses malades et non pour la vaine gloriole de sa réputation. C'est aussi parce qu'il pressentait qu'il fallait chercher dans les modes de pansements, plutôt que dans les vastes et téméraires retranchements opératoires, le moyen d'éviter les complications redoutables qui font courir tant de dangers aux blessés.

Aussi, dès 1841, il chercha à faire bien connaître les conditions où le chirurgien devait placer le blessé pour conserver son membre dans la plupart des grandes lésions traumatiques qui paraissaient, à tant d'autres, des cas d'amputation.

Précurseur de la méthode appelée plus tard antiseptique, il préconisa de bonne heure ce qu'il appelait *les pansements alternatifs*, pour les blessures multiples, les plaies considérables, les brûlures étendues, montrant qu'en campagne et dans les hôpitaux, en temps de guerre, un chirurgien peut de cette manière soigner un plus grand nombre de blessés.

H. Larrey fut un des premiers chirurgiens du milieu du dix-neuvième siècle qui se préoccupa de l'hygiène des blessés et des malades. A une époque où beaucoup cherchaient plutôt la guérison dans les brillantes interventions que dans des soins et des dispositions considérées comme secondaires, il s'attacha à montrer la plus grande influence que le milieu, l'hygiène, en un mot, ces dispositions *dites secondaires* avaient dans la question.

Aussi, dès le début, il s'attacha à pénétrer ses élèves de cette idée et pendant toute sa carrière il s'en est occupé avec autant de soin que de distinction.

En 1857, il adressa au ministre de la guerre, sur l'état sanitaire du camp de Châlons et des camps en général, un rapport qui fut publié dans les mémoires de médecine militaire, resté un modèle du genre.

En 1861 (18 octobre), nouveau rapport au ministre de la guerre sur les conditions d'insalubrité du pénitencier militaire du fort de Vanves où il soulignait de la manière la plus précise, les moyens hygiéniques à mettre en œuvre pour l'assainissement de cette prison et des prisons militaires en général.

En 1862, il lisait à l'Académie de Médecine (11 et 23 février) une notice sur l'hygiène des hôpitaux militaires, dans laquelle il faisait ressortir l'importance de la dissémination des malades et des blessés, par l'observation des faits pendant les campagnes de Crimée et d'Italie pour montrer la supériorité de cette hygiène.

En 1863, 1864 et 1865, il visita au cours de ses inspections la plupart des lycées de la France et adressa au ministre de l'instruction publique des rapports qui eurent pour effet d'améliorer notablement les conditions hygiéniques de ces établissements.

En 1864 (mars), il rédigea, au nom de la commission scientifique, instituée par décret impérial, des instructions sommaires sur la médecine et l'hygiène au Mexique, qui rendirent de nombreux services aux officiers et aux médecins de l'expédition.

En 1864 (23 novembre), à l'occasion du projet de reconstruction de l'Hôtel Dieu de Paris, il prononçait à la Société de chirurgie un discours sur l'hygiène hospitalière, qui fit une profonde sensation.

En 1865 (15 avril), il adressait encore au ministre de la guerre, au nom du conseil de santé des armées, un rapport sur les conditions hygiéniques que doit remplir un hôpital militaire de cinq cents lits.

Le baron Larrey a été un des premiers chirurgiens militaires qui ait eu l'idée de faire servir les chemins de fer au transport des blessés pour débarrasser le champ de bataille et les ambulances de l'encombrement.

En 1857, au camp de Châlons, il fit des expériences et pendant la campagne d'Italie en 1859, il appliqua cette mesure sur une vaste échelle avec succès.

Ce principe fut accepté par le service de santé de toutes les armées du monde.

Le baron Larrey avait pour ses malades une bienveillance et une sollicitude qui mettaient en relief ses sentiments de grande philanthropie ; sans embarras, sans vaines paroles, d'une manière simple, douce, discrète même, il savait gagner leur confiance et leur sympathie, puissants auxiliaires pour l'obtention de la guérison.

Cette bonté pour les infortunés qu'il avait à soigner porta un jour ses fruits de façon à le récompenser largement d'une façon très inattendue.

En effet, voici l'aventure qu'on me permettra de raconter :

Pendant les derniers jours de la Commune, en mai 1871, il fut décidé par le Comité central de l'Hôtel de ville qu'on incendierait un certain nombre d'établissements, et, pour mieux réussir dans cette infâme besogne, les hommes qui étaient chargés de l'accomplir reçurent l'ordre de mettre le feu aux maisons particulières qui les avoisinaient. Or, le palais de la Légion d'honneur avait été compris dans le nombre. La maison portant rue de Lille le numéro 91, se trouvant dans le voisinage, devait être brulée. Le malheureux concierge, violemment jeté hors de sa loge, essayait de détourner les énergumènes de leur projet ; mais c'était en vain quand, par hasard, il prononça le nom du propriétaire de l'immeuble.

— Comment ! s'écria un des fédérés incendiaires, c'est la maison du baron Larrey?

— Oui, répondit le concierge.

— Ah! mes amis, ne la brûlons pas, le docteur est un brave homme. J'en sais quelque chose, moi ; il m'a soigné au Val-de-Grâce quand j'étais soldat.

Et il se met à parler de Larrey dans des termes tels que ses compagnons dirent :

— Vous avez raison, et ce n'est pas la maison d'un pareil homme que la Commune peut avoir intérêt à détruire.

Et cette partie du quartier fut épargnée.

.....« Aussi dédaigneux d'une vaine popularité qu'éloigné des manières impérieuses, il avait sur ses élèves l'ascendant que donne la persuasion, la préoccupation constante d'un devoir à accomplir, la rectitude du jugement et la variété des connaissances », a dit le professeur Delorme, du Val-de-Grâce, lors de ses obsèques, et il a, en ces quelques mots, peint parfaitement ce qu'était le baron Larrey pour ses élèves.

Les jeunes gens, habitués trop souvent aux allures de ces maîtres qui cherchent et quêtent la popularité par des moyens souvent peu dignes de leur valeur scientifique et de la considération de leur personne, étaient d'abord quelque peu étonnés de voir son aspect rigoureusement correct, cette dignité, cette distinction qui ne cherchaient pas à se mettre en relief. Mais bientôt, quand ils avaient suivi quelques-unes de ses cliniques, ou servi quelque temps sous ses ordres, il se faisait chez les auditeurs

une sélection. Ceux qui aimaient plus le bruit que la saine étude, ou préféraient la mise en scène à la réelle utilité de l'enseignement, allaient chercher des maîtres selon leur esprit. Mais en revanche, ceux qui avaient le goût du travail, trouvaient si vite un grand attrait dans sa pratique, dans le développement de ses idées et l'exposition si correcte et si bien présentée des principes de la chirurgie, qu'ils arrivaient sans effort, d'une manière simple et toute naturelle, à l'écouter avec une attention de plus en plus croissante, à remplir leur office d'aide avec un empressement, un soin, un désir de réussir qui en faisait promptement d'excellents sujets; la justesse de ses appréciations, la culture de son esprit, l'étendue de son instruction médicale, scientifique, littéraire, exerçaient un charme puissant sur ses auditeurs.

J'ai été au nombre de ceux qui ont fait appel à ses lumières et à ses conseils. Le souvenir de mes relations avec cet homme éminent sera toujours si profondement gravé dans mon esprit, que de tous les maîtres auxquels je dois mon instruction médicale, le baron Larrey est certainement celui pour lequel j'aurai perpétuellement la plus vive reconnaissance.

XII

Le baron H. Larrey ressemblait physiquement beaucoup à son père : même taille moyenne et bien prise, même grosse tête, même figure sympathique, régulière, imposante, même regard exprimant le calme autant que la fermeté. Mais la beauté, la douceur, la distinction de sa mère avaient sensiblement affiné ses traits et donné plus d'élégance à sa personne; de sorte que, tout en rappelant l'illustre chirurgien de la Grande-Armée, il avait quelque chose de plus doux et de plus distingué.

Sa belle prestance s'accrut surtout dans l'âge mûr, la dignité de toute sa personne lui assurait tout d'abord la déférence et le respect de tous.

L'aspect de ce beau vieillard, aux magnifiques cheveux blancs, souples et bouclés, d'une tenue toujours irréprochable dans sa sobre élégance, à la voix ferme et sympathique, à l'expression bienveillante, d'une urbanité charmante, frappait tous ceux qui l'approchaient et faisait qu'on pensait toujours avec plaisir au moment d'entrer de nouveau en relations avec lui.

Sous le rapport des opinions religieuses qui agitent la société actuelle, Larrey professait pour les convictions d'autrui, la doctrine de l'entière liberté de conscience ; il était resté calme au milieu des

passions souvent si exaltées que nous voyons se déchaîner de nos jours sous l'étiquette de la fausse dévotion ou de l'athéisme. Son esprit sage désapprouvait les exagérations tant dans un sens que dans l'autre. Il trouvait, avec grande raison, que l'opinion religieuse de chacun tient de si près à la conscience, qu'on ne peut séparer ces deux sentiments. « Or, disait-il, la conscience est quelque chose de si intime, qu'il est vraiment inconvenant d'en faire montre ; par conséquent, de même que l'on est libre de croire ce que l'on veut sous le rapport religieux, de même il est souverainement déplacé de se parer de sa croyance pour prétendre que celui qui ne pense pas de même façon a tort. »

Dans un autre ordre d'idées, je citerai le fait suivant, pour montrer sa droiture et la générosité de ses sentiments :

Il eut un jour l'occasion de rencontrer un jeune médecin militaire qui lui parut mériter sa bienveillance. Il apprit que ce médecin n'avait néanmoins pas été porté par un jury de classement dans le rang qu'il eût dû occuper pour l'avancement. Toujours extrêmement prudent dans ses actions et réfléchi avant de se décider à agir, il prit connaissance des notes confidentielles de ce jeune homme ; excellentes en tous points : beaux états de services, titres scientifiques, bien établis, aucunenote défavorable, appréciations avantageuses à tous égards. Non content de cette source d'informations, II. Larrey, voulant

avoir deux chances pour une d'arriver à la notion exacte de la vérité, demanda confidentiellement aux divers membres du jury pourquoi ce médecin n'avait pas obtenu leurs suffrages.

« A-t-il moins de valeur, est-il moins recommandable à un titre quelconque que tel et tel de ceux que vous lui avez préférés ? leur dit-il. »

« Non, lui répondit chacun en particulier. Il leur était même supérieur à quelques égards — que voulez-vous? nous l'avons bien porté sur nos listes, mais nous avons dû y porter aussi tels et tels qui nous étaient vivement recommandés et qui ont obtenu ainsi plus de suffrages. »

L'honnêteté de H. Larrey fut révoltée par cet aveu.

« Eh! bien, répondit-il, ce jeune homme sera désormais mon protégé, puisque c'est la protection qui décide maintenant de l'avancement. » Et il tint parole. En effet, avec une ardeur, une persistance, un entêtement des plus louables, il employa tout son crédit et toute son autorité en faveur du jeune médecin. Son protégé, grâce à lui est arrivé aux premiers rangs de la hiérarchie, comme de la science et H. Larrey se plaisait toutes les fois qu'il pouvait faire ressortir ses mérites à citer cet exemple pour montrer combien il faut chercher à être rigoureusement équitable quand on tient entre ses mains l'avenir d'un homme qui n'a d'autre protecteur que son mérite personnel.

Sous les dehors de la plus douce et de la plus

aimable courtoisie, il ne transigea jamais avec, non seulement ce qu'il considérait comme justice, mais même avec ce qui lui parut tenir au savoir-vivre. Jamais il ne laissa prononcer devant lui une parole haineuse ou même malveillante sans la désapprouver ouvertement.

CHAPITRE XIII

Dès sa première jeunesse, Larrey possédait les qualités maîtresses de l'écrivain. Son carnet de voyage en Angleterre (1826), — il avait alors 18 ans — en fournit la preuve.

On a dit que H. Larrey n'avait pas écrit de longs et de grands ouvrages; cela est inexact. Son *Cours de pathologie externe* est un labeur de longue haleine et aussi riche de faits et de déductions que ceux qui on fait la réputation de nombre d'éminents écrivains scientifiques. Son histoire en deux volumes de *Madame Mère* (Mater Napoleonis), est aussi une œuvre qui aurait suffi à la réputation d'un auteur. Mais ce qui a fait dire que le fils de l'illustre chirurgien de la Grande-Armée n'avait pas beaucoup écrit, c'est qu'il n'a pas à l'exemple de son père, consigné dans six volumes de clinique et cinq volumes de voyages et mémoires, les faits saillants de sa carrière.

Si on énumère les sujets qu'il a traités, on s'aperçoit bien vite que son œuvre est considérable. Il ne

lui a manqué que de réunir, à l'exemple de son père, les divers mémoires qu'il a publiés en un seul corps d'ouvrages pour doter les bibliothèques médico-chirurgicales d'une série de volumes très intéressants.

Son *Histoire chirurgicale du siège d'Anvers*, fut l'œuvre d'un jeune chirurgien ayant déjà acquis une grande expérience. Ce mémoire a été signalé par Bégin (*Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1848), comme « un modèle » des études de ce genre.

Dans l'ambulance de la tranchée d'Anvers, il établit la différence qui existe entre les plaies par coup de fusil et celles que font les gros projectiles, différence capitale à maints égards et devant être toujours présente à l'esprit du chirurgien sur le champ de bataille. C'est à lui que la chirurgie doit cette distinction et c'est certes un beau titre de gloire qu'il a peut-être trop négligé d'évoquer dans sa trop grande modestie.

A Anvers aussi, il eut l'idée d'utiliser cette sonde en deux parties que le praticien porte dans sa trousse. Cette sonde lui permettait par son volume, sa forme variablement moins courbe au gré du chirurgien, d'explorer les plaies sinueuses et profondes avec plus de facilité.

C'est de cette idée que s'inspirèrent plus tard les praticiens qui ont utilisé les sondes malléables dites Béniqué, pour se rendre compte des trajets pathologiques allant de dehors en dedans par suite de lésions traumatiques ou de dedans en dehors

dans les affections vitales des tissus. Larrey aurait encore pu réclamer, pour lui-même, l'honneur de ce progrès, réalisé en chirurgie; mais cette fois, comme dans mille cas divers, il a laissé d'autres se parer des succès de sa pratique et de ses applications heureuses de maints et maints procédés opératoires qu'il avait imaginés.

Le mémoire de H. Larrey sur les plaies de la vessie par armes à feu a été un de ses plus importants travaux; en effet, c'est un chef-d'œuvre de méthode. Son mémoire sur le trépan sera toujours consulté avec profit. Sa monographie sur l'adénite cervicale insérée dans les mémoires de l'Académie de médecine est restée jusqu'à nos jours classique et eut un grand retentissement; elle montra combien le col réglementaire du soldat qui était alors très élevé, très rigide et en tissu de crin était nuisible à la santé.

De bonne heure l'hygiène préoccupa H. Larrey et il a consacré à cette partie importante des sciences médico-chirurgicales de longues heures de méditation qui lui ont fait écrire des mémoires d'une grande valeur. Aujourd'hui nous ne sommes plus placés pour apprécier ce travail. Les études sur la microbiologie, la connaissance de l'importance du rôle des microorganismes pathogènes, l'application des méthodes d'antisepsie et d'asepsie, en un mot l'admirable découverte de Pasteur et la généralisation de ses idées ont fait faire un pas si grand à l'hygiène

que certaines de ses prescriptions sont appliquées couramment et pour ainsi dire sans qu'on y songe, non seulement par les chirurgiens, les médecins, mais même par la grande masse du public. Il faut se reporter à une cinquantaine d'années en arrière pour apprécier le chemin parcouru et comprendre tout ce qu'il y avait à faire dans ce champ à peu près inexploré jusque-là.

Or, H. Larrey fut un des premiers chirurgiens de notre pays que frappa l'importance de l'hygiène, surtout pour les agglomérations d'hommes dans les hôpitaux, les casernes et les camps.

Dès 1849, il exposait dans une notice, courte, mais riche de faits, l'importance de l'application des principes d'hygiène à la santé des troupes tant en campagne qu'en temps de paix.

Son rapport sur le camp de Châlons en 1857 restera comme un modèle de l'application de l'hygiène à la santé des troupes et a servi à la réfection des diverses parties de ce camp qui avaient été établies dans des conditions défectueuses. Il s'occupa avec non moins de succès de l'hygiène des prisons et des lycées. Ses travaux eurent un tel retentissement, que le ministre de l'instruction publique pria le ministre de la guerre de l'autoriser à donner à H. Larrey la mission d'inspecter les lycées dans les régions où il serait appelé à faire ses inspections militaires.

En 1862, il communiquait à l'Académie de médecine des chiffres établissant l'influence de l'hygiène

en comparant les résultats de la campagne de Crimée et de la campagne d'Italie.

A la Société de chirurgie, en 1864, il entraîna l'opinion par l'exposition de ses idées condensées dans un substantiel mémoire.

Outre ses études sur la chirurgie, la médecine et l'hygiène, H. Larrey a publié des études littéraires et biographiques très appréciées sur Bichat, Montagne, Ernest Cloquet, Amussat, Casimir Broussais, Devilliers, Raoul Duval, Fouratier, Gama, Gimelle, Lacournère, Montagne, Ribes, Alphonse Robert, Royer-Collard, Scrive, Willaume, etc., etc.

Mais le livre capital de sa vie d'écrivain, auquel il a consacré de longues années d'un pieux labeur, c'est l'histoire de Mme Mère, la *Mater Napoleonis*, comme il l'appelait.

Larrey employa les loisirs de sa retraite à s'occuper d'œuvres philanthropiques, il fut membre de la Société de secours aux blessés militaires et marins. Vice-président de la Société centrale de secours aux naufragés, œuvre pour laquelle il avait une grande admiration. Il fonda, on le sait, une station de secours sur un des points les plus dangereux des côtes de Bretagne. Et comme l'a dit si éloquemment Mlle Clarisse Bader dans le journal *le Monde* du 21 octobre 1895 : « Reportant ici, comme partout l'hommage de sa « généreuse action à une chère mémoire, il avait « voulu que le canot fondé par lui portât le nom de « son père. » Celui qui avait

été appelé *la Providence du soldat* devenait ainsi, grâce à son fils, une providence pour le naufragé. »

Enfin, il n'est pas jusqu'à la Société protectrice des animaux qui n'émût ce cœur ouvert à toutes les sympathies, et si accessible à la pitié. Il présida cette Société de 1878 à 1881. « Les animaux, disait-il, mais ce sont d'humbles serviteurs qui nous donnent non seulement leur travail et leur dévouement, mais encore leur vie. » — Nobles paroles, touchantes pensées qui complètent tout ce qu'on peut dire de flatteur pour les sentiments de philanthropie et de charité, une des caractéristiques les plus saillantes de cet homme aussi éminent que bon.

XIV

Je veux m'arrêter un instant sur le rôle du baron Larrey dans cette œuvre de l'émancipation des officiers de santé de l'armée, où il a si puissamment contribué à réaliser un progrès considérable pour le bien des médecins militaires ; mais ce progrès a été plus considérable encore pour celui du service de santé militaire.

On sait que ce n'est guère que depuis Louis XIV que le service de santé des armées a été l'objet de quelques préoccupations de la part du commandement. C'est de cette époque que datent les premiers linéaments de son organisation. Ce service était sur-

tout assuré par les soins de l'intendance ; les médecins ne fonctionnaient qu'à titre de mercenaires. La chose choque étrangement la logique ; elle se comprend quand on songe à l'organisation des services de la guerre et de la marine. Le commandement et l'administration employaient des mercenaires pour les services secondaires de l'armée et le service de santé était alors considéré comme des plus secondaires.

Avec le temps on constata la si profonde exactitude du proverbe populaire : « Chacun son métier et les vaches sont bien gardées ». En dépit de toutes les dispositions prises par les intendants pour conserver jalousement leur prépondérance, on comprit enfin que le corps médical est mieux à même que les administrateurs de soigner les malades et la conséquence logique c'est que les médecins, ayant toute la responsabilité des résultats du traitement, doivent avoir toute initiative dans l'exercice de leur tâche. Cependant il a fallu plus de deux siècles pour arracher cette prépondérance ! Percy, Larrey, Desgenettes et cent autres médecins ou chirurgiens militaires ont lutté en vain pour obtenir ce qu'ils appelaient l'autonomie du service de santé, ce qu'on peut plus exactement qualifier de libération de l'esclavage des médecins et des malades militaires.

H. Larrey, nourri pendant son enfance et sa jeunesse, dans les idées libérales du corps de santé par son père, qui employa toute son influence auprès de

Napoléon Ier pour empêcher l'intendance de commettre des abus de pouvoir aussi fâcheux qu'absurdes sur le fonctionnement du service médico-chirurgical de l'armée. Aussi, élevé aux grades supérieurs de la hiérarchie, entreprit-il une campagne active. En 1857, Larrey continua cette campagne auprès de l'Empereur, dans le but de faire obtenir aux médecins de l'armée une situation hiérarchique digne des services qu'ils rendent. Ses arguments au chef de l'État furent si clairs, si précis, si probants, qu'il entraîna sa conviction. L'Empereur voulut donc accomplir cette équitable réforme. Mais le corps de l'intendance militaire, qui tenait alors le service de santé sous sa domination absolue, opposa toutes les résistances possibles aux revendications de H. Larrey; il parvint à empêcher jusqu'au 18 juin 1860 la reconnaissance légale d'une situation militaire que le corps de santé avait de tout temps méritée. Là s'arrêta la réforme. Notre malheureuse guerre de 1870-71 montra une fois de plus l'insuffisance de l'organisation sous l'autorité de l'intendance.

L'opinion publique demandait une réforme urgente. Larrey, élu député, voua son activité à l'obtenir. Il défendit avec chaleur les intérêts du corps de santé militaire, et le discours qu'il prononça le 14 juin 1880 à la tribune, touchant la nécessité d'éviter à ses successeurs les graves difficultés auxquelles il s'était heurté pendant la guerre d'Italie et

en 1870-71, impressionna tellement le Parlement et l'opinion publique, que la loi du 16 mars 1882 donna enfin satisfaction à toutes les réformes qu'il réclamait. Son rôle accompli, le but poursuivi pendant toute sa vie était atteint.

XV

Me voici arrivé à la fin de mon étude. J'ai cherché à tracer le portrait du baron H. Larrey pour le rappeler au souvenir de ceux qui l'ont connu et pour le faire connaître à nos successeurs.

Si je suis parvenu à montrer H. Larrey sous ses véritables couleurs, il restera dans l'esprit du lecteur cette impression favorable que le fils a été le digne continuateur du père, et si les péripéties de sa vie n'ont pas été les mêmes, c'est que le cadre des événements a été différent. Mêlé aux événements de la grande Révolution et du Premier Empire, il aurait été ce que fut son père.

Le jour de sa mort, un de ses admirateurs le fit revivre un instant à la pensée de ses amis, comme dans une vision fugitive, en ces termes émus :

« Nulle gloire plus pure que celle de ces Larrey. Il y a de l'atavisme chez eux. Le grand Larrey était quelque peu élève de son oncle, chirurgien en chef de l'hôpital général de Toulouse, Alexis Larrey. H. Larrey héritait de cette renommée ; il la porta

dignement et modestement à la fois, incliné devant la mémoire le son père.

« Et il semblait qu'un reflet de cette gloire passée illuminât le charmant homme que nous voyons encore le visage rasé de frais, la lèvre spirituelle et fine, les cheveux blancs comme poudrés à frimas; bien sanglé dans sa redingote boutonnée avec quelque chose du militaire et du mondain, causeur aimable, fidèle à des mémoires vénérées et vivant comme en un musée héroïque parmi les portraits d'histoire, les reliques, les autographes, les sabres d'honneur de la campagne d'Egypte ou d'Italie.

Ce vieillard de *quatre-vingt-six* ans si vert, si actif encore, semblait appartenir à ce passé dont il évoquait volontiers les légendes. On eût été tenté de lui demander si ce n'était pas lui qui avait, après la prise de Mayence, plein de pitié pour les blessés, inventé les admirables et fameuses *ambulances volantes* approuvées par Custine et qui furent, en pleine guerre, une des créations du génie de l'humanité! Volontiers on lui eût posé la question de savoir si le tableau de Gros était bien exact : la peste de Jaffa, où Larrey apparaît à côté de Desgenettes dans cet hôpital qui, en deux mois, dévora quatorze chirurgiens, trois médecins, onze pharmaciens, tous les employés et sous-employés, morts pestiférés. Oui, le baron Larrey évoquait, par son nom seul, tous ces souvenirs. On le voyait, à Saint-Jean-d'Acre, souvent emporter les blessés sous les

boulets ; à Lobeau, nourrir ses malades avec de la viande de cheval assaisonnée de poudre à canon, le sel étant introuvable.

« C'est à Wagram que Larrey avait ramassé, parmi les balles, son titre de baron ; le fils aurait pu le gagner à Solférino. »

Comme l'a si bien dit le Président du Comité technique de Santé, M. le Médecin inspecteur général Dujardin-Beaumetz, aux funérailles de Larrey : « Par son érudition, son esprit d'exactitude et de méthode, la prudence qui réglait sa pratique, son langage facile et attrayant, il captivait l'attention de ses auditeurs, que sa courtoisie et sa bienveillance, bien plus que le strict devoir militaire, attiraient et maintenaient autour de lui. Il puisait les saines traditions de l'art dans le culte de la science à l'exclusion de tout autre intérêt. Ami du progrès plus que de la nouveauté, plus jaloux de guérir que de briller et d'instruire, que d'étonner, il n'a jamais eu d'autres mobiles, praticien, que son devoir envers les élèves ; s'occupant de ses malades avec une sollicitude qui lui gagnait tous les cœurs ; sa pratique étant des plus heureuses, il avait acquis par son caractère et son talent une influence qui demeurait, en toutes circonstances, respectable et respectée. »

II. Larrey fut un de ces hommes qui, ayant consacré leur vie active et leurs talents à l'utilité publique, ont plus considéré l'obligation de faire le bien

que le mérite et la satisfaction de l'avoir fait. Et, paraphrasant cette pensée qui peint très exactement l'homme, j'ajouterai, en terminant mon livre :

L'histoire a déjà donné au père le titre de vertueux ; elle doit dire du fils : Il était digne de son père.

Telle est, d'ailleurs, l'inscription gravée sur le tombeau où ils dorment tous deux du sommeil éternel.

XVI

Quoiqu'il n'ait jamais été marié et qu'il ne lui restât, dans les dernières années de sa vie, que des parents assez éloignés, H. Larrey n'a pas eu l'amertume de vieillir isolé, de mourir entre les mains intéressées de domestiques. En effet, il eut l'inappréciable bonheur de voir sa vieillesse et son lit de mort entourés des soins affectueux que lui prodigua pieusement sa filleule, l'héroïque Mlle Juliette Dodu.

Comme le dit justement Me Candelier, dans la biographie de Mlle Juliette Dodu, les mentions honorables données par Gambetta, en novembre et décembre 1870, furent, par décret du gouvernement, converties en médailles militaires. Celle de Mlle Dodu fut l'objet d'un enthousiasme général et tous les journaux, sans distinction de parti, demandèrent la croix des braves pour l'intrépide créole.

Le baron Larrey fut chargé de présenter son dossier au Conseil de l'Ordre ; ce devoir lui revenait de droit, le père de Mlle Dodu ayant été chirurgien.

La première fois que le baron Larrey vit, accompagnée de sa mère, la jeune fille, dont la médaille militaire ornait le corsage, il fut ému et, spontanément, ses mains s'avancèrent et saisirent les mains de la vaillante mère et de la jeune héroïne.

Il prit très au sérieux son rôle de parrain et fut un père pour Juliette, qui lui témoigna sa reconnaissance par un dévouement filial.

Dans les soirées qu'il se plaisait à passer près de ses nouvelles amies le baron Larrey aimait à rappeler ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, parlait à cœur ouvert de sa famille et des divers incidents de sa vie en racontant maintes anecdotes avec autant d'esprit que d'abandon. La suivante en donnera bien l'idée :

Invité à un grand dîner, chez le docteur Longet, son ami, celui-ci, au dessert, demanda à sa fille, âgée de sept ans : « Marguerite, de tous mes amis ici présents, lequel préféres-tu ? » « Oh ! c'est le baron Larrey, je l'aime, je l'aime comme si je l'avais vu naître », dit-elle en mettant sa petite main sur son cœur. Elle prononça cette phrase avec un tel accent de passion, que ce cette déclaration enfantine mit toute l'assistance dans la plus franche gaîté.

« — Ne riez pas de la petite Marguerite, disait Juliette Dodu, à son cher parrain. Moi, je vous aime tant, qu'il me semble vous avoir aimé de toute éternité. »

La propriété de Bièvres revint après la mort du docteur Périer, qui en avait la jouissance depuis la mort de sa femme, à son beau-frère, le baron Larrey.

Larrey fit donation de cette campagne à sa filleule, à la condition toutefois qu'il y recevrait l'hospitalité pendant la saison d'été. Cette propriété, longtemps abandonnée, avait perdu son gracieux aspect d'antan; mais Mlle Dodu la fit redevenir ce qu'elle avait été, charmante comme autrefois.

Le baron Larrey y passait presque toutes les semaines du samedi matin au lundi, il retrouvait là les souvenirs de ses parents et pouvait se croire encore en famille. C'est à Bièvres qu'il écrivit son bel ouvrage sur *Madame Mère*. Que de fois sa filleule venait l'arracher à ses travaux pour l'obliger à se promener, à respirer l'air pur de la campagne. Après chaque repas, il se plaisait à porter du pain à deux chèvres et s'amusait à les voir courir et bondir dans l'enclos qui leur était réservé.

Sa santé se soutenait, et le bonheur de vivre heureux, aimé et tranquille lui assurait de longs jours.

La mort subite de Mme Dodu, en avril 1885, vint jeter un voile de deuil sur le calme heureux de ces existences.

Juliette, qui ne s'était jamais séparée de sa mère, éprouva un profond désespoir; l'horrible mort venait lui apprendre qu'ici bas tout a une fin, qu'il faut courber la tête devant la commune loi. Elle se crut perdue! Vivre sans mère? Était-ce possible? « Ne suis-je pas là, ma pauvre enfant? » lui répondit son parrain; ses affectueuses paroles pouvaient seules atténuer une aussi vive douleur.

L'attachement de Mlle Dodu n'en devint que plus profond pour cet excellent homme qui, désormais, était toute sa famille. Elle s'occupa de son parrain, comme Isaure s'était occupée de son père, veilla à son bien-être, devint sa copiste, sa lectrice, sa garde-malade, l'élément de sa vie. Lorsque les amies de Mlle Dodu lui disaient que ce devait être pénible et ennuyeux pour elle de vivre près d'un vieillard, elle répondait simplement : « Je ne trouve de bonheur et de quiétude qu'auprès de lui, et près de lui je n'ai jamais ressenti l'ennui que j'éprouve dans le monde. »

Ses derniers mois furent un vrai martyre; mais avec quel courage, quelle philosophie, qu'elle résignation il le supporta! Sa filleule le lui rendit moins pénible.

Il fut soigné par le célèbre chirurgien Félix Guyon, qui n'épargna ni ses soins ni ses visites à Bièvres. Parmi les nombreuses personnes qui vinrent lui témoigner leur sympathie, durant sa maladie, citons d'abord l'inspecteur général du service de

santé militaire, M. Dujardin-Beaumetz, les docteurs Bergeron, Dionis du Séjour, Potain, Mathieu, Directeur du Val-de-Grâce, etc., etc.

Dans les derniers temps de sa vie, il faisait approcher sa filleule de son lit et, posant sa main amaigrie sur sa tête, il lui répétait : « *Soyez bénie, ma chère enfant, pour tout le bonheur que vous m'avez donné, pour tous les soins dont vous avez entouré ma vieillesse.* »

Nous avons vu quel culte religieux le baron Larrey avait gardé toute sa vie pour son père.

Au prêtre venu pour l'assister dans ses derniers moments, il répondit :

« J'ai toujours suivi la ligne droite en essayant de marcher sur les traces de mon père ; son image m'a guidé à travers la vie. »

Et ses yeux se portèrent sur le portrait du chirurgien de la Grande-Armée, placé au fond de l'alcôve.

Il rendit le dernier soupir, à Bièvres, le 8 octobre 1895, à huit heures du matin, dans la chambre même où était morte sa mère le 25 juillet 1842.

Lorsque la mort eut achevé son œuvre, Mlle Dodu, qui avait soigné Larrey avec un dévouement filial jusqu'à sa dernière heure, eut la pieuse pensée de faire, à son bien-aimé parrain, des funérailles dignes de lui.

Le corps embaumé fut déposé dans une chapelle ardente à la villa de Bièvres, où ses nombreux amis

vinrent dire un dernier adieu à sa dépouille mortelle.

Le surlendemain de la mort, c'est-à-dire, le 10 octobre, le corps de Larrey fut transporté dans la chapelle du Val-de-Grâce, en attendant le moment des obsèques qui eurent lieu le vendredi 18 octobre à onze heures du matin.

Les lettres de faire part furent envoyées au nom du Médecin Inspecteur Général, Président du Comité technique de santé, des Membres du Comité technique de santé, des Officiers du Service de Santé militaire, et de la famille.

La chapelle à droite du maître-autel fut tendue d'une draperie noire à franges d'argent, dans le fond de laquelle se détachait une grande croix blanche.

Des deux côtés de l'autel étaient placés deux trophées de drapeaux avec des cartouches à l'initiale du défunt, et au-dessus de l'entrée était un grand écusson aux armes de Larrey.

Le cercueil fut placé au milieu de la chapelle, recouvert d'un drap mortuaire de velours noir sur lequel étaient placés : le chapeau de membre de l'Institut, la tunique et l'épée de médecin inspecteur de l'armée, un christ en argent et un énorme bouquet de roses.

Sur deux coussins de velours noir étaient posées les décorations de Larrey et, par un souvenir touchant du sentiment de la piété filiale, se trouvait parmi ces décorations la croix de Commandeur de

la Légion d'honneur que Napoléon Ier, à la bataille d'Eylau, avait donnée de sa main à l'illustre chirurgien en chef de la Grande-Armée, et portée par le fils jusqu'à sa promotion au grade de grand officier.

De nombreuses couronnes, parmi lesquelles se distinguaient celles de sa filleule, du personnel enseignant et des élèves du Val-de-Grâce, de la Société centrale de sauvetage, de Mme Furtado Heine, des misses Lawrence, de l'Association des Femmes de France, de l'Assistance aux Mutilés pauvres, de la Société des Ingénieurs et Architectes sanitaires, de la Société protectrice des animaux, de divers amis et obligés venus de Paris, de la province et de l'étranger.

Dès dix heures, les troupes désignées pour rendre les honneurs militaires : un peloton du 28e régiment de dragons avec la lance; une batterie du 13e régiment d'artillerie; un bataillon du 39e régiment de ligne avec musique et drapeau, vinrent prendre place dans la cour extérieure du Val-de-Grâce, autour de la statue de Dominique Larrey.

A onze heures la cérémonie commença.

Mlle Dodu était à droite de l'autel, le général Saussier, gouverneur militaire de Paris, et les officiers, à gauche. L'abbé Sibassier, aumônier du Val-de-Grâce, dit la messe et donna l'absoute. Pendant la cérémonie religieuse, la maîtrise, dirigée par M. Victor Sauraly, maître de chapelle et organiste, exécuta le *Pie Jesus*, de Stradella; l'*Agnus Dei*, de

Webbe; le *Miseremini*, de Stinmann. Les *soli* furent chantés par MM. Mat, de l'Opéra, Lobère, Fontaine et Tierce.

La chapelle était remplie par ce que Paris compte de personnalités éminentes dans l'armée, la marine, la magistrature, l'administration, les sciences, les lettres. Citons au courant de la plume : le lieutenant-colonel Courbebaisse, de la maison du Président de la République;

Le commandant Bourotte, représentant le ministre de la guerre;

Le général Saussier, gouverneur de Paris;

Le commandant Estève, de l'état-major du gouvernement militaire de Paris;

Le commandant Bizard, représentant le grand chancelier de la Légion d'honneur;

Les sœurs de charité de l'hôpital du Val-de-Grâce;

Les généraux de Boisdeffre, chef d'état-major général de la guerre; Caro, commandant l'artillerie à Vincennes; de France, Coste, Billot, de Brincourt, Derrecagaix, de Négrier, Renouard, Gonse, André, Libermann, Farny, Delloge, Delambre, Davout d'Auerstadt;

Les amiraux Humann, chef d'état-major général de la marine; baron Duperré, ancien Président du conseil d'amirauté; Lafont, président de la Société centrale des naufragés; Galiber, ancien ministre de a marine; Ch. Duperré, Président du conseil des

travaux de la marine; de La Bédollière, Touchard, Vignes, Roustan ;

Les médecins militaires Dujardin-Beaumetz, inspecteur général du service de santé de l'armée; Colin, inspecteur général du service de santé de l'armée, en retraite; Dieu, Médecin Inspecteur, Directeur du service de santé au ministère de la guerre ; Vallin, Baudouin, Mathieu, Aron, Médecins Inspecteurs ; Marty, pharmacien inspecteur.

Les membres du comité technique de santé du ministère de la guerre et du conseil supérieur de santé de la marine ;

Tout le personnel enseignant et les stagiaires du Val-de-Grâce ;

Tous les Officiers de santé de l'armée, présents à Paris, et un grand nombre de médecin militaires en retraite :

Joseph Bertrand, de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences ;

Henri Becquerel, François Coppée, Marey, Daubrée, Damours, Moissan, Fizeau, Tisserand, Schlesing, Janssen, Merson, Hautefeuille, Guignard, Haton de la Goupillière, Bouquet de la Grye, Félix Guyon, Potain, Troost et un grand nombre d'autres membres de l'Institut.

Mazeau, premier président de la Cour de Cassation ;

Jacques et Denis Cochin, députés de Paris ;

Lefèvre Pontalis, Ferry d'Escland, Hector France, etc., etc.

L'Académie de Médecine était représentée par une délégation dans laquelle étaient : MM. Magnan, Ledentu, Tillaux, Nicaise, Roux, Lannelongue, Reclus, Lereboullet, Bergeron, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, Brouardel, de l'Institut, de l'Académie de médecine, doyen de la Faculté ;

Un grand nombre d'autres membres de l'Académie de médecine étaient présents;

Le Dr Bertillon, chef du service anthropométrique, Hyacinthe Loyson ;

Le Dr Philbert, représentant de la Société des médecins de France, avait été chargé par le bureau d'assister à ces obsèques;

Les Sociétés de chirurgie, d'anatomie, d'émulation, le Conseil de salubrité de la Seine avaient envoyé de nombreuses délégations;

La présidente et les membres du conseil des Femmes de France; le bureau de la Société centrale des naufragés avec le commandant Clavaud, capitaine de frégate, en retraite, et plusieurs membres de cette Société;

Le baron et la baronne Corvisart;

Les intendants généraux Baratier, Simon, François, Martinie;

L'abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr;

Le prince Roland Bonaparte;

Poubelle, préfet de la Seine ;

Lépine, préfet de police et Laurent, secrétaire général ;

Durangel, ancien conseiller d'Etat, représentant Mme la princesse Mathilde.

Les troupes, musique et drapeau en tête, défilèrent au son de la marche funèbre de Chopin, exécutée par la musique du 30e régiment, devant le cercueil et rendirent les honneurs militaires à celui qui avait été le médecin en chef des armées d'Italie et du Rhin et qui, pendant plusieurs années, avait été à la tête de la hiérarchie de la médecine militaire.

A l'issue de la cérémonie religieuse, le cortège, précédé par un peloton de gardes républicains à cheval, le deuil conduit par les cousins du défunt MM. le commandant d'Ennery, le vicomte Henri de Mameville et l'abbé de Bessonis, suivit le corps, qui fut porté au bas des degrés du porche de l'église et en face de la statue de l'illustre chirurgien en chef de la Grande-Armée, devant un auditoire nombreux et recueilli. Plusieurs discours furent prononcés par :

MM. Dujardin-Beaumetz, au nom du Comité technique de santé;

Félix Guyon, au nom de l'Institut;

Nicaise, au nom de l'Académie de médecine;

Anger, au nom de la Société de chirurgie;

Delorme, au nom du Val-de-Grâce;

Ulrich, au nom de la Société protectrice des animaux.

Après ces discours le cortège se met en marche

dans l'ordre suivant, les cordons du poële étant tenus par le professeur Félix Guyon, de l'Institut, le général Caro, Empis, président de l'Académie de médecine, le préfet de police, Delorme, professeur au Val-de-Grâce et M. Durangel, ancien conseiller d'Etat, représentant M[me] la princesse Mathilde. Derrière le corbillard, couvert de couronnes, un appariteur portait la masse de la Faculté de médecine; deux officiers des pompes funèbres, en manteau, suivaient, portant sur deux coussins les décorations du défunt. Puis, venait une délégation des officiers généraux et supérieurs du gouvernement militaire de Paris, les médecins militaires, les membres de l'Institut, de l'Académie de médecine, de la Société de chirurgie et les nombreux amis qui accompagnaient le baron Larrey à sa dernière demeure. A droite et à gauche la haie était formée par le personnel de l'asile des Incurables de M[me] la princesse Mathilde.

Le convoi, suivant les boulevards Saint-Michel, Saint-Germain, Henri IV, la place de la Bastille et la rue de la Roquette, arriva au père Lachaise où le corps fut descendu dans le caveau donné, en 1842, par la ville de Paris à l'illustre chirurgien de la Grande-Armée.

(1) Ces discours sont reproduits *in extenso* à la fin de ce volume.

SIÈGE D'ANVERS

1832

Arrivé à Bruxelles le 18 octobre 1832, à six heures du matin, je n'y restai qu'une journée, le temps de poser devant le peintre Pérignon, chez qui je déjeunai et qui voulut absolument faire mon portrait (1).

Le surlendemain, 20 novembre, entrée dans la ville d'Anvers, alors désertée par la plus grande partie de ses habitants. La première personne que je rencontre est mon cousin Auguste Morel, dont toute la famille a émigré à Malines. Nous nous donnons rendez-vous à midi, dans un hôtel où nous devons déjeuner ensemble. Quand je dis déjeuner, j'entends manger des tranches de pain beurrées, car il n'y a plus de viande, ni de légumes, ni rien de ce qui compose un simple repas.

Ici tout présente l'image barbare de la guerre. Après avoir écrit une lettre à ma sœur, je vais avec mon cousin Morel, visiter ce qui fut l'habitation de sa famille. La maison est déserte comme toutes les

(1) Ce portrait se trouve au musée du Louvre (salon des Sept Cheminées), depuis la mort du baron Hippolyte Larrey.

autres; les meubles ont été enlevés, et l'on serait bien en peine de trouver un lit, une table ou simplement une chaise. Les femmes se sont réfugiées dans les villes et dans les villages des environs.

Dans l'après-midi, promenade sur les remparts; visite aux fortifications et aux barricades; ce sont les seules parties de la vieille ville flamande qui présentent une animation. Partout ailleurs, on voit l'image d'une cité morte. Un grand nombre de maisons présentent encore les affreuses cicatrices que leur firent les boulets rouges, lorsque l'implacable général hollandais chassé, refugié dans la citadelle, voulut châtier les habitants de leur révolte.

Au lieu des paisibles commerçants d'autrefois, l'on n'aperçoit dans les rues que des soldats; l'on n'entend que les cris des sentinelles arrêtant quelque patrouille. Plus d'affaires, plus de travail, plus de plaisir.

Toutes les précautions sont prises contre les mesures du général Chassé, dont on connaît l'inflexible tenacité, acquise sous nos drapeaux, alors qu'il servait en Espagne, dans les troupes impériales. On a bouché les soupiraux des caves; on a caché les tableaux des églises; on a vidé les bassins. Je visite le magnifique entrepôt nouvellement construit et formé de trois grands corps de bâtiment.

Le lendemain, mercredi 21, nous nous éloignons de ce lieu de désolation, pour chercher ailleurs un logement.

Mon cousin et son beau-frère m'accompagnent en cabriolet à Merxens, où nous frappons inutilement à toutes les portes, pour tâcher de découvrir une chambre à louer. Tout est plein d'Anversois fugitifs et d'officiers français. Force nous est de revenir à Anvers, où je finis par obtenir une petite place dans un coin de l'*Hôtel de l'Empereur* pour y passer la nuit. Impossible d'être plus mal, et pourtant, la fatigue aidant, je finis par m'endormir. Je rêve que je suis à Paris, heureux au milieu de ma famille et de mes amis. Au réveil, je me trouve si affreusement logé que sans plus tarder, je pars, dès le matin du jeudi 22, pour Merxens où je quémande de nouveau, un abri. Cette fois, les recherches sont couronnées de succès. On finit par découvrir un pauvre logement vacant, dans la maison d'un brave homme, un charron peu fortuné, qui consent à me recevoir et à partager avec moi le pain bis, le beurre et les pommes de terre, provisions de sa famille. L'accueil est cordial et chacun se montre empressé à me servir. Malheureusement, mes hôtes ne savent pas un mot de français et je n'ai pas la moindre notion de la langue flamande : impossible de me faire comprendre. Je m'ennuie à mourir, la journée me semble interminable, loin des miens et sans nouvelles de ceux que j'aime. Mon inquiétude et mon ennui dégénèrent en mélancolie et pendant la nuit, je sens que je commence à être atteint de nostalgie.

Pour lutter contre ce malaise indéfinissable, qui

attaque souvent les jeunes gens lorsqu'ils quittent brusquement leur famille, je décide qu'il faut me donner des distractions. Aussi, le lendemain, vendredi 23 octobre, revenu à Anvers, je me promène, je déjeune au restaurant, je rends visite à M. Sommé, ancien aide-major du Val-de-Grâce et ex-chirurgien de la marine; je pousse ma promenade jusqu'au jardin botanique, où j'admire quantité de plantes rares.

Jusqu'au 30 novembre, jour où fut organisé le service actif, tout notre temps s'est passé en allées et venues sans grande utilité et fort ennuyeuses.

Notre service de santé était distribué de la manière suivante, sous le rapport chirurgical :

Au corps d'avant-garde, à chacune des quatre divisions d'infanterie; aux deux divisions de cavalerie et à la division d'infanterie de réserve, une ambulance était attachée; chaque ambulance comprenait un chirurgien-major, un aide-major, quatre sous-aides, un pharmacien aide-major et un sous-aide pharmacien.

M. Zinck, chirurgien principal, était le chef de tout le service de santé; son ambulance, nommée ambulance de réserve, suivait le quartier général et se composait d'un chirurgien-major, M. Forget, de deux aides-majors, M. Corbin et moi, et de douze sous-aides.

Le nombre des officiers de santé fut d'abord plus que suffisant, mais vers la fin du bombardement,

l'ambulance de réserve fut la plus occupée, parce qu'on y amenait le plus grand nombre des blessés qu'il fallait opérer; le chirurgien en chef dut prendre des mesures.

Mais n'anticipons pas.

Notre ambulance de réserve fut installée avec l'état-major, dans le village de Berchem, près d'Anvers. On choisit un endroit à l'abri des projectiles, autant que possible.

Une division détachée de l'ambulance de réserve se tenait immédiatement derrière la tranchée, afin d'être à portée de donner les premiers secours aux blessés.

Un aide-major et deux sous-aides, fournis à tour de rôle par l'ambulance de réserve, étaient de service nuit et jour à l'ambulance de la tranchée, ils s'établirent dans l'église et dans une maison voisine, où ils furent tout le temps exposés au feu de la citadelle.

C'est à la suite de cette organisation du service sanitaire et chirurgical que je fus appelé à Berchem, à la fin du mois de novembre. Ce village ressemble à tous les villages flamands et il serait oiseux d'en donner une description détaillée. Qu'il suffise de dire que l'on s'y procurait très difficilement un logement; on courait de porte en porte et l'on trouvait toutes les maisons pleines de soldats et d'officiers. Je finis pourtant par obtenir un petit coin pour coucher dans une auberge.

Le lendemain matin, mardi 20 novembre, n'ayant pas de billet de logement, il faut se rendre chez le bourgmestre, ou maire de la localité. Il se trouve que ce magistrat municipal est un confrère, un médecin. Le billet de logement qu'il me donne désigne précisément l'auberge où je viens de passer la nuit. J'y retourne donc ; mais cette fois c'est autre chose.

L'aubergiste nous reçoit fort mal ; il nous refuse le feu. Sa femme, plus cupide que lui, et de plus, entêtée et menteuse, se montre d'abord impolie. Mon chirurgien-major, qui a également un billet de logement pour cette auberge, se fâche comme moi, et nous le prenons sur le même ton. Nous avertissons ces hôteliers que nous allons agir et qu'ils ne se moqueront pas des Français. Enfin l'aubergiste finit par céder, parce qu'il voit bien qu'il ne peut faire autrement. Sa femme, en véritable hypocrite, devient subitement soumise, empressée, respectueuse, répondant à chaque question : « Docteur major, à votre service. »

Je dîne avec le sous-intendant Roques, qui juge à propos de ne plus me parler impérieusement comme à Valenciennes.

Le reste de la journée se passe, comme toujours, au milieu de l'ennui et dans le désœuvrement. Nous attendons avec impatience le premier coup de canon. Les autres jours se suivent aussi vides d'incidents. Le mardi 27, je rends visite au général Neigre, commandant en chef de l'artillerie ; et je reçois de cet

L'AMBULANCE DE LA TRANCHÉE AU SIÈGE D'ANVERS (1832)

officier un accueil des plus bienveillants. Le mercredi, par permission du commandant de la place, je visite Anvers, où les travaux sont poussés avec activité, en vue de bombarder la citadelle. Au *Café de l'Empereur* se réunissent plusieurs nouvellistes qui font des pronostics sur le succès de l'attaque. Le jeudi, je trouve enfin à m'occuper. Je soigne un ouvrier mineur blessé à la main et transporté dans notre ambulance.

Les travaux de tranchées s'avancent rapidement. De grands mouvements militaires annoncent suffisamment qu'il se prépare quelque chose. Notre auberge est encombrée de troupes pendant toute la nuit. Impossible de dormir : ce ne sont que cris, jurons. A onze heures du soir, une trentaine d'hommes venaient de sortir, lorsqu'on en vit arriver une soixantaine d'autres : il faut les loger. On en met partout. Nous offrons un asile dans notre chambre à trois officiers ; nous partageons avec eux notre literie ; à l'un, je prête mon oreiller, à l'autre mon traversin ; mais ils ne peuvent pas plus que nous s'endormir ; et la nuit se passe à causer, pour tuer l'ennui de cette existence. Pendant ce temps, nos sapeurs et nos mineurs terminent la tranchée. Le vendredi 30, commence le service actif aux ambulances et à la tranchée qui vient d'être complètement terminée. Je quitte l'auberge et je me rends à l'hôpital, où deux bottes de paille sont mises à ma disposition pour me reposer. Ce serait presque du sybari-

tisme : j'y renonce et je suis désigné, avec deux Suisses, pour le service des ambulances de la tranchée. Je pars aussitôt avec mon équipement. En route, vers midi, j'entends le premier coup de canon. Les hostilités commencent !...

En arrivant à la tranchée, j'aperçois le duc d'Orléans et son état-major.

Bien que ce ne soit pas le moment de s'extasier, tout le monde admire la haute taille du prince et son air affable. C'est lui qui est désigné pour commander la tranchée, où nous le verrons, sans la moindre émotion, affrontant le danger, dresser la tête, alors que soldats et officiers se courberont ou même se mettront à plat ventre chaque fois qu'un sifflement significatif annoncera le passage d'un obus ou d'un boulet. Ce sang-froid nous remplit d'admiration.

Les coups de canon se succèdent ; le bruit des projectiles se mêle à celui d'une pluie torrentielle.

Je pars en ordonnance pour installer l'ambulance dans l'église ; les portes étant fermées, force nous est de les enfoncer. L'église est aussitôt envahie par le bataillon de garde pour la tranchée. Tombant de fatigue et de sommeil, je m'endors dans la chaire ; mais je ne puis y reposer en paix et je me réfugie dans un confessionnal. A chaque instant je suis réveillé par le froid. D'ailleurs, les alertes sont multipliées et les bombes ne cessent de tomber autour de l'église. Le bataillon, après s'être exercé, dans l'église même, à une manœuvre militaire, finit par

bivouaquer sur les chaises ; mais les hommes sont tenus éveillés par le froid. Le matin, ils s'en vont et je ne tarde pas à les imiter.

Comme je sors de l'église, accablé de fatigue et couvert de boue, je rencontre un cavalier belge bien brillant, bien brossé, bien ciré et tout caracolant. Quel contraste ! Et que nous sommes niais de sacrifier nos hommes et notre argent pour les autres, qui ne nous le rendraient peut-être pas, si la France était en danger ! C'est de la générosité poussée jusqu'à la naïveté et dont deux peuples seuls ont donné l'exemple : les Français et les Polonais, au temps de Sobieski.

Cependant, la canonnade a cessé. Je déjeune comme un affamé et je me repose pendant quelques heures. Le soir, au moment où le bombardement recommence de plus belle, je visite l'hôpital vide de blessés ; après quoi, j'assiste à une aubade militaire au maréchal Gérard, commandant en chef de l'armée française.

Le dimanche 2 décembre, la canonnade est plus forte que la veille, mais je n'ai pas à soigner un seul blessé ! Je reçois des lettres de mon père, de ma mère et de ma sœur.

Le lundi 3 décembre, je suis réveillé à sept heures par l'aubade des clairons. Le canon a tonné toute la nuit, et nous recevons plusieurs blessés. Forget-Fririon, fils, ampute une jambe, tandis que j'ampute un bras droit. La journée se passe au milieu du

vacarme des canons; et la nuit venue, je ne puis fermer l'œil à cause du bruit que font les soldats logés dans une maison voisine.

Le mardi, 4 décembre, est le jour fixé pour le bombardement en règle de la citadelle, dont les abords sont maintenants détruits. Je me lève à six heures, je m'équipe pour mon service à la tranchée, je reçois une provision de vivres et je pars à huit heures. Les chemins de la tranchée sont si remplis de boue, que je suis obligé de marcher sur la chaussée jusqu'à l'ambulance même. Je m'attendais à retrouver le bivouac en plein air, ou seulement l'église bien froide, bien humide, quitte à me remettre dans la chaire ou dans le confessionnal. Mais une surprise agréable! la sacristie nous est ouverte avec un beau feu de cheminée; nous sommes en possession de tout le mobilier sacerdotal... Le grand fauteuil doré est garni de couvertures pour les plus blessés; le tapis des cérémonies est ployé en quatre pour les autres blessés; les coussins de genoux pour les mariages, les vases, etc., sont à notre disposition. On nous annonce l'attaque pour onze heures précises; jusque-là, silence dans l'air, plus d'explosion. Nous déjeunons par prévision dans l'attente de la canonnade et des blessés. A dix heures et demie, nous montons au clocher pour voir la bombe de signal et le commencement du bombardement. Placés à une fenêtre au-dessus de l'orgue, nous distinguons la citadelle, les remparts, les drapeaux et les fac-

tionnaires hollandais. Rien ne se fait entendre encore, il est dix heures cinquante-cinq minutes. A onze heures précises, une bombe des batteries françaises s'élève avec fracas et tombe au milieu des retranchements hollandais : c'est le signal général. Aussitôt la décharge de plusieurs de nos batteries se fait entendre à la fois. Les batteries hollandaises répondent en même temps. Les détonations ébranlent les voûtes de l'église et nous sommes ébranlés nous-mêmes sur notre escabeau ; la fumée obscurcit l'air et l'odeur de poudre se répand. Dans le moment de notre plus grande attention, un boulet passe au-dessus de nous en rasant le clocher avec un sifflement sourd, un autre avait, la veille, traversé l'église, et un autre encore, avait abattu l'une des colonnes. Je n'éprouve pas le moindre saisissement ; peut-être que si j'avais prévu le coup, je l'aurais craint. Nous redescendons de notre clocher par prudence et par commandement. Vers midi, visite du maréchal Gérard, du général Haxo et de leur état-major. Ils vont au clocher pour juger le mouvement des batteries. Autre visite des généraux Jamin et Sœpfell ; autre visite du général Saint-Cyr Mignes, qui me reconnaît à ma ressemblance avec mon père. Les boulets, les bombes et les obus arrivent tout autour de nous ; le toit d'une maison est enfoncé sous nos yeux, des arbres sont coupés, etc. Nous remontons au clocher. Le feu des Hollandais diminue. Nos batteries renversent les maisons qui

les masquent de leur coté. Dans toute l'étendue de la tranchée, la musique de bataille et de victoire excite les artilleurs; les officiers d'artillerie, placés au-devant de leurs batteries, commandent le feu et observent celui de l'ennemi avec un sang-froid et un courage qui font l'admiration du général Haxo et du général Neiger. C'est à trois heures après midi qu'on apporte le premier blessé; c'est même le seul que nous ayons eu de toute la journée, circonstance aussi heureuse qu'incompréhensible. On nous apporte aussi un mort : le malheureux avait reçu un éclat de boulet qui avait traversé le crâne; je n'ai jamais vu de blessure plus hideuse. Le général Saint-Cyr Mignes revient encore et m'adresse quelques mots de bienveillance. La canonnade s'apaise vers le soir. Visite du sous-intendant, M. Roques, escorté de deux de ses acolytes d'administration et d'un domestique, ce qui fait trois valets. Il entre avec toute sa hauteur des jours de cérémonies, s'assied dans le grand fauteuil épiscopal et ne nous dit pas même de nous asseoir. Il imagine de faire placer l'ambulance de tranchée encore plus au centre des batteries; mais je lui démontre, au nom de tous mes camarades, qu'alors nous pourrions bien n'en pas revenir tous, etc., etc. Je lui propose de monter au clocher et il y va, toujours avec ses suivants; il monte même à l'échelle, mais avec une certaine crainte et n'attend pas longtemps pour redescendre. La conversation recommence

aussi plate qu'auparavant. La canonnade redouble et M. Roques se retire; il nous avait annoncé trois bouteilles de vin qu'il fait donner aux infirmiers. Dernière visite au clocher pour juger de l'effet des bombes au milieu de la nuit; ce serait à s'écrier d'admiration, si c'était un feu d'artifice. Je suis toujours tranquille tout au milieu de ce fracas de guerre, et cependant combien, malgré moi, je cause d'inquiétude à ma famille et à celle qui m'aime! Dix heures sonnent; la lune vient éclairer l'air et le canon gronde. Nous préparons nos lits de bivouac sur les brancards destinés au transport des blessés; un grand feu de planches et un cierge nous éclairent. Nous sommes six officiers dans la sacristie et un sergent. Aucune alerte ne nous dérange; seulement, une bombe vient éclater dans un jardin près de l'église et réveille presque tous nos infirmiers en sursaut. Moi, je ne puis dormir; je suis inquiet de l'inquiétude de ceux qui m'aiment.

A six heures, nous montons au clocher pour voir l'incendie d'une redoute hollandaise; on distingue quelques hommes et cependant le feu de nos batteries a cessé. Ne serait-ce pas là le moment de redoubler; je trouve ici quelque chose d'incompréhensible. Du clocher, nous voyons le feu prendre à une caserne; le coup d'œil de cet incendie est saisissant.

Le service de l'ambulance devient plus fatigant à mesure que le bombardement est plus furieux et que les Hollandais assurent mieux leur tir.

Les blessés, de plus en plus nombreux, sont amenés d'abord à l'ambulance de réserve pour y être pansés et opérés de suite ; après quelques heures de repos sur des lits de camp, ils sont dirigés sur l'hôpital de Malines ou d'autres villes voisines, si leurs blessures sont légères ; dans le cas contraire, on les transporte à l'hôpital d'Anvers.

Parmi les blessés du jeudi 5 décembre se trouvait le colonel Morlay, que le duc d'Orléans vint, le lendemain, visiter, ainsi que notre ambulance ; ce jeune prince prodigua des encouragements aux blessés et chacun remarqua son affabilité.

C'est au cours de cette visite que M. Forget porta un pronostic trop décisif sur la blessure du colonel Morlay. A ce sujet, il faut observer que notre chirurgien-major général juge, en général, trop tôt et trop sévèrement les blessures ; il recherche trop les amputations, et nos aides se plaignent de ses exigences.

Le samedi 8, le nombre des blessés devient si considérable, que l'on est forcé de porter l'ambulance plus près de la tranchée, à l'entrée de Berchem, et non plus à l'extrémité. Les blessés se succèdent avec une fréquence qui nous exténue de fatigue.

Seul, avec le chirurgien-major, pour les opérations, je suis encore obligé de faire bien souvent le service des infirmiers, qui ne s'y entendent pas. Nous n'avons plus d'heure fixe pour les repas ni même pour le repos.

Le transfert de l'ambulance m'a obligé de changer de logement. Je me retire, à dix heures du soir, chez un riche particulier, M. Adriessner, où l'on met à notre disposition l'appartement occupé précédemment par le colonel Morlay. Un domestique, mis à notre service, nous fait les honneurs d'un grand salon, désert de meubles ; mais riche de tentures. Le regard découvre un parc magnifique, et, au bout d'une belle allée, l'*Hôtel du Miroir*, où nous pourrons prendre nos repas. Nous couchons dans de bons lits, bien faits et bien propres, quoique sur le parquet.

Le lendemain, dimanche 9, nous faisons à l'ambulance, la rencontre bien inattendue de l'abbé Soulacroix, qui administre les blessés mourants, courtise les officiers supérieurs et batifole avec les officiers subalternes ; c'est un petit abbé de la Régence. Nous rencontrons aussi Napoléon Daru, lieutenant au 7e régiment d'artillerie. Il s'est fait attacher auprès du général Neiger pour observer l'effet des batteries ; il m'explique en détail le plan d'attaque.

Le général de tranchée, le général Waroler, est un brave soldat, âgé d'environ cinquante-huit ans, de haute taille, d'une physionomie franche, de manières distinguées et d'une politesse toute française.

Il nous fait un accueil bienveillant, nous offre même un petit verre réconfortant de rhum très vieux et nous invite à dîner. Pendant ce repas, il nous

raconte agréablement les principaux faits de sa vie militaire.

Toute la journée, nous l'avons vu aller et venir dans la tranchée, se rendre plusieurs fois au bout de celle-ci et revenir se chauffer à notre feu. J'aime beaucoup le général Waroler.

L'ambulance reçut ce jour-là une trentaine de blessés, presque tous atteints très gravement. La plupart montrent la plus grande énergie, particulièrement un artilleur dont la jambe a été emportée par un boulet. Après le pansement, il me remercia d'une manière touchante et manifesta le regret de ne pouvoir retourner à la tranchée.

La nuit venue, nous sommes forcés de dormir sur des chaises; mais je n'ai pas sommeil.

Le lundi, nous quittons la tranchée et notre logement. Nous trouvons, chez de pauvres gens, trois petites chambres pour M. Forget, Corbin et moi. Dans ce moment de désarroi général, les Flamands cessent de mériter leur réputation proverbiale de propreté méticuleuse; nous nous en apercevons en inspectant nos petites chambres; mais à la guerre comme à la guerre, et, après un moment d'impatience, nous prenons un instant de repos, après lequel nous consacrons le reste de la journée et la soirée aux blessés.

De même, sans variante, le mardi, le mercredi et le jeudi. Je trouve à peine le temps d'écrire à mon père et à ma sœur. Je m'installe à l'hôpital.

C'est le vendredi 14 décembre, que les Français emportent la lunette Saint-Laurent, à quatre heures du matin. Cet incident a pour résultat de faire transporter dans l'hôpital plusieurs blessés hollandais, trouvés dans cette lunette ; l'un d'eux est horriblement mutilé et nous lui prodiguons des scins.

Le siège devient de plus en plus fatigant et quelques officiers montrent de l'impatience. Les officiers du génie, dont la haute supériorité n'est contestée par personne dans l'armée, annoncent que dans dix jours tout sera terminé. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi !

Le samedi 15 décembre, je suis de garde à la tranchée ; le nombre des blessés est moins considérable que les autres jours. Le lendemain, en visitant l'hôpital d'Anvers, je retrouve les blessés que j'ai pansés à l'ambulance. Tous me reçoivent avec une touchante reconnaissance, surtout les amputés : je les retrouverai plus tard aux Invalides.

Le directeur de l'hôpital est un jeune Belge qui a été amputé d'une jambe à la suite d'une blessure reçue pendant la révolution de septembre.

Le service chirurgical de l'hôpital d'Anvers était dirigé par deux médecins belges, M. Gosué, médecin en chef de cet hôpital depuis longtemps, et M. Seutin, ancien chirurgien militaire et ensuite chirurgien en chef de l'hôpital civil de Bruxelles. Ils avaient sous leurs ordres des officiers de santé belges couverts de broderies, mais assez nus, en général, de talent.

Notre inspecteur général, M. Dubois, qui se donne un mouvement perpétuel pour ne rien faire, se montre extrêmement jaloux de l'administration belge ; il me confie qu'on lui a proposé (M. de Luneuville, peut-être) de faire surveiller secrètement (c'est-à-dire espionner) la manière dont l'administration belge soigne nos blessés, accueille nos troupes, etc.

En revenant d'Anvers, dans la soirée, je trouve la route sillonnée par les boulets.

Le lundi 17, après le pansement de plusieurs blessés, je fais la rencontre de Duvergier, qui est entré le premier dans la lunette Saint-Laurent ; enchanté de son exploit, il le raconte à qui veut l'entendre.

Pendant le quart d'heure qui nous est accordé pour dîner, nous assistons à une scène fort plaisante. Le prince d'E... s'est mis dans la tête d'embrasser Cornélie, l'une des servantes ; elle résiste énergiquement, mais non victorieusement. Le prince d'E... conquiert un baiser ; seulement cette conquête lui coûte cher, son visage, profondément égratigné, est couvert de sang, de sorte qu'à l'unanimité nous le proclamons « prince du sang » (1).

(1) Il ne faut pas trop s'étonner de cet incident : tous ceux qui ont fait des étapes en route ou en campagne savent qu'au moment où chacun paie son écot, le plus jeune des officiers présents est, par une tradition que l'on est jaloux de se transmettre, rigoureusement tenu d'embrasser la servante, aux applaudissements de toute l'assemblée. Il y a souvent du courage à le faire : l'exemple du prince d'E... montre qu'il y a quelquefois de la témérité.

Le mardi 18, je soigne encore quelques blessés. Le quart d'heure de repas est l'instant de gaieté, de distraction à notre pénible tâche, surtout grâce à l'humeur joviale de M. Zinck.

Au dîner, une autre servante, la petite Catherine, pousse la familiarité jusqu'à m'appeler « son cher » ; elle donne des sobriquets aux autres convives, sauf à MM. Zinck et Forget. Elle appelle S... « Beurre frais », C... « Bière brune » et R... « Viande cuite. »

Le mercredi 19 décembre, vers quatre heures du matin, un aide de camp m'appelle auprès du général Saint-Cyr Mignes, qui vient d'être blessé en parcourant les batteries, avec des officiers supérieurs et ses aides de camp.

La boue qui encombrait les tranchées embarrassait leur marche; mais le général, malgré l'extrême fatigue, malgré son âge avancé et le danger auquel il s'exposait, sous le feu de l'ennemi, monta hardiment le premier sur l'escarpement de la tranchée pour continuer l'inspection. Arrivé, avec son état-major, sur un plateau en vue de la citadelle, il s'arrêta quelques instants.

Mais bientôt les pots à feu éclairent le groupe des officiers français et plusieurs obus sont lancés contre eux. L'un de ces projectiles éclate sur le plateau même et ne blesse qu'un seul homme : le général Saint-Cyr.

On fait aussitôt redescendre celui-ci dans la tran-

chée et pendant qu'on le ramène à Berchem, un de ses aides de camp précède en toute hâte et vient m'appeler.

Je ne savais si la blessure était grave et si mes soins lui suffiraient, quoique le général n'en eût pas réclamé d'autres, je dus, par convenances, prévenir le chirurgien-major, M. Forget, qui n'hésita pas à m'accompagner et qui, sans être demandé, agit tout comme s'il l'était... *Sic vos non vobis...*

Arrivés ensemble auprès du général, nous constatons que l'éclat d'obus l'a atteint à l'épaule gauche; mais le coup a été amorti par l'épaulette à gros grains, très durs et très serrés, qui a été écrasée fortement sur son bord postérieur. Sans cet heureux incident, l'épaule aurait été peut-être fracassée; elle en était quitte pour une contusion assez forte; douloureuse, avec tuméfaction et compliquée de quelques symptômes de commotion.

Un pansement simple fut fait et renouvelé tous les jours par M. Forget, qui s'empressa dès lors de donner ses soins au général; les accidents de la blessure n'ont eu rien d'inquiétant ni de durable.

Pendant le traitement du général, son valet de chambre lui demande s'il veut recevoir le curé : le général refuse, peut-être par respect humain; mais, il loge chez le curé; mais, il le protège; mais, il est dévot; mais, il a soixante-douze ans : excellent homme du reste. C'est la première blessure qu'il ait reçue dans sa longue carrière.

De nombreux blessés encombrent les ambulances et leur état exige des soins incessants. Malheureusement nous ne sommes pas secondés par tout notre personnel. Beaucoup brillent par leur ignorance, et nous laissent la charge des pansements.

Il en est de même dans toute l'armée, où le génie et l'artillerie se jalousent. Le maréchal Gérard, est fort heureux d'avoir sous ses ordres le général Haxo et le brave général Neigre ; il se laisse diriger par eux au lieu de les diriger.

Cependant l'esprit du soldat est excellent ; quelques-uns déploient un courage digne des temps héroïques ; la gaieté française n'a pas dégénéré et jusqu'à la mort, les blessés ont des mots remarquables.

On remarque dans les ambulances, l'abbé Soulacroix avec ses provisions de petits cadeaux et de prières. Sa figure s'épanouit d'autant plus qu'elle est plus en face d'une haute notabilité militaire ; il excelle à faire de petits dessins au noir de fumée.

Se trouvant, aujourd'hui, dans la sacristie qui sert d'ambulance, il se cache tout à coup derrière une porte, parce qu'il croit que l'un des blessés est une femme et qu'il ne veut pas de tentation charnelle... surtout dans une sacristie.

Un aide-major du 65e a pour brosseur le soldat Jeandon, vrai Jeanjean, jobard le plus candide. Je lui fais croire que des cigares sont des pétards et

il n'ose jamais les porter à sa bouche; il en déroule un, puis y cherche la poudre, etc., etc.

La vivandière du génie se dit malade et vient nous consulter. A sa sortie, M. P..., du 65e, façonné en soldat mal élevé, sort avec la vivandière et... daignez m'épargner le reste.

Le vendredi 21, ayant un moment de répit, après plusieurs opérations, je me rends à Anvers, par les champs. Chemin faisant, j'entends siffler à mes oreilles deux boulets qui vont tomber à quelques pas de moi. Dire que je n'ai rien ressenti à leur passage serait de la vantardise.

Tout à coup, nous entendons un grand fracas de chevaux, de sabres et d'éperons. C'est le roi Léopold qui arrive avec son nombreux état-major. Chacun s'empresse et court à leur avance. M. Seutin bouscule tout pour arriver auprès de Sa Majesté. Il prononce une sorte de harangue, dans laquelle il prodigue les éloges aux médecins belges et à lui-même; mais de nous Français dont les Belges sont jaloux, pas un mot.

Le samedi, 22, nous recevons encore beaucoup de blessés et plusieurs opérations sont pénibles. Un même boulet blesse un lieutenant-colonel d'artillerie, deux artilleurs et tue le commandant et leur capitaine.

Le lendemain, une grande nouvelle se répand : il y a une suspension d'armes. C'est ordinairement le prélude d'une capitulation. Plus de bombardement,

plus d'obus, plus de blessés! J'en profite pour faire une excursion dans les tranchées avec Paillard, élève de M. Dupuytren et M. Brouillard, aide-major du génie.

Le spectacle est curieux aussitôt après le siège : les tranchées sont recouvertes de claies pour le passage des canons; la lunette Saint-Laurent a été dévastée par les bombes et les boulets; les cuirasses et les potentêtes des travailleurs du génie nous frappent par leur épaisseur, leur solidité et leur poids. Les potentêtes sont des casques massifs à l'épreuve de la balle, du biscaïen et des éclats de bombe ou d'obus. Nous visitons les niches des veilleurs ou gardiens, ainsi que les différentes parallèles et les boyaux. Déjà les badauds belges affluent et sont repoussés par les factionnaires. Nous passons près des pièces de canon, des obusiers, des pierriers, des mortiers à la Cohorn et de la batterie de brèche. Arrivés en face des Hollandais, nous les apercevons qui font des signaux familiers aux nôtres. Le canon pourrait pourtant se faire entendre encore, car les artilleurs sont à leurs pièces, prêts à tirer.

Le désastre de toutes les maisons environnantes présente un spectacle affreux, et ce n'est pas sans une certaine émotion que nous constatons que notre ambulance de tranchée est sur la direction exacte d'une batterie hollandaise.

C'est le lundi 24, que les blessés hollandais furent, à la suite de la capitulation, évacués de la citadelle

sur l'hôpital militaire d'Anvers, au nombre de plus de soixante-dix, tous amputés d'un ou de plusieurs membres.

Le mardi, notre ambulance eut la visite des princes d'Orléans et de Nemours. Le duc d'Orléans eut la bonté de s'adresser à moi. Il sait assez bien trouver des paroles de consolation et d'encouragement pour les pauvres blessés. Il me fait lire quelques-unes de mes notes et me demande celles de deux ou trois de ceux qui ont montré le plus de courage; entre autres le petit Napoléon Colmar.

Son frère, le duc de Nemours, lui cède le pas et le droit d'aînesse; mais lui ne dit rien et finit même par s'impatienter de la longueur de la visite.

Le mercredi, 26, après quelques courses par la ville d'Anvers et des visites d'adieux, je rentre à Berchem, où me parvint la permission écrite par le colonel Auvray pour entrer dans la citadelle et prendre des renseignements sur les blessés hollandais.

Dans la salle des officiers d'état-major, où je reçois le meilleur accueil, je rencontre notre incomparable artiste Charlet, qui me fait assister à la création de deux ou trois caricatures.

Le jeudi, je suis témoin de l'incapacité des chirurgiens belges, en assistant à une amputation commencée par un praticien peu habile. Le malheureux patient avait été blessé en faction par un autre factionnaire de ses camarades, qui l'avait pris pour un Hollandais.

Un colonel hollandais, atteint de huit blessures par un éclat de bombe, me remet une lettre pour le général Chassé et c'est, chargé de cette missive, que je pars pour visiter la citadelle.

VI

RETOUR DE BELGIQUE. — APRÈS LE SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS

Je ne me serais peut-être pas consolé de quitter la Belgique, après le siège de la citadelle d'Anvers, sans aller faire un pèlerinage au milieu de ses ruines. L'entreprise est difficile parce que la faveur est très rare; plusieurs généraux l'ont sollicitée vainement du maréchal. Mais le chef d'état-major, qui a même pouvoir et me veut un peu de reconnaissance pour l'avoir soigné de sa blessure, me donne une lettre de service pour aller prendre des renseignements sur les blessés hollandais. Le colonel Auvray fait la lettre et l'adresse au général Rulhières. Je suis porteur d'une autre pour le général Chassé, lui-même, de la part du colonel hollandais blessé et recueilli à l'hôpital d'Anvers. Que d'officiers voudraient m'accompagner! mais je n'ai de laissez-passer que pour moi. Et me voilà parti, bien préparé aux émotions. J'arrive, de factionnaire en factionnaire, jusqu'à la première porte de la citadelle

auprès du général Rulhières, qui m'accueille assez froidement parce qu'il vient d'avoir une scène violente avec un colonel anglais, Mr Karadoc.

Rien ne pourrait donner une idée exacte de l'état de la citadelle : partout des mines par la bombe et le boulet; quelques tuiles ou quelques ardoises au-dessus d'un monceau de pierres ou de briques annoncent la ruine d'une toiture; les portes n'ont plus aucune forme, ce sont des ouvertures de brèche; tous les toits sont enfoncés, les poutres ne soutiennent que des amas de pierres. Les étables, vides de bestiaux, n'ont plus que quelques cadavres de vaches, de moutons tués par les éclats de bombe; ce qu'il en reste est relégué dans un carré de terre sur lequel gisent d'autres bestiaux morts à côté de ceux qui survivent. Quelques feux de bivouac épars çà et là semblent des foyers mal éteints de la ruine et de l'incendie.

De temps en temps, des poutres, des toitures de maisons s'écroulent avec fracas si la base des décombres vient à être ébranlée. Sur un haut monticule de terre est un mât auquel on avait attaché le drapeau hollandais. Je suis monté sur ce tertre élevé, d'où je découvre le panorama de la citadelle; j'essaye de crayonner quelques débris, mais aucune forme ne subsiste pour faire reconnaître le dessin. La vue découvre, autour de la citadelle en ruines, la grande ville d'Anvers, le port, la tête de Flandres, l'Escaut, les plaines inondées, la frontière belge

et puis ces fameuses tranchées qui attestent le génie français.

Presque tous les Hollandais de la citadelle ont des décorations en bronze. Ils sont tous désarmés; quelques pelotons, réunis çà et là, répondent à l'appel des officiers. Nos factionnaires, épars de loin en loin, nous font maîtres de ces amas de décombres.

Dans le lointain, j'entends des clairons hollandais qui semblent pleurer la défaite ; j'éprouve un sentiment d'émotion religieuse que je ne puis définir, comme si des martyrs chantaient avant d'aller à la mort. Le vent souffle avec violence et emporte les feuillets de mon album ; je l'appuie sur la mâture du drapeau. Tous les Hollandais nous témoignent un grand respect militaire. Tous les chemins, mais non il n'y a plus de chemins, mais tout le terrain est jonché de balles, de boulets, d'éclats de bombes et d'obus au milieu des éboulements de terre et des monceaux de briques. L'ancien entrepôt, qui n'a conservé que sa tour en ruines, a été respecté en présence des décombres de la citadelle. La musique des clairons recommence plus lugubre encore ; mais bientôt elle s'anime comme un chant de départ, et puis, un silence ramène toutes mes pensées autour de moi. Au moment de descendre du monticule d'observation, je rencontre le jeune sous-officier du génie auquel j'ai extirpé un fragment de biscaïen implanté dans la joue ; il vient de

dessiner la grande caserne en ruines et m'en promet une copie. Je continue mon excursion à travers les débris de la citadelle. Je marche assez longtemps seul au milieu des Hollandais qui me saluent tous comme si j'étais un de leurs chefs; quelques-uns, parlant français, me guident dans mon chemin. Ils sont bons camarades de nos soldats et font en commun les feux de bivouac. Ces malheureux paraissent, en général, très fatigués; ils sont pâles, maigres et défaits; un grand nombre n'ont pas quitté leurs vêtements depuis un mois. J'entre dans une galerie souterraine qui sert de magasin pour le sel et plusieurs autres denrées; l'un de nos factionnaires m'y introduit. Mais, pendant que je marche en tâtonnant et que je regarde à l'extrémité, un éboulement énorme se fait au milieu et l'espace est comblé; bien m'avait valu de ne pas aller plus loin. J'arrive à l'ambulance, car il n'est plus question de l'hôpital qui a été criblé de bombes et de boulets et n'existe plus qu'en ruines. L'ambulance est reléguée dans des casemates étroites, basses et malsaines, mais assez solidement protégées par d'énormes poutres et plusieurs faisceaux de bois. La lumière du jour ne pénètre pas dans le repaire des malheureux blessés hollandais; une ou deux lampes seulement éclairent à demi de tristes grabats rapprochés les uns des autres et sur lesquels sont couchés et entassés des hommes. L'un d'eux se soulève à demi et me salue : « Major ! » mais

moi je ne l'aurais pas aperçu, si je ne l'avais entendu.

Je vais à la rencontre du chirurgien principal, M. Croissant ; il avait appris que j'étais à l'armée et m'avait fait savoir qu'il désirait trouver l'occasion de me voir. Le chirurgien, M. Croissant, n'est déjà plus jeune; il a servi sous les ordres de mon père et a pour lui beaucoup de vénération. Aussi, paraît-il bien content de me voir et trouve de suite une grande ressemblance de physionomie et de chevelure entre mon père et moi. C'est alors qu'il m'explique dans quelle pénible position il s'est trouvé, lui et les siens, pour pratiquer les opérations de la chirurgie. Un lieu étroit, mal éclairé, privé de tout ce qui peut le favoriser ; l'éclat des bombes et des obus tout autour de la casemate d'ambulance et sur sa toiture déjà écroulée dans plusieurs points ; le sifflement des balles et des boulets, et ce bruit infernal répété sans interruption par les Hollandais eux-mêmes ; l'effroi de leurs malheureux blessés qui se succédaient jusqu'à encombrer totalement les casemates ; enfin les secousses violentes et l'ébranlement des membres par les contractions spasmodiques : c'était avec de telles conditions qu'il fallait opérer, qu'il fallait faire toutes les amputations. Aussi, les chirurgiens me semblent-ils bien excusables d'avoir opéré, d'avoir amputé trop précipitamment; ils pouvaient bien avoir de l'inquiétude et du trouble pour eux-mêmes.

Le chirurgien principal sort à l'instant même de chez le général Chassé; il y a même dîné. Mais le général vient de réunir son conseil pour ne le quitter qu'au bout de trois ou quatre heures. Je n'avais pas perdu l'espoir de lui être présenté; mais cette fâcheuse circonstance s'y oppose absolument. M. Croissant m'en témoigne lui-même tous ses regrets. Cependant, il veut tenter un effort et me conduit au logement du général : il est situé sur et sous le bastion de Puciostor. Un chemin couvert, gardé par plusieurs factionnaires, aussi sombre qu'une cave et aussi humide qu'un marais, aboutit à une espèce de petite cour encombrée de gabions et de monceaux de terre. Plusieurs pontons étayent la palissade dans laquelle est retranchée la casemate du général et un autre factionnaire en garde si sévèrement l'entrée, que le colonel, même du poste, ne pouvait pénétrer sans ordre direct de notre maréchal. Je dois donc attendre là que le chirurgien-major ait été informé s'il me serait possible d'entrer. Pendant quelques minutes d'attente, je ne trouve pas d'autres pensées que des pensées de tristesse et de méditation. Je suis à quelques pas de séparation de ce général Chassé qui vient de fixer les yeux de l'Europe entière et dont le nom était inséparable de celui de notre grande question politique. Il est là, tout près de moi; il est là, vieux et infirme; il est là, accablé sous le poids de ses souffrances physiques; il est là, comme une ruine de

plus à la citadelle; il est là, enfin, comme le dernier pan de muraille qui va s'écrouler : s'il tombait, le poids de sa chute retentirait jusqu'à moi. J'en étais là de mes rêveries, lorsque le chirurgien-major revient avec un officier hollandais; mais il revient sans succès de sa démarche. Le général est sérieusement affairé à son conseil qu'il ne peut quitter un instant. Il me fait remercier de la lettre dont j'avais été chargé et me fait exprimer le regret qu'il éprouve de ne pas voir le fils d'un homme dont il honore la réputation.

Je n'avais plus rien à voir au milieu des décombres de la citadelle. D'un bout à l'autre, c'est la même dévastation, le même désastre de guerre. Je retourne à l'ouverture d'entrée et si les factionnaires ne m'avaient pas porté l'arme, je me serais cru prisonnier hollandais.

Je rentre en ville à la nuit tombante, bien fatigué de mon excursion au milieu des pierres, des boulets et des éclats de bombes, bien préoccupé aussi de ce spectacle désastreux qui restera toujours dans mon souvenir comme la plus grande scène du drame politique auquel je viens d'assister.

Le vendredi 28, nous faisons nos préparatifs de départ et nous adressons nos adieux aux officiers qui restent. Tous me complimentent sur ma conduite envers les blessés. Avant de quitter Berchem, je vais faire une station de quelques instants dans la petite église de ce village pour assister à un service

funèbre en l'honneur d'un officier du 7e, mort des suites de ses blessures.

La musique militaire me rappelle les clairons de la citadelle : ici un officier français mort, là-bas les Hollandais vaincus. Il y a encore de la vérité dans la douleur des militaires qui pleurent un camarade ; cependant les soldats rient sous cape au moment de l'élévation qui les abaisse à genoux. Pourquoi aussi les faire figurants des capucinades. J'adresse un dernier adieu à la maisonnette où j'étais logé à Berchem. Au moment où je suis sur la route d'Anvers, passe le maréchal Gérard avec son état-major. Le commandant vient à moi et me félicite sur la décoration que l'on a bien voulu me destiner.

Je prends place dans la diligence pour Malines.

Le samedi 29, je quitte Malines et j'arrive à Bruxelles.

Le lundi 7, nous partons de Bruxelles à dix heures du soir.

La porte de Belgique, à Lille, est tout ornée de drapeaux tricolores. On y remarque cette inscription risible :

Honneur aux soldats de la France !
Ils ont, par leur valeur. sous les remparts d'Anvers,
Enfoncé la Sainte-Alliance
Et cueilli des lauriers au milieu des hivers.

Mardi 8, arrivée à Lille à midi.

Le jeudi 10, on fait par la ville de grands prépa-

ratifs pour recevoir le roi et sa suite. Les régiments arrivent, toutes les troupes sont sous les armes ; les aides de camp vont et viennent au galop. Des drapeaux tricolores flottent à toutes les fenêtres.

Enfin un coup de canon éclate : il annonce le passage du roi au milieu de ses trois fils. Le petit Joinville est de la partie. Le roi et les princes saluent pour répondre aux vivats de quelques soldats et des gamins.

Ce n'est qu'un enthousiasme du nord, comme toujours, un peu à la glace. Le maréchal Soult vient en seconde ligne et le maréchal Gérard en seconde ligne et demie, et puis, la masse des généraux, et puis, la masse des aides de camp, et puis, la meute des piqueurs et des bons gendarmes. Au milieu de l'état-major brille, éclate, étincelle le fils A... dans toute sa richesse d'officier de housards. On le dit filleul du roi ; d'autres disent même qu'il est son fils naturel ; la chose est bien possible, et le papa, dans son temps, était sujet aux récidives de paternité. Quoi qu'il en soit, A... n'est pour moi qu'un camarade de collège, bon enfant pour tout mérite. Et le roi est passé, et la cérémonie est terminée.

Samedi 19, départ à onze heures de Valenciennes. Rentrée à Paris.

VOYAGE EN ITALIE

VISITE A MADAME MÈRE

1834

Visiter l'Italie a toujours été le rêve du touriste ; mais y joindre l'espérance de présenter ses respectueux hommages à l'une des femmes qui, dans notre siècle, ont le plus mérité notre vénération, à Mme Mère, à celle qui, après avoir personnifié en Corse le courage et la virilité, à Paris, la bienfaisance et la bonté, souleva ensuite l'admiration universelle par sa résignation et sa grandeur d'âme ; n'est-ce pas une incomparable attraction suffisante à elle seule pour justifier un voyage à Rome ?

Notre embarquement a lieu à Marseille le 20 septembre 1834. Tout le monde connaît Marseille, sa Cannebière et son exubérante population. Le plaisir de visiter cette importante cité maritime est tempéré pour moi par les embarras de l'embarquement et par les formalités importunes de la douane, qui fait ouvrir les malles et visite minutieusement les bagages.

Autre désagrément : le consul italien lève un impôt sur nos passeports.

Enfin, après ces tracas, nous descendons dans un batelet qui nous mène à bord de notre bâtiment à vapeur. Nous abordons et nous montons sur le *François Ier*. C'est le plus beau, le plus vaste, le plus complet des bateaux à vapeur de la Méditerranée. La machine a la force de cent cinq chevaux, on parcourt neuf milles à l'heure. Il y a beaucoup de personnes à bord.

21 septembre (Gênes). Nous voilà en quarantaine pour cinq jours (c'est peut-être parce que nous sommes des Français ; ce serait une contagion comme une autre). Un préposé de la douane sanitaire de Gènes arrive à bord, escorté de notre capitaine, pour faire l'inspection générale des bagages de toute espèce.

Comprend-on une quarantaine par mer quand les communications sont parfaitement libres par terre ? On nous annonce qu'à Naples il faudra faire une nouvelle quarantaine. Autre nouvelle non moins rassurante : deux vaisseaux napolitains ont péri dernièrement à l'entrée du port de Naples.

Les carillons, d'heure en heure, nous rappellent ceux de la Belgique. Un coup de canon, à huit heures, annonce la retraite. Cinq jours d'ennui mortel ; nous en sommes réduits à regarder le ciel et la mer. Un nuage qui passe est une distraction ; une bourrasque nous permet de tuer le temps en

regardant manœuvrer les matelots, qui rapprochent de la plage notre vaisseau balancé sur ses ancres. Un peu de mal de mer nous sert presque de passe-temps avec des promenades de large en long sur le pont.

Enfin, nous atteignons le jeudi, cinquième et dernier jour de notre quarantaine.

On nous entasse dans une salle, tous, sans exception, et l'un des saligauds représentants de la santé se présente à nous avec un vase de fumigation chlorurée; il veut bien cependant nous en faire ses excuses, parce que son gouvernement le condamnerait à un mois de prison s'il n'exécutait pas ses ordres. C'est à faire pitié, à faire rire, à ne pas y croire en présence même de ces piètres mines, de ces plus blêmes, plus pestilentiels qu'aucun de nous, qui portons tous des faces rebondies de santé. Voilà une matinée charmante qui fait diversion à la monotonie de la quarantaine. Le ciel s'éclaircit bientôt et vers midi nous quittons la rade pour entrer dans le port, où a lieu le dénombrement des passagers, un à un sur deux lignes. Nous descendons bientôt dans la ville et nous n'y entendons partout que les mots :

« Payer, payer, payer. »

Nous parcourons Gênes en caravane. Chez l'*officier del regio commissario* a lieu l'enregistrement de nos noms. Le premier aspect de la ville et des quais est assez beau ; mais les ruelles sont étroites et malpropres ; les maisons, très élevées, sont peintes et

ornées à l'extérieur. Nous rencontrons partout des douaniers, des soldats, des prêtres, des mulets, des mendiants, des portefaix, des Vénitiens et des dominicains. C'est la ville la mieux disposée pour des barricades.

Tout ici nous semble étrange. Nous regardons avec intérêt les femmes en mantilles de mousseline blanche, les chaises à porteur pour aller à la messe, les vieilles femmes en cheveux ; une chapelle chargée d'ornements, de peintures, de fleurs ; c'est un encombrement dans le genre des églises espagnoles ; la coupole est d'assez belle peinture.

Cette visite faite, nous rembarquons dans la soirée et notre navire continue son voyage dans l'obscurité, qui nous prive de voir le beau littoral entre Gènes et Livourne. Au matin, le vendredi 26 septembre, nons admirons le bateau à vapeur le *Sully*, qui croise notre route ; de tous côtés, nous apercevons une affluence de barques, nous entendons les cris des bateliers. L'un de ceux-ci nous transporte à Livourne, que nous visitons sans beaucoup d'intérêt; la campagne environnante forme une plaine jusqu'à Pise ; la culture y ressemble à celle du midi de la France. La vigne est suspendue aux arbres, et la seule particularité que nous ayons à signaler, c'est que les bœufs des attelages sont conduits par les narines. Nous poussons notre exploration jusqu'à Pise, où nous arrivons après deux heures de marche. Les habitants prennent mon père pour un général

suivi de ses aides de camp et se rendant à Ancône pour y remplacer le général Cubières, commandant des troupes françaises d'occupation.

De retour à Livourne, nous rembarquons aussitôt et nous partons le lendemain samedi. Nous approchons l'île d'Elbe dans la soirée, au moment du dîner.

L'île d'Elbe! A ce nom tout le monde se lève en abandonnant la table; toute idée de besoin matériel s'efface. Deux noms saisissent tous les esprits : l'île d'Elbe! Napoléon! Quelques Anglais seulement continuent de manger et de rire : Profanation! Le premier qui s'élance, ce n'est pas un homme, ce n'est pas même l'un de nous, ce n'est pas même mon père, c'est une dame réfugiée. Elle se place, elle regarde et n'écoute rien : « Salut à l'île d'Elbe! Salut à la première terre d'exil de Napoléon! » Voilà une des plus vives émotions que j'aie jamais éprouvées. « Ce pauvre Napoléon, dit-elle, s'il nous voyait du haut du ciel avec nos regards de douleur! » Et toi, femme sublime, tu mériterais aussi l'éternité. — Une lumière épaisse apparaît entre deux montagnes; est-ce un volcan? — Ce sont des forges, disent les savants du bord. — Et moi je voudrais que ce fût un volcan. Mais il y a aussi le soleil couchant qui éclaire encore à nos yeux ces rochers de l'exil, ces rochers bientôt sombres par les nuages amoncelés, cette terre enfin d'où Napoléon est sorti si grand, si noble, pour renaître à la France d'une vie éphémère et pour

souffrir sur une autre terre plus affreuse encore et sans retour. Salut! salut! salut! à la terre de l'île d'Elbe.

Dimanche 28. Au réveil, nous sommes à Civita-Vecchia après une nuit calme. C'est pourtant un avantage inappréciable du bateau à vapeur de faire du chemin en dormant dans un lit et de se réveiller à destination.

Nous sommes dans une grande incertitude au sujet de la quarantaine de Naples. — Ici encore une visite sanitaire; on nous fait défiler pour la troisième fois comme des moutons. Nous sommes enfin fixés : il y aura, dit-on, sept jours de quarantaine à Naples ; il fallait bien s'y attendre. Que de choses à penser et à dire d'un si indigne arbitraire?

Il y a au fond de tout cela une trame de fourberie. Les grands coupables, en cette affaire, sont nos consuls français ; aucun n'est à son poste. M. Dufresnoy vient de lire de ses yeux une lettre du consul de Marseille au consul de Civita-Vecchia annonçant la quarantaine à Naples, et on nous avait assuré qu'il n'y en aurait pas en embarquant. C'est une perfidie sans égale.

Je note quelques mots de la douce réfugiée sur des hommes du jour: « Victor Hugo sait peindre, comme une mère, l'amour maternel. Sa poésie s'élève à ce sentiment; mais il est une des plus grandes vanités littéraires. — Alexandre Dumas se copie trop lui-même pour un homme d'aussi haute

imagination. — Silvio Pellico est un rêve-creux qui prétend faire du sublime et qui ne fait qu'une morale de catéchisme. — Lord Veimans est un des plus spirituels écrivains de feuilleton ; il a quelquefois tout son style, toute sa manière dans un mot. Jules Janin, décroît de jour en jour. — Colette vient de publier l'histoire d'Italie la plus nationale qui ait paru jusqu'à ce jour (elle la lit bien vite avant que l'ouvrage ne soit saisi par la police. — Mme Sand, femme de talent et de génie, homme qui a répudié les sentiments de son sexe.

Châteaubriand venait de publier une brochure contre Napoléon. Elle avait voulu la lire, mais dès les premières pages elle fut indignée et déchira le livre. On lui offrit plus tard de connaître Châteaubriand ; elle s'y refusa nettement, parce qu'elle se souvenait du pamphlet contre Napoléon.

A peu près décidés à continuer notre route par mer jusqu'à Naples, nous descendons néanmoins à Civita-Vecchia et prenons notre gîte à l'*Hôtel de l'Europe*, détestable gargote où l'on est mal servi tout comme ailleurs.

Civita-Vecchia passe pour une place forte. Sa citadelle a de particulier de larges et basses tourelles qui datent de cinq ou six siècles. Pour tenir dans une pareille forteresse, il faudrait d'autres soldats que ceux du pape, qui n'ont rien de martial avec la mitre et la crosse pour plastron. Nous rencontrons un bataillon de forçats et des prêtres à profusion. La

principale curiosité de la ville, c'est un célèbre bandit, couvert de crimes et d'assassinats ; les touristes croiraient n'avoir rien vu s'ils n'allaient le visiter dans son cachot de la citadelle.

Quelques-uns de nos compagnons de voyage nous quittent pour aller directement à Rome. Que Dieu et le pape les préservent des lazarones qui pullulent parfois dans la campagne.

Réflexion faite, nous n'irons pas à Naples ; nous nous décidons à suivre l'exemple de nos compagnons et, le lundi 29 septembre, à cinq heures du matin, nous prenons place dans une calèche de poste qui va nous transporter à Rome, soit un trajet de cinquante milles.

La diligence part en même temps que nous ; c'est une garantie pour la route bien que les bandits n'aient pas reparu depuis assez longtemps. La longue route, assez mal entretenue, longe d'un bout à l'autre le littoral de la Méditerranée. Toute l'étendue du terrain est inculte, abandonnée ; la culture y serait pourtant si riche ! On ne croirait pas prendre le chemin de l'une des plus grandes villes du monde ; c'est à peine si on rencontre de loin en loin quelques maisonnettes, un troupeau de bœufs et au milieu quelques mendiants de mauvaise mine.

A mesure que nous approchons de Rome, la route s'améliore, bien qu'en grande partie elle soit pavée comme au temps des Romains. Un relais se compose d'une masure où sont réunis une dizaine d'hommes

occupés à rien faire, comme la plupart des paysans de ce pays. A partir de là, nous rencontrons seulement deux petites carrioles et une charrette. Vers une heure, nous commençons à prendre un aperçu de Rome.

Le dôme de Saint-Pierre apparaît à l'horizon comme le dôme des Invalides. Dans le lointain, plus au delà, les Apennins. Les remparts de Rome ne résisteraient pas au boulet ; l'entrée est mesquine et pauvre, indigne de l'ancienne maîtresse des nations. Nous passons des rues sales, étroites, détournées, encombrées de monde, d'ordures, de fumier, et puis tout à coup, à l'extrémité, nous trouvons une grande place et une rangée de palais superbes avec statues, péristyles, cours d'honneur, etc. Partout des églises ; il y en a près de trois cents; partout de petits autels, des images à la Vierge et aux saints ; partout des emblèmes religieux jusque sur les monuments anciens, sur les obélisques ; partout des prêtres, des moines, des pénitents de toutes les espèces et de toutes les couleurs. C'est leur quartier général ; à eux le pouvoir, à eux les hommages, la soumission et le salut militaire. Ils sont presque tous grands, gros, forts, réjouis de santé, tandis que les soldats sont maigres, chétifs, mal tournés ; tout en eux, jusqu'à l'uniforme, exprime la domination papale. La longue rue est pleine d'un grand bruit de voitures ; mais les équipages sont mesquins, de mauvais goût ; les carrioles font le plus de tapage ; une multitude se met

à la file pour la promenade du Campo. Peuple et bourgeois sont vêtus comme en France ; il n'y a pas de costume aussi caractéristique qu'autrefois. Les femmes cependant portent toujours leurs coiffures à peigne rabattu sur le front et les ajustements du cou et des oreilles.

Je ne m'attarderai pas à décrire les merveilles de Rome : il faudrait des volumes pour cela. J'en arrive de suite au but de ce voyage, qui est de visiter Mme Mère.

VISITE A MME MÈRE

Rome, jeudi 2 octobre 1834, à dix heures du matin, nous rendons visite au cardinal Fesch. Nous arrivons chez lui et l'on nous fait attendre quelques instants dans la superbe galerie. Le cardinal vient au devant de mon père, auquel il s'empresse de faire l'accueil le plus affable. Je m'attendais à voir un vieillard cassé. Le cardinal n'a que soixante-dix ans ; il a une tournure et une physionomie beaucoup plus jeunes que son âge. Il est d'une taille moyenne et sa figure exprime une intelligence supérieure. Nous lui parlons de l'Empereur ; sensiblement ému à ces souvenirs, il exprime ses regrets sur l'injuste proscription de la famille Bonaparte.

Le cardinal nous fait monter avec lui dans sa voiture pour nous conduire chez sa sœur, Mme Mère.

Nous arrivons enfin et l'abord de cette imposante

demeure inspire le recueillement, comme l'approche d'un lieu saint. Nous montons l'escalier à pas lents et parvenus à l'antichambre, nous traversons deux ou trois salons vides ; le mouvement seul de notre marche est entendu et le silence prolongé de cette solitude atteste la grandeur de l'infortune devant laquelle nous venons nous présenter.

La femme qui, jeune fille, s'appelait Maria Letizia Ramolino, ou familièrement Letizia, d'après son seul prénom, devenait par son mariage M[me] Charles Bonaparte ou la signora Letizia, puis M[me] veuve Bonaparte, voire même, sous la République, la citoyenne Bonaparte ou, vers la fin du consulat, M[me] Bonaparte mère, fut élevée, par l'empire, au rang d'Altesse Impériale, avec le nom de *M[me] Mère*, si ce n'est avec le titre d'impératrice mère ; elle ne conserva plus à Rome, pendant près d'un quart de siècle, que l'appellation de *Madame*. Ce nom bref et imposant de *Madame* était son vrai titre et servait de signature aux lettres dictées par elle, ou écrites en son nom, depuis que progressivement elle avait été privée de la vue.

Craignant toutefois, nous dit Son Éminence, que cette visite inattendue de l'un des fidèles serviteurs de Napoléon ne fît une brusque impression sur Madame, le cardinal crut devoir l'avertir. Il revint, sans tarder, nous rejoindre dans sa galerie de tableaux, en redisant à mon père qu'il était le bienvenu et serait reçu, avec son fils, par Madame. Pas

d'huissier pour ouvrir, pas de chambellan pour annoncer; notre introducteur c'est le cardinal en personne, qui nous précède de quelques pas et nous fait signe de ne point révéler tout de suite notre présence, afin de nous permettre de voir Madame dans le calme où elle se trouve.

Oui, la voilà, au fond d'une vaste chambre carrée, à tenture de soie, éclairée par une large fenêtre, d'où la vue découvre la tour du Capitole. Près de cette fenêtre est placé un petit lit de fer à rideaux blancs (celui de Napoléon en campagne). Sur ce lit apparaît une femme presque séculaire, plutôt assise que couchée, immobile et attentive au plus léger bruit, à la moindre parole. La tête inclinée sur la poitrine et les mains jointes, elle semble recueillie dans une prière, tandis qu'un rayon de soleil pénètre jusqu'à elle, réchauffe à peine son corps refroidi par l'âge et d'une extrême maigreur, mais ne peut éclairer ses yeux éteints à la lumière.

« La voilà donc! » disais-je en silence, dans ma pensée. Je restai immobile de respect, devant cette femme digne de toutes les vénérations, en présence de cette mère glorieuse de Napoléon, de l'immortel guerrier des temps modernes, de celui que mon père avait suivi sur les champs de bataille de la République et de l'Empire, depuis la première campagne d'Italie et la mémorable expédition d'Egypte, jusqu'à l'invasion étrangère par les armées coalisées contre la France et jusqu'au désastre de Waterloo! Oui,



LE BARON JEAN-DOMINIQUE LARREY

(1766-1842)

nous étions en présence de l'auguste aïeule survivante aux destinées de sa famille, à la gloire et au martyre de son fils, à la naissance et à la mort de son petit-fils! Que d'impressions à la fois, pendant un instant, s'il fallait tout dire et interpréter le silence! Poursuivons plutôt le simple récit de notre visite à Son Altesse.

Le cardinal, ayant averti sa sœur, fit signe à mon père de se rapprocher d'elle, pour s'asseoir dans le fauteuil placé auprès de son lit. Madame se penchant alors de son côté, avec l'impression ineffable d'un sentiment que son regard éteint ne pouvait plus exprimer :

« Baron Larrey, lui dit-elle d'une voix émue, je suis touchée de votre bonne visite et je vous en remercie de tout mon cœur. Je crois vous revoir aujourd'hui, tel que je vous ai vu autrefois, vous que l'Empereur aimait et estimait bien. Je sais ce qu'il disait de vous dans ses souvenirs en exil, et je me rappelle les paroles de son testament de Sainte-Hélène. »

Un signe de sublime tristesse effleura les lèvres de Madame, en citant d'autres faits de sa mémoire surprenante, et elle tendit sa main frêle, amaigrie et tremblante au visiteur, qu'elle retrouvait après un passé si lointain.

Lui, trop troublé de ce bienveillant accueil, pour y répondre aussitôt, me présenta, dans ce moment, à Son Altesse, et tandis que je m'inclinais pour baiser

la main qu'elle daignait diriger vers moi, elle me dit avec une extrême bonté :

« Approchez, mon enfant, laissez-moi vous embrasser et toucher votre visage, pour le connaître, puisque je ne puis le voir... »

Et par un mouvement irrésistible, je me sentais attiré par ses bras, si débiles, que je craignais de les froisser.

Madame eut la bonté de m'adresser diverses questions sur ma mère et ma sœur, sur mes études et mes projets d'avenir. Je tâchai, trop ému, de lui répondre quelques mots de respectueuse gratitude.

Son Altesse, pendant un instant, ne dit plus rien, comme si sa pensée obéissait à ses augustes douleurs, et nous pûmes la contempler de plus près. Cette vénérable figure, empreinte de si longues souffrances, semblait conserver les traits purs de sa beauté juvénile. Le profil un peu allongé offrait les lignes régulières du type maternel des Bonaparte ; le front pensif restait à moitié découvert, le nez droit et bien fait présentait de la ressemblance avec celui de Napoléon ; les yeux, autrefois noirs, clairs et vifs, avaient pris une teinte grisâtre et opaque, due à la double cataracte qui les privait de la vue ; les joues, amaigries, avaient à peine les rides séniles des physionomies franches et expressives ; la bouche, fine et bien dessinée, semblait se resserrer, par une expression résignée de tristesse, et le menton achevait, par une légère saillie, ce beau profil, comparable encore,

malgré le grand âge, à une médaille d'impératrice romaine. Cette noble tête, enfin, représentait un type rare de la beauté antique, plutôt qu'une forme connue de la vieillesse.

Madame avait gardé le silence, que nous ne pouvions interrompre, afin de rassembler ses souvenirs et de laisser parler sa prodigieuse mémoire. Elle reprit sa causerie commencée avec mon père, en le questionnant sur sa position en France, sur son pays natal des Pyrénées, sur ses voyages, sur ses campagnes et, particulièrement, celles où il avait accompagné Napoléon. Elle écoutait, avec une oreille attentive, chaque réponse, sans en rien perdre, car elle avait le privilège rare de savoir écouter. Elle s'informa ainsi, en peu de mots, des circonstances où l'Empereur montra le plus d'intérêt aux blessés, selon son habitude de visiter, avec le chirurgien en chef de l'armée, le champ de bataille d'une victoire.

Divers épisodes à peine rappelés se rapportaient à de lointains événements de guerre, auxquels Madame prenait d'autant plus d'intérêt que sa mémoire semblait attachée aux principaux actes de la vie napoléonienne. On eût dit qu'elle puisait, dans cette causerie rétrospective, un supplément d'existence. Il fallait craindre cependant de fatiguer Son Altesse par des récits multiples. Mon père lui exprimait l'intention de se retirer, mais elle le retint encore, en se reposant quelques minutes.

Jusque-là notre attention s'était concentrée sur

Madame, dans cette chambre-salon, où elle ne paraissait pas isolée. Elle avait autour d'elle les portraits ou les bustes de tous les siens, par les grands artistes de son temps : Louis David, Gérard, Girodet, Gros, Isabey, représentaient la peinture, et Bartolini, Canova, Chaudet et d'autres, la sculpture.

Le buste colossal de Napoléon dominait l'assemblée; le portrait en pied de Charles Bonaparte en habit de cérémonie figurait à la tête du lit de Madame, qui avait conservé fidèlement à son époux la place de chef de la famille. Ses cinq fils, en uniforme ou en costume, et ses trois filles, en grande toilette, étaient groupés autour d'elle. Là aussi apparaissaient Joséphine, Hortense, Eugène, le fils survivant de Louis et enfin son cher petit-fils, tant pleuré, ce pauvre enfant sitôt déshérité de son avenir et mort presque doublement orphelin, car le portrait de sa mère ne figurait pas auprès de lui. Le buste en marbre du roi de Rome était revenu de Sainte-Hélène, où il avait été envoyé par lady Holland au captif de l'Angleterre. Cette douce image avait reçu le dernier regard de Napoléon, qui la transmit à sa mère avec sa dernière pensée. Madame ne comptait pas sur ce funèbre héritage; elle l'avait fait placer sur un meuble, au pied de son lit, et elle lui souriait avec tristesse, dans son cœur, ne pouvant plus lui sourire du regard. Tels étaient les portraits formant, dans cette chambre, le panthéon de la famille Bonaparte.

Madame connaissait si bien la place assignée par elle à chacun d'eux, qu'elle les désignait du doigt, sans les voir, et en parlait d'après les impressions de sa tendresse maternelle. Tous ces portraits enfin semblaient réunis d'avance, autour d'elle, pour former, à ses obsèques, le cortège ressuscité de cette auguste matrone de la dynastie napoléonienne.

Le dernier instant de repos, de silence et d'oubli était passé pour Madame, qui entretint mon père de ses infirmités. Il nous suffira de rappeler que sa double cataracte n'offrait plus, dans un âge aussi avancé, de chances probables de guérison par une opération chirurgicale, et il était prudent d'y renoncer. Tel était l'avis de mon célèbre maître, le professeur Dupuytren, tél était également celui de mon père. Mais le mal dont se plaignait davantage la vénérée malade, c'était la privation forcée de la marche depuis sa fracture non consolidée du col du fémur. Les premiers soins avaient été insuffisants par la position demi-fléchie, et les soins consécutifs étaient annihilés par l'essai d'un appareil contentif reconnu intolérable.

Les docteurs Ch. Antonini, médecin ordinaire de Son Altesse; Jean Dominique Ramolino, son médecin honoraire, et Dominique Scribani, son nouveau chirurgien, essayèrent vainement de la soulager. Le membre dévié en dehors, raccourci et mobile au niveau de la fracture, par défaut de consolidation, ne lui permettait plus, dans la station

debout, de supporter le poids du corps, malgré son extrême maigreur, sans de pénibles efforts, pour les moindres mouvements. Je n'ajouterai rien à ces remarques sur le fatal accident survenu à Madame, sinon que j'ai cru pouvoir le citer, d'abord dans une thèse pour le concours d'agrégation en chirurgie à la Faculté de Médecine de Paris (*Quel est le meilleur traitement des fractures du col du fémur?* Concours d'agrégation, en 1835), et plus tard, dans un discours officiel, au nom de l'Académie des Sciences, pour l'inauguration de la statue de Dupuytren (Discours prononcé au nom de l'Académie des Sciences de l'Institut, le 17 octobre 1869), dans son pays natal de Pierre-Buffière, près Limoges.

Revenons à Madame qui, faible et chancelante, ne pouvait plus s'appuyer sur des béquilles, au risque de manquer de force pour les soutenir. Il lui fallait deux bras sûrs et souples, ceux de deux jeunes femmes attachées à sa personne et habituées à son service. L'une était Mlle Rosa Mellini, de l'île d'Elbe, dame de compagnie inséparable de Madame, et l'autre une parente admise à partager ses soins auprès de la princesse infirme. Elles veillaient sur elle, en prévenant ses désirs et en lui donnant les consolations que la pauvre malade n'avait plus à attendre de ses enfants dispersés... Madame avait assuré en échange, à Mlle Mellini, une part de sa tendresse maternelle. Auprès d'elle aussi se trouvait Mme de Sartrouville, sa lectrice, qui, en dehors de ses

attributions spéciales, participait à ces soins délicats.

Le cardinal voyait chaque jour sa sœur et voulut bien nous donner les renseignements relatifs à notre visite. Le *Registre de la correspondance* contenait la minute ou la copie de la plupart des lettres indiquées ou dictées par Son Altesse. Et lorsque lui-même se trouvait empêché d'écrire, il était remplacé par le chambellan ou par le secrétaire en titre, sachant, à propos, parler dignement de la Corse, de la France, de Napoléon et de sa famille.

Pour faire diversion aux causeries ou aux lectures sérieuses, Madame aimait à entendre relater les nouvelles de Paris, non de la petite ville mondaine, ne pouvant lui plaire, mais de la grande cité active, laborieuse, propageant, par les innombrables échos de la presse, les progrès de l'esprit humain, les découvertes de la science et les merveilles de l'art, pour la plus grande gloire du pays.

Par une compensation naturelle et physiologique de ses facultés affaiblies ou perdues, Madame, à défaut de la vision, avait conservé l'intégrité de l'ouïe avec une perfection surprenante. Sa lectrice en était étonnée, car si Madame prêtait l'oreille à ce qui se disait à ses côtés, elle entendait parfois, à plus de distance, une conversation digne de l'intéresser, et elle le témoignait par signes, sans y joindre la parole. Et puis, vers la fin de la causerie, elle cédait à la demi-somnolence presque imperceptible qui semblait la reposer, et si des mots familiers à son

esprit ou à sa pensée, comme le nom de l'un de ses enfants, parvenaient à son oreille, ces mots-là semblaient doués pour elle d'une vibration magique, elle ouvrait les yeux comme pour entrevoir la lumière et relevait la tête pour mieux entendre ou parler à son tour. Elle se bornait bientôt à prononcer des paroles vagues ou entrecoupées de soupirs, avec des pauses de silence, contre les obsessions de sa pensée; tantôt, si tout était dit, elle restait immobile, n'écoutant plus, et cédait encore à un semblant de sommeil, repos fugitif de sa pénible existence.

Depuis son arrivée à Rome, datant presque d'une vingtaine d'années, Madame s'imposait l'obligation de faire beaucoup d'aumônes, en réminiscence de sa mission officielle sous l'empire. L'habitude constante de l'économie, pour ses dépenses personnelles, lui avait permis de réserver de l'argent aux malheureux, après en avoir fourni à ses enfants dépossédés de leurs couronnes royales et de leurs dotations princières. Les vrais pauvres, enfin, avaient appris à la connaître, à la vénérer, sans imiter certains de ses obligés riches qui, par oubli ou ingratitude, osaient la taxer d'avarice.

Madame recherchait la bonne tenue de sa maison et cette maison étant un palais, trop grand pour elle et pour son frère, elle y réservait un appartement disponible pour les siens. Elle avait réduit le nombre de ses domestiques, afin de conserver seulement les plus fidèles serviteurs. Mais ses habitudes

de vie recluse avaient changé, depuis le déplorable accident qui l'avait réduite au repos le plus absolu, alors que peu de temps après, la cécité s'était produite.

Obligée de garder le lit une partie du jour, Madame passait l'après-midi et la soirée sur une chaise longue. Le seul exercice possible pour elle était de se faire promener dans son appartement, sur un fauteuil à roulettes, la rapprochant d'une fenêtre où le soleil la réchauffait de ses rayons, s'il ne l'éclairait plus de sa lumière.

Réveillée de grand matin, elle recevait d'abord sa lectrice, qui, jusque vers dix heures, lui faisait connaître par les journaux les nouvelles du jour. Madame déjeunait dans son lit, sur une tablette d'acajou dont Napoléon s'était servi à Sainte-Hélène. On l'habillait après, pour le reste de la journée, en renouvelant la toilette de son deuil à perpétuité. Son occupation manuelle était de tricoter et de filer au fuseau ou au rouet, tandis qu'elle occupait sa tête à penser et son cœur à gémir. Sa mémoire trop fidèle n'avait presque rien perdu de ses souvenirs lointains. Son jugemen était sûr et prompt, sans recherche de l'esprit, qui n'avait pas assez de gravité pour sa raison, et voyant juste en toutes choses, Madame n'appréciait que la vérité. Elle parlait peu et si la prononciaton de la langue française conservait, pour certaines expressions, un peu de l'accent italien, elle se faisait comprendre, par la simplicité de son langage. Ses ques-

tions, sans phrase, précisant les faits, ne laissaient point la conversation s'égarer. Il en fut ainsi pour les diverses remarques de Son Altesse pendant toute la durée de cette visite déjà longue. Elle ne se serait pas prolongée davantage, si Madame, en retenant mon père, ne lui avait témoigné qu'elle avait encore à lui parler, après chaque instant de repos. Dormant peu, du reste, et d'un sommeil léger, Madame dormait pourtant à volonté, comme Napoléon, pour la durée la plus courte, qu'elle précisait souvent d'avance, si c'était dans le jour. Son cerveau se reposait, par intermittence, d'une attention soutenue, en reprenant ensuite l'activité nécessaire à d'autres pensées.

Observant un régime frugal et presque sévère, quoique sa table fût bien garnie pour les personnes de son entourage, Madame mangeait vite et sans prolonger son repas. Napoléon, à son exemple, disait un jour : « Je mange trop vite, c'est une vilaine habitude que je tiens de ma mère. » Il reconnaissait toutefois en elle une observance de sobriété corse. Madame, en effet, répondait de suite aux personnes autorisées à lui demander quel était le régime de sa vie : « Je suis toujours sortie de table avec de l'appétit, et à chaque malheur, je me suis résignée à la volonté de Dieu. » Voilà, sans doute, le secret de la longévité de cette femme incomparable et tant éprouvée par le destin.

Depuis près de deux heures déjà, en comptant les

minutes d'arrêt, nous étions auprès de Madame qui avait eu, à plusieurs reprises, l'extrême bonté de retenir mon père. Il craignait de trop prolonger notre visite ; mais la vénérable infirme ne se lassait pas de l'interroger sur les événements ou sur les hommes de l'empire. Que ne puis-je développer ce récit, trop étendu déjà, pour citer tous les sujets, tous les noms appelés à y prendre place, s'ils ne m'imposaient une double réserve.

Il fallut clore enfin une si longue visite à Mme Mère et faire nos humbles adieux à Son Altesse, en lui exprimant une profonde gratitude de son accueil plein de bonté. Elle nous donna sa bénédiction, en nous embrassant.

« — Soyez heureux, nous dit-elle, et puisque vous allez à Florence, vous y verrez sans doute quelques-uns des miens : portez-leur de mes nouvelles ; ils savent que je ne les oublie pas. »

Ce souvenir s'adressait au comte de Saint-Leu (l'ex-roi Louis) et à la comtesse Lipona (l'ex-reine Caroline).

« — Adieu, reprit Madame, en nous écoutant marcher vers la porte. Adieu, mon bon Larrey, je vous remercie d'être venu me voir, avec votre cher fils. Cette visite m'a fait du bien. Gardez-moi votre souvenir en retournant en France. Adieu encore ! »

Ce dernier adieu, prononcé deux fois avec émotion, semblait être pour elle l'adieu à la patrie que nous allions revoir et qu'elle ne reverrait plus.

Le cardinal, accompagnant mon père à la sortie, comme il l'avait introduit à l'entrée, lui remit, de la part de Madame, une magnifique tabatière, de forme ronde, en jaspe dit onyx, avec doublure en or, dont le couvercle encadre un camée antique de forme ovalaire, représentant, de trois quarts, une tête de Minerve de la plus grande beauté. La figure, en agate blanche coiffée du casque en relief, de couleur brune, à visière saillante, offre quelque ressemblance avec la miniature la plus fine de la signora Letizia. A ce don si précieux de sa vénérée sœur, son Eminence joignait deux camées modernes semblables de la tête de Napoléon, en profil, l'un pour mon père, l'autre pour moi. Ces souvenirs, si précieux qu'ils fussent, ne pouvaient rien ajouter aux émotions profondes de notre visite à Mme Mère.

Je réservai la soirée entière et une partie de la nuit à retracer par écrit et le plus exactement possible, ces impressions diverses et les renseignements multiples que j'avais pu recueillir avec une scrupuleuse attention, pour en former d'abord une notice ou la simple relation de cette visite.

La notice est restée inédite, pendant bien des années, pour devenir, plus tard, l'œuvre que le conseil paternel m'avait recommandé de publier, si j'en avais le temps et l'autorisation. Les loisirs de ma carrière active, et plus encore de ma retraite du service de l'armée, me l'ont enfin permis, avec une entière liberté. Mon père lui-même a eu soin de

parler de notre voyage d'Italie, dans le dernier ouvrage qu'il a publié, une année avant de mourir : (*Relation médicale de campagnes et voyages de* 1815 *à* 1840, par le baron Larrey, etc., 1 vol. in-8°, 1841, p. 183.) Il consacrait une page de sa gratitude respectueuse envers la vénérée princesse qui l'avait reçu avec tant de bonté (1).

RETOUR EN FRANCE

Notre visite à la mère du grand Napoléon, à qui mon père avait voué une admiration sans bornes, nous suffisait ; nous ne considérions plus notre séjour à Rome, que comme une satisfaction donnée à notre curiosité, et celle-ci fut bientôt rassasiée.

Aussi, ne fîmes-nous pas un long séjour dans cette antique capitale. Le samedi, 4 octobre, à quatre heures du matin, nous prîmes place dans une calèche de journée, transport mixte tenant de la poste et des diligences.

Nous n'allions pas suivre le même itinéraire qu'en venant, afin d'avoir le plaisir de visiter d'autres localités.

A cinq heures, notre véhicule s'arrêtait à Viterbe, jolie ville, assez bien bâtie, propre, à rues dallées, ornée de fontaines à jets d'eau et d'une promenade,

(1) *Madame Mère. — Essai historique*, par le baron Larrey, de l'Institut de France, Paris, Dentu, 1892. — 2 volumes in-8° de 600 pages.

près d'une ancienne forteresse devenue couvent d'enfants trouvés.

Un établissement de ce genre se trouve dans chaque ville des États du Pape.

Ici comme à Rome, on rencontre une multitude de prêtres, de moines blancs ou noirs. Les femmes sont assez gentilles et ont une jolie tournure avec leurs capulets rouges.

Nous visitons successivement Sienne, Florence et Livourne, où nous attendons le bateau à vapeur l'*Océan* qui doit nous transporter en France.

Visite à la campagne de Jérôme Bonaparte, qui est allé à Florence. Là encore des forçats employés aux travaux de réparation intérieure. Cent cinquante Turcs se sont réfugiés au lazaret, en 1832, lors du choléra d'Egypte. On n'a pas brûlé leurs effets; on s'est contenté de les laver à l'eau de chaux; de ces cent cinquante hommes deux seulement sont morts.

Nous voyageons avec M. Robichon, âgé de soixante-dix ans, né à Grenoble, émigré royaliste avec la congrégation, orateur apologiste de la congrégation; bavard à tous propos, raisonnant faux ou vrai, mais toujours, avec de l'esprit, de l'originalité, du savoir; ennemi de tous, excepté des prêtres et du pape qu'il appelle humblement le clergé, le Saint-Père; comme il dit avec amertume Bonaparte. Voici son dire sur quelques hommes: Charles X est un imbécile; Louis-Philippe, un fourbe; D..., un niais aux

grandes manières; M..., un incapable qui sait à peine lire et ne sait pas écrire, et puis par dessus tout put.....; R..., autre nullité, etc., etc... Et il est à croire, car il les a connus tous, et il nous parle de bien d'autres encore, avec un accent mêlé de dépit, de haine, de fanatisme, soutenu par une profonde connaissance des hommes et des choses. Il raisonne surtout économie politique avec un merveilleux talent. Il est à Rome sous-directeur de la langue romaine qu'il a créée.

Dimanche, 12 octobre. — Arrivée à Gênes.

Départ à trois heures. Nous allons passer devant le golfe Jouan où Napoléon a débarqué en quittant l'île d'Elbe; cette époque est consacrée par une inscription sur la route.

C'est à la pointe de Cannes que Napoléon débarqua en passant par le golfe Jouan; il n'avait pu débarquer à Antibes. Là, une compagnie de grenadiers avait été retenue prisonnière par le commandant du fort, qui fut, plus tard, honoré par Napoléon et qui se fit tuer pour lui à Waterloo. Près du point où a débarqué Napoléon, se trouve un petit village appelé Sainte-Hélène. Déjà donc Napoléon si près de Sainte-Hélène! Il venait donc d'exil pour y retourner bientôt! Causerie sur le fils de Napoléon avec M..., jeune autrichien qui l'a beaucoup connu. Le duc de Reischtadt, bon, beau, était aimé, honoré de toute la ville de Vienne.

Mardi, 14 octobre, à trois heures du matin, nous

passons en vue de la rade de Toulon. Voilà notre dernière nuit en mer.

Mercredi, 15 octobre, arrivée à Toulon. On va lancer à la mer le vaisseau l'*Alger;* c'est un vaisseau à deux ponts de 74 ; cette grande solennité maritime est une bonne fortune pour nous. Une multitude considérable d'habitants et d'étrangers se porte vers l'arsenal à onze heures. Les soldats des équipages de la marine en alignement, les forçats à l'ouvrage et les forçats en amertume, des plongeurs en avant du bâtiment pour déblayer son passage; ils restent sous l'eau. Les bateaux, les nacelles en croisière, la foule partout; la tente de la marine, des notabilités et des dames; les hommes grimpent sur les mâts, dans les haubans, dans les hunes. Le général Tiburce Sebastiani arrive avec son état-major; mais il n'y a pour lui que des places de politesse, point de places réservées.

Quel bonheur pour moi que toute cette multitude française! les militaires, la musique, les femmes; au diable les capucins de Rome et toute leur suite! Je suis bien en France, à Toulon, cette grande scène des grands souvenirs : Toulon et Napoléon Bonaparte à son origine; Toulon et les premiers pas de mon père; Toulon et sa rade; Toulon et le magnifique bâtiment qui va être lancé en mer. On achève simultanément les épontilles de chaque côté; quelle précision dans la manœuvre pour qu'il n'y ait pas d'accidents! On n'entend que les chants cadencés

des matelots et le sifflet des maîtres d'équipage. Chaque époutille calée fortement à terre; des hommes l'ébranlent à sa base par des coups de masse, pendant que d'autres tirent la corde d'en bas; l'époutille cède, s'ébranle et tombe lentement soutenue par la corde du haut. Il ne reste plus que les époutilles de l'avant et le bâtiment ne bouge pas; il n'est bientôt soutenu que par le berceau; quel admirable équilibre! Et chaque jambage est emporté sur les épaules d'une cinquantaine d'hommes. La clef pour finir la manœuvre est emportée ; les câbles seuls retiennent encore le navire. Le signal est donné par un roulement de tambour; la musique militaire retentit; les câbles sont coupés; tous les matelots s'élancent loin du passage. Cette masse énorme, imposante comme une église, s'avance et glisse majestueusement sur la cale inclinée, et, parvenue en mer, elle écrase sous son poids le berceau qui la soutenait sur terre. Voilà un magnifique spectacle à voir.

L'hôpital du bagne, dans l'arsenal, comprend une salle de trois cents lits sur deux rangs; la médecine, à une extrémité, la chirurgie à l'autre.

Il est question d'employer à bord l'appareil suspendu de Mayor, à cause du roulis. C'est un spectacle pénible que celui de ces malheureux malades enchaînés à leurs lits. Un pauvre jeune homme a une jambe dans l'appareil à fracture et l'autre enchaînée. — Tous, cependant, reçoivent à l'hôpital des soins les mieux administrés.

Les travaux publics sont faits par des ouvriers et surtout par des forçats ; c'est là un des abus les plus insignes, c'est une honteuse spéculation de la part du gouvernement qui veut économiser des mains-d'œuvre et qui contribue à la perversion des malheureux galériens en les employant comme des bêtes de somme, au lieu d'améliorer leur situation morale, de régénérer leur nature, de leur apprendre les devoirs de l'homme et un métier à leur profit. Les forçats entrent au bagne pour un crime, ils y restent avec des vices et en sortent plus pervertis que jamais.

VOYAGE DANS LE MIDI
(PYRÉNÉES)

C'est toujours avec la même émotion que j'ai visité à plusieurs reprises, les Pyrénées, berceau de ma famille, où mon père a conservé des parents et des amis affectueux.

Le voyage de 1839, comptera particulièrement dans mon existence, à cause des témoignages de vénération qui furent prodigués à mon père, pendant cette visite au pays natal.

Nous quittons Paris, le 1er septembre 1839, à trois heures du matin, dans le modeste coupé de la diligence Laffitte et Caillard.

Nous laissons Bièvres à notre droite et traversons Bourg-la-Reine, où mourut notre grand Broussais; nous descendons au grand galop à Arpajon, où mon père a perdu autrefois un manuscrit d'Espagne. A quatre heures du matin, le lundi 2 septembre, nous entrons à Orléans, où l'on ne trouve plus ni duc, ni duchesse, ni pucelle du même nom.

Nous continuons notre voyage sur les bords fleuris

de la Loire transformés en plage sablonneuse. A sept heures, Blois; à midi, Tours, où nous traversons le nouveau pont de 15 arches; voici Châtellerault et les petits couteaux; nous soupons à Poitiers. Le mardi, 3, en traversant les campagnes de l'Angoumois, nous voyons des attelages de bœufs, chose qui nous paraît singulière. A neuf heures, nous entrons dans Angoulême par une longue montée, et nous en sortons par une descente qui n'est pas moins rapide. Un peu plus loin, près des ruines imposantes de l'abbaye de la Couronne, nous admirons la forme d'une coiffe grande tenue des paysannes angoumoisines.

A Barbezieux, des femmes en procession me semblent d'une grande beauté. A Cubzac, on traverse la Dordogne en bac; près de là, Saint-André-de-Cubzac est célèbre par un pont suspendu de 28 arches, dont 5 en fer au milieu: œuvre si grandiose, que les ouvriers qui travaillent sur le tablier paraissent à distance presque imperceptibles. Les travaux, commencés il y a trois ans et demi, ont été interrompus pendant longtemps. Le tablier est à 230 pieds au-dessus de l'eau; il devait être plus élevé encore, pour livrer passage aux navires à pleines voiles(1).

Nous arrivons à Bordeaux, vers huit heures du soir par la longue avenue élyséenne, toute bordée

(1) Ce pont, considéré à l'époque comme une merveille, fut détruit en partie par un ouragan en 1870, et remplacé par un pont en pierre et en fer.

de grands arbres et de propriétés superbes; le pont, dont sa magnificence atteste encore les grandes œuvres napoléoniennes, le port et sa forêt flottante de mâts marchands, le plus beau après celui de Marseille; la place Royale en façade au pont; la rue principale, le Chapeau-Rouge, les colonnes élevées au commerce et à l'industrie, la promenade des Quinconces, le cours de Tourny, etc. ; simulacre de nos boulevards parisiens, le parc et le jardin, la place du théâtre, les rues aux noms illustres des hommes surtout du dix-huitième siècle.

Une partie de la ville est très ancienne; la cathédrale date de la domination anglaise. Les caveaux de Saint-Marcel conservent près de soixante cadavres, dont quelques-uns n'ont pas moins de cinq siècles et dont la peau présente l'aspect de cuir tanné. Une jeune fille, enterrée vive dans un état convulsif, la tête, le corps, les membres contractés, les doigts retournés spasmodiquement, produit une horrible impression.

Parmi les cadavres, on nous montre celui d'un individu mort d'un ulcère cancéreux; un autre, un portefaix, a dû périr par l'étranglement d'une hernie. Voici le général de Lacassagne tué en duel par M. de La Chalotais, qui l'a frappé d'un coup d'épée à la poitrine. Tous ces corps, alignés debout, tout autour du caveau ont des poses hideuses.

On prétend qu'un cadavre que l'on voit couché par terre, y est depuis huit cents ans et que, sous

le terrain, il n'y a pas moins de dix-sept pieds d'ossements.

Les curieux — surtout les curieuses — ne manquent pas de visiter le caveau de Saint-Marcel, malgré la hideur de cette assemblée de cadavres.

Non loin de là, l'église Sainte-Croix date du temps des Romains; l'intérieur a été reconstruit sans art et toute la façade est parsemée d'herbes et de mousse.

Nous rendons visite au général d'Armagnac, ancien compagnon d'armes de mon père, retiré dans ses propriétés aux environs de Bordeaux. Il était père de ce jeune officier si brave, qui périt du tétanos après l'amputation du bras (par ligature du nerf médian) et, comprenant qu'il allait mourir, s'écria: *Au bord du fossé la culbute!* Il écrit un jour à son père une lettre de quatre grandes pages pour lui rendre compte d'une bataille mémorable; les détails stratégiques remplissaient la lettre tout entière avec ce seul post-scriptum: « Quant à moi, j'ai eu aussi mon compte, j'ai été blessé au coude et on m'a coupé le bras. »

Le jeudi 5, au moment où nous sommes sur notre départ, M. Montinier présente à mon père M. Montesquieu, petit-fils du grand Montesquieu et possesseur de ses biens, de ses œuvres, comme de son nom.

A Tarbes, nous descendons au Grand-Soleil, qui n'a rien d'éclatant.

Le 7, au matin, à peine levés, nous mettons le nez

à la fenêtre et un accident, fait pour nous, arrive sous nos yeux ; une pauvre femme, renversée de sa carriole, a le bras cassé. Je procède à l'application d'un appareil.

Visite à M. Barère ; Barère, le célèbre orateur de la grande Révolution ; Barère, l'ancien président de la Convention et de l'Assemblée constituante ; Barère, qui contrebalança l'autorité intrigante du Directoire ; Barère, qui exerça autant d'influence sur les destinées politiques de la France par son mérite personnel, sa haute capacité, ses talents et surtout ses vertus républicaines ; Barère, enfin, qui pouvait se faire une grande fortune et qui n'est parvenu qu'à une grande pauvreté ; car, l'homme des destinées révolutionnaires, parti jeune et inconnu de son pays natal, la modeste ville de Tarbes, est revenu vieux et oublié au milieu de ses compatriotes, qui ne savent pas se glorifier d'une si haute illustration. M. Barère a quatre-vingt-cinq ans et une santé exempte d'infirmités graves ; sa taille est peu élevée, le corps un peu courbé, mais la tête relevée par l'expression franche et intelligente de sa physionomie. Il témoigne à mon père tout le plaisir qu'il éprouve à le revoir et nous embrasse tous les deux. Il conserve un petit portrait de mon père avec trois lignes écrites de la main du conventionnel : c'est le souvenir testamentaire de l'Empereur ; « Larrey est le plus honnête « homme que j'aie connu » nous voyons aussi un médaillon de Barère, par David, qui en fit l'esquisse

en passant par Tarbes ; le lit à dorures qu'avait l'ancien président de l'Assemblée constituante et que le vénérable habitant de Tarbes a conservé au milieu de son modeste ameublement. Voici, tracées à la hâte, quelques-unes des opinions de cet homme célèbre dans sa causerie intime avec nous. Bonaparte, qu'il aimait et qu'il place au plus haut rang des illustrations humaines, était cependant jugé par lui sévèrement :

« Devenu Empereur, il aurait dù déposer la couronne entre les mains de la nation et attendre d'elle que le plus digne fût revêtu des insignes impériaux ; la nation alors et les républicains eux-mêmes n'en auraient pas trouvé de plus digne. »

Il avait conçu, rédigé et soumis au général Bertrand un projet pour solliciter Bonaparte d'échanger son titre d'empereur ; réponse devait lui être faite dans trois jours. Mais, dans ce court intervalle, les faiseurs du Conseil d'État avaient fabriqué l'acte additionnel qui venait d'être signé, et Napoléon répondit à Barère qu'il n'était plus temps. Une autre fois, Napoléon le charge de lui rendre compte d'une brochure ou libelle venue d'Angleterre et inspirée par Pitt. Il y avait deux parties dans cette brochure : l'une, contre le Directoire, c'était justice ; l'autre, contre Napoléon lui-même. — Les Anglais, nous dit Barère, sont des gens lâches et traîtres envers nous comme envers tous. Les Français de la Restauration sont devenus lâchement les huissiers de la Sainte-Alliance. Napoléon n'aurait pas dû abdiquer au

moment même où il devait rester empereur. S'il eût survécu à l'exil de Sainte-Hélène et à la médecine de l'Italien Antomarchi, 1830 l'aurait rappelé sur le trône de France. Talleyrand, le traître des traîtres, était un lingot de trahison ; les traîtres d'aujourd'hui ne sont que sa petite monnaie. Partout où il y avait un crime politique, il y avait du Talleyrand.

Mais en France, disait Barère, on ne craint pas d'honorer de tels hommes ; il y a à Paris un hôtel Talleyrand ; pourquoi ne lui a-t-on pas élevé un temple ? Ney, type vulgaire comme homme, avec un petit nez au milieu et une physionomie fausse. Barère n'a jamais éprouvé la moindre attraction vers lui, malgré ce que lui disait Lannes. Ney a trahi l'Empereur au profit des Bourbons par l'intrigue de Talleyrand et par l'entremise de l'empereur de Russie. Barère a rencontré, par hasard, dans une auberge de Limoges, Mme la maréchale Ney sous le sauf-conduit d'un général russe. Ney et tant d'autres, enrichis par Napoléon, l'ont trahi ou abandonné. Maret, duc de Bassano, homme vulgaire, se mêlait de conseiller toujours la guerre à Napoléon afin d'occuper les Français au dehors. Il aurait dû, ce conseiller, rester ce qu'il savait être le mieux, homme exécutif et plumitif. Les députés d'aujourd'hui sont vendus ou à vendre pour la plupart, s'ils représentent l'opinion du pouvoir.

La théorie des septénaires de Buffon, a été vérifiée par l'observation. Barère nous demande avec doute

s'il accomplira son douzième septénaire. Il écrit toujours, rédige ou dicte des observations d'hygiène ou d'utilité publique pour Tarbes ou le département. Je retourne seul chez M. Barère, qui me demande quelques conseils sur sa santé et me donne un petit livre sur les Pyrénées. — Départ de Tarbes le 7 septembre à quatre heures.

Arrivée à Bagnères, samedi soir, 7 septembre. Nous descendons à l'hôtel ou café des *Américains*, à l'entrée de la promenade. La vue y est plus belle qu'à la maison de l'abbé de Gras, qui voulait nous loger chez lui. Nous allons le voir dès notre arrivée. Il faut renoncer à peindre l'émotion de ce vénérable patriarche, qui vient d'atteindre sa quatre-vingt-seizième année; inquiet, en attendant mon père depuis longtemps, chaque soir il lui faisait préparer à souper.

La respectable sœur de mon père vient le voir et l'embrasser; il y a quelques instants d'émotion de famille comme à notre premier voyage.

Bagnères est la patrie des Larrey et l'on y trouve des Larrey en grand nombre : abbé Henri Larrey; Larrey, aubergiste, etc.

Pendant une promenade à Salute avec mon père et le parent Lacanal, nous admirons les hautes montagnes qui s'élèvent au-dessus de nos têtes.

Nous visitons le général d'O..., ex-candidat député, dont la réputation n'est pas sans reproche si elle est sans peur; c'est un brave militaire qui a

vaillamment dilapidé en Afrique son temps et son argent.

Excursion à Baudéan, avec mon père, sur les petits chevaux montagnards; la vénérable Geneviève nous précède en voiture avec son gendre Lacanal.

En arrivant à Baudéan, nous retrouvons les pampres et les guirlandes semblables à celles que nous avons aperçues un peu partout dans la contrée pour le passage du prince; mais les salutations qui nous accueillent sont plus cordiales et moins officielles que celles dont les habitants ont salué le fils du roi. La maisonnette de mon père est encadrée de deux arceaux de guirlandes, autant pour lui qu'en l'honneur de Monseigneur.

Un drapeau tricolore élégant flotte à la fenêtre du milieu, où il a été placé par les soins du respectable abbé Grasset avec une double inscription. D'un côté : *Cabane du baron Larrey*; de l'autre : *Berceau du baron Larrey*. Nous entrons avec une nouvelle émotion dans cet asile si humble et si respecté de de tous les habitants. La vénérable Geneviève nous a devancés; elle nous attend et nous reçoit sur le seuil, parée de ses plus beaux atours; pauvre et noble femme, pauvre par la naissance, par la fortune; noble par le cœur, par l'âme, par sa tendresse pour mon père jusqu'à la vénération.

Après un repas aux crêpes et aux beignets, nous visitons le curé de Baudéan, contemporain de mon père, et nous recevons des parents, grands et petits,

tous simples, pauvres, mais honnêtes et fiers de l'illustration de leur Larrey.

Une grande plaque de marbre blanc, votée par les habitants de Baudéan, a été modestement refusée par mon père; elle était destinée à la façade de sa cabane.

ICI EST NÉ EN 1766
LE BARON LARREY
CHIRURGIEN EN CHEF DES ARMÉES IMPÉRIALES
« C'EST L'HOMME LE PLUS VERTUEUX
QUE J'AIE JAMAIS CONNU »

TESTAMENT DE NAPOLÉON

Au retour de Baudéan, nous rencontrons M. Delille, le célèbre botaniste, ancien compagnon de mon père; trois jeunes gens recherchent avec lui, des plantes pyrénéennes.

Le mardi, 10 septembre, à dix heures, nous quittons Bagnères. Une calèche nous porte assez rapidement à Lourdes, village sans importance.

Nous y sommes accueillis par un bon gendarme qui demande à mon père son passeport et ne sait pas le lire.

Nous faisons une excursion précipitée au château de Lourdes, forteresse qui date de quinze siècles et qui fut, dit-on, édifié primitivement par César; et fut conservé par Napoléon, malgré les récriminations républicaines.

Le cicérone qui nous le fait visiter est un vétéran de la compagnie de trente hommes détachée à Lourdes; car Lourdes est considéré comme place forte; il y a des canons, en cas d'attaque, une cloche d'horloge et une cloche d'alarme. La tour d'observation est percée de meurtrières pour lancer des grenades.

Nous traversons le pont du Diable ou pont d'Enfer, bien solide et qui n'a d'effrayant que la profondeur du ravin dans le fond duquel le Gave mugit resserré.

Nous revenons par la vallée de Campan et rentrons à Baudéan, où nous sommes heureux, après une tournée fatigante, de retrouver nos lits sous le toit de la cabane paternelle, où nous sommes reçus par la bonne vieille sœur Geneviève.

Le lendemain, vendredi 13, bien reposés, nous revenons à Bagnères, où de nombreuses visites nous retiennent jusqu'au lundi suivant. Ce jour-là, dès le matin, nous faisons nos adieux, pour toujours sans doute à la pauvre tante et au vénérable curé, que j'embrasse non sans verser des larmes abondantes. Le soir nous sommes à Tarbes, où ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le 5e régiment de housards, le plus dandy, le plus cavalcadour, recruté de barons, de marquis et de vicomtes comme sous l'ancien régime.

Entre autres visites, je dois noter celle que nous faisons à Barère. Nous causons avec lui de la méde-

cine et des médecins, dont il s'est toujours abstenu, tout en estimant leurs œuvres. Son état asthmatique lui a fait consulter beaucoup de médecins, sans faire pour cela plus de médecine. Homme de science universelle, il lit ou écrit toujours et retient par cœur, pour le dire par tête, tout ce qu'il sait. Sa manière habituelle de travailler est de prendre des notes sur des papiers séparés qu'il collectionne et dispose ensuite dans l'ordre qui lui est nécessaire.

Nous prenons la diligence qui m'emboîte dans le fond de l'intérieur en compagnie d'une vieille femme, d'un gros curé, de trois ou quatre menus manants; mon père est dans le coupé avec un couple anglais.

Nous reprenons en sens inverse, la route que nous avons déjà faite. La longue chaîne des Pyrénées reste longtemps derrière nous avec sa cime, toute blanche de neige. Nous passons la nuit dans le département des Landes. La grande nouvelle du relai, c'est que la veille même, Don Carlos, fugitif de toutes ses Espagnes, a franchi la frontière pyrénéenne, s'est arrêté vingt-quatre heures à Bayonne et vient de passer avec trois voitures par Mont-de-Marsan (où nous arrivons nous-mêmes) pour se rendre, dit-on, à Angers et s'y fixer.

Le mercredi, 18 septembre, après une nuit accablante de fatigue, nous recueillons sur le marchepied de notre diligence un jeune Espagnol échappé sans pain et sans habits de la bande de Don Carlos.

Nous atteignons Bordeaux à sept heures du soir.

Visite au château de la Brède, propriété Montesquieu; au village, au bois, où l'illustre écrivain venait penser ses livres. Son héritier pense surtout à l'argent : cent mille écus d'arbres, cent mille journaux de prairies, cent mille francs (le journal représentant trois hectares). M. de Montesquieu demande et trouvera huit à neuf cent mille francs du magnifique domaine de son aïeul. Le château manque cependant, d'apparence, il est entouré d'eau; c'est une ancienne construction anglaise à fortification, avec de l'eau, des saules pleureurs, de la verdure et toute la poésie des fleurs. En dessus de la porte, on lit l'inscription suivante, mal effacée et plâtrée :

Berceau de Montesquieu, séjour digne d'envie,
Où d'un talent sublime il disposa les fruits;
Lieux si beaux par le temps vous serez tous détruits,
Mais le temps ne peut rien sur ce digne génie.

(Lospital).

De la Brède, revenus à Bordeaux, nous nous embarquons aussitôt pour descendre la Garonne et la Gironde jusqu'à Blaye.

Le côté de Blaye, est un fort avancé en presqu'île; il a contribué avec la citadelle, en 1815, à tenir en échec la flotille anglaise.

A Blaye, nous visitons la citadelle, formée d'un ensemble de fortifications sur un plan horizontal,

mais qui dominent toute l'étendue du pays maritime. Le commandant nous reçoit avec affabilité. Il occupe le logement qui avait été celui de la duchesse de Berry pour ses couches de triste mémoire. Antichambre, salon, chambre à coucher, tout est simple et modeste pour une grande princesse de France, même dépossédée, même déchue.

Bientôt la diligence nous emporte et nous entrons dans les campagnes de la Saintonge.

Nous traversons la petite ville de Pons, formée d'une grande rue très étroite et très escarpée; puis Saintes, au clair de la lune, par une belle avenue.

Le dimanche, 22, nous sommes à Rochefort, et notre première visite est pour le bagne, particulièrement la division des forçats malades, traités sans distinction, sauf le traitement local de la chaîne pour les suspects. A Rochefort seulement les forçats sont traités à l'hôpital général.

Nous considérons comme un devoir de visiter le pavillon de la préfecture maritime où logea l'Empereur, la fenêtre d'où il saluait le peuple accouru de vingt lieues à la ronde. Le nom de Napoléon est toujours vénéré à Rochefort et dans les campagnes voisines.

Revenons au bagne. Les gardes-chiourmes sont souvent plus dépravés que les forçats, qui les ont corrompus par leur contact. Nous pénétrons dans la salle Saint-Antoine où 400 forçats sont sur leurs

lits de camp. Un coup de sifflet et tout le monde est silencieux et debout; chacun met coiffe basse. A notre entrée dans la salle Saint-Gilles, 400 autres prisonniers font de même.

Dans les cuisines, ce sont des forçats enchaînés qui préparent la nourriture de leurs compagnons. Nous demandons quelques renseignements sur le régime des prisonniers, et nous apprenons qu'ils reçoivent de la viande le dimanche; les travailleurs ont droit à une ration de vin.

Tous ces hommes dégradés ont le facies particulier de prisonniers; les arcades orbitaires saillantes, l'expression hébétée ou féroce. On nous montre le fameux Colette, escroc pris, récidive, repris; c'est celui qui a fait tous les métiers jusqu'à celui de général et d'évêque, distribuant des croix et des épaulettes, des aumônes et des bénédictions. M. Lessuc m'a donné un petit volume des mémoires du dit Collette que j'ai vu au bagne tout occupé encore d'écrire. Un autre, nommé Roubignac, est cet infâme prêtre qui a tué et mutilé sa maîtresse d'une si atroce manière. Un autre encore, Boullay, élève de G. Delaroche, a aussi tué sa maîtresse. Il est gardé à vue et à chaque pas par les factionnaires dont la consigne est de tirer sur les évadés. Il faut voir ces hommes pour condamner les théories inapplicables des philanthropes à distance sur l'amélioration du sort des galériens qui sont incapables du bien, du repentir, de la honte et même du suicide.

Le mardi 24, nous quittons Rochefort à deux heures, et suivons une route assez plate longeant, en partie, la mer, par Fourras, port sur la rive droite de la Charente, où l'Empereur s'embarqua le 8 juillet 1815 sur le canot de la *Saale*.

Arrivés à La Rochelle le 24, vers cinq heures du soir, nous déposons nos bagages au mauvais *Hôtel de la Poste* et parcourons la ville et le port à la course, poursuivis partout par l'odeur de la marée.

Le lendemain, un peu à l'improviste, nous arrivons à l'hôpital militaire d'Auffrédy, qui aurait besoin d'être reconstruit et qui est, d'ailleurs, mal entretenu.

Auffrédy, fondateur de l'hôpital militaire (il y a sept siècles environ), était un négociant qui perdit d'abord toute sa fortune et se fit portefaix, puis la recouvra tout entière et centuplée. Il congédia ses amis ingrats les négociants et fit bon accueil à ses amis les portefaix.

En quittant La Rochelle, nous passons près de la petite ville de Marans et des vastes propriétés du marquis d'Aligre, avant d'entrer dans le département de la Vendée.

Plus loin, c'est le Bocage, partie verdoyante de la Vendée. Depuis Mareuil jusqu'à Nantes, ce ne sont que vergers, taillis, prés, etc.

Le vendredi 27, nous arrivons à Nantes à trois heures du matin.

Dans la vieille ville, on visite la place du Pilori (place Bourbon en 1814). C'est là en effet qu'on piloriait autrefois ; près de là, se trouve la petite maison où s'était réfugiée la duchesse de Berri.

Dans une petite rue, une fabrique d'huile porte cette inscription sur marbre : « Ici existait un ancien jeu de paume dans lequel Molière a joué la comédie en 1648. »

Pendant le dîner à la grande table d'hôte de l'*Hôtel de France*, un colonel de lanciers rend hommage à mon père ; c'est le colonel Young, neveu du général Walther, ancien colonel des grenadiers à cheval (avant le général Lepic). C'est ce général-là qui a eu la fatale mission de s'emparer de la personne du duc d'Enghien.

Le *Riverain* nous attend. C'est un assez chétif bateau à vapeur, peu propre, trop étroit et trop percé à jour ; force à nous de prendre place à côté de la provision de charbon de terre. La foule accourt, on se pousse, on se presse, la cloche sonne, on va partir, on part, on est parti.

Presque aussitôt débarqués à Angers, le mardi 1er octobre, nous visitons la cathédrale.

Par un verdoyant chemin de prairies, nous nous rendons chez Mme de July, au château de Chateaubriant d'une magnificence antique et solennelle, mais d'une conservation sénile et infirme comme sa maîtresse; le parc est superbe avec ses hautes futaies, ses larges allées, ses bosquets de roses, ses quin-

conces, ses kiosques, etc., etc.; ce château devrait s'appeler ou plutôt s'écrire Châteaubrillant.

Nous quittons Angers le samedi à cinq heures du matin, par les grandes Messageries. A une heure et demie nous sommes au Mans, où nous rencontrons des mendiants et des prêtres en foule.

Pendant la nuit suivante, nous traversons Chartres, dont nous ne distinguons dans l'obscurité que les deux flèches de la cathédrale. Ici se place un souvenir de mon père, qui fit, dans sa jeunesse, le voyage de Paris à Chartres pour y être présenté comme prétendu à la fille du chirurgien en chef; la nuit lui porta conseil et le lendemain il était reparti pour entreprendre une autre destinée. — Maintenon, Rambouillet. Nous longeons les murs du splendide parc royal qui a plusieurs lieues de circonférence. — Epernay; dernière nourriture de voyage. — Versailles et Paris, Paris!...

NOTES DE VOYAGE MÉDICAL
EN AFRIQUE AVEC MON PÈRE

(DU 5 MAI AU 15 JUILLET 1842)

Le souvenir de l'expédition d'Egypte poursuivait mon père comme une éblouissante et rapide vision. Il me parlait souvent de ce beau soleil d'Afrique et de ses impressions sur les populations musulmanes.

Il suivait avec intérêt les progrès de nos troupes dans l'Algérie, dont la conquête entière, décidée et vigoureusement poursuivie par l'infatigable général Bugeaud, n'était plus qu'une question de temps, d'argent et de soldats.

Lorsque, sur sa demande, il reçut, en 1842, la mission de visiter les hôpitaux de notre nouvelle conquête, ce fut pour lui comme un rajeunissement qui le reportait à près d'un demi-siècle en arrière.

Il fut décidé que je l'accompagnerais, et nous quittâmes Paris, le 15 mai, à six heures du matin, par la malle-poste, qui nous emporta rapidement à Fontainebleau, Nogent, Moulins, la Charité, Nevers, Varennes-sur-l'Allier et Roanne.

De cette ville à Saint-Etienne, on a partout l'image de l'industrie minière et des merveilles produites par l'usage de la vapeur :

Houille, coke, charbon ou bien charbon, coke et houille, voilà toute l'affaire de cette grande activité routière. On ne voit qu'usines, hauts-fourneaux, chemins de fer. A six heures, le 17, arrivée à Saint-Etienne, ville de formation nouvelle, dont les maisons simples, peu élevées, de couleur briquetée, ont une apparence houillère mais non charbonnée; jolie place carrée ornée d'arbres et de tourlourous. Les tourlourous sont là, sans doute, comme moyen préservatif de l'émeute ouvrière; car, l'ouvrier donne beaucoup à Saint-Etienne, il en est le maître et le serviteur, la puissance et la résistance (style de Lévier). Il y a, en effet, à Saint-Etienne, des ateliers, des usines, des fabriques, des manufactures de toute espèce et surtout la grande manufacture d'armes sans parler de celle de rubans, etc. La ville se développe en plusieurs rues assez belles entrecoupées de places, le tout éclairé par le gaz jusqu'à l'entrée de la grande route.

A sept heures, départ avec une autre malle-poste à deux places et sept chevaux. Nous ne tardons pas à entrer dans la montagne où une magnifique route vient d'être terminée; c'est, sans contredit, la plus pittoresque de France : côteaux, bois, verdures, sources d'eau ; c'est un jardin anglais, de grandes proportions naturelles. A midi, traversée du chemin

de fer suspendu sur le Rhône ; première émotion très élevée au-dessus du niveau de l'eau. A Saint-Vallier, autre pont suspendu comme celui que nous venons de traverser, mais l'émotion diminue en proportion du carré de la distance, en termes géométriques.

Chaque relai se fait en une minute avec autant de célérité que les diligences anglaises, et je m'en souviens. Montélimart, ne pas confondre, comme on l'a fait, avec Montbelliard, patrie de Georges Cuvier. Nous ne sommes que poussière et nous rentrerons en poussière depuis le commencement jusqu'à la fin et au delà.

Nous sommes à Avignon, vers minuit ; le lendemain, 18 mai, vers cinq heures, à Aix, pays de Thiers, de Mignet et de la meilleure huile de Provence.

Au dernier relai, avant Marseille, le jeune maître de poste s'annonce à mon père comme une de ses belles cures, il avait une maladie des vertèbres ; voilà une de ces rencontres comme nous en ferons bien d'autres. Arrivée à Marseille à sept heures du matin.

Nous passons la journée à visiter la ville et partons le soir même pour Toulon, à huit heures, dans une affreuse voiture qui nous secoue à nous briser les os, si même elle ne se brise pas avec nous.

Au milieu de la nuit, nous traversons les gorges d'Ollioules et nous arrivons à Toulon le 19, à quatre

heures du matin, au moment de l'ouverture militaire des portes.

Notre première visite est pour l'amiral Baudin, préfet maritime, qui joint, à une physionomie anglaise, une franchise et l'allure distinguée d'un Français. Son bras droit a été emporté par un boulet, et il porte à la tête une glorieuse cicatrice que lui a imprimée un coup de sabre. Cet amiral est la célébrité contemporaine la plus honorée dans notre marine.

Nous sommes à l'arsenal au moment de la rentrée au travail. Des centaines d'ouvriers sont mêlés aux forçats, et ce déplorable mélange produit les plus mauvais résultats.

Une permission spéciale et deux tours de rames nous introduisent dans le bagne, vaste bazar de tous les crimes, où la livrée commune se compose d'une veste jaune et d'un pantalon rouge. Le pantalon, ayant une jambe rouge et une jambe verte, distingue les récidivistes ; le bonnet vert fait reconnaître les condamnés à perpétuité : assassins, incendiaires, etc. Les uns traînent la chaîne, d'autres sont accouplés.

Les physionomies des forçats déjà indiquées dans mes notes d'un autre voyage, ont été bien et longuement décrites par M. Lauvergue dans son livre sur ces condamnés. Je ne crois pas avoir vu, entre mille, une seule figure qui eût un véritable caractère d'élévation ; tout cela est bas, abject ou dégradé ; si

l'intelligence apparaît quelquefois, c'est l'intelligence du mal avec l'expression de la bête fauve. Nous n'avons pas aperçu l'ex-notaire de Marseille, Arnaud de Fabre, malgré les lunettes d'argent qui le signalent. Sortons; j'en aurais trop long à noter sur le bagne.

Le 20 mai, à huit heures, nous embarquons à bord du *Tartare*, qui ne tarde pas à se mettre en marche par un temps superbe et une mer bonne quoique un peu forte.

Nous dépassons le petit Gibraltar, le fort Napoléon, le rocher de Notre-Dame, avec un couvent au sommet; c'est ici qu'a eu lieu dernièrement l'enlèvement d'une religieuse par le vent, elle a été brisée contre les rochers; nous longeons le fort Lamalgue à une demi-lieue du port à gauche.

Nous sommes en plein vent de mer et ressentons les premiers effets du tangage et du roulis. Le docteur Valette est le premier malade et après lui, chacun de nous successivement; les dames se retirent dans leurs cabines; un brave commandant de zouaves veut tenir bon comme s'il s'agissait de faire feu aux Arabes et il tient mal; le voilà parti comme les autres. Le ciel est clair cependant, le soleil éclatant; mais la mer est houleuse; et le bâtiment, soulevé par secousses de bâbord à tribord, nous procure ainsi un balancement un peu rude; en même temps, des flaques d'eau s'élancent par-dessus le bord et nous inondent plus ou moins. Les passagers

de l'avant sont ceux qui souffrent le plus de ces aspersions successives ; or, ceux-là sont les soldats en détachement, les ouvriers pour la colonisation et surtout leurs pauvres femmes, leurs petits enfants, car nous avons à bord des familles tout entières. L'une de ces femmes a cinq petits avec elle et des petits tout petits; elle en nourrit deux qui semblent dépérir comme les autres, autant par les privations que par le mal de mer. Nous nous apitoyons sur la position misérable de tous ces passagers, dits les colons du bord. Le gouvernement autorise leur passage gratuit et voilà tout; il ne s'inquiète ni de les nourrir, ni de les abriter, ni de les vêtir s'ils sont nus, ni enfin de les préserver des maladies qui se développent au débarquement et deviennent si souvent funestes à ces pauvres êtres. Bien plus, c'est qu'à peine arrivés en Afrique, ils devraient trouver un asile et du travail et ils ne trouvent rien sans attendre longtemps; c'est en attendant ainsi que des familles entières périssent ; la mortalité des enfants en bas âge devient effrayante, elle est presque des 5/8. Je n'ai qu'à louer l'humanité de nos officiers de bord et surtout de l'excellent capitaine Levêque, pour toute cette colonie ambulante et souffreteuse, qui vient se réfugier auprès de nous à l'arrière pour y passer la nuit. Aussi obligeant pour ceux qui ne souffrent pas au moins de la misère, le commandant s'occupe de chacun de nous ; à mon père il donne sa chambre; aux sœurs, à l'abbé, au consul et à

moi, les meilleures cabines ; à mon ami, une couchette qui ne lui était pas destinée.

Les deux sœurs de charité qui vont à Oran, sœur Françoise et sœur Marie, sont jeunes, jolies, d'une expression douce de physionomie encadrée dans l'humble coiffe. L'abbé est intitulé le vicaire général de l'Algérie ; il n'a pas, lui, de physionomie. Le consul américain à Mahon n'a rien non plus de significatif dans sa personne, sauf un regard assez diplomatique effacé par des lunettes d'argent. Puis, une série d'officiers à barbe africaine. Conversation militaire, conversation plus civile avec les officiers de marine, gens d'intelligence et d'aussi bonne façon que les mieux appris du monde parisien.

Notre bâtiment est un grand bateau à vapeur et à voiles de la marine militaire ; il est armé de dix canons, soixante hommes d'équipage, un capitaine, cinq lieutenants, un chirurgien, un commissaire et les contre-maîtres, matelots et mousses.

Ledit bateau, appelé le *Tartare*, a été commandé jusqu'à ce jour par le capitaine Marceau, qui vient de passer au commandement du yacht royal le *Véloce*. M. Marceau est neveu de l'illustre Marceau, mort général à vingt-quatre ans.

Le 21, après une nuit de cabine un peu à la dure, avec roulis et sommeil de tangage, avec entourage de patients du mal de mer et sans plus de détails, le réveil est assez satisfaisant vers quatre heures ; la mer est bonne, levons-nous ; appel, contre-appel

de l'équipage, arrivée successive des passagers en tenue de mal de mer ; bonjour à chacun de la façon la plus courtoise et la main au bonnet ; refoulement ou émigration des femmes et des enfants à leur place de l'avant. De Gardirons de Boisse, le commandant, me fait voir ses blessures à l'épaule et à l'aine. C'est lui que Baudun voulait amputer contre l'avis de Sédillot ; c'est lui qui, étant à l'hôpital, en Afrique, fit une assez drôle de réponse à une sœur qui l'exhortait à souffrir sans se plaindre et surtout sans jurer.

La sœur lui disait que Notre Seigneur avait bien plus souffert.

— Qui donc êtes-vous ?

— Je suis la fille de Notre Seigneur.

— Ah ! dit le blessé en la regardant et la trouvant jolie, ah ! s... n... de D..., vous êtes sa fille ; je voudrais bien alors être son gendre.

Un petit oiseau tricolore apparaît sur le bâtiment et voltige de cordage en cordage ; il est égaré ou il nous a suivis de bien loin. Les matelots se mettent à sa poursuite ; l'un d'eux l'attrape au risque de tomber dans l'eau et l'apporte à mon père ; je demande sa conservation. Nous apercevons une pointe de terre à l'horizon en face de nous ; ce sont les côtes de Mahon.

A six heures, nous touchons le cap de Mahon, terre d'Espagne ; nous entrons en doublant le cap et en laissant le fort Saint-Philippe à gauche. Le

drapeau espagnol porte une double raie jaune et blanche au milieu. Le cimetière des étrangers est à gauche, le lazaret est à droite, près des débris de l'appareil de sauvetage pour le bateau à vapeur français le *Brandon*, échoué dans le port il y a quelques mois; le petit lazaret pour quarantaine provisoire est dans un îlot et construit à neuf; plus loin encore, à droite, nous apercevons un grand bâtiment et le petit clocher de l'hôpital; à gauche, la villa Carlos; une corvette française, la *Victorieuse*, de 28, est en rade. Ordre est donné de mouiller pour porter dans un canot les bagages et les dépêches destinés à Mahon et à la *Victorieuse*; la corvette est là aussi pour la recherche des débris du *Brandon*. Il y a encore près d'une lieue de distance avant d'atteindre la terre de Mahon.

Le capitaine vient offrir à mon père de le conduire dans un canot pour aller saluer la corvette et descendre ensuite à Mahon; il m'invite à accompagner mon père.

Nous descendons au canot, laissant quelques regrets aux autres passagers; quelques coups de rames nous conduisent à portée de la *Victorieuse*.

L'étendue et le développement de cette rade de Mahon sont admirables; il n'y a, malheureusement, point de navires; quelques bâtiments américains s'y trouvaient; ils venaient de partir pour Gibraltar à propos d'une insulte faite à leur pavillon. Le port Mahon, dont la célébrité est perdue depuis l'expédi-

tion de Richelieu, est peut-être le plus beau de la Méditerranée. C'est un immense bassin qui s'ouvre par un passage étroit d'abord et s'élargit de plus en plus en une vaste plaine d'eau arrondie dans l'étendue d'une lieue à peu près, avec une ceinture de rochers.

Vers le milieu s'élève un petit monticule dont la base est cependant assez étroite pour permettre aux plus forts bâtiments de passer à côté de lui sans risque de le heurter. Les frégates, les plus grands vaisseaux peuvent même pénétrer jusqu'à l'extrémité de la rade, tout près des habitations. Mahon nous apparaît à gauche comme un beau village un peu escarpé, bien blanc, bien propre; mais bien triste. Il n'y a pas encore de figure humaine; mais passe un petit canot avec une femme du pays à laquelle le capitaine dit :

— Bonjour, Nigritta.

Cette Nigritta est l'amie intime des marins français, auxquels elle a montré un grand dévouement dans plusieurs occasions. Nous abordons à la santé; après le cérémonial burlesque de l'arrivée, nous nous plaçons dans l'entrée parquée, espacée, séparée; le gros homme de la santé fait son allocution sacramentelle; réponse idem de notre capitaine, qui donne sa parole d'honneur que nous n'avons apporté, touché, approché, aspiré rien de pestilentiel, de contagieux, d'infect, etc., etc.

La seconde partie du cérémonial consiste dans la

lecture de notre patente de santé; le docteur du bord la présente à l'homme, qui se contente de lire à distance sans toucher à ladite patente. Bien sûr enfin que nous ne lui apportons ni la peste, ni le choléra, ni la fièvre jaune, ni aucune espèce d'infection, le garde de Santé fait ouvrir les barrières et nous déclare libres d'entrer dans la ville. Nous rencontrons le consul dit français à Mahon, M. Walss, qui doit signer notre patente, et nous invite ainsi que son collègue, Mr. Riche, à passer quelques instants chez lui. Entrée ou plutôt ascension en ville par un long chemin trop montant pour mon père. Quelques factionnaires paraissent garder un pays abandonné. Ces soldats d'Espagne, à la solde de la ville, sont des vauriens capables d'assassiner un passant au milieu de la nuit pour le dévaliser ensuite.

Des femmes badigeonnent en blanc les murs de leurs maisons et cette cérémonie se renouvelle, dit-on, tous les samedis. La ville, montueuse, se compose d'un assez grand nombre de rues d'une propreté champêtre, car l'herbe pousse partout entre des pavés pointus. Point de monuments sérieux, ni de ruines, sauf une muraille mauresque. Les prêtres sont affublés du chapeau de don Basile. L'église de Mahon possède un orgue des plus remarquables, et les tombeaux de deux officiers supérieurs français (époque Richelieu), le commandant de Lannion et le marquis de Fianeur, gentilshommes bretons.

On visite la maison habitée par Louis-Philippe en

1800, lors de l'émigration ; des boutiques de fleurs en coquillages, etc. Mais la plus jolie curiosité, c'est le minois espagnol des Mahonnaises, celles surtout qui portent le voile ou la mantille. Ne caressons pas trop cette impression de voyage. Une grande partie de la population a émigré en Algérie.

Nous nous rembarquons dans la soirée et voguons vers Alger, dont nous avons, le 23, un aperçu lointain, mais un aperçu bien nébuleux à six heures ; vers dix heures, la terre se dessine : fort de la pointe Pescade en bas ; Sidi Ferruch est à la pointe droite éloignée, presque imperceptible, c'est le lieu de débarquement de l'armée française.

En nous approchant, nous avons un aspect tout nouveau pour nous de cette ville bâtie autrefois et circonscrite au sommet d'une montagne, étendue ensuite et prolongée aujourd'hui en s'évasant jusqu'à a mer ; aussi les constructions anciennes ont-elles toutes le caractère mauresque et les nouvelles, quelque chose des bâtiments européens à toiture. Mais l'ensemble des maisons tassées les unes contre les autres avec des rues pour la plupart excessivement étroites, une couleur blanche uniforme, une sorte de régularité dans la forme et une surface nivelée, décroissante de haut en bas par les étages, tout cela donne à Alger l'apparence d'un immense carrière de pierres taillées sur place, élevées les unes sur les autres. On bâtit toujours, on bâtit même trop et sur-

tout trop à la française, si bien ou si mal que dans cinquante ans Alger sera méconnaissable, en supposant qu'il nous appartienne encore. Il y a une masse de bâtiments dans la rade, et il faut prendre des précautions pour arriver ; un pilote, représentant le commandement supérieur, est venu à notre bord et surveille l'entrée, car elle est souvent difficile, dangereuse et plus d'un bâtiment a échoué ou fait naufrage en pleine rade d'Alger. Une petite pyramide funéraire a été élevée à la mémoire d'un capitaine d'artillerie qui s'était dévoué, il y a quelques années, pour sauver plusieurs passagers d'un navire naufragé, etc. Nous sommes arrivés enfin à onze heures. Le bâtiment se place assez près pour nous faire descendre à tribord. Le commandant et le directeur emmènent mon père pour aller à la santé. Une multitude de canots sont montés par des Maures qui viennent solliciter de porter nos bagages. Je suis indigné de la cruauté d'un jeune colon envers un de ces malheureux ; il lui assène sur la tête un coup de canne qui me met en fureur. C'est un souvenir à tout jamais du système de certaines gens en Algérie. Nous avons le temps d'étudier là le type de la race maure aux différents âges. Adieux à l'équipage du *Tartare* et à ses charmants officiers que nous voulons revoir. Trois jeunes Maures nous conduisent à terre ; trois autres voiturent nos effets sur un chariot. Il faut subir la formalité de visite à la douane qui laisse passer les effets de l'Inspecteur général. Les rues

sont encombrées de bestiaux, de bœufs, de moutons, etc., sans autres chiens guides que les Maures qui les pourchassent avec le bâton. La foule est mauresque, juive, arabe, française ; rue aux arcades avec boutiques parisiennes. Nous nous arrêtons devant un barbier en plein air ; il nous sourit pour nous inviter à nous faire raser (et nous en avons besoin) ; il a un cuir d'une longueur extraordinaire suspendu à sa ceinture et tombant entre ses jambes. Les rues sont pleines de marchands et de crieurs de toute espèce ; tout le monde, du reste, crie à ne pas s'entendre. Nous avons un aspect plus distinct de l'extérieur des maisons mauresques ; elles sont de forme carrée, avec des portes étroites et basses, des fenêtres petites et rares, des plate-formes ou terrasses au sommet sans toiture. La Place du Gouvernement est vaste, bien éclairée, en vue de la mer, avec un parapet, entourée d'hôtels et de maisons à la française, garnie d'une promenade et plantée d'orangers en pleine terre.

L'hôtel de *la Régence* ou de *la Tour Dupin*, le plus vaste et le meilleur d'Alger, a été construit, il y a quelques années par un des heureux spéculateurs qui se sont abattus sur l'Afrique pour la transformer, la détruire, la mutiler dans ses formes, dans son caractère, tout en la perfectionnant.

Lors de notre installation dans des chambres provisoires, mon père est assez mal partagé.

Il n'y a point de papier aux murs, afin sans doute

de diminuer les chances d'insectes, de moustiques, de punaises et autres.

Dès notre première promenade, nos regards sont émerveillés, à la vue de cette belle Méditerranée, des vaisseaux en rade et surtout des nouveaux types de figures et de costumes, toujours bien drapés, quoique souvent misérables et en loques; les femmes, voilées en blanc, portent des coiffures pointues en fil de métal recouvertes du voile pour les femmes mariées. Dans un groupe de négresses marchandes, jeunes et vieilles, nous constatons qu'elles sont assez généralement laides et d'une laideur épatée selon leur type. Les hommes paraissent mieux. Les Maures et les nègres sont employés aux travaux de construction; leur force prodigieuse est unie à la souplesse des mouvements.

Le jardin du Dey est le plus beau des environs d'Alger, surtout par la richesse et la multiplicité de ses fleurs.

Au déjeuner, on nous annonce une nouvelle qui doit être sérieuse. Abd-el-Kader, pour déjouer les mouvements de l'armée expéditionnaire qui est à côté de l'Atlas à sa poursuite, vient d'apparaître dans la plaine aux environs même d'Alger; mais, il n'en veut qu'aux moissons pour les brûler, et ne paraît pas vouloir ni pouvoir tenter une invasion dans la ville. Abd-el-Kader a déjà fait cette manœuvre dans des circonstances à peu près semblables.

Une excursion vers l'ouest de la ville, au hasard,

nous mène à travers les ruelles les plus sinueuses et les plus étroites. L'une d'elles est encombrée et si étroite, que je m'appuie de chaque main aux murailles. Les cours mauresques sont en pierre et en marbre, avec recouvrement de faïence et des sculptures en bois aux portes. Nous assistons à une séance de Cour d'assises, tribunal français, installé dans une maison mauresque. On juge une affaire sérieuse et scandaleuse, deux agents comptables de l'armée, les sieurs Assoline et Chamorin, sont accusés d'avoir fait des faux sur les bons et les relevés des dépenses des fourrages pour des sommes considérables.

Au café maure, la musique du tambourin, du violon à l'envers, le chant rauque et monotone sur une mesure invariable avec reprise, en hurlant, produisent un effet soporifique sur tous les assistants y compris les musiciens.

Des marchands de fleurs naturelles et dorées en offrent aux femmes qui les aiment à la folie; elles s'en parent, s'en coiffent tant et tant qu'elles s'en déparent et s'en décoiffent; bouquet de ci, bouquet de là, touffe sur l'oreille, touffe sur l'œil, elles en fourrent partout. Nous avons aussi fait notre offre galante, mais c'est à peine si nous avons reçu un regard. Oh! la belle femme que c'était! La musique a fini par nous envoyer coucher.

26. — Inspection de l'hôpital de la Salpêtrière; mon père s'y rend à cheval; la Salpêtrière est située

au-dessous de la ville sur le bord de la mer qui vient jusqu'à la route et par les gros temps même jusque dans l'enceinte de l'hôpital. La salle immense est voûtée comme des caveaux et la température y est aussi la même; trois cent vingt-cinq lits divisés par travers y trouvent leur place, quelques dispositions seraient à modifier. Il y a également d'autres salles et des baraques. Nous faisons quelques observations au capitaine du génie et à l'adjoint du sous-intendant, un M. Dubois, ci-devant caporal, qui s'intitule aujourd'hui du Boys et fait le personnage comme la plupart de ses semblables; les officiers de santé se plaignent tous de ses allures impertinentes à leur égard.

Nous revenons à pied, par une route garnie d'aloès, de cactus d'un développement superbe. La campagne du Dey est couverte d'oliviers, de bananiers, de palmiers. A l'angle des anciennes fortifications d'Alger, sur un rocher, on a un point de vue pittoresque, malgré la mauvaise odeur de l'endroit : c'est l'un des égouts de la ville. Nous sommes toujours en observation des types physionomiques si divers qui passent devant nous : le Maure, l'Arabe de la plaine, le nègre pur sang, le mulâtre, l'Espagnol, le Maltais, le Mahonais, etc.

Le 31, à neuf heures, nous reprenons la mer à bord du bâtiment princier le *Tartare*, qui quitte Alger à la nuit tombante et traverse, pendant la nuit, le golfe de Sidi-Ferruch.

Au soleil levant, le 1er juin, nous sommes en face de Cherchel, l'ancienne Césarée, conservant d'importantes ruines, des anciens aqueducs romains qui y apportaient les eaux. Nous longeons la maison des tombeaux où l'on a trouvé beaucoup d'antiquités romaines; l'ancienne muraille d'enceinte en débris épars; les limites étendues de l'ancienne Césarée depuis la plage jusqu'au sommet des côteaux; des cultures : oliviers, orangers, citronniers en pleine terre; le prolongement infini de la côte; une tourelle au sommet, avec un poste, construite depuis qu'un capitaine du génie fut tué par les Arabes, qui arrivaient facilement jusque là. On aperçoit souvent des bestiaux, et il serait très dangereux de tenter une promenade sur la côte toute occupée sur le revers par les Kabyles. Nous débarquons et stationnons à Cherchel.

Ce n'est qu'un village sans grandes ressources, sans société, sans plaisir; le mouvement militaire y est très variable, la garnison étant de mille à quinze cents hommes.

En visitant l'hôpital, je constate l'usage de la triple saignée chez les Arabes, à la veine jugulaire, à la ranine et au bras successivement dans une même journée; c'est la saignée coup sur coup.

Nous retournons à bord et, pendant la navigation, devisons de la guerre d'Afrique et de la tactique des Arabes, qui attaquent presque toujours nos arrière-gardes. Leur tactique est de faire invasion sur les

camps à peine levés, de harceler sans cesse plutôt que de combattre, excepté contre le petit nombre, et alors de tuer et de couper les têtes; ils paraissent cependant y regarder de plus près depuis que les nôtres agissent de représailles et coupent aussi les têtes. Ce système d'impitoyable guerre, adopté par quelques chefs français tels que le général Négrier, n'est pas préféré par tous. Le général Bedeau est le plus complet de l'armée d'après la presque unanimité militaire. Le général Lamoricière et le général Changarnier, considérés chacun comme le type de la bravoure, mais voilà tout. Le colonel Cavaignac, aussi sérieux et sévère que plein de vaillance, avance et avancera encore tout seul contre le gré de toutes les autorités gouvernantes. Le général Bugeaud, enfin, si compromis par son traité de la Tafna, se réhabilite chaque jour par son activité, son courage et son influence, mais il est mauvais administrateur et entêté. Un officier de cavalerie, M. V.... (encore un ex-camarade de collège), me donne sur l'armée une foule de renseignements. Il est lieutenant au corps appelé des Zéphyrs, sorte de flanquiers intrépides prêts à toutes les fatigues, à tous les dangers de la guerre, mais aussi très durement imitateurs des Arabes pour les razzias, les décapitations, le viol et le gaspillage. M. V.... connaît bien son Afrique militaire depuis huit ans qu'il exerce. Le soldat, selon lui, est malade bien plus par les fatigues et les privations de toute espèce que par l'influence du

climat et l'intempérie des saisons, et une preuve, c'est que l'officier ne souffre pas, à beaucoup près, dans la même proportion; l'officier de cavalerie surtout qui a sa tente, ses chevaux, ses provisions et jusqu'à son cuisinier. On se trompe en France et on nous trompe souvent sur l'origine et la conséquence de nos conquêtes et victoires en Afrique. Abd-el-Kader, par exemple, aurait plus de goût et d'intérêt à faire la guerre dans le Maroc que dans l'Algérie; nous aurions pu nous en faire un allié au lieu d'un ennemi, en s'y prenant autrement qu'on ne l'a fait. Abd-el-Kader est le plus civilisé des arabes connus, le plus brave et le plus habile; le plus civilisé, parce que lui ne fait pas couper les têtes de Français et tient plus à ses serments que nos chefs qui violent les leurs; le plus brave, parce qu'il marche au feu et charge intrépidement comme le plus alerte de ses Arabes; mais, comme eux aussi, dans le danger ou la déroute, il est fuyard par prudence plus que par crainte; le plus habile, enfin, parce que sa tactique militaire déjoue le plus souvent les plans de nos généraux; lui, enfin, combat et soutient la guerre pour les droits de son pays et des siens; eux tous, ou presque tous, pour leur plus grande gloire personnelle, afin de compter chacun de leurs exploits par autant de grades, d'épaulettes, de décorations. L'Algérie est une vaste terre d'exploitation pour les fermiers militaires, avec fournitures du budget et, pour engrais, le sang de nos soldats, quand ils ne

périssent pas de la fièvre, du typhus, de la dysenterie surtout et de la nostalgie. Si on assurait le transport immédiat en France de tous les hommes atteints de la dysenterie, sans attendre les tardives et interminables autorisations officielles, on en aurait sauvé déjà plusieurs milliers.

2 juin, arrivée à Mostaganem, après avoir ralenti exprès notre marche pendant la nuit. Le débarquement est d'ordinaire l'un des plus difficiles de nos possessions sur le littoral pour peu que la mer soit mauvaise, parce qu'il n'y a ni rade, ni port. Mais le ciel et la mer semblent nous protéger ; les officiers de bord prétendent que l'étoile de Napoléon veille sur son ancien serviteur. De loin, l'aspect de Mostaganem est assez triste. Cette ville est située au sommet d'un monticule assez aride, battu par la mer pendant les mauvais temps. On a du sable jusqu'aux chevilles pour monter durant une demi-lieue.

Le colonel X..., commandant de Mostaganem, vient à bord pour saluer mon père. Ascension en cavalcade de la montée de Mostaganem, village plus que ville, assemblage de baraques en bois plus que constructions de pierre, avec peu ou point de vestiges d'habitations anciennes ; une tour en ruines toute peuplée de cigognes, d'où le nom de Tour des Cigognes qui lui a été donné ; un vaste emplacement plus loin est tout composé de baraques, c'est ce qu'on appelle Matamore ou Métamone (est-ce parce qu'autrefois cet emplacement servait aux exécutions

capitales? On dit que oui); l'usage de certains supplices a été conservé à Mostaganem. On coupe le poignet, par exemple; dernièrement encore un homme fut condamné à cette peine, qu'il supporta sans se plaindre, et il emporta dans l'autre main celle qui venait de lui être séparée du poignet. Le Matamore, c'est aujourd'hui l'hôpital, et l'hôpital de Mostaganem est d'une grande importance à cause des mouvements militaires de la province d'Oran.

Nous assistons à une séance curieuse donnée par une espèce de cadi, qui rend la justice en plein air et donne sa main à baiser aux Arabes passants. Du reste, le baisement de mains est un signe d'affection autant que de respect entre les Arabes; nous avons vu des hommes de même âge et de même position se baiser ainsi les mains et le creux de la main.

A Mazagran, Le Lièvre et ses lapins se sont illustrés; mais comme chaque médaille a son revers, on prétend que le capitaine est aussi célèbre par ces irrégularités de sa conduite que par son courage. — Retour à bord, le temps est aussi favorable qu'hier. Le lieutenant de zéphyrs a fait embarquer pour son usage une Andalouse que le mal de mer nous empêche de voir longtemps.

Un petit-fils de La Fayette, portant son nom, est monté à notre bord pour rejoindre son régiment; il est sous-officier de spahis et s'est déjà bien montré au feu. — Arrivée dans le golfe d'Arzeu (à six lieues environ de Mostaganem) ou plutôt dans la baie

d'Arzeu. Plus loin, en arrière, la Macta où des blessés français ont été tués par les nôtres au milieu des Arabes en grand nombre qui les environnaient et leur tranchaient la tête. La baie d'Arzeu forme un large demi-cercle heureusement disposé pour une petite rade, si Arzeu avait plus d'importance; mais ce n'est qu'un petit bourg composé de quelques bâtiments de mesquine apparence avec un détachement de troupe, un blockhaus au-dessus et un brick en station. Toute la côte, depuis Mostaganem jusqu'à Arzeu, est occupée par des tribus alliées qui payent régulièrement leurs impôts; n'est-ce pas d'une soumission exemplaire!

Arrivée à Oran vers sept heures du soir, après qu'un officier eut été chercher l'entrée à Mers-el-Kébir où tous les autres passagers doivent descendre, excepté nous. Débarquement et traversée du canot, depuis le bâtiment, à un quart de lieue, jusqu'à la terre d'Oran. Le bâtiment signalé; tous les officiers de santé sont en attente, plusieurs revenant de Mers-el-Kébir. Escorte à cheval, mon père dans une petite voiture avec moi; nous traversons la ville, et arrivons au logement réservé chez le chirurgien en chef. A Oran, il faut toujours monter; c'est pourquoi peut-être les officiers montent à cheval même pour descendre au café. L'aspect d'Oran est tout à fait pittoresque, mais sous une autre forme qu'Alger. Les rochers escarpés dominent et protègent la ville qui, allongée à leur base, se prolonge sur différents

points jusque sur leur sommet et présente ainsi plusieurs coupes distinctes. Oran est même divisé en trois parties; sa principale séparation est ce qu'on appelle le Ravin. Les constructions irrégulières, sont si bien blanchies (comme à Mahon) qu'elles semblent toutes récentes; la plupart sont espagnoles, mais un grand nombre déjà sont françaises, très peu sont mauresques; quelques minarets élégants s'élèvent de distance en distance. De beaux arbres croissent en pleine ville, dans les rues, dans le ravin, sur le versant des coteaux; les platanes, les oliviers, les bananiers, les orangers, les grenadiers remplacent ici nos arbres vulgaires de France; mais les coteaux sont desséchés à leur sommet par le soleil.

Le 3 juin, la température atteint 20 degrés; la chaleur est plus supportable qu'on ne le croit en France, plus pénible du reste à la longue qu'au début, mais salutaire. On ne dit pas en Egypte : Comment vous portez-vous; mais comment suez-vous? Les Arabes se couvrent beaucoup la tête et le corps; ils portent quelquefois plusieurs burnous les uns sur les autres et toujours avec la précaution de protéger la nuque sans la comprimer (leur coiffure simple est commode à cet effet). Ils portent aussi des pantalons très amples pour que l'air y pénètre aisément, sans s'assujetir à nos liens de boucles, de jarretières, de bretelles, etc. Aussi le costume musulman, en général, est-il sans contredit le mieux adapté aux conditions de l'hygiène et de la physio-

logie. Nos zouaves et nos spahis l'ont adopté presque entièrement, ainsi que les gendarmes maures. Dernière excursion dans Oran. Elle consiste à monter et descendre, ou descendre et monter à peu près indéfiniment; les boutiques sont sans intérêt local, rien d'indigène à trouver, aucune emplette à faire; plus de Kaoua comme à Alger, plus de bal maure, plus d'autre curiosité; il y a des marchandes de tabac sur tous les chemins, qui mènent à autre chose qu'à acheter du tabac.

Visite au médecin en chef et à sa famille. Mademoiselle est une jolie personne qui sourit bien, cause bien, s'amuse bien même à Oran et semble avoir des dispositions pour tout faire bien. Oran possède un petit fonds de dames qui galope le jour et danse le soir presque tous les jours et tous les soirs avec toutes sortes de fantasias. Nous serions allés à Tlemcen et à Mascara s'il y avait eu utilité pour l'inspection et agrément réel pour le voyage. Le général Lamoricière vient de pourchasser une tribu ennemie dans ces parages, pendant qu'Abd-el-Kader était repoussé sur un point peu éloigné par une tribu alliée, dite des Borgia. Nouvelles les plus divergentes sur les résultats de nos expéditions, c'est à n'en croire aucune, ce qui n'empêchera pas les journaux de les publier toutes. Adieux à Oran par la route de terre jusqu'à Mers-el-Kébir, où nous devons nous embarquer.

Le *Fulton*, qui doit nous reconduire à Alger, est

commandé par le comte d'Harcourt, de nom et de réputation tout aristocratiques ; il nous accueille avec une politesse de grand seigneur, et donne à mon père la chambre d'honneur. Je reçois une couchette dans le même genre et au même endroit que sur le *Tartare*.

Je sais des gens qui se plaignent de l'allure hautaine des officiers de marine ; mais ce sont des gens qui prennent un bateau à vapeur pour une malle-poste et le commandant pour un conducteur, il faut donc les éconduire. Arrivée à Mostaganem en vue de Mazagran.

Nous partons le 4 juin, vers minuit, après avoir embarqué dès huit heures du soir. La nuit est quelque peu agitée par l'insomnie, les souvenirs, le tangage, la cloche des heures, le sifflet du contremaître, les chanteurs de l'office de quart, le ronflement de mes voisins, la chaleur de l'endroit, les agaceries des puces et surtout l'aboiement sauvage et inquiet de mon chacal. Lever d'aurore, contemplation de la belle mer et de la vilaine côte toute nue ou beaucoup trop déshabillée.

Visite à bord du commandant de Mostaganem qui nous apporte une caisse bien hermétiquement fermée, clouée, que nous pouvons, dit-il, ne pas ouvrir avant notre arrivée à Paris, par conséquent lorsque nous aurons voyagé pendant près de deux mois encore ; c'est une caisse de tortues qui peuvent apparemment se suffire à elles-mêmes pendant tout ce

temps-là sans manger, sans boire et sans respirer ; la boîte en contient seize. Le temps est clair, la mer calme et le vent arrière ; en carguant les voiles, nous filons plus de sept nœuds.

6 juin. — Réveil à Cherchel, où nous avions fait halte déjà en venant. Un triste événement s'y est passé depuis : sept cavaliers des zéphyrs étaient allés aux fourrages à quelque distance de Cherchel, se sont endormis sans se réveiller, un groupe d'Arabes les a surpris et leur a tranché la tête.

Rentrée à Alger. Installation à l'*Hôtel de Périgord*, moins vanté, mais meilleur que celui de la *Régence*. Rien de positif encore sur la marche de l'armée expéditionnaire. Le général Bugeaud est dans une activité permanente qui n'empêche pas cependant les généraux sous ses ordres d'agir le plus qu'ils peuvent pour leur compte.

Affaire assez grave du général Négrier, accusé jusque devant la Chambre des députés d'avoir fait décapiter tant d'hommes sans autre forme de procès que sa volonté absolue. Il vient de soumettre une tribu importante dans la province de Constantine. Les uns disent que la guerre doit finir bientôt et que les Arabes ne tarderont pas à être soumis ; les autres, au contraire, pensent que lorsqu'on se croira bien en sécurité, une invasion formidable pourra bien avoir lieu : la province d'Oran y serait plus exposée que tout autre point de nos possessions. Quinze cents Arabes armés sont entrés dernièrement

dans Oran, sous prétexte de se rallier; ils n'ont fait aucun mal, mais ils pouvaient en faire. Pourquoi l'autorité militaire, si absolue, ne fait-elle pas désarmer les Arabes soumis, plutôt que de les écraser d'impôts? etc., etc. Il y en a long à dire encore.

Mardi, 7 juin. — Demi-journée de journaux pour respirer un peu l'air intellectuel de Paris. Je lis les interpellations au ministre de la guerre sur le système de mort expéditive adoptée par le général Négrier dans sa division de Constantine. Qu'il ait fait couper les têtes par nécessité d'intimidation au début, soit, puisqu'il a effectivement intimidé les Arabes; mais en continuant ainsi sans vouloir adopter d'autre forme administrative que le régime du sabre, le général Négrier a exaspéré ses ennemis et Abd-el-Kader lui-même, le moins cruel de tous. Que les Arabes se sentent plus hardis qu'ils ne le sont en général et ils peuvent tenter une invasion formidable. Ils viennent de faire une brèche, pendant la nuit, au mur d'enceinte de Philippeville et par cette brèche ils ont enlevé tout un troupeau de moutons; à petite distance de là, un voiturier a été assassiné, puis un factionnaire tué à bout portant par un Arabe qui s'était glissé jusqu'à lui ventre à terre. Philippeville n'a, dans ce moment enfin, presque aucune autre défense que la garde nationale; bonne chance pour notre prochaine arrivée.

Il y a deux jours qu'à Alger même un assassinat a été commis tout près d'un corps de garde, mais

c'était une vengeance espagnole d'homme à homme. La mère du malheureux ainsi égorgé vient se jeter à genoux en poussant des cris déchirants sur la place du crime et au moment où mon père passait par là. Il lui a donné quelques secours.

Mercredi, 8 juin, matinée des sacrifices. — Un jeune confrère vient me chercher pour aller voir l'une des cérémonies les plus curieuses, les plus bizarres du culte religieux. Le mercredi étant le jour consacré à cette cérémonie, depuis sept heures jusqu'à neuf, nous arrivons en nous promenant sur le lieu général du rendez-vous des croyants; c'est un peu au delà de la Salpêtrière, tout près du marabout, sur le bord de la mer, où de petites grottes naturelles semblent creusées tout exprès pour la chose. Un réservoir d'eau, quelques pierres amoncelées et le rivage, il n'en faut pas davantage pour la localité qui se retrouve de distance en distance ainsi faite et favorable. Quant au cérémonial, voyons comment cela se joue. Des nègres et des négresses surtout sont préposés aux sacrifices avec un attirail, matériel de fioles, de parfums, de boîtes à cailloux, de petites bougies et de poulets pour victimes. Le but de la cérémonie est d'obtenir la purification de l'âme, la guérison des maladies en chassant les esprits malins qui causent tous les maux. Plusieurs malades se présentent : le premier est un jeune Maure qui peut à peine se soutenir debout; il a toute l'apparence phtisique, mais la foi semble lui donner des forces

et les négresses lui font des ablutions froides sur les jambes, sur les bras, sur la tête, le visage et le cou. Après lui se présente une jeune femme mauresque dont nous ne voyons d'abord que les yeux; elle vient se faire guérir de sa stérilité; les mêmes ablutions lui sont faites aux bras, aux jambes et à la figure, que nous entrevoyons indiscrètement; mais ce n'est pas tout, et comment dire le reste? La jeune affligée, se rapprochant davantage, écarte et relève une espèce de petit tablier que l'on appelle le fouta; puis elle entr'ouvre la robe de dessous et reçoit sur le bas-ventre la vapeur d'un parfum antistérile. Je n'en puis dire davantage par pudeur! La cérémonie est accompagnée de petites bougies qui brûlent sur le bord du réservoir, de petits cailloux jetés dans l'eau, etc., et enfin du sacrifice des poulets par une négresse.

Jeudi, 9 juin. — Le général Bugeaud est arrivé à Blidah avec son corps d'armée expéditionnaire superbe de fatigue, de désordre et d'allure guerroyante. Il ne vient que pour se ravitailler et dire adieu à sa femme, qui doit retourner en France.

Exposition d'un criminel sur la place; quatre gendarmes se tiennent aux coins de l'estrade; en arrière est le bourreau arabe, qui a dernièrement si horriblement mutilé un chrétien avant de parvenir à lui couper la tête.

Pendant notre modeste dîner de table d'hôte, mon père est pris d'un spasme violent à la gorge avec suffocation et perte instantanée de connaissance;

j'éprouve une de ces émotions qui ne se décrivent pas. Le bien-être revient enfin après cet accident, qui pouvait être si grave. Je veille aux suites le soir et la nuit, qui se passe assez bien.

Vendredi 10. — Apprêts de départ pour la province de l'est; avis de l'amiral pour ne pas partir à cause de l'arrivée du général Bugeaud.

Je reçois la visite d'un vieil Arabe, qui me dit qu'il est malade et m'apprend qu'autrefois il faisait partie des mameluks de Napoléon à l'armée d'Egypte (comme le brave Serra de la Maison Carrée), et il ajoutait, en élevant les mains : « Napoléon grand, oui, grand Napoléon ! »

Visite au bazar, où je reviendrai. Type commun et bas de marchands juifs, à côté de cette belle race maure aux nobles proportions de la figure, du corps et de l'expression ; rencontre du plus magnifique de tous, le fils du bey Mustapha, dépossédé (selon la coutume ou l'indifférence) des biens considérables de son père. Il a cependant encore en propriété une jolie maison à colonnettes de marbre, tout près d'une petite boutique d'épicerie. L'épicier, c'est lui, lui, le beau Mustapha à la noble tête, au front intelligent, aux yeux pleins d'expression fière ou caressante (selon ceux ou celles qui passent), lui qui a de si beaux bras, des mains si blanches, des formes si élégantes, un costume si bien porté, oui, celui-là est épicier ; c'est à ne pas y croire. Le vendredi était jour de culte à la mosquée ; nous regrettons de ne

pouvoir y retourner. — Une nouvelle lettre de l'amiral nous donne avis contraire ; le départ pour l'est n'est plus différé, il aura lieu aujourd'hui, tout à l'heure ; vite, plions bagage. Le temps s'annonce assez mal, du moins à terre ; le vent souffle et siffle avec violence et nous annonce le simoun ou sirocco, ce vent si fantastique du désert, puisqu'il semble comprimer, étouffer la respiration ; mais, heureusement, la mer ne s'en émeut pas, elle reste parfaitement tranquille.

Départ d'Alger à quatre heures pour Bône, à bord du *Vautour*, commandant M. Duvergier ; accueil, comme partout, empressé, obligeant ; je suis installé près du père, dans le salon du commandant.

Nous retrouvons là le mélange social déjà observé sur tous les bâtiments à vapeur de l'État. Le militaire et le civil, la femme à tous les degrés de son échelle, les abbés en prière au premier mouvement de roulis, un détachement de zouaves chantant des gaudrioles, des enfants qui pleurent, des figures de bois, des tournures de paquets complètent le bagage vivant du bord. Le bon pilote, si connu à Alger par sa bravoure et son dévouement, nous fait sortir du port.

Nous dînons avec le commandant et avec un officier supérieur (en grade, mais point supérieur pour le reste) ; sa femme, jeune, gentille, est enceinte et malade. A côté de nous, une petite table d'enfants qui font dans leurs assiettes... dodo. Soirée à moi seul sur le pont avec la lune, les étoiles et des souvenirs.

Le samedi 11, au lever du soleil, nous avons devant nous des rochers nus, escarpés du côté de l'est, habités de l'autre côté par les Arabes et par les Kabyles. Le fortin l'Ouraga a été défortifié ; au sommet, des nids d'aigles se voient dans tout ce parage ; des maisonnettes sont au bas du coteau ; la verdure se développe.

Un charmant marabout, que nous irons voir, est occupé par le commandant militaire du port. Une maison crénelée a été détruite, il y a une vingtaine de jours, par notre vaisseau le *Vautour* et le brick de la station pour en chasser les Arabes, qui tiraillaient sur les faucheurs de la plaine. Il y a, quelquefois, de petites expéditions de ce genre.

L'aspect de Bougie est agréable ; les maisons sont éparses en façon d'un joli village français sur les coteaux, de la base au sommet, avec une jolie route jusqu'au mur d'enceinte, en bas.

Le coup d'œil de la rade est magnifique, et celle-ci est la plus favorable de la côte d'Afrique ; le dey y réunissait sa flotte pour hiverner. La mer y est aussi calme, aussi limpide que l'eau d'un beau lac. Tout autour, dans une vaste étendue, des coteaux verdoyants sont bien cultivés ; mais cultivés par des Arabes Kabyles les plus redoutables non seulement de la province, mais de toute l'Algérie. Ils ne laissent pas un seul Français s'aventurer à vingt pas des murs de la ville sans lui tirer des coups de fusil, ce qui fait que l'on ne peut pas bouger de Bougie ;

mais la simple muraille d'enceinte est un obstacle suffisant à la vaillantise arabe, ainsi que le seul bataillon, que compte toute la garnison de Bougie.

Retour à bord. Rencontre en canot d'un ancien marin qui a eu l'honneur de conduire Napoléon de Porto-Ferrajo à la côte de France. Il n'était que sous-officier de la marine, mais l'Empereur lui ayant dit : « Je vous ferai lieutenant de vaisseau », le brave marin se l'est tenu pour dit, il a vécu et vieilli avec cette idée-là, si bien que son idée s'est transformée en une paire d'épaulettes, sans autre brevet que celui de son invention.

Déjeuner délicieux avec le commandant du port, M. Bonfils, invité par son collègue. Lui et M. Duveyrier ont fait, il y a trois semaines, une petite expédition aquatico-terrestre contre des Arabes, avec grande réussite, moins un matelot blessé. Il exprime un grand mépris pour les tribus arabes qui se soumettent à la domination française au lieu de rester fidèles à la cause si juste de leur pays. Il blâme, avec autant de raison, le système d'encouragement à la trahison par des présents, des grades français et même des dignités arabes (cadi, calife, etc.), par la décoration de la Légion d'honneur, non pas seulement par cette humble croix que gagnent si souvent et que n'obtiennent pas toujours les braves officiers de notre armée, croix honorifique autant qu'elle est alors honorable, mais encore par la croix d'or avec la pension qui ne

semble plus exister que pour des Arabes, tel que ce sauteur Y... et compagnie. Si Abd-el-Kader se soumettait à l'ordre des choses, il serait fait probablement maréchal de France, pair de France, grand connétable peut-être, ou bien grand visir du roi des Français. Je voudrais que cette idée tombât dans la cervelle d'un vaudevilliste de France à moins qu'il n'y en ait un parmi les Arabes, ce qui n'est pas probable. Il est encore question du général Négrier, très blâmable de loin, plus excusable de près, un chef d'escadron, notre copassager, fait naturellement et militairement l'éloge de son général ; il en a le droit. C'est, selon lui, un homme à part parce qu'il ne fait point de razzia pour son compte personnel ; voilà qui est peu à la louange des autres chefs de corps. Nous longeons de nouveau la côte, tantôt aride, tantôt cultivée, selon la bonne vue du terrain et le bon vouloir des indigènes. Larges sillons et plateaux de neige au sommet des montagnes dont quelques-unes dominent les nuages. Le temps est au beau fixe, superbe ; la mer n'offre qu'une surface lisse, et contre la chaleur du soleil il y a une brise fraîche. On file presque à huit nœuds, le sillage est parfait, sans embarder, l'officier de quart et le timonier sont attentifs à leur affaire. Le commandant, qui saurait surveiller tout, n'en a pas besoin et s'endort comme un simple passager. Il est aimable à son réveil et fait preuve d'esprit ; c'est chez lui une qualité de famille, il est cousin

très germain de Mélerville, qui s'appelle Duveyrier, et ce Duveyrier propre frère de Mélerville.

Arrivée en vue de Djigelli, un grand bâtiment carré se dessine entièrement à l'extrémité d'un promontoire au milieu de quelques baraques qui nous représentent la quasi ville de Djigelli dont l'hôpital est le château, le palais. Plusieurs blockhaus en protègent les abords. Ils ont été cependant attaqués, il y a une quinzaine de jours, par plusieurs tribus à la fois (Kabyles à pied) ; les nôtres les ont repoussés énergiquement, c'est-à-dire la légion étrangère formant la garnison de Djigelli. Elle est signalée comme fournissant plus de malades que les Français parce qu'il y a plus de prédispositions morbides, plus d'intempérance et surtout plus d'excès de boissons. Une cause de localité se joint à celles-là; c'est un entourage de marais difficiles à assainir, d'où la fréquence des fièvres intermittentes endémiques, entretenues ou aggravées quelquefois par les eaux stagnantes de la ville (ou du village); celles-ci pourront être détournées, assainies; l'hôpital est un palais dans un village.

Retour à bord ; notre descente à terre avait failli être compromise par un heurt contre le bas-fonds de l'eau, et, à plus grande distance, il serait dangereux de vouloir aborber la nuit à cause des rochers qui surgissent de l'eau et pourraient faire échouer un bâtiment. Un brick autrichien, échoué dernièrement, a été anéanti, pillé en quelques instants par

les Arabes. Conversation très innocente avec Mme Houdaille sur les us et coutumes des femmes mauresques qu'elle connaît depuis onze ans de séjour en Afrique. La réclusion des femmes excite leurs mauvais instincts : elles sont curieuses, indiscrètes, intéressées, cupides même et jalouses surtout des Européennes. Si elles reçoivent leur visite, c'est pour les palper dans leurs formes et sous toutes les formes, les déshabiller presque et les dépouiller en s'appropriant tout ce qu'elles peuvent obtenir, un bijou, une étoffe, un ruban, etc. Elles sont entièrement propres dans la classe un peu élevée et ont un certain usage que j'ai appris d'autre part. M. X... a vu un mariage mauresque et suivi la cérémonie jusqu'à l'entrée de la chambre nuptiale ; je n'ai pas osé en demander davantage.

Dimanche, 12. — Arrivée à Philippeville, à sept heures du matin ; aucun point intermédiaire à noter depuis Djigelli. Stora, en avant de Philippeville, conserve des ruines à voir en retournant. — Russi-Cada, ancienne ville romaine (c'est Philippeville), était devenue une simple bourgade arabe lorsqu'elle fut prise ; elle n'offrait alors que des baraques. Elle ressemble aujourd'hui à une ville de province sur la côte d'Afrique ; elle a été construite depuis moins de deux ans. Un large mur d'enceinte permettra, en disparaissant, d'agrandir beaucoup la ville et lui donnera plus tard à peu près l'étendue en largeur et en surface qu'occupe Alger, avec un aspect

différent, quoique sur un emplacement analogue.

Le colonel Brive, commandant de la place, vient à mon père qu'il n'attendait pas sitôt. L'hôpital, magnifique comme édifice, s'élève sur une hauteur à gauche et en avant de la ville. On nous annonce un événement qui exige une sérieuse enquête : il s'agit d'une punition que l'on a infligée à un soldat pour un délit fort insignifiant. On lui a attaché les poignets aux talons derrière le dos et on l'a laissé dans cette pénible posture sur la terre, en plein soleil, pendant plusieurs heures. La constriction fut si forte, que l'un des poignets fut presque divisé ; la main est devenue complètement insensible et sans mouvement, elle est enfin tombée en gangrène et il a fallu amputer le bras de ce malheureux. La cruelle torture qu'il a subie, s'appelle la *crapaudine*, parmi les soldats du corps des zéphyrs, auxquels ce genre de punition est exclusivement réservé, sous prétexte que ces hommes-là étant sortis des prisons, méritent plus de sévérité que d'autres. Une autre torture inventée encore contre ces malheureux pour des fautes un peu plus graves telles que le vol, la vente de leurs armes, est ce que l'on appelle le *silos*. Le coupable est plongé tout nu dans une espèce de puits profond, très étroit surtout à son ouverture ; il n'a qu'un quart de ration de pain et de viande avec de l'eau pour vingt-quatre heures, et il reçoit ses vivres par une corde.

Pour le reste, il souffre tout ce que l'on peut

imaginer et il subit la durée de ce supplice pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois même, jusqu'à ce qu'il vienne succomber d'épuisement à l'hôpital. N'est-ce pas atroce? et n'y aurait-il pas plus d'humanité à fusiller un soldat qu'à le martyriser de la sorte? Nous avons vu un de ces malheureux qui nous a raconté, lui-même, tout ce qu'il avait souffert du silos pour avoir abandonné son fusil. J'ai enfin, sur ce triste sujet, d'autres renseignements qui commandent la plus sévère réprobation.

Arrivée en vue de Bône après une heureuse traversée de quelques heures, sous un vent d'arrière qui nous a fait filer jusqu'à huit nœuds passés. Le *Vautour* passe, du reste, pour l'un des bons marcheurs de l'État. Doublons d'abord le cap, le plus avancé en mer, des rochers de la côte ressemble singulièrement à un lion couché, d'où lui vient le nom de rocher du Lion. Sur la hauteur, se voit la casbah ou citadelle, qui fut détruite presque entièrement en 1836 par l'explosion de la poudrière, due à l'imprudence d'un garde C'était en pleine nuit, une grande partie des hommes de la garnison y périt et encore, par un heureux hasard, la plupart des officiers se trouvaient-ils à un bal donné dans la ville. On raconte, sous garantie, un fait bien peu croyable cependant: le commandant de la casbah était malade et couché auprès de sa femme; lorsque, dans le moment de l'explosion, tout fut bouleversé

autour d'eux, ils étaient déjà morts. Le cadavre d'un artilleur fut lancé sur le lit, celui du commandant tomba dessous et lorsqu'on vint plus tard constater le désastre, on dit que la dame, d'une conduite des plus messalines, était représentée après sa mort telle qu'elle avait figuré pendant sa vie. Pendant cette histoire, entrons en rade. Le capitaine commande le mouillage ; déjà quelques visites à bord. La plus intéressante est celle de M. Lombard, fils du chirurgien en chef des armées de la République. Il est depuis une trentaine d'années médecin-conseiller des beys de Tunis, qui lui accordent tous la plus intime confiance, tous, car il en a déjà vu six se succéder sur le trône : l'un mort en combattant, l'autre assassiné; celui-ci de consomption, celui-là de gangrène sénile, etc. ; tous, après une vie très déréglée par l'abus des femmes et du vin. M. Lombard, comme chirurgien, a fait, avec le plus heureux résultat, l'opération si grave du trépan à la jeune favorite du bey actuel qui avait eu le crâne enfoncé par la lourde porte d'une salle de bains. Elle a donc parfaitement guéri et est devenue plus favorite que jamais. Une autre cure, non moins favorable pour un cas délicat chez l'intendant du premier ministre, a valu au docteur les sequins, les cachemires, une armure superbe et deux chevaux arabes.

M. Lombard est aussi le médecin du harem, que nous autres, Européens, nous confondons toujours avec le sérail. Il me communiquera enfin des obser-

vations de sa pratique intéressante en Afrique, qu'il a explorée dans toute son étendue. Mon père voudrait bien aller jusqu'à Tunis; mais une trop longue quarantaine à faire nous en empêche, à notre grand regret. En entrant à Bône, il avait été salué par tous les militaires alignés sur son passage et suivi par la foule avec une escouade de moutards, qui le prenaient tous pour l'évêque d'Alger; plusieurs femmes déjà s'inclinaient devant lui et les hommes se découvraient sur son passage; M. Antonini représentait sans doute le grand vicaire et moi le petit. Quelques instants après, *Monseigneur* s'emportait et jurait de toutes ses forces contre le mauvais service de notre hôtel (*du Lyon d'Or*).

Je vais courir les rues de Bône à la nuit tombante. Le dimanche a réuni toute la population dans les cabarets. Bastringues des matelots qui dansent, comme à bord, sans aucune espèce de femmes.

Lundi 13. — Inspection à Bône : l'hôpital, bien situé, est une ancienne mosquée d'une belle construction; les salles, à grandes colonnes granitiques avec des chapiteaux à rosaces élégantes, provenant de l'ancienne ville d'Hippone. Dans la rade se jettent deux rivières, la Seybouse et la Boudjima.

Les terres sont bien plus cultivées, bien plus riches de leur nature que dans la province d'Oran; je dirais que l'une est l'Arabie heureuse et l'autre l'Arabie Pétrée de l'Algérie. La plaine, verdoyante en été, mais inondée en hiver, est alors couverte

d'eaux stagnantes auxquelles on rapporte la fréquence et la gravité des fièvres intermittentes de cette contrée (fièvres de Bône). On pourrait cependant assainir la plaine par quelques canaux qui aboutiraient à la rivière; on pourrait même porter le cours de celle-ci au pied de la montagne. Cette montagne (Lydon) rappelle assez, par sa verdure, quelques sites des Pyrénées.

Nouvelle causerie intéressante de M. Lombard sur Tunis. Il a vu un prince héréditaire, que la jalousie et l'ambition des siens, avaient fait emprisonner dès le bas âge jusqu'à une vieillesse si avancée, que ce malheureux n'avait jamais vu la grande lumière du soleil, si ce n'est par la lucarne d'un cachot.

Il tombe malade et le docteur, dans une de ses visites, lui apporte une rose : « Dieu ! que c'est joli ! s'écrie-t-il; est-ce un ouvrage de la main des hommes? »

M. Lombard ne s'est séparé de la famille du bey et surtout de ses femmes qu'en leur donnant sa parole qu'il reviendrait à Tunis. Visite à la mosquée, où nous entrons sans nous déchausser; mais je m'arrête sur le seuil pour ne pas choquer le recueillement des fidèles. L'un d'eux s'était levé pour nous offrir les deux seules chaises du temple. Tout auprès se trouve une de ces maisons sans nom, le lupanar des Romains : filles et garçons s'y trouvent selon les mœurs ou les turpitudes des Orientaux. Deux de ces créatures ont le nez à la fenêtre et les yeux sur

nous; qu'elles y restent. Bône est une ville métis, amphibie, bâtarde, barbare et civilisée, sans caractère aujourd'hui et qui tendrait à devenir française plutôt que de rester arabe, si elle n'était encombrée, enlaidie, presque déshonorée par la population toujours croissante de ces faux Espagnols que l'on appelle des Maltais.

Mardi 14.— M. Séguin vient nous prendre, avec des chevaux, pour aller faire une petite excursion aux ruines d'Hippone. Le commandant de la place, colonel Magnié, ancien brave de la Vieille, bien heureux de revoir son général Larrey, devait venir avec nous; mais l'annonce d'une victoire sur les Arabes (tribu rebelle des Caractas) l'oblige à faire tirer le canon, à donner des ordres dans la place et à attendre l'arrivée de la colonne expéditionnaire, commandée par le général Raudoy. Ne pouvant venir, il m'envoie l'un de ses chevaux qu'il m'avait offert, jeune cheval arabe pur sang, à belle tête et bonnes jambes; mais à si laide croupe qu'il semble galeux sur le train de derrière.

Sortie de Bône par la porte Constantine, après des rues Napoléon, Héliopolis, Constantine.

Un camp arabe est sous les oliviers; c'est celui d'une tribu peu nombreuse ou douar, dont chaque cahute constitue les gourbis; halte, et, sans descendre de cheval, nous prenons le café, le vrai café maure à un sou la tasse. Salutations arabes sur toute notre route. Arrivée enfin aux ruines d'Hippone, en tra-

versant des taillis, des broussailles et sans qu'aucun indice annonce ces grands débris de la puissance ou plutôt de la décadence romaine. De vastes arceaux de briques et de granit sont séparés par des carrés de cour surmontés de petites galeries. Plusieurs éboulements ont eu lieu à diverses époques et les masses de constructions détruites témoignent ces grandes catastrophes (c'est l'une d'elles qui, il y a une quarantaine d'années, imprima une secousse de tremblement de terre qui ne dura pas moins de quinze secondes à Bône). L'herbe ou les herbes, les fleurs sauvages, le figuier de Barbarie, tout cela pousse sur les murailles antiques comme en pleine terre; rien n'apprend au voyageur à quel monument il a affaire; il cherche au moins quelque inscription et ne trouve pas même un mot, un nom de quelque valeur, comme si saint Augustin lui-même n'avait jamais passé par là. Les ruines d'Hippone seraient à vendre si on voulait devenir propriétaire d'une grande antiquité; mais il faudrait en donner à peu près mille écus et il n'y a pas un acquéreur. L'évêque d'Alger a pourtant désigné un emplacement où une petite chapelle sera élevée en mémoire de l'évêque d'Hippone; d'évêque à évêque, c'est bien le moins qu'il fasse. Demi-retour sur notre route pour aller chez le général d'Uzer, en traversant la Seybouse et le ruisseau d'Or, ainsi nommé parce qu'il entraîne dans son eau des parcelles d'or détachées de la montagne, c'est-à-dire détachées d'une mine

que l'on ne songe même pas à exploiter. On ne s'inquiète pas davantage de faire des fouilles qui, non seulement fourniraient sans doute des métaux utiles ou précieux, mais encore des débris intéressants de l'antiquité romaine, des statues, des fragments d'édifices, des objets d'art, des médailles ainsi qu'on en a déjà trouvé un grand nombre. Arrêtons-nous chez le général d'Uzer, compatriote pur sang de mon père (quoi qu'il ait fait une plus grande fortune), ex-commandant de la province de Bône pendant plusieurs années et aujourd'hui colon propriétaire en Afrique, entouré de serviteurs qu'il a ramenés de son pays. L'un de ces braves gens de la montagne pyrénéenne, reconnaissant mon père, le salue en patois par son nom et lui cause ainsi une surprise d'émotion comme s'il se retrouvait dans sa vallée de Campan.

Le général, vivant ainsi au milieu de sa petite colonie, croit être encore aux environs de Bagnères. Il vit là tout à fait paisible, sans que jamais les Arabes soient venus l'inquiéter un seul instant. Tous les environs de Bône semblent jouir, du reste, d'une sécurité parfaite jusqu'à Ghelma et même jusqu'à Constantine (trente-huit lieues de là). Rencontre d'une caravane qui va partir de la plaine, près du pont de la Seybouse : hommes, femmes, enfants et bestiaux présentent l'image d'une véritable tribu de Bédoins nomades. Sur plusieurs mulets sont disposés des tapis enroulés en siège arrondi ; chacun

d'eux sert à deux femmes, assises l'une à droite, l'autre à gauche et dévoilées, comme elles sont, du reste, hors des villes. Leur visage et leurs mains, tenus avec charme, annoncent une toilette fraîche ainsi que leurs bracelets et leurs colliers.

Retour de la colonne expéditionnaire commandée par le général Randon; elle était partie, il y a un mois, pour combattre la tribu des Acastas dans la province de Constantine. Elle s'est nécessairement couverte de gloire, comme disent les bulletins officiels, et a fait, sans doute, une razzia de quelques milliers de têtes de bétail, c'est-à-dire, de deux ou trois cents. Je vais en curieux à la rencontre de cette petite colonne de douze à quinze cents hommes tous couverts d'une belle poussière et à moitié découverts de leurs uniformes, avec chapeau provençal pour coiffure, habits déboutonnés, pantalons de bivouac et chaussures de marais, fusil en bandoulière, comme les Arabes, et le sac sur le dos avec le reste du pain de munition et une carapace de tortue pour boire. La colonne est composée d'un bataillon de la ligne, d'une compagnie de zouaves, d'une autre de spahis, d'une de Turcs, d'une autre de la légion étrangère, avec détachement de cavalerie, d'artillerie, du génie, du train d'équipages.

De tous les animaux sauvages que l'on rencontre dans la province de Bône, la hyène est un des plus communs; mais sa réputation vulgaire de férocité est exagérée. — Départ de Bône à sept heures du soir.

Mercredi, 15. — Arrivée ou retour à Philippeville, sept heures du matin. M. C..., interprète qui nous visite, est le fils naturel de Napoléon en Egypte. Dîner chez le colonel Brive, commandant supérieur de Philippeville. Sa probité militaire le fait estimer de tous; il a eu plusieurs altercations avec le maréchal Soult, dont la cause secrète remonte à l'affaire de Strasbourg; de là, point d'avancement, point de récompense pour lui, mais des manifestations mauvaises. Son influence morale sur les Arabes est telle, qu'ils viennent à lui avec toutes les marques de respect; il réunit, une fois par semaine, les cheiks alliés et juge leurs différends, etc. Mais le colonel Brive réprouve le système de décapitation adopté par le général Négrier; il réprouve les tortures du silos, de la crapaudine, etc.; voilà pourquoi il est réprouvé lui-même et demande sa rentrée en France, ainsi que M. Saint-Hilaire, le sous-intendant.

Jeudi, 16.—Départ à cheval à six heures sous l'escorte de 25 hommes du 3e chasseurs et de quelques spahis, plusieurs officiers, soixante bœufs. Nous marchons au pas et atteignons le camp d'El-Arouch par un chemin de montagnes.

Vendredi, 17.—A quatre heures du matin, départ d'El-Arouch, après une nuit assez agitée par les puces qui fourmillent au camp, et encore en avons-nous été plus préservés que d'autres dans le modeste logement du général. Mais, avec les puces, une

chaleur excessive nous tourmente et les hurlements des chacals nous empêchent de dormir (on a entendu dernièrement rugir un lion qui est venu jusqu'à l'entrée du camp). Un détachement de la ligne nous précède pour éclairer la route, et hier soir des spahis sont partis en courrier extraordinaire, par ordre du général Levasseur, pour annoncer à Constantine l'arrivée de l'inspecteur. M. de Camas, capitaine de spahis commandant le camp de Smendou, vient à la rencontre de mon père avec quelques-uns de ses spahis; il est fils du général d'artillerie de Camas, auquel mon père a sauvé la jambe pour une blessure très grave du genou à la bataille de Leipsick. M. Dossard, chirurgien du camp. M. de Camas a organisé, au camp de Smendou, un marché auquel deux ou trois cents Arabes viennent tous les lundis. Avant d'entrer au camp, il fait faire à ses spahis, tous Arabes de type et de costume, une charge au grand galop dans la plaine. Le camp a été récemment attaqué par les Arabes. Nous devions y coucher, mais alors il aurait fallu un jour de plus pour arriver à Constantine, et surtout une nuit au pouvoir, non pas des Arabes, mais des insectes de toutes sortes. Adieu au camp de Smendou après une heure de station pour doubler l'étape, c'est-à-dire, faire encore huit lieues par dessus les six de la matinée, total quatorze lieues. A cheval encore pour le reste de la route avec une escorte de spahis irréguliers (très irréguliers) qui ne savent avancer que par sauts et

par bonds de leurs chevaux pour les lancer exprès en avant de toute leur vitesse en tenant leur fusil en l'air et s'arrêtant tout court. Rencontre fréquente d'Arabes sans offensive parce que nous sommes en nombre, en force. La plupart, du reste, sont à leurs moissons, et ordinairement à cette époque ils se tiennent assez tranquilles afin de récolter, sauf à reprendre le yatagan après la faucille. Un autre indice favorable pour la sécurité de la route, c'est la rencontre des bestiaux. Tout le pays que nous parcourons dans l'étendue de plusieurs lieues, depuis le camp de Smendou, est une série de coteaux ou de montagnes sans culture et cependant riches de moissons naturelles, d'une terre excellente, et qui ne semble attendre que la main de l'homme. Mais ici, l'homme c'est l'Arabe, et malgré la richesse de produit qu'il pourrait en recueillir, l'Arabe ne cultive et ne récolte que ce qui suffit rigoureusement à ses besoins, à ceux de sa famille ; sa sobriété est extrême.

Samedi, 18.—Après une nuit triste pour mon père, qui m'a inquiété, nous prenons un premier aperçu de Constantine, ville toute musulmane comme constructions et comme habitants ; bien plus complète qu'Alger, plus originale qu'Oran, située sur le large plateau du Rocher que contourne et arrose le Roummel, entourée presque partout par un fossé profond et étroit, c'est le ravin, sans autre communication au delà que la route dite de Philippeville abou-

tissant à la porte Valée et l'autre route (de Bône ou Ghelma) par le pont d'El-Kantara. La disposition si escarpée de Constantine lui sert de fortification naturelle la plus formidable et la plus inaccessible à d'autres qu'à des Français. N'ont-ils pas échoué eux-mêmes à leur première tentative? Mais ce n'est pas à dire pour cela que nous pourrions soutenir un siège trop prolongé si nous étions pris en même temps par la famine. Je ne comprends pas comment on a pu trouver arides les abords de Constantine. La plus rapprochée des oasis que nous apercevons appartenait à un Fabius, non pas de l'ancienne Rome, mais de la nouvelle France, non à Fabius l'intègre, mais à Fabius le déprédateur. Toute la plaine jusqu'à Constantine, oasis et moissons, appartient à une immense tribu, notre alliée, quand même. Cette tribu avait pour chef le célèbre Caïd Ben-Aïssa, premier ministre du bey de Constantine, qui fut très honoré, très glorifié après sa soumission.

De ce côté, on a une impression d'étonnement et de tristesse, sans mélange d'admiration, à la première vue de Constantine ou du rocher de Constantine qui ne laisse apercevoir au loin qu'un seul bâtiment, c'est l'hôpital, et une seule muraille avec quelques lignes de maisons sans forme, sans relief, sans caractère encore. Le point de vue est si éloigné, la position si élevée, que l'œil est insuffisant à bien voir ce qui lui révèle ainsi sur la gauche l'an-

tique ville de Cyrta ; je me figurais même la situation plus haute encore, plus conique, plus détachée de la base du rocher.

Nous passons à un endroit de la route très rapproché de la ville où, il y a quinze jours, le 3 juin à huit heures du soir, un officier, qui se promenait seul, a été assassiné cruellement par les Arabes qui lui ont donné plusieurs coups de yatagan et un coup de fusil, lui ont coupé les parties génitales et écrasé la tête. Le sang de ce malheureux laisse encore sur notre passage une large plaque desséchée. Depuis ce jour, un ordre de la place défend expressément aux Français de sortir seuls et sans armes à la moindre distance des murs de Constantine. Nous, nous allions y entrer. Un grand oiseau s'élève majestueusement au-dessus de nos têtes, c'est un aigle ; et puis des gypaëtes, des vautours, des cigognes, des hérons.

Un petit minaret arabe, en avant de la porte, présente cette inscription : « Aux braves morts sous les murs de Constantine. »

Au moment où nous pénétrons dans la ville, elle est en grand émoi, par suite du retour, le jour même, du général Négrier, après une expédition de quarante-cinq jours. Il a atteint Tébessa, ville toute romaine, sur la frontière de Tunis.

Le général Négrier est logé dans l'ancien palais du dey, avec un grand appareil militaire. Dès les abords du palais, il y a des factionnaires ; on en trouve aussi au dedans, partout ; un chaouch toujours armé

de son redoutable cimeterre, toujours prêt à obéir et à exécuter, précède le général Négrier partout, en campagne et en station, dans les camps et dans la ville, jusque dans les maisons où va son chef et chez lui il est encore là. Sa charge, son emploi, c'est de couper la tête d'un Arabe ennemi, rebelle ou coupable même des plus simples délits, dès que le maître l'ordonne, sans qu'un jugement, une condamnation, un conseil de guerre soient nécessaires. Le général le veut, l'ordonne, et ne fait qu'un signe de la main, cela suffit ; quarante-quatre têtes sont tombées à ce geste. Abdellal fils, officier d'ordonnance du général, nous fait entrer. Il a le costume de mameluk et la croix; c'est un officier du nombre des Arabes alliés que le général Négrier protège, encourage et flatte plus qu'il ne le fait pour les officiers français. Son favori parmi eux, celui qu'il a comblé de faveur et dans lequel il a une confiance qui choque avec raison la dignité morale des nôtres, c'est le caïd Ali, sournois arabe qui exploite à son profit une position que tout le monde réprouve ; il est devenu le personnage indigène le plus influent de Constantine ; il a une autorité civile presque égale à l'autorité militaire dont il relève ; il a la surveillance de la police secrète, la responsabilité des actes intérieurs, la sympathie enfin du général et l'antipathie du public ; il est enfin décoré de la Légion d'honneur tout comme cela se voit en France. Son émule malheureux, ou son pendant qui

n'a pas été pendu, était bien officier de la Légion d'honneur avant d'être faussaire et galérien : son nom, c'est Ben-Aïssa.

Le général Négrier a le tort grave, pour l'avenir peut-être plus encore que pour le présent, de sacrifier tous les raisonnements de notre influence française, toutes les exigences de notre position en Afrique à l'idée fixe, exclusive qu'il faut agir avec une autorité militaire absolue, despotique, débarrassée de toutes les formes constitutionnelles, entourée au contraire de tout l'appareil de la puissance musulmane. Il est pacha de Constantine et non pas lieutenant-général au service de la France ; aussi attaque-t-on sérieusement son mode de commandement et de gouvernement. Le général Négrier est, au reste, un excellent et très brave militaire, tout dévoué à la consigne de l'honneur et du dévouement ; c'est, par dessus tout, un honnête homme, plein de désintéressement et de probité. Il reçoit mon père très dignement et il échange avec lui quelques souvenirs de l'Empire. Il me rappelle, à moi, notre séjour à Lille en 1839.

Vues de Constantine à prendre, des différents points de l'hôpital. Le ravin est un fossé profond, encaissé dans les rochers (nord-est de la ville), au fond duquel passe le Roummel. Sur l'un des côtés du Ravin, près de l'une des ailes de l'hôpital, existe une petite balustrade en pierres de taille juxtaposées ; il y en avait trois, et on désignait cet endroit sous le

simple nom des trois pierres. En regardant par-dessus ces pierres, et il faut se pencher avec précaution, on ne voit qu'un précipice d'une profondeur effrayante (325 mètres), et le rocher coupé à pic sans entaille, sans saillie, sans assise; l'œil ne peut suivre une pierre lancée du haut de cette terrible muraille, car depuis le bas du rocher jusqu'au fond du ravin, il y a encore une profondeur à peu près égale. C'est à l'endroit dit (telati adjerati), des trois pierres qu'autrefois on conduisait les femmes adultères; on les asseyait d'abord sur l'une de ces pierres en les retenant par les jambes et, à un signal donné, on les lançait dans l'immensité du ravin où elles disparaissaient sans laisser même le plus souvent le moindre débris de leur cadavre. L'une de ces malheureuses avait dû son salut à un coup de vent qui la soutint longtemps en l'air, en soulevant sa robe comme un parachute, et elle fut ainsi transportée sur un coteau sans un autre mal que l'évanouissement; mais la cruauté arabe du mari ordonna de nouveau le supplice et la femme y périt. Il est à propos de noter que, parmi les Arabes, l'époux a droit de vie et de mort sur la femme, et il en use quelquefois cruellement comme de lui infliger l'odieuse punition de la bastonnade. Les cadis sont souvent arbitres et juges de ces graves délits d'intérieur et prononcent la séparation des époux plutôt que la condamnation du mari.

J'entre, comme médecin, au dispensaire des pros-

tituées mauresques, dirigé par une bien intéressante femme, sœur Caliste, jeune religieuse, née à Toulouse, élevée avec soin par une honorable famille et arrivée en Afrique, il y a déjà plusieurs années, pour s'y dévouer au soulagement des infirmités humaines. Elle est d'abord restée longtemps à Alger, où elle a appris l'arabe, et, plus tard, elle a été appelée à Constantine où elle a créé et organisé l'hôpital civil. Mais la jalouse influence de la supérieure générale, Mme Vialar, et la coterie religieuse ont dépossédé sœur Caliste de sa direction. C'est alors que, dégagée de ses vœux, elle pouvait rentrer en France et vivre selon ses goûts de famille, mais elle s'est dévouée encore. Quant au dispensaire, il est organisé dans de petites proportions, mais si bien organisé, que son influence d'utilité sanitaire est désormais incontestable. Les maladies vénériennes, qui sont si communes, si compliquées, si graves enfin en Afrique, ont perdu beaucoup de leur intensité à Constantine. Les femmes avaient d'abord une extrême répugnance à se laisser examiner et traiter ; elles sont les premières à présent à réclamer les soins dont elles ont besoin. Quelques-unes de ces femmes se rendent parfois coupables de quelques méfaits et on leur inflige la bastonnade sur la plante des pieds ou sur les fesses. L'une de ces malheureuses venait d'en passer par là au moment de notre visite; elle avait été très belle, très séduisante et très recherchée surtout parce qu'elle était très grasse. Il y a une distinction

à faire sur le vice et la vertu des femmes en Afrique et notamment à Constantine, selon qu'elles sont arabes pur sang, mauresques ou juives ; les femmes arabes ne peuvent ou ne veulent, les mauresques veulent presque toujours et ne peuvent presque jamais, les juives peuvent et ne veulent pas, mais elles permettent beaucoup ; c'est un simple renseignement sans autre vérification. Nous visitons le quartier des juifs, tous occupés à ne rien faire, parce que c'est le jour du sabbat ; toutes les femmes sont groupées sur le devant des maisons : les plus riches en grandes parures et les plus belles aussi. Nous en avions demandé une, blanchisseuse de son état, pour notre linge, et, toute juive qu'elle était, elle ne voulut jamais se laisser payer parce que les juifs ne prennent pas d'argent le samedi.

L'intérieur d'une maison juive n'a pas grand intérêt et manque de caractère ainsi que de propreté. Toute l'élégance, tout le luxe, toute la richesse de l'intérieur ou de la famille s'appliquent à la toilette des femmes qui portent de grandes résilles ornées de mousseline à franges d'or, des toquets cousus de sequins, des voiles tout brodés et des bijoux de la tête aux pieds.

Dimanche, 19. — Nouvelle inspection de Constantine ; grand déjeuner médical sous la galerie mauresque du docteur Vital. Dessert interrompu par la brillante et bruyante visite du général Négrier, accompagné de ses aides de camp, avec sa suite

obligée, c'est-à-dire Braham-Chaouch (l'exécuteur des hautes œuvres) et des gobjirs (surveilleurs de nuit), qui représentent, eux, les Watchmen de Londres, et les Sergents de ville de Paris. Toute cette troupe-là, bien entendu, reste à la porte pendant la visite du général qui se fait accompagner par elle toutes les fois qu'il veut rendre ou recevoir un honneur. J'avoue, qu'au premier aperçu, j'ai éprouvé une sensation peu agréable en voyant Monsieur le bourreau arabe stationner à notre porte comme un simple mortel, mais on m'a si bien expliqué que c'était l'usage des pachas, des caïds et des cheiks, qu'il m'a fallu calmer cette fugitive impression de voyage. C'est, du reste, avec le même cortège que le général Négrier se rend à l'église le dimanche, et il sortait précisément de la messe lorsqu'il est venu faire visite à mon père.

Rendez-vous est pris avec sœur Caliste : Honni soit qui mal y pense; elle veut bien me conduire dans quelques maisons mauresques, et c'est moi qui ait l'air de l'accompagner tout à travers de la ville, elle, dans son costume de religieuse, moi, avec mon uniforme de médecin militaire.

C'est l'habit le plus estimé, le plus révéré même par les Arabes: il suffit quelquefois, pour nous sauver, parmi eux, des pas les plus difficiles, pour nous préserver de la mort dans une défaite ou dans une razzia, ou bien pour nous donner accès dans les douars, dans les tribus hostiles. Les Kabyles même,

connaissent et respectent le médecin, qu'ils appellent tebib, d'après le simple collet brodé de son habit ; ils l'envoient quelquefois chercher dans les camps, à grande distance, avec un bon cheval et une escorte pour obtenir de lui des conseils ou des secours et on ne cite aucun exemple de guet-apens ou de trahison envers le tebib, quoique plusieurs de nos camarades aient été tués selon les chances ordinaires de la guerre.

Un capitaine d'artillerie, grand amateur de botanique, était allé, sans uniforme, herboriser sur une montagne où il fut surpris par les Kabyles, qui le tenaient déjà pour lui couper la tête, lorsqu'il s'écria qu'il était un tebib ; le yatagan fut rengaîné et le capitaine tebib en fut quitte pour donner une consultation bien méritée aux malades de la tribu. Les Arabes ne sont, ni difficiles ni exigeants sur les ressources de la médecine ; les moyens les plus simples leur suffisent et les moyens les plus bizarres les enchantent ; c'est ainsi qu'ils ont la plus grande confiance dans un talisman, dans une amulette, dans un brimborion de bois ou de métal porté au cou, à la ceinture. L'un des remèdes les plus estimés, c'est un petit morceau de papier sur lequel se trouvent écrits quelques mots du Coran ; ledit papier est plié ou roulé dans un boîte, dans un étui qu'il faut porter sur soi et le mal est bien malin s'il ne cède pas à la puissance du remède.— Pérégrination dans l'intérieur de Constantine, toujours avec sœur Caliste.

Elle me fait entrer dans plusieurs maisons où elle a accès ; mais ici, malheureusement, le *tebib* n'a pas autant de privilège qu'en expédition et il ne pénètre dans le sanctuaire profane de mesdames les mauresques que s'il est rigoureusement appelé à leur donner des soins, et encore, n'est-ce que devant témoins, soit le mari, les autres femmes ou les négresses, qui ne sont pas des femmes. Et ce n'est pas tout : la malade reste voilée pour le tebib lui-même, qui se passe ainsi des signes du visage, de la langue, etc.; mais il peut voir et toucher tout le reste.

La médecine ordinaire des femmes est faite par des espèces de matrones à gages, blanches ou noires, et assez complaisantes pour prescrire des bains aux pauvres recluses qui en ont fantaisie. La première précaution prise, quand on entre dans une maison où il y a des femmes, c'est de les rassembler toutes et de les cacher dans une salle où elles ne puissent être vues pendant ce temps-là ; les visiteurs attendent à la porte extérieure ou font antichambre dans la rue. L'attente dure quelquefois un bon quart d'heure parce que les femmes ne se pressent pas assez de fuir la vue des étrangers et surtout des Français. Une vieille négresse, sorte de duègne, pleine de laideur, est ordinairement chargée de ce genre de police intérieure et on entend sa voix rauque et criarde commander le rassemblement et la retraite. Quand c'est fait, comme à cache-cache, elle vient

vous ouvrir la porte et vous montre la maison, à moins que le maître lui-même ne s'y trouve et ne vous en fasse les honneurs.

C'est un honneur que nous avons eu avec accompagnement de gâteaux, de confitures et de café ; grande politesse qui en veut une autre, ne refuser ni les gâteaux, ni les confitures, ni le café, de sorte qu'en faisant ainsi plusieurs visites, il faut passer par les mêmes politesses. Il semble, du reste, que l'on passe aussi par les mêmes portes et par les mêmes maisons, tant il y a de ressemblance ; beaucoup de simplicité, assez de propreté ; de grands bahuts en bois peint pour commodes ; quelques petits coffres ornés de nacre, de perles, pour nécessaires ou boîtes à bijoux ; deux ou trois sièges en bois de la forme des pliants ; des nattes partout (des tapis en hiver), des coussins ; les ustensiles nécessaires au ménage ou à la cuisine, dans une pièce à part, quelquefois un vaste plateau rond en cuivre comme un dessus de table qui sert aux repas, telle est à peu près toute la garniture, tout l'ameublement des maisons mauresques, simples comme toutes celles que j'ai pu visiter avec sœur Caliste. Elle était priée, chaque fois, avant de sortir, de passer chez les femmes sous prétexte d'en voir une malade ; mais pour répondre à leurs questions de curiosité. Il paraît que j'avais été vu par des ouvertures de portes, de fenêtres ou de murailles, si bien que l'une de ces clairvoyantes et invisibles femmes m'envoya, pour souvenir, une façon de

petit mouchoir qu'elle avait brodé ; cela s'appelle sekifa et se porte autour de la tête.

Une autre étoffe d'un tissu plus fin, le teltima-abrouka, voile brodé par une autre Mauresque, m'a été donné par sœur Caliste. Ma conductrice me fait entrer ensuite dans une école arabe au moment de la leçon ; quinze ou vingt moutards moricauds sont accroupis à la turque autour d'un vieux pédagogue de mamamouchi orné ou enlaidi à la française d'une paire de lunettes d'argent.

Lundi 20. — Départ de Constantine à cinq heures du matin. Traversée descendante et à pied de la ville par le chemin le plus long et en la contournant même dans une assez grande étendue pour arriver au pont d'El-Kantara. L'imagination la plus fantastique ne saurait imaginer une œuvre de cette nature et le souvenir est embarrassé pour la décrire ; que l'on se figure un précipice taillé dans le roc à une profondeur effrayante, séparé du sol par une grande distance, au fond duquel se précipite l'eau du Roummel et puis à sa base une série de pilastres et d'arceaux élevés et du sommet de cette rangée d'arches ou d'arcades une autre plus petite et moins élevée qui, à son tour, sert d'assises au soubassement même du pont, tout cela construit primitivement avec ces énormes pierres romaines qui forment des assises si solides que presque toutes celles de la base ont résisté à la destruction du temps ; les pierres de la rangée supérieure ont été plus endommagées et se trouvent

remplacées par d'autres de construction espagnole et arabe. La balustrade ou la rampe du pont est abaissée dans un endroit d'où l'œil plonge au fond de cette immensité avec plus d'effroi que d'admiration. C'est plus loin seulement au delà de ce pont qui semble jeté par les démons sur un gouffre de l'enfer, c'est enfin sur la terre ferme des rochers que la pensée se rassure et envisage avec plus de calme la magnificence de cette construction gigantesque. La vue découvre alors à droite la montée de Coudiat-Aty, le plateau de Mansourah sur la gauche et l'aqueduc romain plus au loin en avant.

Nous contournons ainsi la ville jusqu'à la porte Valée ; près de la brèche, on voit l'embrasure du canon qui a lancé le boulet mortel au général Danrémont. Une petite pyramide funéraire lui a été érigée sur le point même où il a été tué.

Quelques minarets s'élèvent au-dessus des maisons et constituent les seuls monuments entiers de Constantine ; ils sont blanchis à la façon arabe, si mal imitée en France et si sottement appliquée aux constructions anciennes qui devraient noircir avec le temps. Toutes les maisons de Constantine sont généralement mal édifiées, peu solides, surtout celles qui avoisinent le ravin, et ont déjà subi plus d'une destruction par les tremblements de terre. Trêve à mes contemplations artistiques pour monter à cheval ; nous partons avec une bonne escorte de deux compagnies d'infanterie. Plusieurs de ces messieurs

nous accompagnent jusqu'à la traversée du Roummel et nous voilà en route, faisant ainsi les premiers pas de notre retour, et j'y pense bien avec souvenir plutôt qu'avec inquiétude.

Mon père m'avoue, lui, qu'il n'est pas très rassuré; on nous a parlé d'attaque, de surprise par les Kabyles qui cherchent à faire quelque bonne capture dès qu'ils savent qu'un officier général traverse leur pays ; et les Arabes savent presque tous nos mouvements, ils ont des agents, des espions dans les villes, dans les camps, dans les douars et les tribus que nous croyons alliés, jusque dans les convois mêmes et les escortes. On dit enfin que la route de Constantine à El-Arrouch et à Philippeville est sérieusement menacée; on regrette même de n'avoir pas pu nous donner plus de deux cents hommes. Donc, tenons-nous bien. J'ai, en cas de malheur, un exécrable cheval du train qui se laisserait tuer à bout portant plutôt que de prendre le galop ; mais j'en trouverai un meilleur à la première halte. Ces haltes, nécessaires pour l'infanterie, sont si fréquentes à cause de la chaleur et de la fatigue de la marche qu'elles font regretter l'escorte de cavalerie. Nous avons donc traversé le Roummel et doublement traversé, car il contourne la ville en double sens et non en deux bras ; vient ensuite la vallée de ce nom occupée par la tribu des Ben-Aïssa et puis toute la ligne des montagnes et des ravins que nous avons déjà parcourue en venant. Déjeuner de bivouac avec

les officiers; la cantine assez bien pourvue, la vaisselle d'étain, le morceau sur le pouce, du vin piquant et de l'eau très claire avec de l'appétit, de la gaieté à la française et la chance ou l'expectative des Arabes; voilà, certes, un des plus agréables déjeuners que j'aie jamais faits. Mais les Arabes ne viendront pas du tout. Rencontre d'un gentil jeune homme, lieutenant d'état-major, M. Doubs, parent de M. Geoffroy-Saint-Hilaire et notre voisin de campagne près de Bièvres. Le souvenir de nos mères établit un trait d'union entre nous deux. L'impatience d'arriver au camp nous fait devancer la colonne, imprudemment, peut-être. Le jeune docteur Bonnard vient à grande distance au-devant de nous; sa longue barbe, autant que son habit de tébib, le met au mieux avec les Arabes, qui ont grande considération pour la virilité bien velue. Le commandant Camas arrive ensuite à la course de son cheval malgré le plein midi. Rencontre d'une fournée d'Arabes uniformes, ceux-là ne nous veulent pas de mal. Arrivée au camp de Imesidou que nous connaissons déjà.

Repos sous la charmille de lauriers à l'entrée de la plaine; il serait bien agréable d'y passer la nuit sans l'appréhension des Arabes, des chacals et des hyènes, mais on éviterait au moins les puces. Le commandant nous régale d'une revue de sa petite troupe d'infanterie, la cavalerie n'étant composée que d'une trentaine de spahis non pas réguliers, comme on le dit, mais des plus irréguliers. Tout

leur talent c'est de galoper à merveille; leur courage, galoper; leur dévouement, galoper; leurs services, enfin, galoper; ils sont cependant bien payés comme s'ils faisaient la guerre pour notre compte. mais ils ne font que la fantasia. Le commandant Camas est encore un brave officier qui me va tout à fait, et plus, il est breton; il a une cantinière bretonne qui nous donne le spectacle amusant d'un marcassin allaité par une chienne. Un groupe d'Arabes se forme autour de mon père qui établit avec eux, par interprète, une longue conversation en manière de propagande civilisatrice mêlée, comme toujours, de ses réminiscences d'Égypte.

Après le dîner du camp, une soirée divertissante : c'est d'abord la danse mauresque par un spahi déguisé en femme au grand complet, avec musique improvisée de tambourin sur une casserole et le chant connu. Un autre spahi nous donne ensuite une scène de bateleur, avec culbutes en tous sens; et, pour troisième partie, un de nos zéphyrs contrefait le mayeux à ravir. Bravo! et allons nous coucher pour le final.

Mardi, 21. — Nous sommes à El-Arrouch pour déjeuner de bon appétit chez le général Levasseur. Alerte pendant que nous sommes à table; un officier, tout effaré, vient annoncer au général qu'un soldat de chasseurs, qui s'était écarté à une portée de fusil au plus, a été enlevé à l'instant même par trois ou quatre Arabes sans que les factionnaires aient eu le

temps de s'en apercevoir. Ordre est donné aussitôt à un piquet de cavalerie de se diriger vers le point indiqué ; on parcourt au galop, et la carabine armée, les lieux environnants, mais tout a disparu, et le soir à l'appel le soldat n'avait pas encore répondu, ni le lendemain non plus, ni plus tard peut-être. Est-ce imprudence, est-ce volonté qui a entraîné ce malheureux loin du camp? Il y a, honteusement déjà trop d'exemples de désertion.

Journée accablante de chaleur à ce camp d'El-Arrouch où le sirocco souffle l'asphyxie ; il n'y a pas de sieste possible pour les plus dormeurs ou les plus fatigués ; presque tout le camp est en chemise, depuis le général jusqu'au soldat qui souffre bien plus que nous encore sous la tente. Je n'ai que la force d'écrire quelques notes. Causerie avec le général en grand déshabillé ; il se prépare, pour le soir même, à une petite expédition de razzia dans laquelle il va incendier les moissons de quelques tribus ennemies. Je retrouve là l'interprète Canapa, si intéressant par son origine et sa ressemblance napoléonienne ; je lui promets quelques cheveux de l'Empereur et les larmes lui viennent aux yeux. Vers la fin du repas, deux cheiks arabes, alliés à nous, prennent place au-dessus et sont déjà prêts à se mettre en campagne. L'un d'eux est un savant qui comprend les questions de mon père en arabe-égyptien ; l'autre est un intrépide combattant au milieu d'une mêlée. Visite à quelques prisonniers renfermés au camp

ce ne sont, hélas ! que des enfants et des femmes qui nous rappellent la triste inspection de la Maison Carrée. L'une de ces malheureuses est accouchée presque au moment où elle a été faite prisonnière. Départ de la colonne à neuf heures, sans qu'un seul homme ne sache ni le but, ni le plan, ni la durée de l'expédition. Le général ne s'en est même pas expliqué avec ses officiers, dans la crainte de voir déjouer ses projets par la vigilance des Arabes qui ont tant de moyens de voir et de savoir tout. Chaque division se forme en silence dans l'enceinte même du camp ; infanterie, cavalerie, artillerie aux petites proportions ; une première marche ordonnée reçoit contre-ordre pour tromper l'ennemi, et cependant les feux apparaissent déjà sur les sommets des montagnes, c'est-à-dire, les signaux de ralliement chez les kabyles. Le général nous fait enfin ses adieux et je serre la main de mes camarades ; la colonne se met en mouvement, elle défile, elle avance, elle est partie et déjà loin. Il faut que j'aime bien tout ce que j'aime pour être resté là. Grand tapage nocturne dans notre auberge pour l'arrivée de l'infanterie qui vient renforcer le camp ; il faut renoncer au sommeil.

Mercredi, 22. — Nouvelle alerte à deux heures du matin, tout le camp s'agite, le tambour bat aux champs ; on croit à une attaque et ce n'est que le réveil de notre escorte composée de cent hommes. Le brave capitaine qui la commande se sent animé

d'un généreux dévouement pour celui qu'il doit protéger. Il rassemble sa troupe :

« Mes camarades, leur dit-il, sachez que nous escortons aujourd'hui celui que Napoléon appelait le *plus honnête homme de son temps;* le baron Larrey a été l'ami du soldat pendant les guerres de la République et de l'Empire ; c'est à nous, soldats, de nous en souvenir, et si nous avons une rencontre avec les Arabes, que chacun de nous défende notre général et se fasse tuer pour lui, s'il le faut. »

Après deux ou trois heures de marche au pas et en silence, l'avant-garde de l'escorte signale au loin, sur la gauche, une épaisse fumée qui s'élève du milieu des montagnes. C'est le feu mis par la colonne du général Levasseur, aux moissons des Kabyles, coupables de l'attaque du camp d'El-Arrouch. Ils se croyaient en sécurité jusqu'à la fin de leur récolte pour recommencer, sans doute, ensuite leurs hostilités selon la coutume ; mais il faut s'attendre à toute leur vengeance en détail sur les escortes, sur les convois, sur les traînards ou les imprudents. C'est perpétuer ainsi la guerre au lieu d'en arrêter les conséquences ou bien il faudrait en finir par un grand coup. Mais, nous autres, marchons toujours... Voilà le bois des oliviers, c'est un passage facile pour la marche, mais scabreux pour la sécurité. Halte et quasi déjeuner au camp d'Eldix. On m'offre au dessert la tête d'un jeune cheik arabe, décapité dans une razzia par le capitaine Gauthier

de Rougemont; mais je laisse la tête dans la main qui me la présentait. Du haut du retranchement, nous voyons mieux encore l'incendie des moissons; c'est un spectacle assez triste, et un pauvre moyen de guerre. Attention ici, nous touchons à un défilé de montagnes, dans lequel toute une légion d'Arabes se place quelquefois en embuscade pour se précipiter à l'improviste sur l'arrière-garde d'une colonne.

Notre excellent capitaine envoie au large et en avant plusieurs hommes en flanqueurs, sous la conduite d'un petit sous-lieutenant enragé de l'envie de faire le coup de fusil. Il aurait eu beau jeu s'il n'avait eu qu'une douzaine d'hommes, car voici une vingtaine d'Arabes qui se présentent à un tournant, mais ne manifestent aucune intention hostile en présence de notre petite colonne. A quelques pas de là, nous rencontrons un groupe de Maltais armés, d'assez mauvaise mine, dont l'intention n'est jamais de rendre hommage aux passants, et qui, bien plus que les Arabes, se livrent à la pratique des brigandages de grand chemin. Arrivons donc, après tout cela, dans la riche vallée de Philippeville. Rencontre du courrier de France; c'est un mulet chargé de dépêches qui va tout seul, au trop ou au galop, sans cavalier, mais pourchassé par deux ou trois spahis qui arrivent ainsi à Constantine en moins d'une journée.

Nous voilà enfin rentrés à Philippeville, à midi.

Jeudi, 23. — Lecture des journaux. Les nouvelles d'Afrique nous viennent de France, car il y a une consigne absolue à Alger, une interdiction de toute publicité ; le général Bugeaud, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, est l'ennemi personnel le plus déclaré de l'opinion écrite sur son compte et sur le reste.

Vendredi, 24. — Après une visite à l'hôpital, nous descendons chez le colonel Brice, qui donne ordre au commandant de place de nous faire voir le silos, car ledit commandant n'y semblait pas disposé et voulait nous persuader qu'aucun silos n'était occupé pour le moment. Allons toujours, nous verrons bien. Il y a effectivement un silos occupé, mais où est-il? Nous sommes déjà dessus. Que l'on se figure une sorte de trappe en bois, au niveau du sol, d'un mètre carré environ, percée de trous étroits et solidement fermée par un cadenas ; on ouvre cette trappe, une odeur infecte s'en dégage et à dix pieds de profondeur environ, dans une fosse creusée ainsi dans la terre, apparaissent des êtres humains, des corps nus étendus les uns à côté des autres presque sans mouvement et sans espace du reste pour se mouvoir ; il y en a dix, oui dix, et on ose nous dire que quinze hommes pourraient tenir dans ce silos, bouge fétide et funeste, au milieu duquel se trouve un grand baquet rempli des excréments de ces malheureux. Comment peuvent-ils vivre, respirer dans ce lieu horrible? On ouvre la trappe deux fois par jour, une fois le matin et une fois le soir ; cela s'ap-

pelle leur donner de l'air. Comment peuvent-ils subsister? On leur donne du pain et de l'eau ; cela s'appelle les nourrir. Et puis, on les laisse ainsi, selon la gravité de leurs fautes, pendant plusieurs jours, plusieurs semaines et même plusieurs mois. Ils sortent alors de là, épuisés par la privation ou l'insuffisance des éléments de la vie, corrompus par le contact manuel des turpitudes physiques et morales, abrutis enfin par un supplice odieux et sauvage que l'on ose déclarer cependant nécessaire comme punition exceptionnelle puisqu'elle s'applique à des soldats de rebut, à des hommes condamnés déjà à des peines graves et mêmes infâmantes. Mais alors, pourquoi leur faire l'honneur de les enrôler dans l'armée française ? C'est cette question-là qu'il faudrait développer avec une sévérité sans réserve. Je n'ai pas besoin d'autres notes pour conserver longtemps le triste souvenir du silos. Mon père a voulu descendre par l'échelle de cet odieux repaire et moi après lui ; mais nous n'avons pu arriver jusqu'au dernier échelon, tant l'odeur fétide nous suffoquait. Ces misérables êtres, comprenant tout l'intérêt que nous paraissions prendre à leur affreuse position, élevaient tous vers nous des regards de souffrance hébétée, en cherchant à cacher leur sale nudité. C'est là, je crois, une des impressions les plus pénibles que j'ai éprouvées depuis longtemps. Grande discussion avec messieurs les officiers de toutes sortes d'épaulettes qui prétendent ne pouvoir obtenir la discipline, dans

les bataillons d'Afrique, sans cette peine-là et d'autres.

Visite au cirque romain, tout en ruines et caché par les herbes hautes. Débris de colonnes, de chapiteaux, de bas-reliefs, de pierres tumulaires ; statue entière de femme, la figure assez informe ; mais la tunique entière plissée admirablement, un buste, etc., etc. Tout cela reste en plein air, exposé aux mutilations des malfaiteurs de l'art, aux rognures et aux larcins des filous amateurs et des Anglais. Il y a, auprès des ruines, une lionne et une panthère de jeune espèce ; mais qui n'ont aucune allure de gardiens ou de surveillants ; ce sont deux petites bêtes féroces apprivoisées qui ne se fâcheraient certainement pas si on volait sous leurs yeux les antiquités romaines.

J'essaye inutilement de rechercher un caractère de localité, un type quelconque de physionomie dans cette Philippeville qui n'offre qu'un ensemble de natures les plus diverses, les plus mêlées, la tournure enfin la plus équivoque, la plus bâtarde et très propre du reste au nom de juste milieu qu'elle a pris. Les marchands sont nos boutiquiers de province. Vous demandez, je suppose, un burnous ou un caban et on vous offre un carrick ou un paletot ; si vous cherchez des babouches, on vous offre des chaussons de lisière et vous croyez alors vous trouver à Carpentras. C'est assez.

Samedi, 25. — Excursion à cheval à Stora, par la

jolie route qui longe le bord de la mer, en suivant les contours des côteaux. Quelques ruines à voir chemin faisant ou chemin montant, et nos petits chevaux grimpent au galop. Ce sont, comme presque tous les chevaux de l'Algérie, des chevaux demi-arabes seulement, ou chevaux barbes ; ils ont assez d'allure, le pas très assuré, le trot dur et le galop rapide jusque dans les montées ; ils cèdent facilement à la main et sont très rarement vicieux ; mais ils sont fort jaloux des chevaux français qu'ils supportent impatiemment.

Un cheik de Kabyles, l'un des plus riches et des plus braves, devenu notre allié, descend de la montagne, où il surveille l'immense récolte de ses figues ; il vient nous dire bonjour et prendre le café avec nous.

Sa belle figure, un peu fière, est cependant avenante par la franchise et représente assez bien un type de ces Arabes de la montagne, si superbe dans sa tenue, si laborieux dans la paix, si redoutable dans la guerre. Celui-là ne manque pas d'intelligence et possède quelques notions de notre histoire actuelle ; sa mise est fort simple, mais rehaussée par le burnous rouge que portent tous les cheiks alliés.

Il me donne sa tabatière rustique en bout de corne de bélier et une cartouche arabe (dans un morceau de roseau) et il reçoit, en échange, un paquet de poudre qui semble lui faire un infini plaisir. Quel-

qu'un lui disait d'apporter de la montagne des provisions qui lui seraient bien payées; il s'en offensa en déclarant qu'il ne vendait pas ce qu'il pouvait donner. On lui demandait aussi quel Dieu il croyait le plus puissant; il répondit : le Dieu de Mahomet pour nous et le Dieu de Jésus-Christ pour vous; mais, en montrant le ciel, le Dieu de là-haut pour tous; c'est un barbare qui a dit cela.

Départ de Philippeville pour Alger à une heure. Nous sommes à bord d'un nouveau bateau, le *Crocodile.*

Lundi 27. — Rentrée à Alger. Visites officielles d'arrivée : au général Bugeaud d'abord. Il fait attendre mon père et le reçoit avec cette demi-politesse froide et curieuse des parvenus d'aujourd'hui, gens de la cour basse qui ne frayent pas avec les hauts parvenus d'autrefois. Le gouverneur actuel de l'Algérie est pourtant apprécié à son avantage pour les actes de son gouvernement militaire; il a une prodigieuse activité, un zèle infatigable, un vrai courage personnel et un système de guerre incessante plus utile que la guerre timide et que la guerre impitoyable, voilà pour le bien à dire; soldat général qui n'admet que l'intérêt militaire, l'influence militaire, la pensée et l'expression militaires, c'est-à-dire la chaîne, l'entrave à tout ce qui émane de la liberté individuelle. Les journaux sont pour lui une peste dont il a horreur et les journalistes, les grands orateurs de l'opposition, des hommes à pendre, à fusil-

ler ou à pistoliser. M. Bugeaud va plus loin et comme il cultive avec succès la betterave, en sa qualité d'agronome, il prétend exercer avec le même droit et le même succès la médecine hygiénique et pour cela il a, de son chef médico-militaire, imaginé, non pas de purger toute l'armée, mais de lui faire prendre un fébrifuge préventif, le sulfate de quinine par anticipation, sauf l'avis des médecins qui n'ont pas dit non, parce que cela ne pouvait pas faire de mal à l'armée, bien au contraire.

Mardi, 28. — Passons la fin de la journée d'hier assez insignifiante, puisque c'était une demi-journée officiellement perdue en visites aux autorités militaires ou intendantes, d'autant que l'humeur paternelle s'en était ressentie d'une façon assez désagréable. Passons aussi le commencement, le milieu et la fin de la journée d'aujourd'hui qui n'a pas non plus grand intérêt de localité; je l'emploie presque tout entière en lecture de journaux de Paris, et en écriture de lettres à Paris pour revivre un peu de cette vie que j'aime, de ces souvenirs qui me sont si chers.

Le 29, départ pour Blidah.

Vendredi 1er juillet. — Blidah. Tournée matinale dans les boutiques, c'est-à-dire devant les boutiques, car elles sont toutes à trois ou quatre pieds au-dessus du sol, sans portes ni fenêtres; il n'y a qu'une ouverture sans marches ni degrés par laquelle le marchand pénètre en s'accrochant à une corde et ne se

soulevant que par la force du poignet jusque dans l'intérieur de son établissement qui n'a jamais plus que quatre ou cinq pieds carrés. C'est un dépôt, un réceptable, un magasin de toutes sortes de denrées ou marchandises entassées, empilées les unes sur les autres sans ordre, sans distinction, sans étiquettes ; ainsi des burnous, des shalls de Tunis, des étoffes richement brodées, des bijoux, des fantaisies mauresques de toutes sortes, de toutes formes au milieu ou autour et au-dessus des paniers de riz, de conserves ou des fruits, des légumes, des pipes et des paquets de chandelles.

La santé de mon père devient de plus en plus inquiétante, et il faut se décider à revenir en France.

Nous quittons Blidah et rentrons à Alger, où nous nous rembarquons aussitôt sur le *Tartare*.

Le début du voyage est assez agréable, mais dans la nuit du mercredi au jeudi, 7 juillet, mon père se trouve bien fatigué et prend froid dans sa cabine. Il souffre d'une affreuse migraine.

Nous ne faisons pas une lieue à l'heure et il nous reste 70 lieues à faire encore.

La journée du jeudi est un peu meilleure, bien que la mer soit agitée.

Le vendredi, la mer se calme enfin et nous avons vent arrière ; mais à cinq heures du matin, cinquante-deux minutes et quelques secondes, le soleil s'obscurcit : c'est une éclipse ; mon père souffre horriblement. Je relève son courage, en lui annon-



LA BARONNE JEAN-DOMINIQUE LARREY, NÉE ÉLISABETH DE LAVILLE-LEROU

(1773-1842)

çant que nous apercevons la terre de France. A cinq heures du soir, nous entrons dans la rade de Toulon et nous débarquons aussitôt.

Mon cher malade passe une nuit d'insomnie, puis le samedi, une journée d'anxiété.

Hélas! pour me consoler, je reçois de Paris des lettres désolantes : ma pauvre mère ne va pas bien! Comment peindre mes angoisses? Je cherche pourtant à les cacher et je fais consentir mon père à subir une saignée ; cette opération ne le soulage pas, il passe une nuit affreuse.

Le dimanche, 10 juillet, je reçois une lettre alarmante de ma sœur; elle aussi est plongée dans la désolation ; pauvre sœur! elle souffre autant que moi. Et mon père ne va pas mieux, une nouvelle saignée ne produit pas de résultats appréciables.

Le lundi, une lueur d'espoir me ranime; les forces de mon père semblent revenir. Il parle de retourner à Paris sans inspecter la Corse, ni Perpignan, ni Toulouse. Nous attendrons quelques jours encore à Toulon et nous prendrons la route de Lyon.

L'amiral Baudin, m'offre, avec la plus grande obligeance, de télégraphier à Paris pour annoncer au ministre de la guerre, que mon père, retenu à Toulon, ne pourra continuer son inspection et se rendra, par la voie la plus directe, à Paris.

Dans la journée, je constate une amélioration sensible; mais, le soir, il commet une imprudence de

régime et se trouve moins bien ; il passe une nuit affreuse.

Mardi, 12. — Nouvelles inquiétudes. Tapage ultra-matinal et ultra-musical par les trompettes et la grosse caisse d'un charlatan, que nous envoyons ailleurs.

Un mieux sensible pendant la journée est suivi d'une nuit cruellement inquiétante.

A deux heures du matin, il faut opérer une quatrième saignée. Le sommeil revint dans la matinée du mercredi à la suite d'une cinquième saignée et de l'administration de plusieurs grains d'oxyde blanc d'antimoine. Malheureusement, la chaleur du corps ne me paraît pas suffisante.

La nuit n'est pas bonne ; mais la journée du jeudi, 14 juillet, est meilleure, et le mieux s'accentue le vendredi. Je renais à l'espérance. Vaine espérance ! La nuit est affreuse sans un instant de calme.

Le samedi, sans écouter ni raison ni prière, il décide qu'il faut quitter Toulon de suite. Il fait venir une petite calèche et le voilà parti, vers midi. Force m'est de le suivre. Triste voyage ! Dès Géménos, à peu de distance de Toulon, il descend de sa calèche et s'évanouit presque dans mes bras.

A Aix, où nous arrivons à onze heures du soir, une nouvelle faiblesse augmente mon inquiétude !

La nuit est passable ; le malade s'endort vers le matin, mais il a de l'oppression, de la fièvre même. Se trouvant un peu mieux, dans l'après-midi, il

veut partir absolument. Impossible de lui résister. Nous nous mettons en route à huit heures du soir. Quelle pénible nuit que celle du dimanche au lundi! Enfin, nous atteignons Avignon, de grand matin. Inutile de dire que la fatigue de mon père est extrême. Il est forcé de s'arrêter à l'*Hôtel de l'Europe*, où il passe une journée et une nuit affreuses. Quelles souffrances!

Le mardi, on lui fait entendre raison. Il consent à se laisser poser un vésicatoire. L'efficacité de ce remède se manifeste de suite et dissipe un peu mes inquiétudes. Mais la nuit est moins bonne, il a des mouvements de colère et d'impatience qui me désolent.

Le mercredi ressemble au mardi; mais le jeudi, le mieux est sensible. Une vieille paysanne d'Avignon, qui veille mon père avec moi, nous distrait un instant, en nous racontant l'assassinat du maréchal Brune, auquel elle a assisté.

Cela ne suffit pas, néanmoins, pour apaiser la mauvaise humeur de mon père, qui s'impatiente de plus en plus, il m'annonce que sa résolution de partir demain matin pour Lyon est absolue, malgré mon avis et celui du médecin. Il repose un peu la nuit; mais, moi, je ne dors pas.

Le vendredi, 22 juillet, nous nous levons dès l'aube pour partir à bord de l'*Aigle*, bateau à vapeur de remonte, de Beaucaire à Lyon. Mais ce bateau est en retard. Nous l'attendons indéfiniment. Mon

père bout d'impatience ; la fièvre le gagne et le fatigue, lorsque nous apprenons que l'*Aigle* ne viendra pas : il ne marche plus.

Un autre bateau, qui le remplace, est annoncé, à deux heures de l'après-midi. Vite, mon père se fait transporter dans une vieille chaise à porteurs, d'une forme si antique que je suppose qu'elle doit dater du temps des papes d'Avignon.

Nous embarquons donc à bord de l'*Aigle N° 3*, pauvre bateau à vapeur tout plein de marchandises et assez vide de passagers. Deux dames obligeantes cèdent leur salon, pour servir de chambre à mon père. Ce sont les filles d'un soldat de l'armée d'Egypte, auquel il a sauvé la vie en le guérissant d'une effroyable blessure du crâne.

Quelle triste nuit! quelles indicibles inquiétudes! cela ne peut se décrire. Enfin, dans la matinée du samedi, le malade éprouve un peu de calme.

Nous remontons toujours le Rhône; mais je ne suis pas en état d'admirer la multitude de ruines, de châteaux, de tourelles qui frappent les regards sur l'une et l'autre rive. Je n'ai plus l'esprit aux impressions de voyage.

Mes pensées sont toutes à mon père, à ma mère, à ma sœur, dont je relis les lettres attristées.

La nuit, quoique meilleure pour mon père, est tout aussi pénible que les autres pour moi.

Le dimanche, 24; je crois observer un peu d'amélioration dans l'état du malade; mais il est aussi

plus exigeant que jamais; nous traversons Vienne sans nous y arrêter; le soir nous sommes à Lyon. Hélas! mon père n'est plus qu'un moribond.

Le lundi 25 juillet, jour de douleur et de deuil. A neuf heures, je reçois une lettre de ma sœur, elle m'annonce que mère a épuisé la coupe des souffrances; je cache soigneusement à mon père la terrible douleur qui m'angoisse...

A cinq heures, tout est fini... Notre père est allé rejoindre au ciel notre bonne mère...

Lyon, 25 juillet 1842.

Ma pauvre sœur, que puis-je te dire après l'affreuse nouvelle de ta lettre? Toutes mes idées se bouleversent, je voudrais être près de toi pour pleurer ensemble notre adorée mère que je n'aurai pas revue et je suis bien loin de toi encore sans espoir même de quitter Lyon avant quelque temps. Mon père y est arrivé bien malade sans avoir voulu se reposer à Avignon le temps nécessaire. Son état m'inquiète sérieusement et notre destinée, ma pauvre sœur, m'épouvante. Tu n'aurais pas dû ajouter à un chagrin aussi cruel pour nous deux, des regrets ou des vœux sinistres pour toi. Essayons, je t'en conjure de nous fortifier l'un par l'autre, au lieu de nous désespérer, j'en ai besoin aussi, car je suis sans force et tout seul ici. Ecris-moi je t'en prie et prends autant de repos que ta douleur t'en accordera. Tu as dû tant souffrir, toi seule pourrais comprendre tout ce que j'éprouve d'angoisses si je te les disais en détails. Que nos amis viennent vers toi, ma pauvre sœur, je les en prie et les en remercie au nom de notre bien-aimée mère. Je te demande quand tu en auras la force, de me raconter sa dernière et si douloureuse existence, afin que je puisse y assister au moins par le souvenir, mais il n'est pas possible d'annoncer encore à mon père la cruelle vérité, il est trop

malade lui-même. Dis-moi si tu as fait conserver quelque image dernière de la figure ou de la main de cette mère que nous aimions tant, que n'ai-je au moins ici, son petit portrait pour me consoler de notre éternelle séparation.

Puissions-nous, ma sœur aimée, nous revoir bientôt et confondre nos douleurs dans notre tendresse fraternelle.

Chère Isaure, je ne sais comment j'ai pu t'écrire ces quelques lignes interrompues vingt fois par les plaintes de mon père et je m'inquiète davantage.

Mon Dieu ! Prenez pitié de nous !

Lyon, 26 juillet 1842.

C'en est fait, ma pauvre sœur, et plus tôt que je n'osais le redouter, notre si digne père a cessé aussi sa longue et belle vie. C'était hier, 25 juillet, à trois heures et demie, mais la force me manque pour te donner les détails affreux de son agonie. Le matin même j'avais reçu ta lettre qui m'annonçait la première des deux morts à déplorer, pendant le reste de nos jours. Je vais à mon tour assister à de bien tristes apprêts et deux jours après la cérémonie funèbre pour notre pauvre père j'essayerai de ramener, moi-même, son corps à Paris, afin d'accomplir jusqu'à la fin ma mission si malheureuse, et puis après nous pleurerons ensemble.

Ton malheureux frère et ami le plus dévoué.

Il ne me serait pas possible d'écrire à un seul de nos amis.

A Remoulin, près de Vienne (Isère).

Chère et pauvre sœur,

Tout est fini à Lyon pour moi, c'est hier qu'il m'a fallu subir la cruelle cérémonie funèbre de notre second mort, et j'étais si brisé par la douleur, que je n'ai pas eu la force de t'écrire. Mais, grâce à Dieu, j'ai trouvé des êtres qui ont été pour moi, d'une bonté de père et de sœur, c'est un respectable médecin de Vienne, M. Brissot et sa fille, Mme de Chabord, qui s'était

déjà trouvée avec nous dans la traversée funeste d'Alger à Toulon et qui avait été parfaite de soins et d'attentions pour mon pauvre père. Ce sont eux qui m'ont soutenu dans mes cruelles épreuves, sans me quitter un seul instant, et ils viennent de m'emmener à la campagne, à quelques lieues de Lyon, pour m'y reconduire après un peu de repos et dès que je pourrai entreprendre de ramener le cercueil paternel à Paris. Il repose en attendant dans la chapelle de l'hôpital militaire, sous la garde de l'aumônier, M. Rives, qui a été d'un dévouement admirable jusqu'au dernier moment et au delà. Nous allons attendre maintenant une décision que j'ai provoquée auprès du maréchal Soult, en le priant d'accorder à la tombe de notre digne père, une petite place dans un coin de l'infirmerie des Invalides. Les autorités militaires et civiles de Lyon, ont bien voulu s'associer à ce vœu que tu partages bien, j'en suis sûr, et adressent eux-mêmes une demande officielle au ministre. Il répondra sans doute par le télégraphe, et nous agirons alors en conséquence, ce sera sous d'ici à quatre ou cinq jours au plus tard, en supposant même toutes les difficultés du *pouvoir ou du mauvais vouloir*. Je reprendrai aussi les forces d'esprit et de corps nécessaires pour accomplir ce pénible retour de voyage. On a écrit pour moi, à notre ami Gautron qui viendra peut-être demain ou après, me chercher et m'aider dans ce dernier devoir. Et toi, chère bonne Isaure, ma pauvre sœur, tu pourras pendant ce temps-là, préparer notre arrivée à Paris, et prendre les dispositions nécessaires, pour tout ce qui nous restera à faire. Je te recommande sur toutes choses, le soin de ta santé, la force morale dont j'ai aussi tant besoin moi-même et la confiance dans toute mon affection de frère.

Unis-moi, enfin, à toutes tes pensées pour notre pauvre mère, comme je t'unis aux miennes dans son souvenir qui ne me quitte pas.

Il m'a fallu chère sœur, attendre l'arrivée de mon ami Gaultron pour régler avec lui et le bon Dr Brissot, les tristes comptes de la mort, j'avais aussi besoin, par ordonnance, de prendre quelques jours de repos, hors des murs de cette ville de Lyon.

si lugubre pour moi. J'espérais, enfin, une réponse du maréchal Soult à la demande que je lui avais adressée pour un coin de sépulture aux Invalides, voilà tout ce qui m'a empêché de partir quelques jours plus tôt, et de plus que ces raisons là, encore, l'incertitude de savoir où nous pouvions déposer en arrivant à Paris, le cercueil de notre digne père. Ta lettre est venue enfin me rassurer, puisque tu me dis qu'un caveau de Saint-Germain-l'Auxerrois doit le recevoir, je vais donc partir et accompagner ce précieux dépôt, afin d'arriver à Paris, samedi, dans la matinée peut-être.

Bon courage jusqu'à bientôt ma pauvre sœur, et plus tard encore pour bien longtemps et toujours en mémoire de lui et notre adorée mère.

Je t'embrasse et t'aime en vrai frère.

30 août 1842.

DISCOURS

PRONONCÉS

AUX FUNÉRAILLES

DU BARON

HIPPOLYTE LARREY

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DISCOURS

DE

M. DUJARDIN-BEAUMETZ

MÉDECIN-INSPECTEUR GÉNÉRAL
PRÉSIDENT DU COMITÉ TECHNIQUE DE SANTÉ

S'il est honorable de rendre, sur le seuil d'une tombe, un sincère hommage de respect, de gratitude et de regret à ceux sur lesquels elle va se refermer pour toujours, on ne saurait plus justement le faire que pour les hommes qui, ayant consacré leur vie active et leurs talents à l'utilité publique, ont plus considéré l'obligation de faire le bien que le mérite et la satisfaction de l'avoir fait.

A ce double titre, le Corps de Santé militaire et la chirurgie ont également à déplorer la mort de M. le baron Larrey, qu'une maladie cruelle nous a presque soudainement ravi, alors que sa verte et paisible vieillesse semblait promettre de faire durer son existence jusqu'aux extrêmes limites de la vie humaine.

M. le baron Hippolyte Larrey avait suivi par une vocation naturelle la carrière sur laquelle son père a jeté un si vif éclat; il a été, dès son enfance, conquis et formé à notre état par la tradition et les enseignements paternels; plus favorisé que son illustre père qui, dans le cours rapide de ses études, avait dû saisir par intuition les préceptes de l'art et créer ensuite par la seule force de son génie les secours dont l'expérience lui avait montré l'indispensable nécessité, M. Hippolyte Larrey a dû au calme des années de sa jeunesse de poursuivre régulièrement le cours de ses études classiques et médicales; il a pu acquérir ainsi, par l'habitude du travail méthodique et réfléchi, cette étendue et cette solidité de connaissances professionnelles qui ont fait de lui l'un des chirurgiens les plus distingués et les plus érudits de notre temps, accumulant ces trésors de faits et de doctrine qu'il mit plus tard si libéralement à la disposition des jeunes chirurgiens de l'armée, dont il encourageait avec tant d'obligeance l'émulation et les talents.

Il entra au service, à l'âge de vingt ans, comme chirurgien-élève à l'hôpital du Val-de-Grâce, puis fut attaché en qualité de sous-aide-major à l'hôpital du Gros-Caillou, sous les ordres de son père; car plus honorablement traité que ne l'avaient été Percy et Des Genettes, le baron Larrey, ayant atteint sa soixantième année, avait été maintenu en activité: on honorait ainsi par une mesure exceptionnelle

les glorieux et incomparables services qu'il avait rendus aux armées pendant toutes les campagnes de guerre, sans en excepter une seule, depuis 1787 jusqu'en 1815.

C'est aussi par la guerre que son fils débuta dès sa nomination au grade d'aide-major : il servit comme tel à l'ambulance de la tranchée au siège d'Anvers ; sa conduite y fut si honorable que, malgré son extrême jeunesse d'âge et de grade, il fut proposé pour la croix de la Légion d'honneur. Cette proposition fut renouvelée la même année 1832, en raison du dévouement dont il fit preuve à l'occasion du choléra qui sévissait sur Paris et sur sa garnison. Mais son père n'eut pas la joie de le recevoir en qualité de membre de l'ordre ; M. Larrey ne fut nommé chevalier de la Légion d'honneur qu'en 1845, alors qu'il était chirurgien-major de première classe : il y avait déjà dix ans qu'il avais conquis au concours la position de professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Déjà aussi avait commencé pour lui cette longue carrière du professorat à l'École du Val-de-Grâce, au cours de laquelle, tout en professant la clinique chirurgicale, il a publié un nombre très considérable de mémoires, dont les maladies du soldat et la chirurgie d'armée étaient les principaux sujets.

Par son érudition, son esprit d'exactitude et de méthode, la prudence qui réglait sa pratique, son langage facile et attrayant, il captivait l'attention

des auditeurs, que sa courtoisie et sa bienveillance, bien plus que le strict devoir militaire, attiraient et maintenaient autour de lui. Il puisait les saines traditions de l'art dans le culte de la science, à l'exclusion de tout autre intérêt; ami du progrès plus que de la nouveauté, plus jaloux de guérir que de briller et d'instruire que d'étonner, il n'a jamais eu d'autre mobile, praticien, que son devoir envers les malades, professeur, que son devoir envers les élèves; s'occupant de ses malades avec une sollicitude qui lui gagnait tous les cœurs, sa pratique étant des plus heureuses, il avait acquis par son caractère et son talent une influence qui demeurait en toutes circonstances respectable et respectée.

Il avait inauguré son professorat en 1844, dans le grade de chirurgien aide-major; il l'exerçait encore en 1852, quand il fut nommé au grade de chirurgien principal de première classe; peu après il devint sous-directeur de l'École et médecin chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, et fut promu, en 1858, au grade de médecin-inspecteur. Il eut, en cette qualité, l'honneur d'exercer trois fois les fonctions de médecin en chef d'armée, que son père avait remplies avec tant de dévouement et d'autorité que son nom, devenu légendaire, symbolise, avec ceux de Percy et de Des Genettes, ce génie de l'humanité qui, selon la belle expression de Michel Lévy, suit partout le génie de la guerre, et multiplie les secours presque autant que celui-ci multiplie les ravages. La croix

de commandeur de la Légion d'honneur avait récompensé ses services à l'armée d'Italie. Il était depuis six ans membre du Conseil de Santé des Armées, quand la mise à la retraite du vénérable inspecteur Maillot le fit appeler à la présidence de ce Conseil. Au moment de la guerre de 1870, il avait, comme chirurgien ordinaire de l'Empereur, le devoir de ne point s'éloigner de sa personne; et dans l'impossibilité où il se trouva, avec plusieurs autres directeurs des services au grand quartier général, de rejoindre l'armée de Metz, l'ennemi ayant coupé toute communication avec elle, il dut se consacrer aux fonctions de médecin en chef de l'armée de Paris, dont les souffrances, la constance et les héroïques efforts ne pouvaient, hélas! sauver que l'honneur de la patrie. Pendant la campagne contre la Commune, M. le baron Larrey organisa le service de santé de l'armée de Versailles.

M. Thiers, alors président de la République, l'éleva, en octobre 1871, à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur, que des âmes généreuses avaient autrefois vainement réclamée pour son illustre père, et dont, avant lui, Michel Lévy avait seul été honoré dans notre état.

Comme son père, il avait été appelé au très grand honneur de faire partie de l'Institut de France (Académie des sciences); membre de l'Académie de médecine depuis 1850, il était devenu le doyen des présidents de cette Société savante; la Société de

chirurgie l'avait appelé à elle par l'unanimité de ses suffrages, en 1849. Il était depuis de longues années membre du Conseil d'hygiène et de salubrité du département de la Seine; craignant de ne pouvoir plus y être aussi assidu qu'autrefois, il avait, dans la scrupuleuse correction de ses habitudes, exprimé le désir que sa démission fût agréée : ce lui fut une bien douce émotion de voir l'unanimité de ses collègues le prier spontanément de revenir sur sa décision, et de ne pas les priver d'une collaboration à laquelle sa grande autorité scientifique et le charme de ses relations leur faisaient attacher tant de prix. A toutes ces distinctions dans l'ordre de la science, il joignait les décorations honorifiques par lesquelles presque tous les souverains lui avaient témoigné l'estime en laquelle ils tenaient ses talents et sa personne : il comptait au nombre des officiers de l'ordre de Léopold, des commandeurs de l'Aigle rouge de Prusse, de l'ordre de François-Joseph d'Autriche, de la Couronne de chêne des Pays-Bas, du Medjidié, des grands-officiers du Lion et du Soleil de Perse, de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare, il était membre de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie, etc.

Mais rien de tout ce dont les hommes sont si soucieux à cet égard, ne se rapportant qu'à ses propres services, n'avait à ses yeux autant de prix, ne touchait sa raison et son cœur, n'éveillait sa sensibilité comme le souvenir toujours présent de cet homme extraordinaire, dont il était l'unique et

désormais le dernier rejeton, et dont la constante mémoire planait sur toute sa vie, dominant ses pensées les plus intimes, comme l'expression scientifique de ses travaux. — Tel était le culte qu'il professait pour la personnalité de son père, que pouvant se créer par lui-même, en raison de l'élévation de son intelligence, de la culture de son esprit, de la distinction de sa personne, une situation exceptionnelle dans le monde savant et dans la société, il a volontairement maîtrisé ses aspirations les plus légitimes, et délibérément voulu, même au sommet de sa carrière professionnelle et militaire, n'être que le digne fils d'un tel père; mettant son bonheur intime à vivre sous l'égide de la gloire paternelle, lui rapportant le pieux hommage de tout ce dont il était honoré lui-même, plaçant dans ce sentiment de modestie, dont l'amour filial était la source pure, non la consolation, mais l'honneur et le but de sa vie officielle et intime, il s'est fait délibérément et est resté volontairement, jusqu'à son dernier jour, le modeste héritier de ce grand homme, auquel il avait vu élever trois statues par l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens, de ses collègues, de la Patrie.

Il avait aussi, cependant, bien mérité par lui-même du Corps de Santé militaire; ce n'est pas seulement par la manière courtoise et gracieuse avec laquelle il accueillait les jeunes médecins qui venaient lui demander de guider leur inexpérience, en faisant appel à son jugement et à son immense

savoir ; il se faisait un bonheur de défendre leurs titres aux récompenses que décernent les Académies et les Sociétés savantes. Bien avant le moment où l'assimilation aux grades de la hiérarchie militaire a été conférée aux officiers du Corps de Santé, il avait eu, en 1857, le courage d'appeler spontanément la bienveillance et la justice de l'Empereur sur la nécessité de reconnaître aux médecins militaires une situation hiérarchique digne des services qu'ils rendent à l'armée : il avait obtenu de l'Empereur à cet égard une promesse formelle ; mais comme il n'arrive que trop souvent pour les droits les plus indiscutables et les plus légitimes, des considérations d'ordre secondaire, très habilement présentées, eurent le fatal pouvoir de faire reculer jusqu'au 18 juin 1860 la reconnaissance légale d'une situation militaire que le Corps de Santé avait de tout temps méritée, puisqu'en tout temps, suivant les combattants sur le champ de bataille, et toujours au milieu d'eux pendant les épidémies les plus meurtrières, il partagea en toutes circonstances leur existence, leurs fatigues et leurs dangers.

M. Larrey n'a pas moins utilement défendu les intérêts du Service de Santé et ceux des malades en apportant à la tribune de la Chambre des députés la déclaration si nette, si ferme des difficultés graves qu'il avait éprouvées à organiser le Service de santé à l'armée d'Italie, à l'armée de Paris et à celle de Versailles ; le discours qu'il prononça, le 14 juin

1880, a apporté, dans la discussion de la loi portant autonomie de notre service sous l'autorité du commandement, des éléments précis, des arguments persuasifs qui n'ont point été indifférents à la décision par laquelle le Parlement nous a donné notre organisation actuelle.

L'École d'application du Val-de-Grâce, à laquelle M. Larrey avait porté, pendant toute sa vie, l'affection la plus vive, s'est enrichie de son vivant d'une grande partie de sa bibliothèque, et va par sa généreuse donation recueillir et conserver le reste de cette collection scientifique et les souvenirs au milieu desquels on aura si souvent, devant les générations successives des médecins militaires, l'occasion d'évoquer le grand nom de Larrey.

En notifiant aux professeurs et aux stagiaires du Val-de-Grâce la promotion de M. Larrey au grade de médecin-inspecteur, Michel Lévy, directeur de cette École, disait dans son ordre du jour, en date du 18 janvier 1858 :

« Le Corps de Santé de l'armée tout entier se félicitera de retrouver au sommet de sa hiérarchie un nom que tant de glorieux souvenirs semblent avoir scellé à cette hauteur, et qui, rajeuni par le talent, conserve, après plus d'un demi-siècle, son prestige et sa pureté. »

Depuis lors, un autre demi-siècle a passé, et la gloire du nom de Larrey n'est ni moins éclatante ni moins pure.

En présence de ce monument d'où elle rayonnera sur les générations futures comme elle rayonne sur la nôtre, je rends, au nom du Corps de Santé militaire, un suprême hommage à M. le baron Hippolyte Larrey, qui a si dignement soutenu le nom illustre qui personnifie, dans l'histoire de la chirurgie d'armée, la vertu, la science, le dévouement.

DISCOURS

DE

M. GUYON

MEMBRE DE L'INSTITUT

Messieurs,

Un des noms les plus illustres de la chirurgie française vient de s'éteindre avec le baron Félix-Hippolyte Larrey.

Le glorieux et lourd héritage dont il a su toujours être digne est maintenant transmis à ses confrères de l'armée. Et ceux qu'il n'a cessé de considérer comme siens, ceux qu'aux derniers jours de sa longue vie il appelait, comme dans le passé, ses camarades, ont voulu que leur chef, que leur maître vénéré et aimé, avant de rejoindre le corps du grand Larrey dans le caveau où il repose, vînt dormir près de son cœur, dans la chapelle qui renferme ce précieux dépôt, les premiers jours de l'éternel sommeil. Après cette douce veillée de la

mort, c'est aux pieds de la statue du Père, dans cette cour du Val-de-Grâce, qu'ils rendent au Fils les honneurs qui lui sont dus.

La médecine militaire ne pouvait marquer par un plus émouvant hommage que le souvenir des deux Larrey lui appartient et qu'elle en prend la garde. Il est de ceux que les hommes destinés aux grands et douloureux devoirs considèrent comme leur patrimoine le plus enviable et conservent avec autant d'affection que de respect.

L'Académie des sciences, en déléguant un chirurgien pour prendre la parole en son nom, me permet de dire qu'elle s'associe à des sentiments que partage la chirurgie tout entière.

M. Larrey n'appartient pas seulement à la chirurgie par l'enseignement qu'il a fait comme professeur au Val-de-Grâce et comme agrégé de la Faculté de médecine de Paris, par ses nombreux travaux, par de sages et savantes doctrines chirurgicales, par ses titres. Il a su se faire une place à part. Nul n'a eu, autant que lui, le sentiment de la dignité de notre profession et le respect de tout ce qui s'y rattache; nul n'aura été un gardien plus jaloux de nos prérogatives. C'est que sa belle vie, entièrement vécue dans le culte de son père, a été consacrée à ce que Larrey avait aimé et avait servi. Notre confrère plaça la chirurgie au premier rang des choses auxquelles il donnait tout son dévouement et conservait une inaltérable fidélité.

Cette nature, où la bonté tenait une si grande place, qui avait les délicatesses du tact le plus parfait, qui obéisssait à toutes les convenances, était celle d'un homme de ferme caractère, sachant quand il le fallait montrer qu'il était prêt à toutes les résistances et demeurerait inflexible. Un sentiment très net de ce que l'on peut faire et de ce qui ne doit pas être l'empêcha toujours de laisser enfreindre un usage et, plus encore, de transiger avec l'injustice. En bien des circonstances, il eut l'autorité d'un véritable arbitre et parvint à se faire entendre; il a rendu ainsi de grands services.

Toujours présent aux séances de notre Académie, dont il a fait partie depuis 1867, son accueil affable, l'aimable et souriante expression de son noble visage, resté jeune sous ses beaux cheveux blancs, témoignaient à ses confrères combien il aimait à se trouver au milieu d'eux. Mais le zèle avec lequel il prenait part à nos travaux, le soin avec lequel il écoutait, indiquaient aussi sûrement que le plaisir de rencontrer ses amis ne lui faisait pas oublier le devoir qu'il était venu accomplir.

A sa place, qui n'aura été inoccupée que pendant les quelques semaines où il lui était devenu impossible de résister au mal qui, depuis une année, nous révélait son grand âge, le vide de l'absence définitive se fera plus lourdement sentir qu'à toute autre.

Adieu, cher et très vénéré confrère. Vous avez montré que celui qui sait se souvenir des exemples

qu'il a reçus, et toujours respecter ceux qui les lui ont donnés, est à la hauteur de tous les devoirs. Vous les avez remplis de telle sorte que vous avez à votre tour imposé le respect et conquis l'affection ; aussi, malgré votre modestie, le sentiment de tous vous a donné, près de votre modèle, la place à laquelle vous n'avez jamais songé à prétendre. Votre belle vie nous vaut ce grand enseignement et nous laisse de beaux exemples. Elle nous apprend comment on peut imiter ceux qui ont illustré leur profession et leur pays ; elle prouve qu'alors même que l'on est le fils du héros qui mérita d'être appelé l'homme le plus vertueux de son temps, il est encore possible d'ajouter à l'influence d'une pareille mémoire. Aussi avons-nous la consolation de sentir que notre dernier adieu ne peut être notre dernier souvenir.

DISCOURS

DE

M. DELORME

MÉDECIN PRINCIPAL DE PREMIÈRE CLASSE
PROFESSEUR A L'ÉCOLE DU VAL-DE-GRACE

Au nom du personnel enseignant de l'École du Val-de-Grâce, comme titulaire de la chaire que le baron H. Larrey y a occupée pendant dix-sept ans, je viens rendre hommage à ce maître vénéré qui fit tant honneur à cette École, et lui apporter notre tribut d'admiration et de respect.

Nos pertes se multiplient et se rapprochent. C'est pour ainsi dire hier que nous rendions les hommages funèbres à Villemin et à Maillot; aujourd'hui, nous sommes appelés à les rendre à notre doyen, dont la verte vieillesse semblait compter si peu avec les limites communes de la vie.

A l'encontre des premiers qui, seuls, se sont avancés dans la carrière, dont les pas ont été marqués par des luttes et des succès mêlés de décep-

tions et d'amertume, mais dont le nom, bien mis par eux en évidence, a recueilli vite tout le fruit de leurs efforts; guidé par son illustre père, jouissant après lui d'un appui que sa modestie et sa droiture ne lui ont jamais fait rechercher, mais qui l'élevait malgré lui, H. Larrey a franchi les étapes de la sienne sans hasard, d'une marche sûre et régulière. Par contre, par une sorte d'exigence compensatrice de la renommée, il ne lui fallut rien moins qu'une longue vie de labeur, que les plus hautes situations professorales, qu'une intervention active et continue au sein des grandes Sociétés savantes pour que sa personnalité se dégageât du poids écrasant de la gloire de son père et qu'il occupât la place qu'il mérite parmi les maîtres qui ont le plus honoré la chirurgie au XIXe siècle.

Après les discours que vous venez d'entendre, je n'ai plus à rappeler ici tous les actes qui honorent sa mémoire et dont toute sa vie est si bien remplie, ni ses éminentes qualités d'homme, la rigidité de son caractère masquée sous les dehors d'une politesse et d'une modestie exquises, pas plus que l'influence que par ses documents sur la guerre d'Italie, frappants d'évidence, par ses discussions à la Chambre des députés et par son initiative personnelle il prit à notre émancipation. Il serait également superflu de remémorer la place qu'il tint dans les Académies, dans les autres Sociétés savantes et dans le Corps de Santé militaire; mon rôle est ici plus modeste :

je n'ai qu'à retracer devant vous ce qu'il fut comme professeur du Val-de-Grâce.

Il avait, depuis quelques années, conquis de haute lutte, à la Faculté de médecine de Paris, le titre d'agrégé en chirurgie dans un concours auquel Sédillot, Malgaigne, Lenoir, Le Baudy, Delmas, Huguier avaient pris part; il avait, pendant plusieurs années, à l'hôpital des cliniques, remplacé le professeur J. Cloquet lorsqu'il obtint, au concours encore, les places de professeur de pathologie chirurgicale (1841), puis de clinique chirurgicale au Val-de-Grâce (1850). C'est dans cette École que, de 1841 à 1858, s'écoula la partie la plus active de sa vie scientifique; c'est là qu'il acquit sa grande expérience de la chirurgie; c'est de cette période que datent la plupart de ses travaux: ses nombreuses observations sur les traumatismes par armes à feu, ses remarques sur les blessés de 1848 et de Crimée, qui font suite aux mémoires qu'il avait déjà consacrés à ceux de 1830 et du siège d'Anvers et qui marquent dans l'histoire de la chirurgie militaire française. Sa monographie sur l'adénite cervicale, insérée dans les mémoires de l'Académie de médecine, est restée classique. Elle fait époque dans l'étude de cette question, et certaines prescriptions prophylactiques qui y sont contenues ont servi, vous le savez, à débarrasser l'armée d'usages surannés et pernicieux. Son travail sur le trépan est toujours consulté avec profit, comme celui qu'il nous a donné

sur les plaies de la vessie par les armes à feu, comme son discours académique sur les amputations consécutives à l'ostéomyélite, sujet d'importance alors majeure en chirurgie d'armée et dont l'examen l'amena à opposer une conservation relative à une opération trop radicale. Ses aperçus ou mémoires sur les appareils contentifs, les hémorragies, les fractures articulaires et diaphysaires, les mutilations de la face et, en particulier, celles de la mâchoire inférieure, les blessures des nerfs, les amputations et résections, la prothèse, etc., méritent encore d'être rappelés.

Si H. Larrey ne nous a donné aucun travail de longue haleine, il n'a laissé perdre aucune des occasions qui s'offraient à lui d'observer les faits pathologiques, en particulier ceux de la pathologie du soldat, et de tenir compte des données qu'elle lui fournissait. Les résultats d'une si vaste expérience se retrouvent dans un grand nombre de notes, de remarques, d'observations, de rapports, de discussions, de mémoires dispersés surtout dans les comptes rendus de la Société médicale d'émulation, de la Société de chirurgie, de l'Académie de médecine. Il me serait impossible d'en rappeler ici le simple énoncé.

De tous ces travaux, nul mieux que son mémoire sur les plaies de la vessie par les armes à feu ne peut donner une idée de la nature de son esprit et du caractère de ses écrits. C'est l'image fidèle de

l'homme éminent que vous avez tous connu. C'est un chef-d'œuvre de méthode, de coordination dans les idées, de fidélité dans les descriptions, d'érudition de bon aloi et prise aux sources, de sincérité dans la discussion, de pondération dans les préceptes, de rectitude dans le jugement. On a l'impression constante qu'il est écrit par un chirurgien sage et prudent, soucieux, avant tout, de l'intérêt d'un malade dont il ne veut pas compromettre le sort par des interventions audacieuses, possibles entre les mains de quelques chirurgiens éminents, mais pernicieuses si leur emploi se généralisait. Les progrès de la chirurgie contemporaine n'ont pu modifier de si judicieux préceptes. Sa langue est si châtiée et si pure que ce mémoire semble dû à la plume de l'un des maîtres écrivains de l'ancienne Académie de chirurgie; on y retrouve enfin l'expression, sans cesse renouvelée, du souvenir vivace et attendri de son illustre père, du culte qu'il a consacré à sa mémoire et qui le porta si souvent, injuste pour lui-même, à sacrifier ses propres observations, fussent-elles plus démonstratives, à celles que D. Larrey a consignées dans ses Mémoires.

H. Larrey n'a rien dit, rien écrit qu'il ne l'ait vu, rien fait qu'après un examen réfléchi. Les préceptes que nous lui devons ont vieilli sans doute, comme ceux des chirurgiens de l'époque si proche et pourtant si différente qui a précédé la nôtre, mais son observation reste; maintes de ses déductions sont

encore exactes ; une impression de haute raison s'en dégage toujours ; les sentiments de généreuse compassion que lui inspire un malade qu'il protège et qu'il aime s'y font sentir sans cesse et nous attirent vers l'homme honnête et bon qui les éprouve. En nous faisant aimer le chirurgien, il nous fait chérir la chirurgie.

Ne pourrions-nous être taxés d'ingratitude si, trop pénétrés des bienfaits étonnants de la chirurgie actuelle et faisant dater notre art d'aujourd'hui, nous oubliions les efforts de nos devanciers, le labeur qu'ils ont fourni pour augmenter le fonds commun de nos connaissances ou de nos pratiques et la part glorieuse qu'ils ont eu à tenir le sceptre de la chirurgie, alors que ses interventions ne comportaient qu'entraves, incertitudes, dangers et responsabilités?

L'idée directrice de H. Larrey, dans ses écrits comme dans sa pratique, celle qui fait le plus honneur à son jugement et à sa mémoire, c'est la valeur qu'il attacha, dès le début de sa vie professorale, à la méthode conservatrice. Les paroles qu'il prononça devant la tombe d'Amussat, en 1856, renfermaient déjà, avec sa profession de foi, la règle chirurgicale qui l'a guidé toute sa vie :

« Il alliait, disait-il, et pourrions-nous dire de lui, la prudence à la fermeté ; il ne cherchait pas à faire briller son talent ou à grandir sa réputation aux risques et périls de ceux qui se confiaient à lui. Il savait leur parler le doux langage de la persua-

sion pour les soumettre aux dures épreuves des opérations les plus graves ou les plus redoutables ; mieux encore, il savait les leur épargner toutes les fois que les ressources de l'art lui permettaient de satisfaire à la plus salutaire des indications, à celle qui seconde si bien et si heureusement les merveilleuses ressources de la nature, à celle que tous les chirurgiens devraient s'efforcer d'atteindre à force de soins, de patience, d'abnégation et d'espoir, à cette indication enfin qui a mérité le nom de *chirurgie conservatrice.* »

Les hautes fonctions que le baron H. Larrey remplit pendant la guerre d'Italie, celles de médecin en chef de l'armée, lui fournirent une occasion unique d'en généraliser et d'en démontrer les bienfaits. Suivant, en cela, une tradition laissée par ses illustres devanciers qui, au début des hostilités, avaient soin de préparer les médecins placés sous leurs ordres aux devoirs sacrés qu'ils avaient à remplir et de les éclairer sur les règles générales de leur conduite, H. Larrey prescrivit à ses collaborateurs l'emploi de cette méthode thérapeutique dans la plus large mesure possible, et cette pratique, d'une application bien plus délicate alors et plus difficile que la méthode radicale, fut acceptée même pour le traitement des fractures les plus graves, pour celles de la cuisse, lesquelles, pour la majorité des chirurgiens de l'époque, réclamaient sans réserve le sacrifice immédiat du membre. Les heureux résultats

obtenus pendant cette campagne, comparés à ceux des guerres allemandes et de la guerre de Sécession, la plus terrible du siècle, campagnes durant lesquelles l'amputation des membres ou l'excision des os fracturés furent poussées jusqu'à l'abus, vinrent affirmer l'excellence de ces sages préceptes en démontrant que la méthode conservatrice, qui a déjà l'immense avantage de n'imposer aucun sacrifice, était encore moins meurtrière que les opérations radicales. De cette époque, la cause de la chirurgie conservatrice appliquée aux plus graves des fractures par les armes de guerre fut gagnée en France et, encore une fois, l'initiative de son adoption est due en grande partie aux efforts de H. Larrey; or, si l'on songe à l'extrême fréquence des lésions auxquelles elle est applicable dans les luttes gigantesques des temps modernes, où les fractures par projectiles se chiffrent par milliers, on comprendra toute la valeur de l'heureuse inspiration de H. Larrey.

Praticien, il avait les qualités des maîtres de son temps, dont les efforts n'étaient point absorbés, comme ils le sont aujourd'hui, par les obligations d'une chirurgie suractive et épuisante ou par des recherches destinées à en préciser et à en étendre les progrès. Il avait l'observation patiente, le souci, l'amour du diagnostic lent et rigoureux, que notre génération ne possède plus assez et que la nouvelle reprendra sans doute. Également sobre d'opérations à issue trop souvent funeste, il était également habile

à les faire et, dans ses interventions actives, il montrait beaucoup de méthode, d'adresse et de sang-froid. Une anecdote bien connue, relative à cette opération d'une chirurgie qui n'était pas la sienne et qu'il dut faire sur le champ de bataille de Solférino, aux côtés de l'Empereur, alors qu'il venait de courir les plus grands dangers, rappellera, mieux qu'aucun autre exemple, le degré de possession de lui-même dont il était capable.

Au dire de ses élèves, dont plusieurs sont devenus des maîtres, d'après les traces écrites qu'il a laissées de son enseignement, ses leçons n'avaient pas le mérite d'être faciles, abondantes, riches en aperçus originaux; mais, fruits d'une longue méditation et préparées avec le plus grand soin, elles étaient nourries de faits, d'une logique sévère, lucides et d'une réelle utilité pratique. D'un homme méthodique, laborieux et sage, on ne pouvait attendre l'enseignement brillant, mais inégal et parfois hasardeux, d'un novateur ou d'un improvisateur. Pénétré de l'influence pernicieuse que pouvait exercer sur ses élèves une autorité scientifique non contestée, doublée d'une haute autorité hiérarchique, il avait soin de ne s'arrêter qu'à des règles proclamées, consacrées par l'expérience des autres et vérifiées par la sienne. Ses leçons étaient donc, comme ses écrits, le produit de l'étude et de la réflexion.

Aussi dédaigneux d'une vaine popularité qu'éloigné des manières impérieuses qui impressionnent mais

éloignent, il avait sur ses élèves l'ascendant que donnent le langage de la persuasion, la préoccupation constante d'un devoir à accomplir, la rectitude du jugement et la variété des connaissances. Ses élèves se rapprochaient de lui et éprouvaient bientôt les effets de sa sollicitude et de la bienveillance si grande qu'il leur prodiguait, comme il la dépensait à profusion pour ses malades. Plus tard, laissez-moi le rappeler, il ne cessa de témoigner cette bienveillance au sein des Sociétés savantes, non seulement à ses collaborateurs, mais à tous les laborieux. Tous ceux, et je suis du nombre, qui en ont été l'objet, savent qu'il la leur accordait sans compter et sans souci du degré apparent de reconnaissance qui devait s'y attacher. Il semblait qu'elle fût pour lui l'expression obligée de l'affection d'un père pour ses enfants, de l'attachement d'un chef pour ses subordonnés, bien plus, un devoir qu'il semblait avoir contracté envers le Corps dont il faisait partie et dont il avait à cœur d'augmenter le fonds déjà si riche de considération et d'estime qui s'attachent à lui. Avec une si haute conception de ses obligations, elle ne fut jamais le prix d'une complaisance, la récompense d'une satisfaction passagère donnée à l'amour-propre du savant ou du chirurgien ou le prélude de services à réclamer; elle était aussi digne de celui qui la dépensait que de celui qui en était l'objet. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, H. Larrey nous a laissé un bel exemple.

Par ses travaux, par la part qu'il a prise à l'enseignement, par la place qu'il a su conquérir au sein des Sociétés savantes, H. Larrey aurait donc été utile; il survivrait non seulement dans notre souvenir et celui de ses contemporains, mais aussi dans l'estime de la postérité, si son nom seul, sur lequel il a jeté un nouveau lustre et qui, pour tout Français, rappelle nos gloires nationales, les succès de nos armes comme nos malheurs, ne suffisait pas déjà pour le rendre impérissable. N'est-il pas encore, ce nom, l'expression concrète de ces trésors de bravoure, d'abnégation et de dévouement que nos chirurgiens d'armée, héros obscurs mais sublimes, ont semés sur tant de champs de bataille, pendant près d'un siècle, de Valmy à Waterloo, d'Anvers aux luttes de 1870!

Baron Larrey! pendant plus des trois quarts d'un siècle, vous avez été la personnification la plus noble des qualités du médecin et du chirurgien d'armée qui ont pour devise: labeur, dévouement, dignité; la haute considération qui s'attachait à votre personne et à vos travaux a rejailli sur notre École comme sur le Corps de Santé militaire tout entier; avec un sentiment indescriptible de regrets et de reconnaissance, de respect et d'admiration, au nom de l'École du Val-de-Grâce, nous vous disons adieu, mais votre souvenir et votre exemple resteront à jamais gravés dans nos annales, comme dans notre enseignement et dans nos cœurs.

DISCOURS

DE

M. NICAISE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Messieurs,

C'est avec une profonde émotion que nous venons, au nom de l'Académie de médecine, rendre les derniers honneurs au baron Larrey. C'est encore un de nos anciens au noble caractère, un des gardiens vigilants de nos traditions, que l'inéluctable destin éloigne de nous, au lendemain de la mort de Pasteur, et peu de temps après celle de A. Guérin et de Verneuil.

Larrey, héritier d'un grand nom, a porté sans défaillance son lourd héritage pendant près d'un siècle.

Né en 1808, il suivit, au temps voulu, la carrière où son père brillait au premier rang, et commença ses études médicales à la Faculté de médecine de

Strasbourg; il vint ensuite au Val-de-Grâce et fut reçu docteur à la Faculté de Paris en 1832.

La carrière de Larrey comme chirurgien militaire fut active et bien remplie; il obtint successivement tous les grades jusqu'à celui de médecin inspecteur et de Président du Conseil de Santé; il prit part à plusieurs campagnes et fut pendant de longues années professeur au Val-de-Grâce et chirurgien des hôpitaux militaires.

En 1841, il est nommé au concours professeur de pathologie chirurgicale, et plusieurs années après il échange cette chaire contre celle de clinique qu'il garde jusqu'en 1858, époque à laquelle il est élevé au grade de médecin inspecteur. Il avait professé pendant dix-sept ans.

En même temps, il était attaché aux hôpitaux militaires, dans lesquels il servit pendant trente ans, de 1828 à 1858. Il fut, comme son père, chirurgien en chef du Gros-Caillou, et il remplit ensuite les mêmes fonctions à l'hôpital du Val-de-Grâce.

Larrey appartenait également à la Faculté de Paris; il avait été élève de Dupuytren, de Roux, de Velpeau. En 1835, il devint par concours professeur agrégé de chirurgie, et c'est à ce titre qu'il suppléa J. Cloquet pendant trois ans à l'hôpital des Cliniques.

Jeune encore, il avait pris part au siège d'Anvers. Longtemps après, il est chirurgien en chef de l'armée d'Italie. C'est alors qu'il fit prévaloir ses idées sur l'évacuation rapide des blessés après le

combat. Lors de la guerre de 1870, il fut chargé du service de santé de l'armée du Rhin, mais les événements le ramenèrent à Paris pour prendre la direction des ambulances.

Le baron Larrey appartenait à un grand nombre de Sociétés savantes. Il faisait partie de la Société de chirurgie, dont il était le président trois ans après son entrée dans la Société.

En 1850, il est élu membre de l'Académie de médecine; il en est le président en 1863. Notre éminent collègue est donc deux fois le doyen de notre Académie, par son âge et par la date de son élection qui remonte à quarante-cinq ans.

De nouveaux honneurs l'attendaient, car en 1867 il remplaça Civiale à l'Académie des sciences, et dans ces dernières années le Congrès français de chirurgie le choisit pour son président, voulant honorer en sa personne et la chirurgie militaire et un de ses représentants les plus dignes.

Malgré ses fonctions de professeur et de chef d'un service d'hôpital qu'il remplissait avec le plus grand zèle, Larrey a publié de nombreux travaux scientifiques, des rapports, des mémoires, et plusieurs ouvrages assez considérables, dans lesquels il traitait de la plupart des questions de la chirurgie militaire.

Notre éminent collègue était un des derniers représentants de la génération qui a précédé la venue de la période antiseptique; il appartenait à ce qu'on appelait l'école conservatrice. Il a pris part

aux travaux sur l'encombrement des hôpitaux, sur l'intoxication nosocomiale, que l'on rendait responsable de la plupart des désastres de la chirurgie.

Si Larrey n'a pas attaché son nom à quelque grande découverte ou à quelque travail considérable, il a contribué à maintenir la chirurgie militaire au premier rang des sciences médicales, situation qu'elle n'a cessé d'occuper depuis le commencement du siècle. Il aimait cette chirurgie avec passion, il était heureux et fier de ses progrès et des travaux importants par lesquels elle a, particulièrement dans ces dernières années, contribué au bon renom de la science française; il voyait dans ces progrès la continuation de l'œuvre à laquelle son père avait si glorieusement collaboré.

Lorsque Larrey prit sa retraite en 1871, il fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur; alors commence une nouvelle période de sa vie : au chirurgien militaire va succéder l'académicien, et le baron Larrey apportera dans les Académies l'activité, le zèle, la ponctualité qu'il avait toujours montrés dans ses fonctions. Pendant plusieurs années il suit régulièrement les séances de la Société de chirurgie, mais il fut jusqu'au dernier jour un membre assidu de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Il suivait avec intérêt les travaux de notre Académie, prenant souvent part aux discussions et nous apportant l'appoint de sa longue expérience. Il présentait volontiers les travaux de ses collègues

de l'armée, et en faisait ressortir toute la valeur.

La droiture de son caractère, la dignité et l'honorabilité de sa vie professionnelle, son affabilité lui avaient conquis l'estime et le respect de tous, et l'ardeur avec laquelle il défendait les prérogatives et les traditions de l'Académie lui avait créé une situation à part. Si chacun l'entourait d'égards, lui de son côté se plaisait au milieu de ses collègues, auxquels il a donné dans ces derniers temps un témoignage de son affection en fondant un prix annuel de statistique médicale. L'Académie lui est reconnaissante de sa générosité.

Le baron Larrey est arrivé aux plus hautes situations qu'un médecin puisse désirer ; il fut comblé de distinctions, il devint le chirurgien de l'Empereur ; mais il est toujours resté un homme modeste, et n'a jamais cherché à se servir de son influence pour se mêler d'intrigues. C'était là un mot qu'il ne connaissait pas.

Sous son apparence calme et même un peu froide, il y avait un caractère ferme et énergique et un patriote ardent.

Quoiqu'il aimât la société et fût recherché par les salons, le baron Larrey paraissait cependant plus occupé par les choses du passé que par les faits contemporains. Il éprouvait une joie intime à s'absorber dans le culte de son père et le souvenir de ceux auxquels il avait voué sa foi politique, par reconnaissance pour l'élévation qu'ils avaient contri-

bué à donner au nom qu'il portait. C'est par dévouement à cette foi qu'il entra au Parlement, où il siégea pendant deux législatures. On se souvient qu'il y prit vigoureusement la défense de l'autonomie du Service de Santé.

Longtemps nous garderons le souvenir de notre éminent collègue, de sa vie exemplaire, dont les mobiles ont toujours été les plus nobles sentiments. Il semble que notre regretté collègue avait pris pour devise les paroles inscrites au testament de Sainte-Hélène. Il a voulu que le jugement porté sur son ancêtre s'appliquât au fils et que tout le monde pût dire : Le baron Hippolyte Larrey était, comme son père, un homme vertueux et un homme de bien.

DISCOURS

DE

M. THÉOPHILE ANGER

CHIRURGIEN A L'HOPITAL BEAUJON
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

Messieurs,

Au nom de mes collègues de la Société de chirurgie, je rends un dernier hommage à la mémoire de son ancien président, le baron Larrey. Élu en 1849, il présidait déjà en 1852 les séances de la Société. En trois ans, il avait su conquérir les suffrages de ses collègues.

Pendant vingt et un ans, il prend une part active à nos travaux, et c'est seulement en 1867 qu'il demande l'honorariat. Nos bulletins sont remplis de ses communications, de ses rapports, de ses discussions.

Le baron Larrey avait un grand sentiment de la justice, et lorsque l'orateur ou l'auteur d'une communication lui semblait oublieux des travaux de ses

devanciers, il le rappelait à l'ordre, et lui reprochait poliment mais nettement les lacunes de son travail.

Toutes ses discussions portent l'empreinte d'une rare courtoisie, d'un jugement droit, d'un esprit fin et d'une grande noblesse de cœur.

Aucun sujet chirurgical ne lui est étranger : les blessures de guerre, les corps étrangers, les tumeurs, les affections des yeux, etc., lui sont familiers, et il émet sur tous ces sujets des réflexions pleines de bon sens et souvent basées sur son expérience personnelle.

Ce n'est pas le moment d'analyser ici toutes ses communications, d'en montrer le mérite, d'en faire ressortir l'originalité; c'est l'homme bon, avenant, toujours prêt à rendre service que je voudrais peindre.

Il venait s'asseoir au milieu de nous sans bruit, un bon sourire aux lèvres; son accueil était aussi poli que réservé, aussi simple que sympathique.

Homme du devoir, il n'hésitait pas à sacrifier sa santé pour le remplir. Je l'ai vu en 1870 partir pour l'armée de Metz avec un point pleurétique qui eût retenu tout autre que lui.

Une voix plus autorisée que la mienne vous dira son rôle dans l'armée.

Parlant au nom de la Société de chirurgie, je ne puis que le remercier du bon exemple qu'il nous donnait à tous, par sa courtoisie, son assiduité à nos séances, et aussi sa générosité ; car souvent il appor-

tait à notre bibliothèque, tantôt une collection de thèses, tantôt les bulletins de l'Académie de médecine ou les comptes rendus de l'Académie des sciences.

Le baron Larrey emporte dans sa tombe l'amitié, l'estime et les regrets de tous ses collègues de la Société de chirurgie.

DISCOURS

DE

M. UHRICH

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

Messieurs,

Au nom de la Société protectrice des animaux, je viens rendre un reconnaissant hommage à la mémoire du baron Larrey, son ancien président de 1878 à 1881.

Les hommes qui, par la dignité et la correction de leur vie, ont mérité l'estime et le respect de leurs contemporains, deviennent de plus en plus rares. A son impeccable conscience, le baron Larrey a su conserver un manteau d'hermine.

Ni les hautes fonctions ni les honneurs ne lui ont fait défaut. Il a porté noblement et fièrement ce grand nom de Larrey qui réveille dans nos cœurs le souvenir toujours chaud de nos gloires militaires les plus pures.

Tel est l'homme, Messieurs, qui accepta la présidence de notre Société, si modeste et si puissante cependant, car beaucoup en font partie qui n'y sont pas inscrits.

Le baron Larrey avait bien compris, avec la droiture et l'élévation de son caractère, que notre œuvre ne procède pas d'une vaine sensibilité, mais qu'elle touche aux intérêts les plus concrets de la dignité humaine et de la civilisation.

Au baron Larrey nous devons d'inappréciables succès, d'inoubliables exemples. Nous saurons pieusement honorer sa mémoire avec celle des Grammont et des Valette, ses prédécesseurs.

PUBLICATIONS

DU BARON H. LARREY

Relation chirurgicale des évenements de juillet 1830, *à l'hôpital militaire du Gros-Caillou*, 2e édition, précédée du rapport de M. Dupuytren à l'Institut. — Paris, 1831, in-8°.

Mémoire sur le choléra-morbus. — Paris, 1831, in-8°.

Traitement des fractures des membres par l'appareil inamovible; thèse présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Paris, le 16 août 1832. — Paris, Didot-le-Jeune, 1832, in-4°.

Notice sur la syphilis. — Paris, 1832, in-8°.

Histoire chirurgicale du siège de la citadelle d'Anvers. — Paris, 1838, in-3°.

Quel est le meilleur traitement des fractures du col du fémur? Thèse de concours pour l'agrégation : section de chirurgie. — Paris, 1835, in-4°.

Notice sur l'épidémie de choléra-morbus indien, qui a régné dans les ports méridionaux de la Méditerranée et dans toute la Provence, pendant les mois de juillet et d'août 1835. — Paris, 1835, in-8°.

De la méthode analytique en chirurgie. — Discours prononcé le 13 avril 1841, à la distribution des prix du Val-de-Grâce (hôpital militaire de perfectionnement). — Paris, 1841, in-8°.

Section du tendon d'Achille, à la suite de l'amputation partielle du pied (Annales de chirurgie. — Décembre, 1841), in-8°.

Kyste pileux de l'ovaire compliqué d'une fistule urinaire vésico-abdominale et d'un calcul dans la vessie. — Gastronomie et taille hypogastrique. — Paris, 1846, in-4°.

Histoire d'un kyste pileux de l'ovaire, compliqué d'une fistule

urinaire et d'un calcul de la vessie. (Rapport sur cette observation fait à l'Académie de médecine, par M. Velpeau, le 1er août 1843), in-8°.

Mémoire sur les plaies pénétrantes de l'abdomen compliquées d'issue de l'épiploon. — Paris, 1845, in-4°.

Propositions résumées d'un Mémoire sur l'adémite cervicale, lue à l'Académie de médecine, en mai 1849, in-8°.

Tumeur fibreuse de la mamelle. — Observation lue à la Société de chirurgie, le 7 mars 1849. — Paris, 1849, in-8°.

Rapport sur un Mémoire de M. Campaignac, concernant le traitement de la fissure à l'anus (Académie de médecine, 1851, in-8°).

Mémoire sur l'adénite cervicale observée dans les hôpitaux militaires et sur l'extirpation des tumeurs ganglionnaires du cou. — Paris, 1851, in-8°.

Discours prononcé, le 7 juillet 1852, *par M. Larrey en quittant la présidence de la Société de chirurgie* (*Gazette des Hôpitaux*), in-8°.

Quelques mots sur la syphilisation (*Bulletin de l'Académie de médecine.* — Août 1852), in-8°.

Rapport sur les éléments de chirurgie militaire de M. Balliagal (*Gazette des Hôpitaux.* — Sept. 1852), in-8°.

Rapport sur un Mémoire de M. Hutin, concernant les résultats définitifs des traitements employés pour la guérison radicale de l'hydrocèle vaginal (Académie de Médecine, 28 juin 1833, in-8°).

Diagnostic et curabilité du cancer (*Bulletin de l'Académie de Médecine.* — Octobre 1854), in-8°.

Notice sur le docteur Ernest Cloquet, médecin conseiller du shah de Perse, membre correspondant de l'Académie de médecine; lue à l'Académie de médecine, dans la séance du 15 janvier 1856. — Extrait des *Mémoires de l'Académie de Médecine,* t. xx. — Paris, J.-B. Baillière, 1856, gr. in-8°.

Mutilation des organes génitaux par un éclat d'obus, compliquée de deux autres blessures et d'une fistule vésico-rectale (Soc. de chirurgie, janv. 1856), in-8°.

De l'occlusion des paupières dans le traitement des ophtalmies

et des maladies des yeux (Académie de médecine, février 1856), in-8°.

Tumeur énorme et indéterminée du poignet (Société de chirurgie — Février 1856), in-8°.

Discours prononcé aux obsèques de M. Amussat, le 16 mai 1856, in-8°.

Tumeur du poignet, kyste osseux multiloculaire de l'extrémité inférieure du radius. (Société de chirurgie, juillet, 1866), in-8°.

Rapport sur un ouvrage de Chirurgie, de M. le professeur Riberi, de Turin. (Société de chirurgie), 1856, in-8°.

De l'occlusion des paupières dans le traitement des ophtalmies et des maladies des yeux. — Paris, 1856, in-8°.

Rapport à la Société de Chirurgie sur l'éléphantiasis du scrotum. — Paris, Masson, 1856, in-4°.

Tumeur cirro-plastique de la cuisse; présentation du malade opéré (janvier 1857), in-8°.

Amputation sous-astragalienne: présentation faite à la Société de chirurgie, le 4 mars 1857, in-8°.

Rapport sur une observation d'amputation scapulo-humérale, par M. Michalski. (Académie de médecine, avril 1867), in-8°.

Anévrisme artérioso-veineux de la cuisse. (Société de chirurgie, mai 1857), in-8°.

De l'éthérisation sous le rapport de la responsabilité médicale. — Discours à l'Académie de médecine (séance du 23 juin 1857), — Paris, 1857, in-8°.

Discours prononcé à la Faculté de médecine de Paris, le 16 juillet 1857, à l'inauguration de la statue de Bichat, in-8°.

Luxation du gros orteil... Issue de la tête du premier métatarsien.— Résection de celle-ci. — Guérison. (Société de chirurgie, 1857), in-8°.

Analyse d'un Mémoire de M. Ruholtz, concernant l'éléphantiasis du scrotum. (Société de chirurgie, 1857), in-8°.

Rapport sur un Mémoire de M. G.-M. Jones, concernant le traitement à suivre après les opérations chirurgicales. —Avril, 1858, in-8°.

Note sur quelques accidents de la revaccination. — Juillet, 1858, in-8°.

Sur les perforations et les divisions de la voûte palatine. — Rapport fait à la Société médicale d'émulation de Paris. — Paris, 1858, in-4°.

Rapport sur l'état sanitaire du camp de Châlons, sur le service de santé de la garde impériale et sur l'hygiène des camps. — Adressé à S. E. le maréchal, ministre de la guerre. — Paris, 1858, in-8°.

Note sur quelques accidents de la revaccination. — Paris, in-8°. (Extrait du *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*, 1858, t. XXIII).

Rapport sur une observation de mal perforant des deux pieds; et sur une observation de fracture de la cuisse, compliquée d'oblitération de l'artère poplitée et suivie de gangrène du membre. — Paris, 1859, in-4°. (Extrait de l'*Union médicale*, nouvelle série, des 21 et 22 mars 1859).

Compte-rendu du service de Clinique chirurgicale de M. le baron H. Larrey, ex-professeur à l'Ecole de médecine militaire et médecin en chef du Val-de-Grâce, etc., semestre d'été, 1856, par le Dr Gaujot, médecin aide-major, ancien interne des hôpitaux civils de Paris, etc. (Extrait du *Moniteur des Hôpitaux*, années 1857-59. — Strasbourg, Silbermann, 1860, in-8°.

Des amputations consécutives à l'ostéomyélite, dans les fractures des membres par armes à feu. — Discours prononcés à l'Académie impériale de Médecine, le 1er, le 8 et le 15 mai 1860. — Paris, J.-B. Baillière, 1860, in-8°.

De la désarticulation coxo-fémorale, au point de vue de la chirurgie d'armée. — Rapport sur un mémoire de M. Legouest, Paris, 1860, in-4°. (Extrait des *Mémoires de la Société de Chirurgie*, t. V.).

De l'amputation de la cuisse dans l'articulation de la hanche (avec un cas de succès). Rapport sur un mémoire de M. Sands Cox. — Paris, 1860, in-4°.

Anomalie des membres pelviens (présentée à l'Académie de médecine, le 15 janvier 1861, in-8°).

Extraction des corps étrangers de l'articulation du genou. —

Communication à la Société de chirurgie (séance du 24 avril 1861). Bulletin de la Société de chirurgie (séance du 10 octobre 1860, in-8°). — Suite de cette communication (séance du 29 mai 1861). *Bulletin de la Société de chirurgie*, séance du 10 octobre 1860 et 24 avril 1861, in-8°.

Monstruosité autositaire : enfants jumeaux réunis par le crâne (Académie de médecine, avril 1861).

Discours prononcé le 21 octobre 1861, sur la tombe de M. Scrive, ex-médecin en chef de l'armée de Crimée, in-8°.

Discussion sur la résection de la hanche. — Discours prononcé à l'Académie impériale de médecine, dans la séance du 12 novembre 1861. — Paris, J.-B. Baillière, 1861, in-8°.

Anomalie des membres pelviens. — Paris, 1861, in-8°.

Discours prononcé en qualité de Président de l'Académie de médecine, le 6 janvier 1862, in-8°.

Notice sur l'hygiène des hôpitaux militaires, lue à l'Académie de médecine; séances du 8 et du 11 février, 1862. — Paris, 1862, in-8°.

Discours prononcé le 22 mars 1863, aux obsèques de M. Ambroise Willaume, ancien chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Metz. — Paris, 1863, in-8°.

De la résection du genou dans les blessures par armes à feu; de l'articulation. (Société de chirurgie. Discussion à la séance du 11 mai 1864, in-8°.

Discussion sur l'hygiène des hôpitaux. — Discours prononcé à la Société de chirurgie dans la séance du 23 novembre 1864. Paris, 1864, in-8°.

Commission scientifique du Mexique. — *Programme d'instructions sommaires sur la médecine.* — Paris, 1864, in-8°.

Discours prononcé au nom de l'Académie de médecine aux obsèques de M. Gimelle, 1865, in-8°.

Notice sur M. Montagne, janvier 1866, in-8°.

Rapport extrait des archives de la Commission scientifique du Mexique (t. III, 1867), sur un mémoire de MM. Raph. Lucio et Ign. Alvarado, traduit par M. Rebstock, concernant le mal de Saint-Lazare ou Eléphantiasis des Grecs. — Paris, 1866, in-8°.

Rapport sur l'érysipèle épidémique (lu à l'Académie de médecine, le 20 novembre 1866). — Paris, 1866, in-8°.

Rapport sur un Mémoire de M. le Dr Chassin, concernant le Pinto du Mexique (lu à la commission scientifique, le 6 décembre 1866), Paris, 1867, in-8°.

Du recrutement de l'armée (Discours prononcé à l'Académie impériale de Médecine, dans la séance du 30 avril 1867). — Paris, 1867, in-12.

Rapport sur les travaux insérés dans la Gazette Médicale de Mexico, Nos 1-7 et 8 à 24 (Archives de la Commission scientifique du Mexique, t. I à III). — Paris, 1868, in-8°.

Statistique médicale des armées anglaises, présentée à l'Académie des sciences. — Extrait des comptes rendus. T. LXVIII, séance du 15 février 1869, in-4°.

Recherches et observations sur la hernie lombaire, communiquée à l'Académie de médecine, séance du 9 mars 1869. — Paris, 1869, in-8°.

Etude sur la trépanation du crâne dans les lésions traumatiques de la tête; lue à la Société impériale de chirurgie, les 24 avril et 1er mai 1867 (Extraits des *Mémoires de la Société de chirurgie*, t. VII, 1869). — Paris, Victor Masson, 1869, in-4°. — Le même, traduit en italien ; Venise, 1870, in-8°.

Note sur la statistique médico-chirurgicale de la campagne d'Italie en 1859-1860, par le Dr J. Chenu, présentée le 15 juin 1869, à l'Académie de médecine (Extraits du *Bulletin de l'Académie de médecine*). — Paris, 1869, in-8°.

Discours prononcé au nom de l'Académie des sciences, à l'inauguration de la statue de Guillaume Dupuytren à Pierre-Buffière (Haute-Vienne), le 17 oct. 1869. — Paris, Didot, 1869, in-4°.

Rapport sur deux ouvrages de chirurgie, adressé à l'Académie impériale des Sciences de Toulouse, par le baron Hippolyte Larrey, correspondant, lu le 17 février 1870, par le Dr Basset, in-8°.

Collection de photographies de chirurgie du musée médical de l'armée américaine, présentée à l'Académie impériale de méde-

cine le 29 mars 1870 (Extrait du *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*, t. XXXV. — Paris, 1870, in-8°.

Tableau de la fièvre jaune à Valence, peint par J. Aspiricio, présenté à l'Académie impériale de médecine, le 17 mai 1870. — Paris, 1870, in-8°.

Discours prononcé aux obsèques de M. Auguste Duméril, le 15 nov. 1870. — Didot, in-8°.

Discours prononcé aux obsèques de M. Longet, le 7 déc. 1871, au nom de l'Académie de médecine. — Paris, 1871, in-8°.

Notice historique sur le général Daumesnil, lue le 26 mai 1873, à l'inauguration de sa statue à Vincennes (Extrait du *Moniteur Universel* des 27, 28 et 29 mai). — Paris, 1873, in-12.

Quelques mots à l'Académie de médecine, sur un cas de monstruosité pygomèle (Séance du 6 janv. 1874). — Paris, 1874, in-8°.

Observation de monstruosité dite pygopage, recueillie par MM. les Drs N. Joly et Peyrat, et communiquée à l'Académie de médecine, le 20 janvier 1874. — Paris, 1874, in-8°.

Communication relative à un travail inédit de M. C. Tollet, ingénieur civil, sur un système de logements et d'hôpitaux militaires incombustibles. (Extrait des comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, t. LXXVIII, séance du 13 avril 1874. — Paris, 1874, in-4°.

Rapport sur le concours des prix Montyon. (Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, t. LXXIX, séances du 28 décembre 1874. — Paris, 1874, in-4°.

Proposition de loi ayant pour objet l'addition au budget du ministère de la guerre d'une somme de cinq millions à répartir entre tous les officiers et assimilés retraités, d'après le tarif de la loi de 1861, présentée à la Chambre des députés, deuxième législature, session de 1879. (Annexe au procès-verbal de la séance du 29 mai 1879. — Versailles, 1879, in-4°.

Projet de la loi sur l'administration de l'armée. — Discours prononcé à la Chambre des députés, le 14 juin 1880. (Extrait du *Journal officiel* du 15 juin 1880). — Paris, 1888, in-8°,

Rapport sur le Mémoire de M. le Dr Compagnyo, relatif à l'organisation du service sanitaire. (Extrait des comptes rendus

des séances de l'Académie des sciences, t. LXXXXI; séances des 26 juillet et 2 août 1880). — Paris, 1880, in-8°.

Discours prononcé aux obsèques de M. Ch. Sédillot, le 2 février 1883. — Paris, 1883, in-4°.

Discours prononcé le 28 février 1883, aux funérailles de M. le baron Jules Cloquet, au nom de l'Académie.—Paris, 1883, in-4°.

Madame Mère (Napoleonis Mater). Essai historique. — Paris, E. Dentu, 1892, 2 vol. in-8°.

Rapport sur la Gazette médicale de Mexico, numéros 2, 3, in-8°

Rapport sur un Mémoire de M. Henri Dumont, relatif à la maladie des sucreries, in-8°.

Mélanges de chirurgie. 1 vol. in-4°.

Rapport sur le traitement des entorses, par l'appareil ouaté de M. Burgrawe, de Gand (Société de chirurgie. — S. d.), in-8°.

Rapport sur un pied artificiel de M. de Beaufort. (Académie de Médecine, S. d.), in-8°.

Rapport sur une note de M. Hutin, concernant l'ablation complète du menton, par un coup de canon (Académie nationale de médecine. S. d., in-8°).

Tumeur fibreuse du sein (Bulletin de l'Académie nationale de médecine, t. XXII), in-8°.

Rapport sur les plaies de la vessie par armes à feu. (Mémoire de la Société de chirurgie de Paris. — Paris, S. d., in-4°.

De la tenotomie dans les fractures. — Lettre à l'Académie de médecine. — S. d., in-8°.

Quelques mots sur l'anesthésie, dans la discussion de la Société de chirurgie. — S. d. in-8°.

Notice sur la chirurgie militaire (extrait du *Dictionnaire de médecine usuelle*), in-8°.

Notice sur l'hygiène militaire (*Dictionnaire de Médecine usuelle*), in 8°.

POUR MÉMOIRE

Collection des Discours prononcés le 18 oct. 1895, aux funérailles du baron Hippolyte Larrey. — Paris, 1895, in-8°.

Catalogue de la collection napoléonienne du baron Hippolyte Larrey, donnée à la Bibliothèque Nationale, par Mlle Juliette Dodu. — Paris, 1896, in-8°.

DISPOSITIONS TESTAMENTAIRES

DU BARON H. LARREY

Le testament du baron Larrey, deposé chez son notaire, fut ouvert après sa mort. Il instituait Mlle Juliette Dodu sa légataire universelle, à charge à elle d'exécuter ses dernières volontés.

En conséquence, elle donna :

A L'ÉCOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE (VAL-DE-GRACE)

Le buste de Dominique Larrey, marbre blanc par David d'Angers ;

L'Epée de Napoléon Ier, donnée par lui à D. J. Larrey ;

Le portrait de Bonaparte, Ier Consul, par Girodet ;

Les portraits des deux barons Larrey, ainsi que leurs armes, blasons et uniformes.

Les tableaux représentant :

Le passage de la Bérésina, de Pils, père ;

La bataille d'Essling ;

L'ambulance de l'île de Lobeau ;

La bataille de Solférino, dans laquelle H. Larrey eut son cheval tué sous lui ;

Le moulage de la figure de Napoléon Ier à Sainte-Hélène, par Antomarchi ;

Le lit de campagne de D. Larrey ;

La bibliothèque médico chirurgicale de H. Larrey ;

Plus de 50 tableaux divers ;

Un grand médaillier contenant les décorations des Larrey.

A L'INSTITUT DE FRANCE (*Académie des Sciences*).

Un titre de rente pour la création d'un prix annuel de mille

francs, destiné à récompenser les travaux des médecins de l'armée et de la marine;

Deux tableaux représentant les portraits des 32 membres de l'Institut d'Egypte : Bertholet, Andréossi, Say, Conte, Fourier (secrétaire), Monge (président), Desgenettes, Kléber, Reynier, Desaix, Geoffroy Saint-Hilaire, Larrey, Denon, Savigny, Dolomieu, Bonaparte (vice-président), etc.;

Divers volumes de sciences et médailles.

AU MUSÉE DU LOUVRE

Le portrait de Bonaparte, Ier consul, par Gérard;

Le superbe portrait de Napoléon Ier en costume de sacre, par Girodet;

D. Larrey, chirurgien de la Grande-Armée, par Girodet;

H. Larrey, par Pérignon;

L'esquisse de Gros sur les pestiférés de Jaffa;

Le buste en bronze de Napoléon Ier, par Chaudet.

A L'HÔTEL DES INVALIDES

La robe de chambre, en piqué blanc, que Napoléon Ier portait à Sainte-Hélène, donnée à D. Larrey par le comte Marchand;

Des armes ayant appartenu à Napoléon Ier.

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Les livres de la bibliothèque napoléonienne de H. Larrey;

Dix-huit volumes de lettres manuscrites des personnages de la Révolution et du premier Empire.

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Une rente de cinq cents francs pour le prix de statistique;

Les portraits des Larrey;

Divers portraits de membres de l'Académie;

Divers livres de médecine, des statuettes et des bustes de membres de l'Académie ;

Un don de deux mille francs pour la bibliothèque de l'Académie.

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Les portraits des Larrey ;
Divers volumes de médecine, de chirurgie et de sciences ;
Une collection de lithographies médicales et chirurgicales.

A LA SOCIÉTÉ CENTRALE DES NAUFRAGÉS

Un don de dix mille francs pour la construction d'un canot de sauvetage qui portera le nom de baron Larrey, donation faite un an avant sa mort ;

Trois tableaux de marine ;
Divers volumes.

A LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

Cinq tableaux ;
Six volumes.

AU MUSÉE CARNAVALET

Bonaparte (Italie), portrait gravé, petit médaillon ;
— (1er Consul), médaillon plâtre de Huguenin ;
— Fronton du Panthéon, moulage plâtre teinte bronze ;
— (1813), médaillon dessin à la plume d'Isabey ;

Gobelet cristal ayant servi au Général Bonaparte en Egypte (écrin) ;

Couteau ayant servi au Général Bonaparte en Egypte (écrin) ;

Verre à liqueur, cristal, au chiffre impérial couronné, gravé et doré (service de campagne de l'Empereur Napoléon Ier ;

Carte géographique ayant servi à l'Empereur dans la *campagne de Prusse* 1806 ;

Souvenirs de Sainte-Hélène (médaillon) ;

Pierres du tombeau impérial à Sainte-Hélène ;

Feuille en bronze, détachée de la colonne de la Grande-Armée, 1871, place Vendôme;

Le fronton du Panthéon, gravure avec dédicace de David d'Angers;

Boîte à rouge ayant servi à l'Impératrice Joséphine (Malmaison);

Portrait de Dominique Larrey (gravure d'après Girodet);

— — — (médaillon bronze);

— — — (bonbonnière);

Médaille d'honneur décernée au baron D. Larrey (dessin à la plume;

Montre du baron D. Larrey;

Médaillon plâtre, baron Larrey;

Evasion de Mr de Lavallette (estampe encarné);

Portrait de David d'Angers (médaillon plâtre);

— de Mme de Forget, née de Lavallette (par David d'Angers);

Aigle (petit bois sculpté par L. Bonaparte dans la prison de Ham);

Médaillon bronze, par David d'Angers, 1832, monté sur marbre (portrait de D. Larrey).

AU MUSÉE DE TOULOUSE

Le portrait de D. Larrey;

La maquette et bas-reliefs de la statue du baron Larrey (père), du statuaire David d'Angers; plusieurs tableaux.

AU MUSÉE DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE

Une vingtaine de tableaux (peinture);

Médailles, médaillons.

AU MUSÉE DE TARBES

Divers tableaux.

AU MUSÉE D'AJACCIO

Une statuette en marbre de Mme Letizia Bonaparte ;
Un bas de soie blanc brodé de l'Impératrice Joséphine ;
Un gant de Mme Mère ;
Une mitaine de la reine Hortense ;
Buste de Bonaparte, en marbre ;
Médaillon de Mme Mère, par David d'Angers ;
Tête de Napoléon Ier sur son lit de mort (en argent) ;
Sceau impérial, cire rouge ;
Aigle en bronze ;
Morceau de dentelle du sacre de Napoléon Ier ;
Modèle du tombeau de Napoléon Ier, en marbre ;
Et diverses médailles.

DONS PARTICULIERS

Au Médecin-Inspecteur Général Dujardin-Beaumetz, Président du Comité Technique de Santé, le sabre de Mourad-Bey, donné par Bonaparte à son aide de camp Lavalette, après la bataille des Pyramides, et que Mme la Baronne de Forget, née de Lavalette, a légué au baron H. Larrey le 30 juillet 1886, par testament déposé chez Me Segond, notaire à Paris ;

Des souvenirs aux parents et amis du baron Larrey.

DONS DIVERS

A Marie Pecondon, sa protégée de Baudéan, un champ dans sa commune (1).

Une rente viagère de 600 francs à une autre de ses protégées, non moins intéressante que méritante, Mlle Marie L. C. ;

Deux mille francs au valet de chambre à son service.

(1) Voir page 60 l'*Histoire de ce legs*.

I. — TITRES UNIVERSITAIRES
DU BARON HIPPOLYTE LARREY

Docteur en médecine, à Paris, le 24 août 1832;

Professeur agrégé près la Faculté de médecine de Paris, en 1835;

Suppléant du Professeur H. Cloquet à l'hôpital des Cliniques de la Faculté de médecine de Paris, 1839-1842;

Membre du Jury d'agrégation près la Faculté de médecine de Paris, le 5 mars 1863.

II. — SERVICES MILITAIRES
DU BARON HIPPOLYTE LARREY

Chirurgien élève à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, à Paris, le 30 décembre 1828;

Chirurgien sous-aide commissionné à l'hôpital militaire de Strasbourg, le 18 mai 1829;

Chirurgien sous-aide à l'hôpital militaire de la Garde royale, à Paris, le 12 octobre 1829;

Chirurgien aide-major, le 13 juillet 1835;

Chirurgien aide-major détaché à la 1re division d'infanterie du rassemblement de troupes formé sur la frontière du nord, le 20 janvier 1839;

Chirurgien aide-major détaché à la division de cuirassiers du même corps pour y remplir les fonctions de chirurgien-major, le 1er février 1839;

Professeur de pathologie chirurgicale à l'hôpital de perfectionnement, le 26 janvier 1841.

Chirurgien aide-major de 1re classe, le 29 novembre 1841;

Chirurgien-major de 2e classe à l'hôpital du Val-de-Grâce, le 18 février 1842;

Chirurgien-major de 1re classe, le 18 mars 1845;

Membre du Jury d'examen lors du concours pour une chaire d'anatomie descriptive et de physiologie élémentaire, vacante

à l'hôpital militaire d'instruction de Lille, le 17 septembre 1847 ;

Chirurgien principal de 2e classe, le 6 décembre 1849 ;

Professeur de Clinique chirurgicale à l'Ecole d'application de la médecine militaire, le 7 octobre 1850;

Médecin principal de 1re classe, le 7 avril 1852 ;

Sous-directeur de l'Ecole spéciale de médecine et de pharmacie militaire, le 18 décembre 1852 ;

Médecin inspecteur, le 13 janvier 1858 ;

Membre du Conseil de santé des armées, le 20 janvier 1858 ;

Président du Conseil de santé des armées, le 9 mai 1868;

Médecin en chef de l'armée des Alpes, le 29 avril 1859 ;

Médecin en chef de l'armée du Rhin, le 21 juillet 1870.

III. — FONCTIONS ÉLECTIVES ET FONCTIONS CIVILES OFFICIELLES

Élu, à l'unanimité de 1,423 voix, membre du Conseil général du département des Hautes-Pyrénées (canton de Campan), le 8 janvier 1860 ;

Associé au Jury de la classe 11, lors de l'Exposition universelle de 1867 (26 avril 1867);

Membre du Conseil supérieur de perfectionnement de l'enseignement secondaire spécial pour l'armée en 1867-68 (8 novembre 1867);

Élu député, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), par 11,326 voix, le 14 octobre 1877.

IV. — SOCIÉTÉS SAVANTES FRANÇAISES
DONT FIT PARTIE LE BARON HIPPOLYTE LARREY

Membre libre de l'Académie des sciences, le 9 décembre 1867;

Membre de la Commission à l'effet de préparer l'organisation d'une expédition scientifique au Mexique, le 27 février 1864 ;

Membre du Comité de patronage des Sociétés de secours mutuels entre anciens militaires de l'armée de terre et de mer, le 23 décembre 1869 ;

Membre titulaire de la Société de chirurgie de Paris, le 28 mars 1849 ;

Membre titulaire de la Société d'anthropologie de Paris, le 19 avril 1867 ;

Membre de la Société de Géographie, le 6 juin 1879,

Membre adjoint de la Société anatomique, le 15 juillet 1830;

Membre associé de la Société des Sciences physiques, chimiques et arts industriels, le 22 décembre 1831 ;

Membre résidant de la Société médicale d'émulation de Paris, le 1er décembre 1841 ;

Lauréat du Ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies, pour sa participation à l'Exposition centennale de l'Art français (1789-1889), Paris, 29 septembre 1889 ;

Diplômé comme fondateur de la Société centrale de sauvetage des Naufragés, le 6 mars 1866 ;

Membre titulaire de la Société contre l'abus du tabac, le 24 avril 1877 ;

Membre honoraire de la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle, le 1er décembre 1883 ;

Membre honoraire de la Société française d'hygiène, le 7 mai 1877 ;

Membre titulaire de la Société protectrice de l'Enfance, le 20 septembre 1865 ;

Membre honoraire de la Société de secours mutuels des ex-militaires, le 26 août 1877 ;

Souscripteur perpétuel à la Société de secours des Amis des Sciences, le 27 mars 1861 ;

Membre correspondant de la Société de médecine d'Angers, le 9 novembre 1846 ;

Membre correspondant de la Société royale d'émulation du département de l'Ain, le 5 août 1846 ;

Membre correspondant de la Société de médecine de Bordeaux, le 17 juillet 1835 ;

Membre honoraire de la Société médicale du Haut-Rhin, le 12 mai 1867;

Membre honoraire de la Société protectrice des animaux, de Constantine, le 1er septembre 1880;

Membre correspondant de la Société royale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, le 7 juin 1839;

Membre associé de ladite Société, le 26 août 1877 ;

Membre correspondant de la Société de médecine de Lyon, le 1er mars 1847;

Membre correspondant de la Société royale de médecine de Marseille, le 4 décembre 1842;

Membre correspondant de la Société des Sciences médicales de la Moselle, le 2 février 1847;

Membre correspondant de la Société de Médecine et de Chirurgie pratique de Marseille, le 12 mars 1843;

Membre correspondant de la section de Médecine de la Société académique du département de la Loire-Inférieure, le 17 janvier 1840;

Membre correspondant de la Société des Sciences, Arts, Belles-Lettres et Agriculture de Saint-Quentin (Aisne), sans date;

Membre correspondant de la Société des Sciences, Agriculture et Arts du département du Bas-Rhin, le 2 avril 1833;

Membre correspondant de la Société de médecine de Strasbourg, le 5 novembre 1857;

Membre honoraire de la Société académique des Hautes-Pyrénées, le 25 février 1875;

Associé correspondant de la Société royale de médecine, chirurgie et pharmacie de Toulouse, le 15 octobre 1839;

Associé correspondant de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, le 15 mai 1845;

Membre honoraire de la Société de Médecine d'Alger, le 15 novembre 1850;

Membre de la Société protectrice des animaux.

V. — SOCIÉTÉS SAVANTES ÉTRANGÈRES

DONT FIT PARTIE LE BARON HIPPOLYTE LARREY

Académie des Curieux de la Nature (Bavière), le 15 août 1853;

Société de Médecins du grand-duché de Bade pour le développement de la médecine, le 15 août 1864;

Société des Sciences naturelles et médicales de Dresde, le 3 juin 1846;

Membre étranger de la Société médico-chirurgicale d'Édimbourg, le 27 août 1856;

Société épidémiologique de Londres, le 24 mai 1888;

Société médicale de Londres, le 16 juillet 1884;

Membre honoraire de la Société royale médico-chirurgicale de Londres, le 9 juin 1868;

Associé étranger de l'Institut sanitaire de la Grande-Bretagne, le 5 juillet 1877;

Membre correspondant de l'Académie royale de médecine de Belgique, le 3 mai 1860;

Membre honoraire étranger de la même Académie, le 2 décembre 1868;

Membre correspondant de la Société des Sciences médicales et naturelles de Malines (Belgique), le 1er novembre 1849;

Membre étranger de la Société de médecine de Louvain, le 12 avril 1831;

Membre correspondant de la même Société, le 16 janvier 1870;

Membre correspondant de la Société de médecine d'Anvers; le 1er août 1850;

Membre correspondant de la Société des Sciences médicales naturelles de Bruxelles, le 5 mars 1832;

Membre honoraire de la Société royale des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles, le 1er novembre 1876;

Membre d'honneur de la Fédération des Propagateurs de la gymnastique scolaire (Belgique), le 6 mai 1880;

Membre honoraire de la Société royale protectrice des animaux (Belgique), le 5 juin 1879;

Membre correspondant de l'Académie impériale de médecine de Rio-de-Janeiro, le 14 juillet 1879;

Membre correspondant de l'Institut égyptien, le 17 juin 1859;

Délégué général en France de la Société barcelonaise de protection des animaux et des plantes, le 27 avril 1879;

Membre correspondant de l'Académie physio-médico-statistique de Milan, le 3 octobre 1859;

Membre correspondant de l'Académie médico-chirurgicale de Naples, le 24 août 1877;

Membre correspondant de l'Académie médico-chirurgicale de Gênes;

Membre honoraire de la Société phrénopatique italienne d'Aversa, le 20 mars 1862;

Collaborateur de la compilation *Del Linguiti*, répertoire psychologico-médical des maladies mentales et de la médecine légale des aliénés (Aversa), le 1er mai 1862;

Membre correspondant de la Société médico-physique florentine, le 6 août 1845;

Censeur honoraire de la section scientifique de l'Académie des Intrépides de la ville de Cori, le 4 mai 1860;

Sociétaire de l'Académie royale des Sciences médicales de Palerme, le 16 juin 1862;

Membre d'honneur de l'Académie des *Incolti* de Cingoli (Italie), le 15 mai 1862;

Membre correspondant de la Société médicale d'encouragement de Malte, le 21 juin 1860;

Lauréat (diplôme d'honneur) de la Société protectrice des animaux de Turin, le 9 mai 1880;

Membre correspondant de l'Institut de vaccination de Palerme, le 20 avril 1862;

Membre correspondant de la Société *Georgica*, de Treja, le 30 mars 1861;

Membre correspondant de l'Académie royale médico-chirurgicale de Turin, le 17 décembre 1852;

Membre correspondant de l'Institut royal des sciences, lettres et arts de Lombardie, Milan, le 1er août 1859 ;

Membre honoraire étranger de l'Association médico-chirurgicale de Mexico, 1875 ;

Membre correspondant de la Société des sciences médicales de Lisbonne, le 24 novembre 1860 ;

Lauréat de la Société protectrice des animaux de Lisbonne, le 27 novembre 1881 ;

Membre de l'Académie impériale médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg, le 9 juillet 1846 ;

Membre honoraire de la même Société, le 7 mai 1863 ;

Membre de la Société médicale de Vilna (Russie), le 13 juin 1858 ;

Membre correspondant de la Société médicale du canton de Genève, le 3 juin 1857 ;

Membre correspondant de la Société impériale de médecine de Constantinople, le 10 décembre 1856 ;

Membre honoraire de la même Société, le 13 août 1869.

VI. — DÉCORATIONS FRANÇAISES

Chevalier de la Légion d'honneur, le 25 avril 1845 ;

Officier de la Légion d'honneur, le 9 décembre 1851 :

Commandeur de la Légion d'honneur, le 25 juin 1859 ;

Grand-officier de la Légion d'honneur, le 15 octobre 1871 ;

Membre du Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur, le 29 mai 1877 ;

Décoré de la médaille de Juillet 1830, le 1er août 1831 ;

Décoré de la médaille commémorative de la campagne d'Italie, le 1er novembre 1859 ;

Officier de l'Instruction publique, le 1er août 1866 ;

Lauréat (médaille d'or), des Sociétés de secours aux militaires blessés des armées de terre et de mer, le 8 septembre 1867 ;

Lauréat (deux médailles) de la commission impériale de l'Exposition universelle de 1867 ;

VII. — DÉCORATIONS ÉTRANGÈRES

Commandeur de l'Ordre de François-Joseph d'Autriche, le 12 juin 1860;

Lauréat (médaille) de la Société hongroise de secours mutuels de Paris, le 15 novembre 1879;

Officier de l'Ordre de Léopold de Belgique, le 25 juin 1864;

Chevalier de l'Ordre impérial de la Rose (Brésil), le 20 juillet 1872;

Croix de 1re classe de l'Ordre de Ernest-Auguste, 15 février 1877;

Grand-officier de l'Ordre des Saints Maurice et Lazare (Sardaigne), le 24 octobre 1859;

Décoré de la croix de Mérite du corps de santé militaire du Mexique, le 21 décembre 1858;

Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Chêne des Pays-Bas, le 19 juillet 1862;

Grand-Officier du même Ordre, le 4 août 1877;

Grand-Officier de l'Ordre du Lion et du Soleil de Perse, le 28 décembre 1863;

Chevalier de 2e classe de l'Ordre de l'Aigle Rouge de Prusse, le 12 août 1864;

Chevalier de 2e classe de l'Ordre de Saint-Stanislas de Russie, le 20 octobre 1862;

Chevalier de 3e classe de l'Ordre du Medjidié de Turquie, le 7 juin 1862.

COMITÉ

DE LA

STATUE DU BARON H. LARREY

Le Comité qui s'était constitué en vue d'honorer la mémoire du Baron H. Larrey, par l'érection d'une statue qui serait placée à l'Ecole d'application du service de Santé militaire du Val-de-Grâce, était composé ainsi qu'il suit :

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. **Léon COLIN,** Médecin-Inspecteur général de l'armée, ancien Président du Comité technique, membre de l'Académie de Médecine.

PRÉSIDENT

M. **Félix GUYON,** Professeur à la Faculté de Médecine, membre de l'Institut et de l'Academie de Médecine.

VICE-PRÉSIDENTS

MM.

Dr **BÉRENGER-FÉRAUD,** ancien Président du Conseil supérieur de Santé de la Marine.

Dr **BERGERON,** Secrétaire-perpétuel de l'Académie de Médecine.

Joseph BERTRAND, membre de l'Institut, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Alfred GRANDIDIER, membre de l'Institut.

L'Amiral **LAFONT,** Président de la Société centrale de Secours aux naufragés.

Le Général **LAMY.**

Dr **VALLIN,** Médecin-Inspecteur de l'armée, membre de l'Académie de Médecine.

SECRÉTAIRE

M. le Dr **DUREAU,** Bibliothécaire de l'Académie de Médecine.

TRÉSORIER

M. **Georges MASSON,** Éditeur.

MEMBRES

MM.

ALICOT, Député des Hautes-Pyrénées.

Dr **BAIZEAU,** Médecin-Inspecteur de l'armée, délégué de la Société française de Secours aux blessés.

Paul BAUDENS, Sénateur des Hautes-Pyrénées.

Comte **BENOIST-D'AZY.**

Edmond BLANC, Député des Hautes-Pyrénées.

Gaston CALMETTE, Rédacteur du *Figaro*.

DECROIX, Vétérinaire principal de l'armee, en retraite, Président de la Société contre l'abus du tabac.

DIONIS DU SÉJOUR, Médecin-principal de 2e classe de l'armée territoriale.

Jean DUPUY, Sénateur des Hautes-Pyrénées.

Georges DURUY, Professeur à l'Ecole polytechnique.

Achille FOULD, Député des Hautes-Pyrénées.

LAVOLLÉE, Président de l'Association des Anciens Elèves du Lycée Louis-le-Grand.

Dr **LEREBOULLET,** Directeur de la *Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*, membre de l'Académie de Médecine.

Dr **LESOURD,** Directeur de la *Gazette des hôpitaux*.

PÉDEBIDOU, Député des Hautes-Pyrénées.

Albert UHRICH, Président de la Société protectrice des animaux.



STATUE DU BARON H. LARREY.

Inaugurée le 8 juin 1899.

INAUGURATION DE LA STATUE

DU BARON H. LARREY

A L'HÔPITAL MILITAIRE DU VAL-DE-GRACE

L'hôpital militaire du Val-de-Grâce était en fête dans l'après-midi du 8 juin 1899.

A 3 heures précises, le docteur F. Guyon, membre de l'Institut, Président du Comité formé pour l'érection d'un monument au baron Hippolyte Larrey, devait remettre aux autorités militaires la statue que le Comité avait commandée à l'éminent sculpteur Falguières.

Coulée en bronze, cette statue est placée sur un piédestal, dû au talent de M. Dionis du Séjour, architecte du Gouvernement, installé au milieu du quinconce de marronniers qui garnit la terrasse séparant, dans le vaste espace libre qu'entourent les constructions de l'hôpital, les jardins potagers de ceux d'agrément.

Sur le marbre du piédestal se détachent ces inscriptions: « *Baron Hippolyte Larrey, Médecin Inspecteur, Président du Conseil de santé des armées. Membre de l'Institut et de l'Académie de médecine. Grand-officier de la Légion d'honneur*, 1808-1895. » Puis, « *Siège d'Anvers*, 1832. » — « *Campagne d'Italie*, 1859. » — Enfin, « *Armée du Rhin et siège de Paris*, 1870-71. »

Le baron H. Larrey fait face au centre du bâtiment principal. Des massifs de fleurs et de plantes vertes, des faisceaux de drapeaux entourent le piédestal et la statue voilée de serge verte.

Des bancs, des fauteuils, des chaises disposés sur plusieurs rangées occupent l'espace laissé libre par les arbres et sont établis face au piédestal.

Sous les quinconces se tient la musique du 130e de ligne; dispersés dans les jardins, circulent de nombreux officiers du corps de santé militaire, ainsi que beaucoup de dames dont le brillant soleil qui resplendit au ciel fait ressortir les élégantes toilettes, et les invités civils et

militaires : les convalescents de l'hôpital se pressaient en foule autour de cette aimable et nombreuse assistance.

Un peu avant 3 heures arrivent des membres de l'Institut, en tenue, aux broderies vertes; nous reconnaissons M. Bertrand, le sympathique secrétaire perpétuel; M. le professeur Guyon, M. l'amiral de la Jonquières, les professeurs Bouchard, Lannelongue, Cailletet et Grandidier, puis les membres de l'Académie de médecine. MM. Panas, président de l'Académie; Bergeron, secrétaire perpétuel; Hervieux, Hérard, Bucquoy, Paul Berger, Marty, Reclus, Polaillon, Laborde et Rendu en habit aux palmes violettes. M. le Dr Duveau, Bibliothécaire de l'Académie de médecine et Secrétaire du Comité de la statue s'empressait d'indiquer à chacun des invités la place qui lui avait été réservée. — M. le Médecin Inspecteur général Léon Colin, Grand-officier de la Légion d'honneur, et MM. les médecins inspecteurs Aron et Weber représentaient les Médecins inspecteurs du cadre de réserve.

La Faculté de Médecine avait délégué M. le proesseur Potain, la Société de Chirurgie, le sénateur Pozzi, son président; le Conseil d'Hygiène publique et de salubrité su département de la Seine, M. le docteur Riban, son vice-président, et MM. les docteurs Josias et le Médecin Inspecteur Vallin. M. le général Davout, duc d'Auerstadt, 'étant trouvé dans l'impossibilité d'assister à la cérémonie à laquelle il était convié en sa double qualité de Grand-Chancelier de la Légion d'Honneur, le baron Larrey ayant fait partie du Conseil, et de Président de la Société de Secours aux Blessés militaires, était représenté par M. le général Boissonnet, Grand-Croix de la Légion d'Honneur. Le Médecin Inspecteur général Cunéo, président du Conseil de Santé de la Marine, était en grande tenue, ainsi que tous les médecins militaires de la garnison de Paris, de Vincennes, de Saint-Denis et de Versailles qui n'étaient pas retenus par leur service. En outre, un très grand nombre de médecins de la Réserve et de l'Armée territoriale, en uniforme, s'étaient rendus avec empressement à la cérémonie.

La Société centrale de Secours aux naufragés avait délégué M. l'amiral Lafont, son président. La Société contre l'abus du tabac et la Société protectrice des animaux, dont le baron Hippolyte Larrey avait été membre,

s'étaient fait représenter par MM. Decroix et Hurich, leurs présidents respectifs.

A 3 heures précises le clairon de la Section d'Infirmiers militaires sonne « aux champs » et M. le général Zurlinden, gouverneur militäire de Paris, que M. Krantz, ministre de la guerre, avait délégué pour le représenter et recevoir en son nom la statue, dans la nécessité imprévue où il s'est trouvé de répondre d'urgence à une interpellation parlementaire, arrive en grande tenue de service dans la cour d'honneur du Val-de-Grâce. Il y est reçu par M. le Médecin Inspecteur Kelsch, directeur de l'Ecole, assisté de M. le Médecin principal de 1re classe Madamet, sous-directeur de l'Ecole et médecin-chef de l'hôpital et de l'état-major de l'Ecole.

M. le général Brault, chef d'Etat-Major-général et M. le général Borius, président du Comité technique du génie, en grande tenue, avaient bien voulu honorer la cérémonie de leur présence, ainsi que M. le Colonel Ferry, sous-chef d'état major de la Place de Paris, et ont salué le Gouverneur à son arrivée. Le médecin inspecteur général Dujardin-Beaumetz, Président du Comité technique de Santé, a eu l'honneur de lui présenter la délégation de ce Comité et de sa Section technique composée de MM. le général de Douvres, les médecins principaux de 1re classe Madamet, Robert, et Catteau; les médecins-majors de 1re classe Dziewonski et Altemaire, le médecin principal Dionis du Séjour.

Le cortège, ainsi constitué, s'est rendu dans les jardins du Val-de-Grâce où étaient massés, en avant du pavillon central de l'hôpital, les professeurs de l'Ecole d'application du Service de santé, le personnel et l'aumônier de l'hôpital, puis la promotion des officiers-élèves et des stagiaires, et à leur suite la Section d'Infirmiers militaires en armes, commandée par son Officier principal.

Après avoir adressé de bienveillantes paroles au personnel enseignant et aux élèves, M. le Gouverneur de Paris, a passé les infirmiers en revue pendant que la musique du 130e de ligne jouait la *Marseillaise*.

La revue terminée, M. le Gouverneur s'est rendu devant le monument : MM. les professeurs Guyon, Panas, et M. le Dr Riban, lui ont présenté les membres des délégations de leurs Sociétés respectives et après les compli-

ments d'usage, il a pris place au fauteuil de la présidence en faisant signe de faire tomber le voile qui cachait la statue. A ce moment la musique reprend l'hymne national et l'on voit apparaître le bronze dû au ciseau de l'éminent sculpteur Falguières. Le Baron Larrey est représenté debout, en grande tenue de Médecin-Inspecteur, tête découverte, le visage empreint de souveraine bonté.

Les officiers-élèves étaient à ce moment formés en deux sections à droite et à gauche de la statue, en arrière de laquelle la troupe des infirmiers avait pris position et fermait le tableau. En avant de la statue était massée toute l'assistance au sein de laquelle Mlle Juliette Dodu, fille adoptive et filleule du Baron Larrey, s'efforçait de dominer la profonde émotion qui agitait son cœur. Tous les invités ayant pris place sur les fauteuils ou les banquettes préparés à leur intention. M. le général Zurlinden a donné successivement la parole à M. le Professeur Guyon, à M. le Médecin-Inspecteur, général Dujardin-Beaumetz, à M. le Médecin-Inspecteur Kelsch : puis il a clos la série des discours en prononçant une allocution chaleureuse saluée par les bravos unanimes de l'assistance.

Il a ensuite remis au nom de M. le Ministre de la Guerre et de M. le Ministre de l'Instruction publique, les palmes d'officier de l'Instruction publique à M. le Médecin principal de 1re classe Richard, professeur d'hygiène ; et celles d'officier d'Académie à M. le Médecin-major de 1re classe Dubrulle, major de l'Ecole, à M. le Pharmacien-major de 1re classe Georges, professeur de chimie et à M. l'Adjoint-principal du Génie, Monasse, attaché à l'Hôpital et à l'Ecole du Val-de-Grâce.

Puis, voulant donner une marque particulière de sa sollicitude pour les malades de l'hôpital, le Gouverneur a parcouru les salles du service de chirurgie en s'adressant affectueusement à ceux des grands malades qui lui ont été signalés ; enfin il se rend dans le cloître du Val-de-Grâce dans lequel sont disposés, sur des colonnes, les bustes des grands ministres Sully, Richelieu et Louvois, qui ont été les premiers organisateurs du Service de Santé militaire, ainsi que ceux des chirurgiens et des médecins d'armée les plus célèbres. Sur les murs de ces cloîtres sont fixées des plaques de marbre noir portant les noms d'un très grand nombre d'Officiers de Santé tués à l'en-

nemi ou morts aux armées de maladies contagieuses ou épidémiques. On y voit aussi relatés des ordres du jour rappelant des faits glorieux pour la médecine militaire, un hommage aux infirmiers militaires et aux Sœurs hospitalières victimes de leur dévouement dans l'exercice de leurs fonctions, des bas-reliefs et des tableaux rappelant différentes scènes de chirurgie de guerre à des diverses époques depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours.

Au cours de l'inauguration de ces galeries, M. le général Zurlinden a bien voulu exprimer combien était touchante et réconfortante la pensée qui avait présidé à l'érection de ces monuments qui honorent si justement le Corps de Santé militaire. Il a bien voulu renouveler ces éloges après avoir examiné dans ses plus minutieux détails, la salle d'honneur du Musée historique où sont conservés les plus précieux souvenirs se rapportant à l'histoire du Service de Santé.

L'assistance toute entière a tenu à accompagner le Gouverneur dans la visite des cloîtres et du Musée : les témoignages de sympathie qui ont été à cette occasion, libéralement donnés au Corps de Santé militaire, laisseront à l'Ecole de profonds souvenirs.

Tel est le résumé bien succinct de cette solennelle et spendide cérémonie où tous, civils et militaires, se sont unis pour honorer un des noms les plus glorieux de la Chirurgie militaire française, dans cette Ecole où viennent successivement se former toutes les générations de médecins militaires appelés à donner à nos soldats les secours actifs de leur dévouement et de leur art.

Dans l'impossibilité où elles se sont trouvés d'assister à la cérémonie d'éminentes personnalités ont bien voulu adresser à M. le Président du Comité, par lettres ou télégrammes, l'expression de leurs regrets : tels sont, Messieurs, les Généraux Saussier, Jamont, Lamy, Faverot, de Sherbrech, l'Intendant Général Raizon, le Médecin Inspecteur Baizeau, le Professeur Tourdes; MM. H. Marey, et d'Arsonval, membres de l'Institut; MM. les Colonels Courbebaisse et Caruel, M. Georges Duruy, M. V. Masson, Président de la Chambre de Commerce; Sir O. Fayrer, Baronnet, chirurgien général de l'armée anglaise; le Médecin principal de première classe Hémard.. . . . . . .

Voici le texte des différents discours :

DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR GUYON

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)

Monsieur le Gouverneur,

Au nom du Comité de souscription, j'ai l'honneur de vous remettre le monument que les confrères, les collègues et les amis du Baron Hippolyte Larrey, lui ont fait élever pour perpétuer sa mémoire.

Nous vous remercions, Monsieur le Gouverneur, d'avoir bien voulu présider cette cérémonie, et nous sommes très reconnaissants à M. le Ministre de la Guerre de vous avoir délégué pour le représenter.

L'hommage rendu par cette haute marque de sa bienveillance et par votre présence, à l'une des illustrations de la médecine militaire est le meilleur encouragement que puissent recevoir tous ceux qui se consacrent à son service avec tant d'abnégation et de dévouement.

M. Larrey lui appartenait par ses origines. Les glorieux exemples de son père, les grands services qu'il avait rendus, lui indiquaient le chemin qu'il fallait suivre et lui désignaient le but de sa vie.

Le privilège de la naissance qui d'après Pascal, met un homme en passe d'être respecté dès 18 ou 20 ans, comme un autre pourrait avoir mérité de l'être à 50, ne lui fut profitable qu'en lui permettant de mettre le prestige d'un grand nom au service de ceux auxquels sa vie fut indissolublement liée. Le bien des malades, la juste appréciation du rôle de la médecine militaire, la reconnaissance de ses droits furent le constant

objet de ses ambitions. Il obéissait ainsi aux sentiments de vénération profonde et de tendre respect, que toujours il a gardés pour son père, comme à l'affection dévouée que lui inspiraient ceux que jusqu'à ses derniers jours il appelait : ses camarades.

Sous de telles influences, avec d'aussi nobles mobiles, M. Larrey devait accomplir de façon remarquable tous ses devoirs. Sa sollicitude pour les malades, la manière dont il comprit et exerça le Professorat pendant de longues années au Val-de-Grâce ; son goût de l'érudition, ses nombreux travaux scientifiques, les encouragements aux chercheurs, aussi bien que ses actes dans les combats auxquels il lui fut donné d'assister, le conduisirent à la célébrité et lui valurent les honneurs les plus élevés et les plus légitimes.

Les qualités qui distinguaient M. Larrey lui ont d'ailleurs mérité d'autres satisfactions ; son âme délicate y était particulièrement sensible, car elles lui permirent aussi de se rendre utile.

Elles ne furent pas en effet étrangères à l'ascendant qu'il exerçait, à la considération si grande qui l'entourait. Simple dans ses manières, d'une exquise politesse, d'une bonne grâce et d'une mesure de ton tout à fait naturelles, il avait le sentiment calme et modéré.

Ces dehors discrets et ces aimables façons cachaient une vive sensibilité et une réelle fermeté. Nous l'avons tous vu en donner bien des preuves, et l'histoire de sa vie livre sans peine le secret de tant de services et de l'impeccable dignité qu'il sut garder en toutes circonstances.

Son esprit resté jeune, nourri d'anecdotes et d'agréables propos, rempli de souvenirs de son temps, nullement fermé aux choses du nôtre, donnait à son commerce journalier, même dans son extrême vieillesse, un agrément qui, à lui seul, eût suffi pour lui attacher intimement tous ceux qui ont eu le privilège de le bien connaître.

Je ne puis trop le redire cependant, M. Larrey appartenait avant tout et entièrement à la médecine militaire ; elle fut et demeura l'objet de sa prédilection.

C'est bien ici, dans cet asile de toutes les souffrances de l'Armée, au sein de cette Ecole dans laquelle, sous la direction de leurs éminents maîtres, les jeunes générations apprennent à prévenir les maladies du soldat et à les combattre que devait s'élever le monument que nous inaugurons.

Un grand sculpteur (1) a reproduit dans sa vérité, la douce, bienveillante et calme physionomie de l'un des hommes qui ont le mieux enseigné et le plus agi, pour obtenir que ceux

(1) M. Falguière.

qui sont appelés à défendre leur patrie puissent abriter dans un corps robuste et sain une âme virile et forte.

Un architecte de grand talent (1) qui porte un des noms les plus estimés du Corps de Santé, a su mettre complètement en valeur cette belle œuvre et donner ainsi à notre souvenir le pouvoir que nous voudrions lui voir exercer.

Lorsque les blessés et les malades rendus à la vie par les soins de nos confrères de l'armée viendront dans ces allées faire l'étape qui conduit de la convalescence à la guérison, ils auront sous les yeux le rayonnement de cette image.

Les élèves apprendront à quel point doivent être honorés ceux dont la passion est de combattre les souffrances et dont le plus grand bonheur fut de vaincre la maladie. Ils sentiront combien puissante est la force de ceux qui se dévouent à leurs devoirs, ils liront avec une émotion plus profonde les paroles du Père de la Chirurgie française, qui fut aussi l'ancêtre de nos grands chirurgiens militaires et que M. l'Inspecteur Général (2) a fait graver sur les murs du Val-de-Grâce.

« Car je me suis trouvé en campagne, aux batailles, escar-
« mouches, assaults et sièges des villes et forteresses comme
« i ay été aussi enclos ès villes avec les assiégés, ayant charge
« de traicter les blessez. Et Dieu sçait combien le iugement
« d'un homme se parfait en cest exercice, ou le gain estant
« esloigné, le seul honneur vous est proposé et l'amitié de tant
« de braves soldats auxquels on sauve la vie. »

Ambroise Paré nous montre à toutes les pages de son œuvre, la haute idée qu'il se faisait de la mission du chirurgien; il pouvait mieux que personne faire l'éloge du désintéressement et dire à quel degré s'élèvent au vis-à-vis d'eux mêmes et des autres, les hommes qui le mettent en pratique. Cette grande et rare vertu est restée celle de tous ceux qui appartiennent à l'armée. Elle suffirait, s'il en était besoin, pour la faire respecter et aimer.

(1) M. Dionis du Séjour.
(2) M. Dujardin-Beaumetz.

DISCOURS

DE

M. LE MÉDECIN-INSPECTEUR GÉNÉRAL DUJARDIN-BEAUMETZ

PRÉSIDENT DU COMITÉ TECHNIQUE DE SANTÉ

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET MESSIEURS LES MEMBRES DE LA COMMISSION,
MESSIEURS,

C'est la seconde fois depuis la fin de l'année 1895, qu'un solennel hommage est rendu dans cette Ecole à la mémoire du baron Hippolyte Larrey. Le souvenir est encore bien présent de cette touchante et grandiose cérémonie funèbre, au cours de laquelle le cercueil renfermant ses restes mortels ayant été descendu de la chapelle du Val-de-Grâce, dans la Cour d'honneur, au pied de la statue que la reconnaissance nationale a élevée à son illustre père, les représentants de l'Institut de France, de l'Académie et de la Faculté de médecine, de la Société de chirurgie, du Conseil d'hygiène publique et de salubrité, des sociétés de bienfaisance, ceux de l'Ecole du Val-de-Grâce et du Comité technique de santé, entourés de la pompe militaire par laquelle l'Etat honore les funérailles des Grands-Officiers de la Légion d'honneur, ont célébré les éminents services du fils en les associant à la glorieuse renommée du père; et l'on peut dire, maintenant que le temps a passé sur ces éloges, que le baron Hippolyte Larrey sera toujours jugé dans l'histoire de la médecine d'armée, tel qu'au lendemain de sa mort il apparaissait à chacun de nous, dans sa modestie, sa loyauté, son amour du bien public, l'immensité de son érudition, la sagesse de sa pratique chirurgicale, la

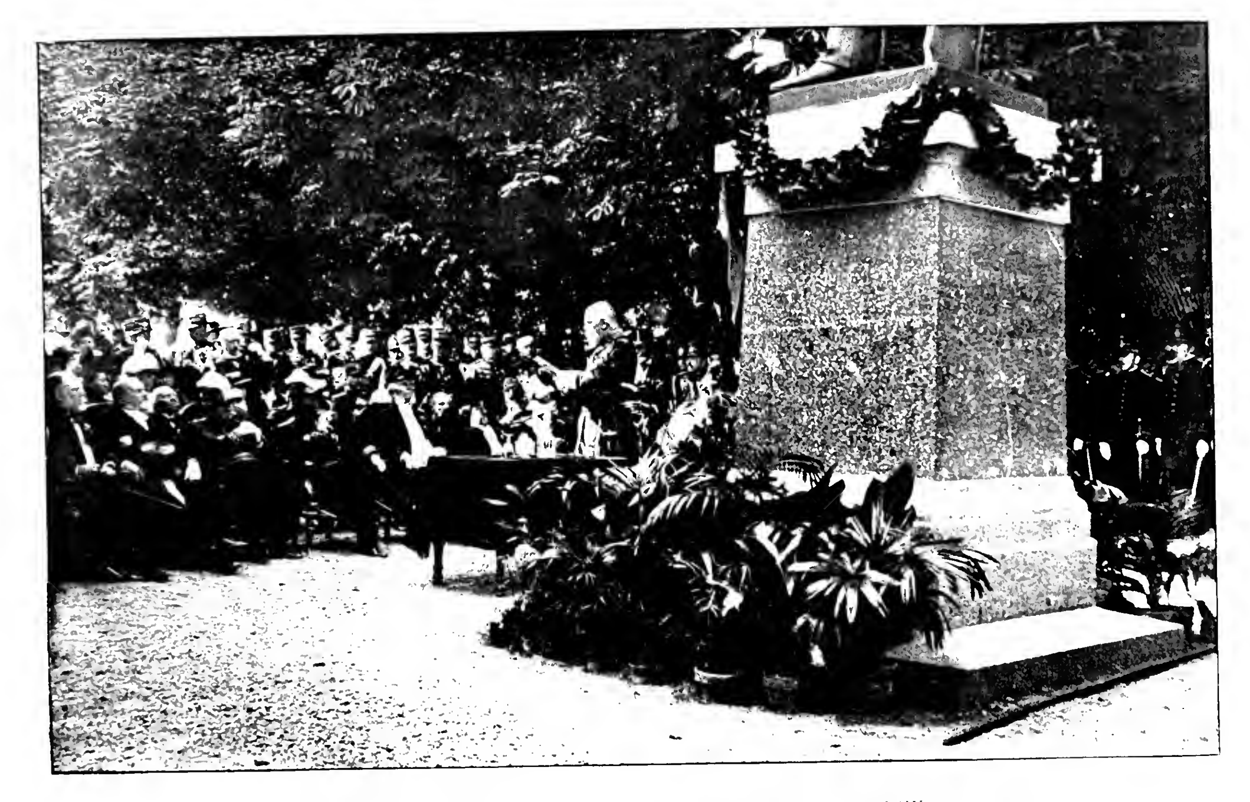
correction et l'urbanité de ses manières, la sérénité de son caractère, la dignité de sa personne qui fut celle de toute sa vie.

Nous le considérions depuis longtemps comme un ancêtre, parce que, né dans les premières années de ce siècle, il était parvenu au sommet de la hiérarchie dans le moment où nous en montions à peine les premiers échelons, et il était comme M. le Médecin-Inspecteur Maillot, son prédécesseur à la présidence du Conseil de Santé des armées, l'objet de la vénération des générations successives des stagiaires venant se former à la pratique des devoirs professionnels et militaires, qu'il avait lui-même enseignés pendant de si longues années.

On a pu penser que, pour le fils du Chirurgien en chef de la garde impériale et de la Grande-Armée de 1812, la carrière avait été naturellement facile et rapide. Sans doute, le baron Hippolyte Larrey n'a point eu à lutter contre les difficultés que la pauvreté, si dure à la jeunesse, oppose à son généreux essor; mais pour qu'en sa personne son nom soutînt dignement l'éclat dont il était environné, ce fut à un travail incessant et opiniâtre qu'il dut la légitimité des premiers succès qui assurèrent son avenir. Les manuscrits qu'il a laissés témoignent du labeur prodigieux de sa première jeunesse; aussi avait-il, à trente-deux ans, et dans le simple grade d'aide-major, mérité d'être nommé à l'unanimité des suffrages, et après le plus brillant concours, professeur de pathologie chirurgicale à l'Ecole du Val-de-Grâce en 1841. Ce fut encore au concours qu'il obtint le titre de professeur agrégé près la Faculté de médecine de Paris, après avoir disputé cette nomination à des concurrents qui tous ont rendu leur nom célèbre dans la science : dire que parmi eux se trouvaient Sédillot et Malgaigne, Lenoir et Huguier, suffit à faire l'éloge de leur heureux émule.

Formé par les enseignements paternels aux principes de la chirurgie d'armée, il avait saisi la première occasion de les mettre en pratique, et ce fut au siège de la citadelle d'Anvers qu'en 1832 il reçut le baptême du feu, en prodiguant ses soins, dans la tranchée même, aux hommes qui venaient d'y être frappés par les projectiles ennemis. Pendant cette campagne, il avait acquis personnellement l'expérience du service et du traitement des blessures de guerre; aussi se trouva-t-il mieux que personne en situation de diriger avec autorité cette partie de l'instruction des sous-aides du Val-de-Grâce, et d'ajouter avec distinction son nom à ceux de ses honorables prédécesseurs dans le professorat.

L'Ecole du Val-de-Grâce n'a jamais eu, Messieurs, et ne pouvait avoir dans l'enseignement de l'art de guérir la mission complexe qui incombe aux Facultés de médecine. Fille de la



INAUGURATION DE LA STATUE DU BARON H. LARREY.

Révolution française, elle a été créée par le Comité de Salut public, en mai 1793, « dans l'intérêt de la science et de l'humanité, et plus spécialement du service de santé militaire, pour servir de modèle aux institutions de ce genre. »

La nécessité de sa création était d'autant plus impérieuse que, dans ces quatorze armées que la République a fait surgir pour la défense de la patrie, les maladies épidémiques et le feu de l'ennemi faisaient de terribles ravages. La réquisition ne suffisait pas à combler les vides qui se produisaient parmi les officiers de santé; ils étaient tels qu'au rapport de Fourcroy à la Constitution nationale (7 frimaire an III), « plus de 600 offi« ciers de santé avaient déjà péri au milieu et à la suite des « fonctions mêmes qu'ils exerçaient... » (1). La volonté du Comité de salut public était que « les médecins et chirurgiens destinés aux armées fussent formés par des hommes que leurs talents, leur expérience et leurs succès dans la carrière appelaient à ces importantes fonctions. » Telle fut l'origine du professorat dans cette Ecole du Val-de-Grâce, aujourd'hui plus que centenaire. Je regrette de ne pouvoir citer ici les noms de tous les hommes qui l'ont illustrée; sous ses formes et ses dénominations successives (Ecole de santé, Hôpital de perfectionnement, Ecole d'application du service de santé militaire), elle a toujours, depuis 1793, donné à ses élèves une instruction scientifique et une éducation morale telle qu'ils fussent, comme l'a si justement et si heureusement dit le duc d'Orléans en 1842 : « des savants et des soldats. »

Sans doute les jeunes gens qui prennent du service dans le Corps de santé militaire y sont poussés par une vocation naturelle, éprouvée et affermie au cours des études médicales si longues et si pénibles; mais, pas plus que le conscrit n'est « un soldat », bien qu'il ait en germe toutes les qualités foncières qui lui permettront de devenir un homme de guerre, le titre de docteur en médecine ne suffit pas à lui seul à faire de celui qui l'a conquis un médecin « militaire ». Sans doute, il a appris à traiter individuellement des malades dans les conditions faciles qu'offrent les familles ou les hôpitaux : il ne sait pas comment on fait régner dans un casernement, dans un camp, dans une armée, c'est-à-dire dans une collectivité composée d'éléments aussi variés que sont dissemblables les événements de chaque jour, une hygiène suffisante ; il ne sait pas à quels signes on pressent et on affirme l'éclosion prochaine ou imminente d'épidémies redoutables, comment on les pré-

(1) Le Médecin-Inspecteur-Général Coste évaluait à plus de deux mille le nombre des officiers de santé qui avaient péri aux armées de 1792 à 1801 : a quel chiffre leur mortalité ne s'est-elle pas élevée pendant la période des guerres incessantes de 1801 à 1815!

vient, comment on limite leurs ravages ; il ne sait pas comment, dans l'encombrement formidable qui, pendant et après les batailles et au cours des grandes épidémies, assiège les ambulances et les hôpitaux de campagne, on peut dans les circonstances les plus difficiles, avec les ressources les plus restreintes, organiser d'urgence ces secours, que des esprits et des mains dressés par avance à parer à ces situations précaires peuvent seuls improviser, tout en inspirant aux malades, comme à leurs collaborateurs, sécurité et confiance. Il faut connaître les règ'ements qui sont la base du fonctionnement de chaque service, et le lien qui les met tous en harmonie pour le bien commun. Il faut enfin, pour se rendre, dans notre état, aussi utile à l'armée que l'occasion l'exige, il faut avoir trempé son corps et son âme aux sources vives qui donnent à l'armée elle-même sa discipline, son endurance et son courage. Ce n'est que dans nos écoles du Service de Santé de Lyon et du Val-de-Grâce, que nos jeunes adeptes peuvent, par l'enseignement de notre histoire, comprendre quels sont leurs devoirs envers le soldat que l'Etat confie à leur savoir et à leur probité scientifique; ce n'est que dans nos écoles qu'ils peuvent s'initier à cette religion du dévouement à l'humanité et à la Patrie qui est la loi morale commune à tous les médecins militaires, qu'ils servent dans les corps de troupe, les hôpitaux ou les ambulances, et dont la tradition est dans le Corps de Santé aussi vieille, aussi vivace et aussi féconde que le sont dans nos forêts séculaires ces chênes majestueux à l'ombre desquels ont grandi tant de générations de nos vaillants ancêtres, et qui abritent encore la nôtre sous leur vigoureux et verdoyant feuillage.

M. le professeur Guyon vient de nous rappeler bien heureusement les touchantes et naïves paroles par lesquelles Ambroise Paré, réduit dans sa vieillesse à se défendre contre les atteintes de ses rivaux et les calomnies de ses détracteurs, et à se justifier d'avoir été le plus grand des chirurgiens d'armée de son temps et des siècles passés, caractérisait déjà en 1585 l'essence, la moralité et les consolations intimes de la Chirurgie militaire.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui seulement, Messieurs, que les médecins et les chirurgiens de l'armée sont l'objet d'attaques malveil'antes ou injustes. Mais aujourd'hui comme au temps d'Ambroise Paré, ils conservent leurs droits traditionnels et impérissables à l'amitié du soldat, à sa confiance affectueuse, à sa légitime reconnaissance, parce qu'à toutes les époques, en toutes circonstances, des steppes glacés du Nord aux climats brûlants de l'Extrême-Orient, sous le feu le plus terrible, comme dans les épidémies les plus meurtrières, il a trouvé dans le médecin qui partage ses dangers et sa mi-

sère un ami toujours secourable, soit que son art l'arrache à la mort, soit que son cœur soutienne son espérance ou le console à ses derniers moments.

Il est doux, dans les loisirs de la paix, et la splendeur d'une cérémonie telle que celle qui nous réunit autour de cette statue, de se souvenir de ce qu'est l'existence de l'officier de santé en campagne.

Comme l'a dit le poète :

« . . . . . Il est doux de sourire
Aux poignants souvenirs qu'on pourrait oublier. »

« Pour nous, disait Percy en 1792, il n'y a point de repos aux armées; nous y sommes, comme l'a fait observer Vicq d'Azyr, les soldats de tous les jours, de tous les moments, nous n'y quittons jamais le combat; les maladies, les blessures, l'insalubrité des lieux, l'inclémence des saisons, la contagion des épidémies sont pour nous des ennemis implacables et toujours renaissants; et dans cette pénible lutte où les dangers nous pressent de toutes parts, ce sont encore ceux que nous partageons avec les guerriers sur les champs de bataille que nous avons le moins à redouter. »

Ces dangers n'étaient pas alors et ne sont point aujourd'hui illusoires, si l'on en juge par le nombre considérable des Officiers de Santé blessés ou tués par le feu de l'ennemi dans nos dernières guerres: aussi le baron Percy, qui, comme Larrey, n'avait, ainsi que le dit un de ses biographes, été blessé *que* trois fois au cours de ses nombreuses campagnes de guerre, encourageait-il les jeunes sous-aides de 1811 à braver le trépas.

« Allez, leur disait-il, où la Patrie et l'humanité vous appellent; soyez-y toujours prêts à servir l'une et l'autre, et, s'il le faut, sachez imiter ceux de vos généreux compagnons qui, au même poste, sont morts martyrs de ce dévouement intrépide et magnanime qui est le *véritable acte de foi* des hommes de notre état. »

Voilà, Messieurs, les préceptes, voilà les exemples par lesquels, dans nos écoles du Service de Santé, on forme les jeunes médecins militaires à la pratique de leurs devoirs; aussi est-ce au Val-de-Grâce, origine commune de tous les Officiers de Santé, que nous avons voulu recueillir et concentrer le souvenir des hommes qui, à toutes les époques, ont honoré notre service; nous souvenant de cette belle pensée de Cicéron :

« Optima hœreditas a patribus traditur liberis, omnique patrimonio præstantior, gloria virtutis rerumque gestarum. — Le meilleur héritage que les pères laissent à leurs enfants, bien supérieur à tout patrimoine, c'est la gloire de leurs vertus et de leurs actions. »

Les libéralités de MM. les ministres de la Guerre, des dons particuliers reçus avec non moins de reconnaissance nous ont permis de fonder le Musée historique du corps de santé dont le Val-de-Grâce est dépositaire. La personnalité du baron Hippolyte Larrey ne pouvait qu'y tenir une grande place; sous l'ancien régime, il avait eu le courage de défendre près de l'empereur Napoléon III le principe de l'assimilation de nos grades à ceux de la hiérarchie militaire, et le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Lors de la discussion du pro et de loi portant autonomie du Service de Santé sous l'autorité du Commandement, il a pris part, en sa qualité de membre du Corps législatif, aux délibérations de la Chambre des députés, et il a prononcé à cette occasion, un discours mémorable qui a puissamment contribué à porter la conviction dans les esprits. Nous ne pouvons oublier que, de son vivant, la bibliothèque de l'Ecole du Val-de-Grâce s'est enrichie de la multitude des ouvrages scientifiques dont il la gratifiait d'année en année; il lui a légué la totalité de ses livres de chirurgie qui constitue une collection aussi complète que rare de tout ce que l'art a produit de plus remarquable. La salle d'honneur de notre Musée possède un grand nombre de tableaux et d'objets précieux dont sa fille adoptive, accomplissant fidèlement et amplifiant ses intentions verbalement exprimées, lui a fait donation, les ajoutant spontanément aux legs constitué par le buste en marbre du baron Dominique Larrey, dû au ciseau de David (d'Angers), et par l'épée qu'un soir de bataille l'empereur Napoléon I[er], visitant les blessés, détacha de son propre baudrier et remit à Larrey pour remplacer celle que l'ennemi lui avait enlevée alors qu'au cours de la journée il avait envahi et pillé l'ambulance...

C'est cette même piété filiale qui a, depuis la mort du baron Hippolyte Larrey, assuré à l'Académie de médecine la fondation du « Prix de statistique », et à l'Académie des sciences celle du « Prix Larrey » destiné à récompenser annuellement et à perpétuité les meilleurs travaux des médecins de l'armée et de la marine. Enfin, pourquoi ne pas rappeler ici que, dans la dernière année de sa vie, le baron Larrey a reçu, au Val-de-Grâce, à l'issue de l'inauguration du buste de Villemin, de la part des professeurs et des stagiaires rangés respectueusement sur son passage, un hommage auquel sa modestie tentait de se dérober, mais qu'elle a dû subir, tant nous étions heureux de le rendre au doyen vénéré du professorat dans nos écoles. M. Larrey nous rappelait alors, avec l'émotion la plus communicative, combien il aimait ce Val-de-Grâce dans lequel il avait professé la chirurgie pendant vingt et un ans consécutifs : enseignement dont la durée est non seulement exceptionnelle, mais unique, dans une carrière aussi habituellement mouve-

mentée qu'est la nôtre et qui n'a point cessé quand M. Larrey a été appelé aux fonctions de médecin-chef de l'hôpital et à celles de sous-directeur de l'Ecole, dont il a été le premier titulaire. Il n'a pris fin que par sa promotion au grade de Médecin-Inspecteur. Aussi, de même que son père avait désiré que son corps reposât dans les jardins de l'infirmerie des Invalides pour ne point être séparé des intéressantes victimes de la guerre auxquelles il avait continué ses soins dans leur hôtel, après avoir partagé leurs dangers au cours de 60 batailles rangées et de 400 combats — et de cinquante-quatre années d'une activité constante — a-t-il paru naturel de placer la statue du fils dans l'hôpital même du Val-de-Grâce, au milieu des malades qui viennent encore, comme de son temps, y chercher le soulagement de leurs maux ou la guérison de leurs blessures.

L'œuvre magistrale de Falguière, reproduisant si heureusement sa physionomie et la distinction de sa personne, fera vivre à jamais dans le bronze, le souvenir de sa haute situation militaire et scientifique, ainsi que celui des services éminents qu'il a rendus à la chirurgie et à l'armée par sa valeur professionnelle et sa bienfaisante activité.

Le corps de santé militaire auquel vous avez, mon Général, toujours témoigné tant de sollicitude, vous remercie de l'honneur que vous lui faites, en présidant cette cérémonie et en procédant à la réception de cette statue élevée à l'un de ses membres; tout à l'heure, l'éminent directeur de cette Ecole vous priera de vouloir bien inaugurer cette partie des cloîtres où sont réunies les images de ceux des grands ministres qui ont été les premiers organisateurs du service de santé, et celles des médecins militaires qui ont acquis le plus de droits à nous servir de modèles. C'est déjà beaucoup pour nos modestes moyens que d'avoir pu leur consacrer un buste; mais c'est ici le lieu et l'occasion d'exprimer le vœu de voir se dresser un jour dans cette enceinte les statues des grands hommes qui ont été les précurseurs ou les apôtres de la médecine et de la chirurgie d'armée. La grande âme des Larrey ne prendra pas ombrage de voir les statues d'Ambroise Paré, de Percy, de Des Genettes s'élever à côté de la leur; le père avait été leur disciple, leur émule, et leur collègue, le fils a toujours professé pour eux la plus sincère admiration. Si, dès les premiers âges du monde, l'homme à éprouvé le besoin d'espérer en la résurrection des corps, le souffle puissant qui émane des actions comme des écrits des grands hommes nous donne la certitude de l'immortalité de la pensée. Ceux que j'ai cités nous ont laissé le meilleur d'eux-mêmes, délié de ses liens périssables; nous le sentons toujours vivant au milieu de nous, planant sur nos destinées, éclairant et fécondant les

travaux inspirés aux médecins militaires pour le bien des soldats blessés ou malades qui mettent en eux seuls leur espérance et leur consolation dans la souffrance.

Inspirez-vous de ces nobles ancêtres, jeunes officiers-élèves du Corps de Santé, qui êtes aujourd'hui témoins du solennel hommage rendu à la mémoire du baron Hippolyte Larrey; attachez-vous uniquement comme lui à servir la Patrie, à faire bénir l'exercice de votre art, à respecter le culte de la science, à vous donner tout entiers, en toutes circonstances, à la profession de dévouement, d'abnégation, d'énergie modeste que vous avez librement choisie; vous vous rendrez dignes ainsi de devenir, comme les Larrey, les médecins en chef d'autres grandes armées, et de recevoir, comme eux, au foyer de la médecine militaire et dans l'histoire, la consécration de cette gloire immortelle que la Patrie accorde à ceux qui par leur génie et leurs vertus ont bien mérité d'elle et de l'humanité.

DISCOURS

DE

M. LE MÉDECIN-INSPECTEUR KELSCH

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE
DU VAL-DE-GRACE

Monsieur le Gouverneur,
Monsieur le Président,
Messieurs,

Hippolyte Larrey fut un des maîtres les plus honorés de cette École; son illustre père y donna le premier enseignement chirurgical, il y a plus d'un siècle. A ce double titre, le Directeur du Val-de-Grâce salue le monument qui se dresse devant nous.

Le destin a voulu que le nom de Larrey ne fût plus porté que par le bronze. Il vivra du moins dans le corps de santé militaire, où il symbolise à la fois la chirurgie de guerre et les vertus du médecin soldat; il vivra ici, dans cette École qui en prend doublement la garde, qui est devenue, grâce à la pieuse libéralité du fils, le sanctuaire de toutes les glorieuses reliques du père.

Des bouches plus éloquentes que la mienne ont raconté naguère la digne carrière d'Hippolyte Larrey. Personne d'entre nous n'a oublié les magnifiques funérailles, où sur les marches du large péristyle de la chapelle, des orateurs ont, devant le père, le grand Dominique, dressé sur son piédestal, retracé avec une haute et touchante éloquence, la vie si belle et si

égale du fils. Les discours que nous venons d'entendre ont renouvelé l'émotion de cette journée. Je me sens gêné d'y mêler ma voix, j'hésite à y ajouter mon humble éloge ; il me faut pourtant sortir de cette réserve, et rendre à qui de droit le plus pieux des devoirs, dussé-je rompre dans l'auditoire le charme qu'y ont répandu les paroles tombées de la bouche de ceux qui m'ont précédé à cette place. Messieurs, je n'ai point mission et je ne me sens guère capable de juger l'œuvre chirurgicale de Larrey. Je me borne à rendre hommage à ses qualités maîtresses, qui en valent bien d'autres, l'amour de la vérité, la sincérité de la conviction, la conscience scrupuleuse dans l'appréciation des hommes et des choses. On y trouve moins le désir d'ouvrir des voies nouvelles que la préoccupation instinctive de consacrer et fortifier la tradition, de rattacher les enseignements du passé aux acquisitions du présent. Cette orientation de son esprit fut sans doute le fruit de son éducation que dirigea un père autoritaire, dont le génie formé à l'observation et à la pratique, se méfiait des initiatives précoces et redoutait les écarts de l'imagination emportée par la fougue de la jeunesse. Bien que courbant en toute circonstance la tête devant l'autorité paternelle, Hippolyte fut néanmoins le plus respectueux et le plus affectueux des fils. Son inaltérable piétié filiale restera un des traits les plus touchants de sa mémoire. Le souvenir et le culte de son père ont rempli sa vie, marqué toutes ses actions, et résisté à toutes les vicissitudes de sa longue carrière. Mais il avait aussi le culte de l'honneur professionnel. Ses hautes qualités morales ont forcé le respect de plusieurs générations médicales. Nous, médecins militaires, nous avons le droit de l'opposer avec tant d'autres d'entre nous, morts et vivants, à certain courant d'opinion qui se fait jour dans la littérature et même au prétoire, et qui tend à rabaisser le sacerdoce médical au rang d'une profession capable de sacrifier la dignité à l'intérêt matériel.

Il dut sans doute beaucoup à son illustre origine. Mais esclave de sa conscience, dominé par les suggestions les plus nobles de l'âme, il attendait avant tout le succès de l'accomplissement du devoir et de la persévérance dans l'effort. Dès le début de sa carrière, il s'annonce bien ainsi. Embrasé d'une légitime ambition, il s'abandonne tout entier au noble espoir de parvenir un jour au sommet de notre hiérarchie, mais il veut l'atteindre par droit de conquête et non par droit de naissance. A vingt-quatre ans, sous les murs d'Anvers, il ne quittait pas la tranchée, toujours au premier rang, et peu de temps après, lors de la première épidémie de choléra, la plus terrible de toutes, Hippolyte à Paris, comme Dominique à Jaffa, fit vaillamment son devoir. A Paris comme à Anvers,

ses chefs réclamèrent pour lui la croix de la Légion d'honneur. Malgré son nom, peut-être à cause de son nom, la proposition fut écartée.

Quelques années après, en 1835, il conquit le titre d'agrégé à la faculté de médecine de Paris, et en 1841, c'est encore au concours et a l'unanimité des voix qu'il enleva celui de professeur de pathologie chirurgicale au Val-de-Grâce. Il y obtint bientôt cet autre succès, non moins difficile à atteindre, celui d'être écouté du haut de sa chaire : il ne tarda pas en effet, à conquérir son auditoire par sa vaste érudition, sa parole facile et élégante, sa méthode claire et précise.

Sous l'Empire, son nom et les inoubliables services de son père lui facilitèrent sans doute l'ascension de sa brillante carrière. Il fut comblé d'honneurs et de dignités, et connut les louanges que la flatterie décerne aux heureux de la vie. Mais il recevait ces hommages moins pour s'enivrer de leur vain encens, que pour en honorer sa place et les offrir mentalement à l'homme dont il était si fier de porter le nom. Ils n'eurent aucune prise sur son caractère toujours égal. Dans les situations les plus élevées de sa longue carrière, il se montra d'une nature droite, d'une dignité haute et avenante, d'une courtoisie parfaite. Il détestait l'injustice, encourageait le travail, et soutenait le mérite contre l'intrigue. Cette tenue morale, cette obéissance invariable aux hautes règles de la conscience lui attiraient le respect universel. Il conserva jusqu'au bout son grand air noble et bon, et vit arriver la mort avec la sérénité du stoïque.

Attaché à notre profession par les liens les plus puissants, il identifiait la gloire de son père avec celle de la médecine d'armée. Et pour nous-mêmes, Messieurs, la statue que nous élevons ici à sa mémoire, n'est-elle point aussi la glorification de cette dernière? C'est elle c'est sa grandeur que nous lisons dans le nom gravé sur ce bronze, car ce nom appartient à cette grande époque vers laquelle, dans le recueillement de nous-mêmes, notre pensée se plaît à s'envoler pour y chercher un refuge contre les lourdes tristesses des temps présents; à cette époque où les Larrey, les Desgenettes et les Percy remplissaient de si nobles rôles et le disputaient en science et en courage aux premiers hommes de la France et de l'Europe.

Ces souvenirs se pressent dans mon esprit, permettez-moi de les répandre comme une gerbe de fleurs aux pieds de cette statue, comme l'hommage le plus digne de celui dont elle perpétue le nom, comme le tribut d'admiration certes le plus cher à son ombre.

Oui, messieurs, ces illustres devanciers vivent dans la mémoire de la postérité, à la fois par l'étendue de leurs connais-

sances et par l'éclat de leurs actes héroïques. En effet, le glorieux tumulte et les écrasants et émouvants labeurs de la guerre ne les détournaient point de l'étude, ni des travaux de l'esprit. Ils ont abordé les problèmes les plus ardus de la médecine et de la chirurgie pratique, ils en ont préparé la solution par leurs immortels écrits, où sont conservés les trésors de leur observation et les fruits de leur vaste expérience. Précieuses archives de la science, que notre curiosité plus avide que jamais du passé, fouille sans cesse avec un puissant intérêt, doublé d'une profonde émotion, et où elle recueille toujours quelque nouvel enseignement pour l'esprit, et quelque réconfort pour le cœur.

De même que la phalange des savants, groupés autour du vainqueur des Pyramides, a réssuscité l'Egypte antique, de même les écrits de Larrey et de Desgenettes nous ont initié à la connaissance des maladies de cette étonnante région, qui semble avoir été à la fois le berceau de la civilisation, et la terre de prédilection des maux qui se sont déchaînés sur l'humanité.

Leurs observations sur la peste, l'ophtalmie granuleuse, la lèpre, l'hépatite sont des assises solides sur lesquelles reposent toutes les acquisitions que ce siècle a accumulées autour de ces vastes questions de la pathologie. Larrey, Desgenettes! Ils ne furent pas seulement des savants illustres et des écrivains de premier ordre. Leur âme avait l'élévation et la trempe de leur intelligence! Que d'épisodes de leur émouvante carrière qui nous les montrent aussi héroïques en face du danger, qu'admirables dans la pratique de leur art! Leur mémoire est restée longtemps vivante en Egypte, peut-être n'y est-elle pas encore éteinte; elle ne l'était pas à coup sûr quand Champollion et Pariset la parcoururent pour arracher aux antiques sphynx les secrets d'un monde disparu.

L'Egypte! Je ne puis, Messieurs, prononcer sans émotion le nom de cette terre qui a fasciné le génie d'Alexandre, de César et de Napoléon. L'Egypte! L'armée française dont le nom est rivé à toutes les grandes choses de l'histoire, l'armée française l'a illustrée par ses hauts faits, elle y a marqué des traces glorieuses et fécondes que n'ont point effacées ses malheurs, des souvenirs impérissables dont une part revient au corps médical et à ses dignes chefs. A Saint-Jean-d'Acre, écrit l'éloquent Pariset, tout fût perdu, fors l'honneur. Mais l'honneur de la médecine y reçut toutefois un éclat immortel. Tandis que Larrey, au témoignage même de Berthier, se précipite avec les siens au pied de la brêche, et sous le feu de l'ennemi, prodigue les soins de son art à ceux qui sont tombés, Desgenettes, emporté par ce froid courage qui ne doit rien à la fièvre du combat, parcourt les quartiers et les hôpitaux

qu'a peuplés la peste; il brave le danger, il le déguise, il donne le change par de faux noms et de pieux mensonges; enfin pour achever de raffermir les esprits ébranlés, il prend la lancette, s'inocule la contagion, et par cet acte que sa témérité a fait passer au rang des légendes, il relève le moral et souffle à tous le courage qui l'anime. En vérité, l'héroïsme de la médecine balança l'héroïsme militaire et je puis avancer sans exagération que les hommes dont nous cultivons ici pieusement le souvenir, rivalisèrent non seulement en science, mais encore en courage avec les plus illustres de cette période illustre entre toutes.

Ce qui achève de séduire notre cœur et notre imagination, c'est que les plus hautes qualités morales s'ajoutaient chez eux aux éminents mérites scientifiques et aux austères vertus militaires. Leurs soins et leur dévouement allaient à toutes les misères, de celles du plus grand, à celles du plus humble; leur empressement à les dépenser était mesuré non par la différence des rangs, mais par la véhémence de la douleur à soulager, par la gravité de la blessure à panser. Aussi étaient-ils les idoles de l'armée, comme ils s'en montraient les bienfaiteurs.

Qui ne connaît l'épisode de la Bérésina, si éloquemment esquissé dans l'éloge de Larrey par Pariset et immortalisé par le bronze qui s'élève à quelques pas d'ici? Le canon gronde, l'ennemi approche, il faut avancer. Mais un fleuve barre la route; la mort est partout; deux ponts sont jetés, les débris des légions s'y engagent : des soldats, des chevaux, de l'artillerie, au milieu desquels se pressent de malheureux fugitifs de Moscou avec leurs femmes, enfants et bagages. De loin, dans le flot humain qui s'avance on aperçoit Larrey. Mille cris s'élèvent : « Sauvons notre providence, qu'il vienne, qu'il approche. » La foule s'écarte, Larrey touche le pont, et le voilà dans les bras des soldats qui le font passer de main en main d'un côté du fleuve à l'autre : il est sauvé. Il était temps. Presque aussitôt les ponts surchargés fléchissent et croulent, et hommes, femmes, enfants, chevaux, canons, chars de guerre s'abîment dans les glaçons du fleuve.

Il est juste d'ajouter que les soins de cette pitié généreuse étaient prodigués aux soldats ennemis comme aux nôtres. Aussi la médecine militaire a-t-elle inspiré aux nations de l'Europe des sentiments, qui furent plus honorables pour le nom français que des victoires mêmes. Ils se manifestèrent dans une circonstance mémorable dont les annales douloureuses de la campagne de Russie ont conservé le souvenir.

Pris par les Russes, Desgenettes réclame de la bienveillance d'Alexandre sa mise en liberté. « Vous êtes libre, répondit ce monarque, non seulement par ma bienveillance, mais encore

par la reconnaissance de toute les nations ». Paroles généreuses, aussi dignes de ce prince éclairé que de Desgenettes lui-même, qui honorent notre profession et méritent d'être inscrites à son livre d'or.

Par un touchant contraste, une sensibilité profonde vivait dans le cœur de ces vaillants, dont le corps était si endurci aux souffrances, aux privations et aux maux de la guerre.

On ne peut lire sans une poignante émotion les lignes que Desgenettes a consacrées aux derniers moments de deux de ses jeunes collaborateurs, Bruant et Devêvre, qui déjà frappés de la peste, se traînaient encore au milieu de leurs malades dont ils étaient les idoles. « Excellents jeunes hommes, s'écria-t-il, si la célébrité des événements auxquels est lié mon ouvrage peut soustraire à l'oubli de la postérité, la postérité me bénira de lui avoir transmis vos deux noms, elle ne les prononcera qu'avec respect et attendrissement. » Illustre ancêtre, que votre ombre soit satisfaite; votre pieuse intention est remplie; les deux noms qui vous furent si chers ne sont pas seulement conservés sur les pages immortelles que vous nous avez laissées; ils sont gravés sur le marbre qu'une pieuse main a scellée dans le mur de nos cloîtres, qui les désignera avec tant d'autres, morts pour le devoir et la Patrie, à la gratitude respectueuse de tous ceux qui franchiront le seuil de cet établissement, à toutes les générations médicales appelées à s'y succéder. Oui, la postérité vous bénit et vous vénère à la fois, elle ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez vous, ou de vos actes héroïques, ou de la tendre générosité de votre cœur !

Messieurs, veuillez me pardonner ces réminiscences. Je m'y suis laissé aller par une pente bien naturelle. Ne sont-elles pas de mise dans cette cérémonie? Le bronze que la reconnaissance des vivants élève au souvenir des morts n'en perpétue pas seulement la mémoire. Il raconte, il synthètise aussi, n'est-il pas vrai, les événements auxquels se rattachent leur nom, les aspirations qui ont enfiévré leur âme, les nobles mobiles qui ont dirigé leurs efforts; il personnifie enfin les hommes qui, au-dessous ou à côté d'eux, ont accompli les mêmes œuvres, soutenu les mêmes luttes, combattu le même combat.

Ce retour en arrière ne m'éloigne pas d'Hippolyte Larrey, car son nom évoque pour nous tous ces souvenirs, il nous suggère tous ces hauts enseignements. N'a-t-il pas vécu dans le culte des uns, et agi pendant toute sa vie sous la généreuse impulsion des autres? Le grand Dominique était à ses yeux l'incarnation des nobles devoirs de notre profession et des austères vertus du médecin militaire. Parler devant la statue du fils de la gloire du père, de ses belles actions et de celles de ses émules, c'est prodiguer à l'ombre du premier le seul

encens qui puisse la faire tressailler. Qui a connu Larrey, sait que toute louange destinée à sa personne, passait sur sa tête, et était pieusement rapportée par lui à la mémoire de celui qu'il vénérait tant.

Messieurs, cette belle cérémonie, honorée de la présence de M. le Gouverneur militaire de Paris, représentant M. le Ministre de la guerre, et de celle des membres des Sociétés savantes, est une fête de la médecine militaire. Il était permis d'en rappeler les fastes dans une réunion si solennelle. Mais laissez-moi ajouter que ses glorieuses traditions ne se sont pas fermées avec l'ère dont je viens d'évoquer le souvenir.

Tout à l'heure, Messieurs, vous parcourrez les cloîtres qui sont devenus comme le Panthéon de notre histoire. Le marbre vous racontera ce que fut notre corps au siècle qui vient de s'écouler, la place qu'il s'est acquise dans les grands événements militaires qui en ont marqué le cours. Il vous dira que les médecins d'Afrique et de Crimée, du Tonkin et de Madagascar ont maintenu le renom de notre profession à la hauteur où l'avaient scellé leurs glorieux devanciers dans les luttes mémorables d'autrefois. Leur inaltérable dévouement au devoir a bravé le trépas sous toutes ses faces, et sur le champ de bataille où le courage s'exalte par l'enivrement de la victoire, et à l'hôpital, cette autre arène de sacrifice, où la mort accomplit obscurément et silencieusement son œuvre avec la redoutable complicité des pestes meurtrières nées des vicissitudes de la guerre, et où l'énergie morale ne se soutient plus par l'excitation fiévreuse de la lutte, mais uniquement par le sentiment calme et réfléchi du devoir à accomplir.

Si vous daignez suivre jusqu'au bout cette glorieuse voie des souvenirs, vos regards rencontreront, après les éloquents témoignages de l'abnégation professionnelle des médecins d'armée, d'autres témoignages que l'admiration et la reconnaissance ont élevés à leur féconde activité scientifique.

Ici, c'est la statue de Broussais, le grand novateur, dont le génie a édifié les fondements sur lesquels repose la médecine moderne; ailleurs, vous trouverez fixés dans l'humble argile les traits vénérés de Maillot, le pénétrant nosographe des fièvres d'Afrique dont la thérapeutique inspirée a reconquis l'Algérie sur la malaria, plus meurtrière que le feu de l'ennemi ; plus loin, c'est un buste que M. le Ministre de la guerre connaît bien, car il l'a déjà salué dans son pays natal; c'est celui d'un illustre maître de cette école, de Villemin, qui a arraché à la tuberculose le secret de sa nature et par cette découverte, une des plus fécondes des temps modernes, fait concevoir l'espoir, qu'un jour, peut-être proche, l'humanité sera délivrée de la terrible lèpre qui la décime depuis des siècles. Et entre ces trois grands noms qui jalonnent le siècle, que d'œuvres remar-

quables ou utiles, qui portent témoignage de l incessante participation de la médecine militaire au progrès de l'art de guérir !

Comme vous le voyez, les générations médicales qui ont partagé le sort de l'armée depuis 80 ans, qui l'ont suivie dans les combats meurtriers et les expéditions lointaines, se sont montrées dignes de leurs aînées ; comme elles, elles ont illustré la profession et enrichi la science, comme elles, elles sont dignes de servir d'exemple à leur tour aux continuateurs de leur œuvre. Formez-vous, jeunes camarades, à ces nobles modèles, instruisez-vous à leurs enseignements, que l'âme de vos devanciers vive toujours en vous. Votre carrière s'ouvre à peine ; qu'elle se prépare aux grandes choses de l'avenir, car la France reste impérissable et ne renonce pas à son rôle historique, elle continuera sa haute mission dans le monde.

Honorez votre belle profession, pratiquez l'abnégation de vous-mêmes, sachez vous sacrifier sans réserve au devoir, cultivez la science qui récompense quelquefois et console toujours, et surtout, donnez sans mesurer votre dévouement a celui qui vous a appelé sa providence sur le pont de la Bérésina, au vaillant petit soldat, si humble et pourtant si admirable, qui vit, souffre et meurt avec une sereine résignation pour l'idéal le plus pur, le drapeau, symbole de l'honneur et de la patrie, et qui restera toujours un des types les plus généreux et les plus nobles de l'humanité.

DISCOURS

DE

M. LE GÉNÉRAL ZURLINDEN

GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS

Messieurs,

Le Ministre de la Guerre a été empêché par ses devoirs de Gouvernement de venir présider votre cérémonie, il m'a confié le grand honneur de le remplacer.

C'est la deuxième fois que je suis appelé à présider une grande cérémonie de la médecine militaire.

Il y a quatre ans, à Lyon, j'inaugurais au nom du gouvernement de la République, l'Ecole de Médecine militaire. Ceux d'entre vous qui ont assisté à cette cérémonie se souviennent de l'émotion qui nous a serré le cœur, en nous rappelant que la jeune école n'était que la reconstitution de celle de Strasbourg; en pensant à la lutte désespérée soutenue par la vieille cité alsacienne, et aussi à tous les désastres de l'année terrible, mais en même temps en songeant avec fierté, aux efforts considérables faits depuis cette époque par notre pays pour relever son armée, pour se remettre en état de continuer à remplir virilement, énergiquement, sa grande mission dans le monde.

Aujourd'hui nous inaugurons le monument d'un prince de la science, dont M. le professeur Guyon, avec sa grande autorité, nous a rappelé tous les titres, au nom de l'Académie de médecine et au nom de l'Institut.

Après lui, M. l'Inspecteur Général Dujardin Beaumetz nous a rappelé toutes les qualités et toutes les vertus du Docteur Hippolyte Larrey, qui a été pendant si longtemps le chef de la

médecine militaire. En retraçant sa vie, le Docteur Dujardin-Beaumetz nous a raconté avec une éloquence entraînante les faits les plus glorieux du père de celui dont nous célébrons la mémoire aujourd'hui, de l'ancien chirurgien en chef de nos armées du commencement du siècle : du Baron Larrey, qui a organisé les services médicaux de tant de guerres, qui a su se faire appeler la *Providence du soldat* grâce au courage, à l'intrépidité avec lesquels il relevait les blessés sur les champs de bataille même, et ces champs de bataille s'appelaient : Rivoli, les Pyramides, Iéna, Wagram.....

En retombant de ces sommets glorieux, où nous ont entraînés les souvenirs d'une époque merveilleuse, et en nous retrouvant au milieu des labeurs et des soucis de l'heure actuelle, nos esprits en sont grandement réconfortés ; ils seront disposés plus que jamais à croire dans l'avenir, dans l'énergie, dans la vitalité de notre Nation qui a dans son passé de telles gloires, qui a produit des hommes comme le Baron Larrey, et comme son fils, dont nous inaugurons aujourd'hui le monument.



Levallois-Perret. — Imp. Crété de l'Arbre, 55, rue Fromont.

Bérenger-Féraud

Le baron Hippolyte Larrey.

